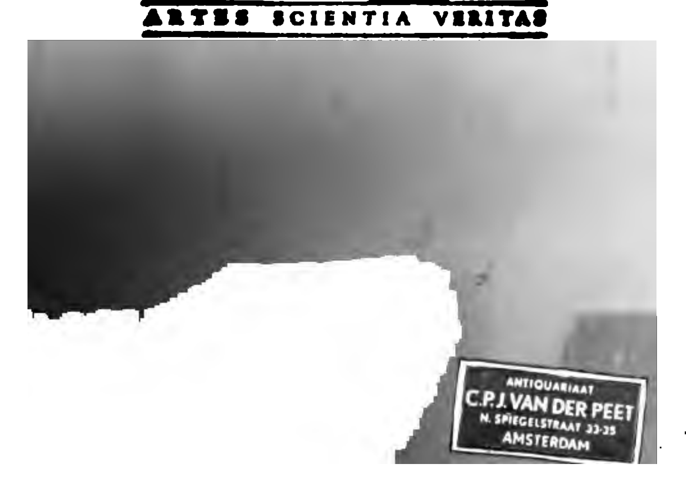

A 823,009


ANTIQUARIAAT
C.P.J. VAN DER PEET
N. SPIEGELSTRAAT 33-35
AMSTERDAM

RELATION

CIRCONSTANCIÉE

DE

LA CAMPAGNE DE 1813,

EN SAXE.

DE L'IMPRIMERIE DE Mme Ve JEUNEHOMME,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 20.

RELATION

CIRCONSTANCIÉE

DE

LA CAMPAGNE DE 1813,

EN SAXE.

PAR M. LE BARON D'ODELEBEN,

L'UN DES OFFICIERS GÉNÉRAUX DE L'ARMÉE;

Traduit de l'Allemand sur la Seconde Édition,

PAR M. AUBERT DE VITRY.

PARIS,

CHEZ PLANCHER, Editeur des OEuvres complètes de Voltaire, en trente-cinq tomes *in*-12; RUE SERPENTE, N° 14;
DELAUNAY, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

—

1817.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Ce n'est pas sans timidité que je me décide à livrer à l'impression cette production d'une plume inexpérimentée; mais j'ai remarqué que beaucoup d'événemens historiques plus ou moins importans, paraissaient souvent obscurs ou inexacts aux observateurs placés dans l'éloignement; et j'ai cédé à l'espoir de fournir aux historiens à venir des matériaux utiles, dans un exposé fidèle et sans art des événemens de l'une des campagnes les plus remarquables de notre temps.

J'ai évité avec soin toute opinion tranchante; et je m'en suis tenu à ce qui m'a paru vrai, d'après des observations que j'ai faites moi-même

sans prévention, ou d'après des communications obtenues des hommes les plus instruits du quartier général français, et les connaissances que m'ont procurées mes relations de service militaire. Mais dans un récit de cette nature, pour en établir la liaison et y donner de l'ensemble, il faut bien y faire entrer quelquefois des opinions qu'on n'a pas formées soi-même, et des incidens dont on n'a pas été témoin.

Il sera facile au lecteur attentif de distinguer ces détails à la tournure du récit; et d'ailleurs, un respect inaltérable pour la vérité le dédommagera amplement des défauts dans la forme de l'Ouvrage, ou de toute autre imperfection.

Mon éloignement du lieu de l'impression ne m'avait pas permis de corriger beaucoup de fautes qui s'étaient glissées dans la première édition. Je crois que celle-ci s'est améliorée autant que possible, sans que l'ensemble du Livre en

soit altéré. Puisse l'ouvrage, dans son état actuel, mériter la faveur du public allemand, qui, à ma surprise, autant qu'à ma satisfaction, l'a d'abord si bien reçu! Je me flatte de voir accueillir un petit livre que je présente sans prétention, et dans lequel on trouvera rassemblés les événemens de l'une des années les plus fécondes en résultats importans, qui ait fixé l'attention de la génération actuelle.

M. D'ODELEBEN.

NOTE DU TRADUCTEUR.

L'AUTEUR allemand donne souvent à Bonaparte le titre d'Empereur qu'il portait à l'époque de la campagne dont M. d'Odeleben publie le récit. On a remplacé ce titre dans la traduction par le prénom ou le nom du chef de l'armée française. On a fait aussi quelques autres changemens dictés par les convenances.

Mais on n'a en rien altéré l'ouvrage. L'auteur se distingue par une impartialité rare, et s'est piqué d'être juste envers un homme que les Allemands n'avaient sûrement pas sujet d'aimer. On s'est rarement aperçu que le désir d'être impartial rendît M. d'Odeleben trop indulgent. Cependant, quand cela est arrivé, des notes ont rectifié ses opinions; mais on s'est bien gardé d'imiter ceux qui croient donner des preuves de courage et de fidélité, en prodiguant des injures à celui qu'ils flattaient, quand ils le croyaient tout-puissant.

RELATION

CIRCONSTANCIÉE

DE LA CAMPAGNE DE 1813,

EN SAXE.

LA France, après les revers de la campagne de 1812, contre la Russie, avait répondu à l'appel de son chef; elle rassemblait, dans ce qui restait d'une jeunesse nombreuse et florissante, une armée dont on pouvait à peine espérer la réunion dans un si court espace de temps. On s'épuisait en efforts pour renouveler une lutte opiniâtre que l'on se proposait de soutenir jusqu'à la dernière extrémité : cet incendie terrible, rallumé aux deux bouts de l'Europe, parut, dès l'origine, l'œuvre du délire au spectateur sans passion.

Si la malheureuse France n'avait pas eu déjà, depuis plusieurs années, épuisé ses meilleures troupes dans la guerre d'Espagne; si l'on n'avait

pas nourri l'espoir trompeur de voir une nation pleine d'énergie, se plier à une domination étrangère, et, se fatiguant enfin de la guerre, courber la tête sous le joug de son oppresseur; la France, renforcée par un noyau de l'armée occupée en Espagne, sous la conduite d'un général habile, aurait pu peut-être combattre dans le nord avec plus de sécurité; on aurait pu remplir quelques lacunes dans la chaîne des opérations dont la ligne si étendue ressemblait plutôt, surtout depuis la conclusion de la paix entre la Russie et la Porte, dans l'été de 1812, à une pyramide ébranlée, qu'à la base d'un édifice solide. Mais la plus redoutable vengeance couvait encore dans le cœur de tous les Espagnols; l'Angleterre répondait dignement aux sentimens élevés de cette nation: elle savait quel secours elle pouvait attendre de l'orgueil et de la confiance en eux-mêmes, de ces peuples méridionaux, pour l'exécution de ses plans: elle employait tous les moyens pour entretenir en eux, comme un feu sacré, l'horreur de la domination française, tandis que le chef des Français, entraîné par une idée fixe, la destruction du commerce anglais, ne craignait pas de tenter une chance désespérée.

La guerre contre la Russie était aussi, à la même époque, dirigée d'après une idée fixe, à laquelle on peut, en quelque sorte, attribuer les

fautes capitales auxquelles Napoléon se laissa dès-lors entraîner.

On peut être d'une autre opinion ; mais, d'après les renseignemens que j'ai eus au quartier général français, quoiqu'une grande partie de nos contemporains regarde comme incroyable, et traite de ridicule à l'excès le projet d'une invasion dans les Indes orientales, j'ai la certitude qu'on en a réellement eu l'intention. Les provinces de l'empire russe les moins favorisées de la nature, ne pouvaient sûrement tenter l'avidité de Napoléon ; mais leur union amicale avec la France pouvait être d'un grand avantage pour cette puissance. Ce ne fut donc ni la conquête de ces provinces, ni le désir de vaincre l'armée russe, dont le courage froid, inébranlable, avait déjà été éprouvé par les Français, qui décidèrent le conquérant à cette campagne. Non..., le chemin jusqu'à Moscou n'était pour lui que le tiers de son voyage dans l'Inde.

Si, par l'effet de cette ferme confiance en lui-même, de cette habileté dans ses entreprises, dont il avait si souvent fait preuve, il réussissait à déterminer le cabinet russe à la paix, après la prise de Moscou, ce traité devenait le premier instrument de son expédition en Asie. Le succès de cette expédition, après l'avoir conduit de Paris à Moscou, lui ouvrait, en deux campagnes, l'accès au centre des établissemens britanniques :

blera; je me confirme dans mon opinion par l'assertion échappée à l'un des serviteurs les plus affidés de Napoléon. On parlait des malheurs éprouvés en Russie, à entendre celui qui parlait: Napoléon eût accompli les plans les plus beaux et les plus magnifiques pour la gloire de la France, et pour la ruine de l'Angleterre, sans les malheureux événemens de Moscou : ces paroles n'étaient point préparées ; elles exprimaient de vifs regrets, tels qu'on les éprouve dans une situation désespérée, plutôt que l'orgueil d'un Français avide de conquêtes. La suite de la conversation ne m'est pas demeurée mot à mot dans l'esprit : je sais seulement qu'elle me fit croire à la possibilité du plan gigantesque dont j'ai parlé. Napoléon, tel que nous le connaissons, avait, sans doute, assez de vigueur dans l'ame pour concevoir ce projet, et en poursuivre l'exécution jusqu'aux limites du possible.

Je reviens à l'année 1813. Dans le mois de mars de cette année, la plupart des nouveaux conscrits en France furent enrégimentés et répartis entre les différens corps; les faibles débris de l'armée française que Napoléon avait sacrifiée en Russie, s'étaient repliés sur Magdebourg, sous les ordres du prince Eugène, vice-roi d'Italie. On ne pouvait plus défendre l'Elbe; et, attendu l'insuffisance des moyens de défense, le maréchal Davoust avait [illegible]cuté la résolution de détruire plusieurs ponts

sur ce fleuve. Le pont de Meissen fut brûlé le 12 mars, et le 19 on fit sauter deux arches, et un pilier du beau pont de pierre de Dresde. Davoust se replia aussitôt sur Hambourg; et cette ville, avec la forteresse de Magdebourg, devinrent les seuls points d'appui des débris de l'armée française. Quelques milliers de recrues saxonnes, qui s'étaient formées à Torgau, ainsi que le reste de l'armée nationale, de retour de la Volhynie, corps dont le nombre n'excédait pas quatre à cinq mille hommes en état de servir, s'étaient retirés dans cette ville. Les débris du corps saxon qui, réunis avec les bandes sans discipline, ramassées dans les îles de Rhé, de Belle-Ile et de Walcheren, formaient le septième corps d'armée, sous les ordres du général de division Reynier, et l'extrémité de l'aile droite de la grande armée française, étaient tout-à-fait fondus par les maladies, les pertes devant l'ennemi, et surtout par le dernier combat près Calisch; Reynier s'y était trop exposé à des forces supérieures: et tout ce qu'il avait pu emmener était entré dans les hôpitaux (1).

---

(1) La plus grande partie de la cavalerie saxonne en état de servir avait été séparée du corps d'armée lors du combat de Calisch, et contrainte de se jeter dans la Gallicie autrichienne. Au mois de mai, le général Gablentz, officier plein d'activité et de zèle, la ramena, par la Bohême, dans la Saxe.

Les Bavarois, et les autres alliés des Français, étaient encore occupés de la recomposition des masses de renfort, que la volonté dictatoriale de Napoléon leur avait prescrit de lever. Après le corps de Davoust, celui du vice-roi d'Italie, et les faibles restes du corps de Reynier, qui se traînaient misérablement à travers la Saxe, il ne restait de troupes fraîches que celles qui avaient été appelées de l'intérieur de la France, par un décret de Napoléon, en déduction des levées qui devaient avoir lieu l'année suivante. Mais cette fleur de la jeunesse, l'espoir de la patrie, devait s'évanouir bientôt, séchée dans son germe; car on tirait ces jeunes gens de leurs foyers pour leur faire faire, comme à de vieilles troupes, des marches qui surpassaient leurs forces. L'enthousiasme des uns soutenait cependant le courage des autres, et leur faisait espérer qu'ils trouveraient, en Saxe, les mêmes ressources que ce royaume, non encore épuisé par la guerre, avait offertes à leurs devanciers : mais des fatigues excessives, la mauvaise nourriture qu'on leur donnait dans leur patrie même, épuisaient aussitôt leurs vigueur. La plus grande partie des commissaires et des employés avait échappé à leur perte en Russie, par le soin qu'ils avaient eu de tout réserver pour eux, et par l'effet de la longue patience du ciel. Ils avaient également échappé au châtiment en France, favorisés par le relâche-

ment des lois répressives, ou par des protections.

Peut-être aussi épargnait-on ces êtres inhumains, parce qu'on les croyait de nouveau nécessaires. Cependant, il fut prouvé, même dans les premiers jours, et dans leur patrie, que l'on pouvait se passer d'eux.

Les conscrits de nouvelles levées furent dirigés sur Mayence, ou passèrent le Rhin en plusieurs endroits. Cependant Mayence fut toujours le point principal pour la réunion des troupes; en partie, à cause de la facilité du passage, et des routes qui conduisent plus avant dans le pays; en partie, parce que, de là, on montrait pour ainsi dire à l'univers les masses gigantesques qui se précipitaient comme des torrens en Allemagne, pour travailler au bonheur du continent. Là fut réunie à la fin de mars, et au commencement d'avril, une malheureuse cohue de soldats tant malades que bien portans. Ceux qui venaient de France n'étaient pas en meilleur état que ceux qui venaient du Nord. Les uns et les autres étaient également affamés et infirmes. Cette conformité de maux si fréquens dans les armées, au-dessus desquels le militaire sait cependant souvent s'élever, fut bientôt remarquée comme un sinistre présage. Cependant le sentiment de l'honneur se réveillant dans les jeunes conscrits, surmonta leurs peines; ils répondirent avec énergie à l'appel de leurs chefs, et hâtèrent leur marche vers ces champs

de bataille, témoins des triomphes de leurs frères et de leurs amis. Ils supportaient la faim et la fatigue, pour se montrer dignes du nom de Français.

Mais ni la vanité ni l'amour de l'honneur ne pouvaient rien sur les pauvres quadrupèdes que l'on dressait et que l'on poussait aux combats avec la même rapidité. Tirés de tous les dépôts, rassemblés de toutes les parties de la France, les cadres des régimens qui avaient disparu, obtenaient bien un nombre considérable de chevaux; mais les marches précipitées, et le poids des harnois auxquels ils n'étaient point encore accoutumés, réduisaient presque ces malheureux animaux à l'état d'invalidité. On pouvait, de cent pas, reconnaître un nouveau détachement de cavalerie, à l'odeur des plaies des chevaux, avant même d'avoir vu leur triste allure.

Les Français passaient déjà pour mauvais cavaliers: quoique, dans la campagne de Russie, l'intérêt de leur conservation leur fît un devoir de mieux soigner que de coutume ces animaux si maltraités qui devaient être leurs sauveurs; cependant l'insouciance ou la barbarie envers leurs chevaux était chez eux une habitude invétérée.

Cette fois, la rapidité nécessaire des marches ne permit pas de donner de grands soins à ces maux; dans cette circonstance on voulait

aller au-delà du possible. Mais il est des cas, tels que celui-ci, où l'argent, ordinairement tout-puissant, devient inutile ; quiconque connaît le service de la cavalerie doit savoir la grande différence qu'il y a entre un homme qui se fait porter par un cheval, et celui qui sait le conduire; on manquait d'officiers, ou de sous officiers, expérimentés, capables d'initier une foule présomptueuse dans l'art du cavalier.

Les officiers en petit nombre qui se trouvaient à l'armée, et les jeunes officiers qu'on avait appelés des dépôts, étaient incapables de former une cavalerie ; quoique l'embarras des circonstances, et le besoin extrême de lutter contre un ennemi supérieur en nombre et en expérience, rendissent cette ressource indispensable.

Aussi eut-on à souffrir, dans le cours de cette campagne, par les effets d'une infinité de fautes et de négligences grossières dans les détails du service, surtout à l'égard de la cavalerie, qui rendirent trop évidente l'ignorance des officiers. Aussi long-temps qu'on eut l'occasion de combattre avec de grandes masses, ou sous la conduite d'un général expérimenté, on put obtenir des succès, ou par la supériorité des forces, ou en attaquant avec habileté ; mais, dès que ces deux avantages vinrent à manquer, les Français eurent le dessous dans les combats de cavalerie, et dans toutes les rencontres. Au reste, on n'avait négligé

cette arme, ni sous le rapport de l'éclat extérieur, ni sous celui des besoins essentiels. Les hommes étaient bien vêtus, les harnois en bon état; cependant, comme ces harnois avaient été confectionnés à la hâte, et qu'ils étaient trop neufs, beaucoup de chevaux, par cette double raison, se trouvaient hors de service.

Pendant les mois suivans on organisa, comme réserve de cavalerie, des gardes d'honneur épars dans tous les départemens, et formant, à la vérité, beaucoup de régimens, mais ne présentant qu'un petit nombre d'hommes. On fut jusqu'à prendre, pour les leur donner, les chevaux de luxe de la capitale, comme un libre sacrifice que l'on déposait sur l'autel de la patrie en danger.

De grosses sommes furent employées à rétablir les trains que le froid ou les accidens avaient fait perdre. De nombreuses colonnes de chariots avaient été confectionnées à la hâte; et il faut convenir que l'on avait fait, et que l'on faisait encore beaucoup pour ce service: à la tête de ces nouveaux bagages de l'armée se faisaient remarquer le train d'équipages de la Garde, défilant en pompe, et dans un grand ordre. On avait fait en Russie la triste expérience des funestes suites qu'entraînait la séparation, et la lenteur de quelques parties des colonnes qui restaient en arrière. Ce désordre avait fait tout tomber dans les mains des cosaques: aussi, dès que les brigades et les

soldats du train voyaient quelques chariots traîner dans la marche, les entendait-on crier : « *Serrez, Serrez* » ; de manière que, pour une distance perdue de deux pas, les cent chariots suivans devaient s'avancer au trot : ces sauts continuels en avant, cette prompte obéissance fatiguaient incroyablement les attelages. Il n'était pas moins essentiel d'observer exactement l'ordre de la marche; et il étoit bon sans doute que chaque commandant veillât à ce que chaque colonne se tînt aussi serrée que possible; mais cette inquiétude, cette extrême promptitude à se rejoindre n'en épuisaient pas moins, sans nécessité, les attelages : cette inquiétude exagérée était probablement l'effet d'ordres sévères, motivés sur les événemens précédens. On doublait, l'on triplait trop souvent les colonnes, dès que le terrain le permettait. On les eût décuplées, si le terrain eût été assez large : cavalerie, infanterie, artillerie, état-major, train ; tous les corps, et souvent tous ensemble, commettaient cette faute sans besoin, et il en résultait une confusion, un entassement dans les colonnes qui entraînait les suites les plus fâcheuses. Aussi long-temps que l'armée marcha en avant, tous ces pelotons purent se développer sans beaucoup d'inconvéniens ; mais que l'on pense au désordre dans lequel une armée accoutumée à marcher ainsi, doit tomber dans une retraite : on en a éprouvé plus d'une fois les tristes résultats. Une grande partie de

l'infanterie française consistait en conscrits; mais pour réparer les grandes pertes qu'avait éprouvées la vieille Garde, qu'on avait vue si brillante dans sa marche vers la Russie, on avait formé un nouveau corps sous le nom *de la jeune Garde.* Autant que je puis le savoir, le plan avait été formé pour quatorze régimens, y compris les voltigeurs et les flanqueurs. On ne sait si ce corps était au complet; mais il fallait que Napoléon, qui le réunissait à la vieille Garde pour l'avoir sous son commandement, et le faire agir immédiatement sous ses ordres, le rendît assez fort pour pouvoir s'en servir en tout ou en partie, afin de frapper un coup décisif sur un point quelconque. Les conscrits les mieux conformés, de la conduite desquelles on avait les meilleurs témoignages, et qui donnaient les meilleurs espérances, étaient placés dans ce corps. On y faisait aussi entrer les meilleurs sujets, pris dans les noyaux des vieux régimens; et les officiers étaient en partie choisis dans l'ancienne Garde. Toutes les pertes qu'éprouvait ce dernier corps, étaient réparées par la jeune Garde, qui devint ainsi une pépinière pour l'ancienne. Elle aurait dépassé toute mesure, si la faux de la mort n'y eût pas multiplié les vides. Elle montrait avec un courage déterminé un grand dévouement pour Napoléon, et même après les marches les plus fatigantes, après les sacrifices d'hommes les plus sanglans; elle le saluait par des cris redou-

blés et par les *vivat!* accoutumés; mais l'homme est toujours homme. La force de l'ame ne saurait étouffer les besoins physiques. L'estomac avait aussi ses droits. Quoiqu'on eût tout le soin possible des deux Gardes, quoique les commissaires fussent obligés de leur faire faire des distributions pendant que les troupes de ligne vivaient de pillage ou mouraient de faim, la fréquence des marches forcées et des contremarches fit perdre à la fin à ces deux corps d'élite les préférences dont ils avaient joui.

Les officiers français faisaient grand fond sur l'artillerie de la jeune Garde; elle consistait, autant que je puis le savoir, en cinquante six pièces, avec une ou deux batteries de douze livres: toujours employée comme réserve, elle avait toujours opéré en masse, et frappé des coups heureux. Au reste, à l'ouverture de la campagne, l'artillerie française n'était pas très-nombreuse, et dans les différens corps mobiles on ne comptait guère que trois cent cinquante pièces. Plus tard, l'artillerie fut immense, et jusqu'à la rupture de l'armistice, on comptait en tout, depuis la ligne gauche de Davoust, jusqu'aux frontières de la Bohême, ou plutôt sur la rive droite du Rhin, treize cents canons.

Le 17 avril à deux heures, Napoléon arriva à Mayence. Le chemin de Saint-Cloud à cette ville, d'environ soixante-quatre postes françaises ou milles allemands, il l'avait parcouru en quarante-huit

heures (1), accompagné d'un seul officier d'ordonnance. Tout le reste de sa suite, même le grand maréchal Duroc, était encore resté en arrière. Aussi n'avait-il pas de temps à perdre.: car le 31 mars, le manifeste de la Prusse contre la France avait été publié; et le même jour, à l'occasion du passage de l'Elbe par l'armée russe, il fut publié dans le journal de l'Empire que, quand même les Russes seraient campés à Montmartre, la France ne rendrait rien des provinces qu'elle s'était incorporées. Le 1er avril, la guerre contre la Prusse fût déclarée dans le sénat (2).

Beaucoup de personnes en France ne voulaient d'abord pas croire que Napoléon se rendrait lui-même à l'armée, dont la recomposition avait eu lieu à la hâte, et qui n'était guère formée que de recrues. Pouvait-il confier sa gloire militaire à des légions non encore éprouvées, et sur lesquelles il ne pouvait pas encore compter? Ne devait-il pas laisser faire les premières tentatives avec ces cohortes par les généraux et les maréchaux; et lorsque ces troupes sans expérience seraient plus

---

(1) Les gazettes françaises disent en quarante heures; c'est un mensonge: Napoléon aimait à voyager avec beaucoup de rapidité.

(2) Ces deux jours sont très-remarquables; car ce fut précisément un an après, le 31 mars 1814, que les Russes et les Prussiens s'emparèrent de la capitale de la France, et le 1er avril que le Sénat prononça la déchéance de Napoléon.

familiarisées avec l'art destructeur de la guerre, n'était-ce pas alors qu'il devait se mettre à leur tête pour augmenter leur enthousiasme, et employer leur expérience récente à des entreprises plus importantes et plus décisives?

Telle était l'opinion des gens qui se prétendaient fins. Mais la nation française qui, malgré les lamentations du vingt-neuvième bulletin, ne connaissait pas encore toute l'étendue des maux soufferts en Russie, et de l'effroyable revers qu'on avait éprouvé, était encore capable de quelque vigueur, aussitôt qu'il serait à la tête de l'armée, et tout dépendait de l'heureuse ouverture de la campagne. Napoléon demeura donc fidèle à son caractère, qui le portait à tout risquer pour regagner l'opinion par un premier succès; les Gardes étaient dans le voisinage de Francfort: l'ancienne Garde comptait seule de vieux soldats. Les autres corps qui étaient venus à Mayence, ne consistaient qu'en nouvelles levées. Pour donner donc à cette armée un point d'appui et une certaine force, Napoléon avait fait venir de Toulon trente mille hommes. (C'était au moins le nombre présumé de ce renfort.) Il était composé de troupes de la marine, qui faisaient le service d'infanterie et d'artillerie. En outre, le général Bertrand avait reçu ordre de se porter de l'Italie sur Nuremberg, pour se réunir avec quarante mille hommes au maréchal Ney qui se trouvait dans Erfurt avec des forces insignifiantes:

les plaisants disaient avec soixante-dix hommes.

On n'évaluait pas au-delà de quatre mille hommes la cavalerie régulière qui y était arrivée par Mayence. Les détachemens isolés qui en partaient pour aller plus loin renforcer les régimens de cavalerie, n'étaient pas encore en état de servir. On ne pouvait évaluer la quantité des troupes d'après celles qui allaient et venaient; et beaucoup de gens prétendaient que, pour en imposer, on faisait sortir les troupes par une porte, et rentrer par une autre. Toujours est-il certain que la vieille cavalerie régulière était d'une faiblesse excessive, et que ses premières divisions n'arrivèrent pas à Manheim avant le 9 avril, tandis que dès le 1er avril les premiers cosaques se montrèrent à Chemnitz, et dans l'Erzgebirg ; et que les Russes, après avoir passé l'Elbe en vingt endroits, occupèrent les villes de Naumbourg, de Léipsic, etc. etc. On le savait à Mayence; on savait aussi que le quartier-général du vice-roi d'Italie, était, à la même époque, à Stasfurt, près d'Halberstadt, et qu'il se trouvait ainsi entouré d'ennemis de tous côtés. Les troupes légères russes firent des courses jusqu'à Nordhausen, et avaient enlevé un résident français à Gotha.

Toutes ces circonstances ne laissaient aucun lieu de douter que la malheureuse Saxe ne devînt le théâtre sanglant où devait se décider la grande question, si la France devait plus long-temps exercer son intervention dictatoriale sur les af-

faires de l'Allemagne, et du reste du continent. La prophétie du célèbre Bulow, dans ses aperçus sur les événemens futurs, était près de s'accomplir. Dès 1800 et 1806, il avait annoncé que l'Elbe serait le point de rencontre entre les Russes et les Français, et qu'alors les contrées voisines de ce fleuve, surtout à l'orient, seraient très-malheureuses.

Pendant le séjour de plusieurs jours que fit Napoléon à Mayence, les préparatifs furent poussés avec une incroyable activité. C'est à ces efforts extraordinaires, qui enlevaient à la France toute sa jeunesse, qu'on doit attribuer le succès avec lequel ce pays se trouva en état de faire tête à ses adversaires, et de se montrer avec plus de vigueur qu'on ne l'avait cru d'abord. Lorsque l'artillerie et la cavalerie étaient encore à naître, que l'on fondait des canons, que l'on toisait, et que l'on habillait les hommes, qu'on recevait les chevaux, dont on se proposait de se servir sur le champ de bataille, peut-être au bout de quatre semaines, Napoléon fit marcher, sans relâche, par grandes ou petites divisions pour renforcer l'infanterie, tout ce qui pouvait être mis en état de faire le coup de fusil. C'était sur les grandes masses d'infanterie qu'il devait en effet placer tout son espoir. Chaque jour, chaque heure était de la plus grande importance, et il fallait risquer un grand coup avec toutes les forces réunies, pour empêcher que la nation française ne vît une odieuse jonglerie

dans les récits publiés de la campagne de Russie, et que le crédit de l'auteur de tant de désastres ne s'évanouît entièrement. Les derniers bulletins avaient attribué tous les malheurs au froid : c'était le moment de prouver qu'on ne pouvait en accuser ni l'imprévoyance, ni le défaut de forces physiques et morales. Il fallait s'épuiser en efforts pour démontrer à la nation, que si l'ennemi menaçoit de s'approcher des frontières de l'Empire, on ne pouvait s'en prendre qu'aux revers les moins attendus, et non aux projets imprudens d'un chef qu'on avait cru infaillible. La nation était encore toute prête à faire un grand sacrifice. Les peuples du nord, naguères si méprisés, si on ne les repoussait pas maintenant par une victoire, allaient insulter le sol français comme vainqueurs; et l'on avait la triste perspective de voir s'évanouir toute cette gloire militaire si chèrement achetée, et la grande nation recevoir des lois, ou être partagée. Toute la vanité naturelle aux Français, tout leur orgueil national étaient stimulés par cette pensée, dans un moment aussi critique. Il paraissait nécessaire de gagner promptement une bataille, non pas pour dompter entièrement, et poursuivre jusque dans leur patrie les vaincus, mais pour les écarter du théâtre du carnage. Si l'on remportait la victoire, la France montrait quelle source inépuisable de forces et de résistance elle renfermait dans son sein : c'était alors l'ins-

tant de conclure une paix très-modérée, et de guérir dans un prudent repos les blessures dont on souffrait. Alors l'honneur national était sauf, et la France devait s'estimer heureuse d'avoir reconquis l'estime de l'Europe.

Mais les torts précédemment accumulés se grossirent encore de tous les procédés irréguliers, où le besoin entraîna l'armée française dans le cours de cette campagne, à l'égard des Etats voisins, et même envers les alliés; et cette nation, en agissant avec autant de dureté que de maladresse, s'attira la haine la plus violente de la part de tous ceux qui sont capables de ressentir l'outrage. Ce n'est pas que le Français par sa sensibilité et la vivacité de son tempérament, ne soit susceptible d'une certaine élévation d'esprit, et ne se montre touché du sentiment de l'honnêteté et de la justice; mais ces qualités sont souvent étouffées par l'intérêt, et par d'arrogans préjugés contre les autres peuples. Le triste égoïsme avait surtout, pendant la dernière campagne, étouffé dans le Français toute bienveillance, même envers ses compatriotes. Combien peu d'égards pouvait-on attendre d'eux pour les besoins des étrangers avec de pareilles dispositions? Ils étaient accoutumés à voir des villages en feu et détruits, des femmes et des enfans dans la douleur; des propriétés dévastées, des habitans en fuite; et ils excusaient quelquefois toutes ces horreurs,

avec une sensibilité affectée, par le dicton, « c'est la guerre ; » mais ils ne réfléchissaient pas qu'on avait fait souvent des guerres exemptes de ce désordre effréné, de ces inhumanités, lorsqu'une attention exacte aux ressources des pays occupés, au bien-être des habitans, maintenant la discipline, adoucissait les calamités inséparables de ce fléau. On pouvait donc dire à plus juste titre : « c'est le désordre. » Au reste, l'opinion exprimée par les officiers qui entouraient Napoléon, était, qu'il ne fallait plus penser à une campagne dans la Russie, même dans le cas d'un retour de fortune en faveur des Français, et que, si on était assez heureux pour pousser les Russes au-delà de l'Oder ou de la Vistule, il ferait un grand sacrifice pour obtenir la paix. Mais on sait déjà ce que Napoléon entendait pour lui, et pour les autres, par un grand sacrifice.

On travailla avec beaucoup d'activité pendant le mois d'avril, aux fortifications de Mayence. Les habitans de la rive gauche du Rhin furent, heureusement, payés. Mais ceux de la rive droite, à qui Napoléon allait appliquer son droit de protection, ne purent rien obtenir. Vraisemblablement, ce tribut pour un secours encore en expectative, se perdit dans les poches des employés et des inspecteurs. Ainsi, on sentait déjà la nécessité de couvrir Mayence contre une attaque de l'ennemi ; mais il n'y avait dans la situation des

pauvres Mayençais, rien d'encourageant pour eux. L'idée d'un siége dont ils avaient à courir la chance, la dévastation de leurs campagnes semblables à de beaux jardins, et des rians environs de leur ville étaient le spectacle que leur imagination leur mettait sans cesse sous les yeux ; et c'était avec la plus grande anxiété qu'ils prêtaient l'oreille à chaque nouvelle des rives de l'Elbe. On ne peut nier que, dans les mois de mars et d'avril, quand l'armée française, nouvellement ressuscitée, ne présentait encore que l'image d'un vrai cahos, et que le vice-roi d'Italie était réduit à défendre seul l'Elbe, avec environ trente-mille hommes de vieilles troupes ; l'armée russe-prussienne eût certainement pu aisément percer jusqu'au Rhin. Les Français paraissaient s'y attendre ; mais les contrées qui, dans les mois suivans, eurent encore tant à souffrir de l'oppression, n'osèrent se plaindre du retard que l'on apportait à leur affranchissement du joug des Français. On doit considérer comme une disposition particulière de la destinée, que cette marche des événemens, telle qu'elle eut lieu, était précisément la seule propre à opérer la destruction des forces militaires de l'empire français. L'issue même des batailles de Lützen et de Bautzen, concourut à amener ce grand résultat. Si les Français eussent été déjà battus près de Lützen, au point d'être forcés de se retirer sur le Rhin, ils se seraient rapprochés et

de leurs renforts, et de leurs ressources : ce fleuve protecteur pouvait être défendu alors avec plus d'énergie qu'il ne le fut plus tard, et les troupes qui se hâtaient d'arriver de l'Italie et de l'Espagne, auraient rendu d'importans services sur les frontières de la patrie. Dans tous les cas, le Rhin aurait arrêté pendant quelque temps les progrès des alliés qui n'avaient pas encore réuni toutes leurs forces, et dans l'intervalle, la nombreuse artillerie française, et les munitions qui furent employées après l'armistice dans le mois d'août, auraient déjà été en état de servir. Combien n'aurait-il pas été facile de faire par la Suisse et par plusieurs autres points, de puissantes diversions sur le flanc des alliés, et de concentrer ainsi le théâtre de la guerre dans la malheureuse Allemagne! Je suis donc fondé à conclure que les premiers avantages des Français, leur trouée jusque dans la Silésie, les échecs reçus par des corps isolés sous les maréchaux, et enfin le grand combat des peuples entr'eux près de Léipsick, furent autant de circonstances nécessaires pour forcer l'aigle rapace à regagner son aire, après l'avoir dépouillée de ses plumes, et préparer ainsi à l'Europe fatiguée un repos long et durable. L'artillerie, arme sur laquelle Napoléon comptait le plus, ne pouvait être perdue que dans des batailles, ou par la destruction de corps entiers, ou enfin par des opérations sur ses derrières. Il fallait d'abord qu'il

fit des progrès, et ensuite qu'en les faisant, il essuyât de grandes pertes. La nation française qu'aveuglaient encore beaucoup de prestiges, se serait difficilement déclarée contre Napoléon qui n'avait encore contre lui que la mauvaise volonté d'un petit nombre d'amis de la paix.

On le haïssait surtout parce qu'il imposait à sa nation de grands sacrifices; mais on se félicitait encore de posséder un homme unique, dont le génie était seul capable de protéger l'Empire contre les calamités d'une invasion ennemie. Aussi supportait-on, sans trop de murmures, ce dernier effort extraordinaire, et détournait-on son attention des malheurs inouïs dont les invasions des armées françaises, et les exactions de leurs généraux, avaient accablé les autres pays. Dans l'illusion de l'égoïsme national, on était satisfait de penser qu'un pareil malheur n'atteignait ni le territoire français, ni les pays qui voulaient rester incorporés à la Grande Nation.

Jusqu'au 24 avril, Napoléon resta à Mayence, passa une revue de quelques régimens de cavalerie et de quelques troupes venues de Toulon; il vit défiler quelques colonnes du train, et visita les fortifications. Depuis quelques jours, la Garde était à Francfort, prête à marcher. On était dans une incertitude complète sur l'époque du départ du quartier général. Mais on conjecturait que Napoléon, en quittant Mayence, irait, sans

s'arrêter, à Francfort, et c'est ce qui arriva (1). Il était même dès le 25 avril à Erfurt; et déjà il y paraissait très-inquiet La discordance des opinions sur cette grande opération de l'ouverture de la campagne, préoccupait son esprit. On le vit plusieurs fois monter à cheval pour passer en revue des troupes nouvellement arrivées, et pour inspecter les fortifications d'Erfurt, où l'on devait creuser des fossés que l'on remplirait avec les eaux de la Gera. Au reste, il était très-occupé dans son cabinet, et ne se montrait à la dérobée à la fenêtre, que lorsque la cavalerie de la Garde, les dragons, les chasseurs, les lanciers polonais et les grenadiers à cheval défilaient. Sa vieille Garde faisait toujours éclater pour lui le plus grand dévoûment, parce qu'il savait la flatter en toute occasion (2). On était

(1) « Il nous fera lancer, comme dans les autres campagnes », disaient les officiers de sa maison, qui, souvent, ne savaient si et quand ils devaient envoyer en avant leurs équipages.

(2) Napoléon, comme on sait, entendait à merveille l'art de se concilier l'amour de ses gardes et des soldats qui avaient long-temps servi sous lui, en excitant leur vanité par des distinctions; celle-ci, entr'autres, était moins dans l'ordre accoutumé, mais avait quelque chose de plus recherché qu'une croix que l'on donne pour récompense. Un exemplaire complet du grand ouvrage de Denon, sur l'Égypte, fut donné à tous les colonels qui l'avaient accompagné dans l'expédition. Cet ouvrage

instruit, à Erfurt, de la marche de beaucoup d'infanterie française sur le chemin de Kranichfeld, à peine praticable autrefois. Il prit vraisemblablement ce parti, pour effectuer sa jonction avec le corps du général Bertrand, qui, venant de Nuremberg, s'approchait des frontières. Il voulait, en même temps, nettoyer les montagnes et les forêts de la Thuringe des troupes légères russes et prussiennes qui y faisaient des incursi ons Les marins, qui appartenaient au corps de Marmont, marchaient en même-temps par Erfurt.

Le 28 avril, Napoléon, avec son état-major et celui de Berthier, se rendit d'Erfurt à Eckkartsberg. Le gros bagage du quartier général était encore en arrière, entre Fulde et Erfurt, sous les ordres du général Guilleminot. La plupart des personnes de sa suite avaient à peine un cheval avec elles, pour pouvoir se mettre en marche. Les chevaux de main et les valets étaient encore au quartier général, ne pouvant ni suivre aussi vîte, ni marcher en avant, parce que des essaims de troupes légères ennemies infestaient la route.

Napoléon continua sa marche jusqu'à Weimar. Là, il monta à cheval, arriva, au crépuscule, à Eckhartsberg, et travailla fort tard dans la nuit. Berthier, quoique son état-major occupât toujours

était le seul résultat utile dont l'Europe fût redevable à cette périlleuse entreprise. Les officiers qui recevaient ce présent, en étaient fiers.

une maison particulière, quand il y avait assez de logemens, habitait au *palais :* on appelait ainsi la demeure de Napoléon, lors même que ce n'était qu'une chaumière. Il voulait toujours avoir Berthier sous sa main. Il mangeait tête-à-tête avec Napoléon, lorsqu'il n'y avait point au quartier-général de personnages plus éminens en dignité; par exemple, en l'absence du roi de Naples. Tout le domestique attendait dans le salon de service, ou se tenait sur l'escalier, faute d'espace. Je parlerai, dans le second Chapitre, de la manière d'être des courtisans, ou de la maison de Napoléon. Déjà, à Eckhartsberg, on pouvait se convaincre de l'indifférence avec laquelle les officiers du quartier général voyaient les accès de brutalité, et les excès que les troupes se permettaient, faute de soin et d'inspection. Sous les fenêtres même de Napoléon, où les masses de troupes se précipitaient, et s'animaient par des cris et un bruit effrayant, les troupes, au bivouac dans la ville, jetèrent toute la nuit, dans le feu, toutes les portes, les volets et les autres ustensiles, même les plus indispensables, sans faire attention qu'à quelques pas plus loin, ils auraient pu trouver à brûler des effets moins utiles; et tout cela se faisait d'après cette habitude des Français de gaspiller, sans bornes ni retenue, tout ce que l'étranger qui leur donne asile a si péniblement acquis, mais qui laisse voir la plus honteuse lésine, même

pour les dépenses les plus insignifiantes, dès qu'il s'agit de les payer. Les officiers, corrompus par le besoin, qui, dans la dernière campagne, avait servi d'excuse à tant d'excès, contemplaient ce désordre avec un sang-froid stoïque, ou même le favorisaient. Une fois l'impulsion donnée, et les chefs fermant les yeux, malheur au pays où affluaient ces troupes sans discipline! Mettre en feu une maison, un village par négligence ou imprévoyance, était un acte sans conséquence : détruire en un instant le bien-être de toute une famille, de toute une commune, tandis qu'il eût été si facile à un insouciant de porter son feu dix pas plus loin, n'était qu'une bagatelle. Je n'ai vu ni général, ni officier faire faire le procès à ces bandits, ni dénoncer et faire poursuivre ces inhumanités. Le maudit « *c'est la guerre* », servait d'excuse à tout, et à peine rencontrait-on, de temps à autre, quelqu'un qui, avec une apparence de sensibilité, plaignît « la pauvre Saxe! »

L'habitude de voir ces misères humaines avait émoussé tout sentiment de compassion. Qui est-ce qui pouvait, dans de telles circonstances, s'opposer à l'indiscipline? Rarement réussissait-il à quelqu'habitant déterminé, de disputer, à un ou à plusieurs de ces vauriens, les débris de sa porte, ou de les chasser. Tout allait au pis pour ceux qui abandonnaient leurs maisons.

A dater du jour suivant, 29 avril, Napoléon

fit toutes ses marches à cheval, et ne monta plus en voiture jusqu'à la conclusion de l'armistice. Quand il se servait d'une voiture, c'était, d'ordinaire, la preuve d'un loisir bien rare, ou d'un chagrin. On lui attribue d'avoir dit, au commencement des opérations : « Je ferai cette campagne » comme le général Bonaparte, et non pas en » empereur. » Dès que Napoléon était à cheval, il avait pour but un objet militaire. Ordinairement il s'agissait de reconnaître le pays, d'inspecter des forteresses ou d'autres travaux, ou enfin, de passer des troupes en revue. Il était alors accompagné de Berthier (le prince de Neuchâtel et de Wagram); du maréchal Bessières (le duc d'Istrie), comme commandant général de la Garde; de Soult (le duc de Dalmatie), alors sans destination, et de Duroc (le duc de Frioul), comme maréchal du palais, tous à cheval; plus loin, le grand écuyer Caulaincourt (le duc de Vicence); le général Guyot, commandant des chasseurs de la Garde, à qui le soin des escortes et du commandement des relais avait été confié; les adjudans, le comte Lobau (le général Mouton), Corbineau, Durosnel, Drouot, Flahault, et le colonel Bernard. Plus tard, on vit aussi le colonel Deschamps, le général Hogendorp; et après l'armistice, le général Narbonne, le général polonais Pac; et plus tard, Korsakowsky; ce premier faisait également, dans

beaucoup de circonstances, le service d'adjudant, et portait, à la vérité, l'uniforme français, mais était sans traitement, comme la plupart des Polonais non compris dans la Garde.

Maret (le duc de Bassano), ministre des relations extérieures, se trouvait aussi quelquefois à cheval, à la suite de Napoléon, qui avait toujours avec lui deux secrétaires.

Auprès de Nuremberg, était une belle brigade du corps de Ney, qui le salua, tout d'une voix, du *vivat!* accoutumé, et parut animée du plus vif enthousiasme. Dans chaque circonstance, c'était sous le commandement du maréchal Ney qu'étaient placées les troupes les plus exercées, parce que c'était lui que Napoléon chargeait toujours des attaques les plus importantes et les plus décisives; mais la plus grande partie de son corps consistait, cette fois, en conscrits, et on parlait avec enthousiasme, au quartier général, du courage avec lequel ce corps s'était battu dans la première affaire. Ney, après ce premier combat, qui eut lieu à Weissenfels, écrivit à Napoléon: « Votre Majesté ne » doit avoir aucune inquiétude sur les nouvelles » levées; ces jeunes gens se sont battus avec une » intrépidité qui permet de tout attendre d'eux. » Il est certain cependant que Napoléon lui-même pouvait avoir quelques inquiétudes, à l'ouverture de la campagne, sur les conscrits, et qu'il eut

bientôt lieu de se convaincre du péril qu'il y avait à risquer un coup hardi, en exposant des masses de jeunes gens inexpérimentés, contre des guerriers exercés et éprouvés. L'habile mélange des officiers avec les soldats, ainsi que la forte réserve qu'il s'était formée par la fusion de la vieille et de la jeune Garde, purent seuls donner quelque consistance aux parties de l'armée qui n'étaient pas encore mûries par l'expérience.

Napoléon, avant de descendre dans son palais, parcourut les entours de la ville, et s'informa, avec beaucoup d'empressement, du chemin de Siss (Zeitz), et de la population de ce lieu. Si sa pantomime et le jeu de ses doigts n'avaient pas souvent indiqué ce qu'il voulait dire, il eût été fort difficile de deviner ce qu'il demandait, et de lui répondre sur-le-champ; car sa majesté aimait la brièveté, et voulait tout savoir clairement, sans circonlocutions, et sans les *si* et les *mais* qu'un empereur interdisait autrefois à un abbé de Saint-Gall. Quand la tête de Napoléon n'était point préoccupée de ses projets, il s'intéressait à des objets sans rapport avec son affaire essentielle. Il demandait, par exemple, à la vue de la porte d'une école, la destination de ce bâtiment, et ensuite le nombre des écoliers.

Siss (ou Zeitz) pouvait être un endroit qu'il croyait peut-être périlleux pour lui. La suite prouva que ce soin l'occupait avec raison. Main-

tenant, il était contrarié par la déclaration d'une députation de la magistrature de Naumbourg, qui se prétendait hors d'état de procurer les vivres à tant de troupes; tandis que toute la contrée et le magasin de Weissenfels étaient bloqués par l'ennemi. Son ordre impérial, « qu'on » procure du pain, de la viande et des vivres, » ne pouvait rien changer à la situation des choses. On avait enlevé aux meûniers toutes leurs provisions de farine : les moulins avaient été en partie détruits, et les troupes françaises isolées, pillaient les convois qu'on aurait encore pu faire arriver malgré la rareté des bêtes de trait.

Le maréchal Duroc, sur l'ordre de Napoléon, se rendit à la Maison de ville, pour hâter les préparatifs de la fourniture. Mais le désordre, résultant de masses trop nombreuses, était trop grand, et les besoins trop urgens, pour que l'on pût pourvoir à une distribution régulière. Les officiers haussaient les épaules, et disaient : *ils pilleront ;* et cela arriva régulièrement partout où on ne pouvait pas pourvoir aux besoins de ces oiseaux de proie affamés. Outre plusieurs questions que Napoléon fit à la députation, sur la population de la province, sur l'armée prussienne et russe, sur les dispositions des habitans de Leipsic, sur l'état de Torgau, de Wittenberg et de Mersbourg, sur la distance de Zeitz et de Lützen (ce qui lui rappela le souvenir de

Gustave-Adolphe); questions auxquelles on répondit avec vérité et d'une manière convenable, on remarqua celle-ci : « Est-ce qu'on a cru que » j'arriverais sitôt? » C'était pour lui une douce jouissance d'apparaître, comme un Dieu, sur son nuage (*ut Deus ex machinâ*), et de frapper les peuples d'étonnement par sa rapidité et sa puissance. Il parlait aussi souvent de lui-même à la troisième personne, à ceux auxquels on interprétait ses questions : il faisait, par exemple, demander : « A-t-on dit que l'empereur a gagné » une bataille? » Une autre fois : « A-t-on dit que » l'empereur a beaucoup de canons ? » On voit ici l'excès de la vanité humaine, la confiance d'un Xerxès dans son armée; confiance qui, dans ces derniers temps, a toujours reposé sur la multitude des canons.

Lorsqu'on devait livrer une grande bataille, cette supériorité en artillerie, dont il fit toujours montre dès le commencement de la campagne, devait, dans son opinion, faire sur l'ennemi et sur les habitans, une impression inattendue, et donner une haute idée de ses forces. On lisait sur son visage le triomphe de l'ambition, lorsqu'il croyait remarquer dans la voix du peuple l'etonnement de sa toute-puissance. Etait-il donc si merveilleux, qu'un homme élevé si haut par la fortune, et qui croyait se tirer par son intelligence des pas les plus difficiles, entreprît har-

diment tout ce qui paraissait impossible aux autres mortels? Au moyen des forces dont il disposait, il embrassait tout en grand, et un regard jeté sur les ressources extraordinaires qu'il savait apprécier, lui inspirait hardiesse et sécurité.

Il ne reconnaissait pas, dans ses adversaires, la faculté d'employer habilement les forces qu'ils avaient à leur disposition, se croyant seul capable de diriger de si grandes machines. Par sa sévérité, la volonté et l'exécution étaient, pour ainsi dire, fondues ensemble; et de cette manière, dans les derniers temps de son gouvernement, la marche des affaires était très-simple et sans art. Les ordres émanaient de lui: très-brefs; en grand, ayant pour but l'ensemble. L'expédition des détails était abandonnée aux généraux, aux officiers subordonnés qui, depuis la révolution, avaient acquis une grande pratique, et appris l'art de se tirer d'embarras. Celui de Napoléon consistait surtout en ce que, pour l'exécution d'un plan qu'il embrassait en grand, et qu'il avait calculé, il choisissait avec une volonté ferme, inflexible, les moyens qui devaient le conduire, au plus vîte et le plus vigoureusement à son but. Sa redoutable autorité dissipait comm eune chimère toute objection, toute représentation, toute preuve d'impossibilité pour les choses même les plus insignifiantes. Si, par exemple, on lui eût représenté qu'un chemin était impraticable, c'était à ses yeux un ridicule

qui lui faisait dire ironiquement : « Ah ! on ne peut pas. » Et il ne revenait de sa prévention que quand l'impossibilité lui sautait, pour ainsi dire, aux yeux, tant la fortune avait gâté cet homme.

Pendant qu'il était à table avec Berthier, la conversation était tombée sur la magistrature du lieu. Un officier du vice-roi d'Italie lui apporta la nouvelle que le corps de ce prince était arrivé près de Querfurt, et que le prince lui-même avait son quartier général à Schraplau. Il parut très-content de cette nouvelle, et travailla tout le jour dans son cabinet. Aussitôt qu'il eut connaissance qu'à l'avant-garde de sa grande armée un combat avait déjà eu lieu à Weissenfels, sous le commandement de Ney, il n'eut plus aucun repos.

Le 30 avril, il courut à cheval, par une forte pluie, de Naumbourg à Weissenfels, et examina au-delà de la ville une colline où, le jour précédent, l'attaque avait eu lieu : à l'exception de quelques soldats et chevaux morts, et d'un chariot de munitions qui avait sauté, on ne remarquait aucun résultat de cette affaire : car la cavalerie russe et prussienne étaient encore tout près. Napoléon fit camper ses troupes sur les hauteurs devant la ville : c'était une fourmilière d'infanterie qui bivouaqua entassée sur le marché. Personne ne pouvait rien comprendre aux allées et venues des troupes, à moins de connaître la composition des corps ; une brigade

en relevait une autre, et l'indiscipline allait toujours en augmentant.

Personne ne pouvait rester dans les faubourgs : à peine y avait-il un peu de surveillance dans la ville, et sous les yeux du quartier général. Ceux qui se comportaient de la manière la plus horrible, dans cette marche de l'armée française, étaient les troupes de l'avant-garde, composées, pour la plus grande partie, d'Italiens qui partout pillaient et volaient ouvertement.

Après quelques heures de travail, le 1er mai, on entendit soudain dans le quartier général de Napoléon le cri, « à cheval ! » On croyait qu'il ne s'agissait que d'une simple reconnaissance que Napoléon voulait faire : car personne ne savait quel motif décidait souvent à changer rapidement le quartier général. Mais de la colline en avant de Weissenfels, on signala une ligne de cavalerie ennemie, et de forts postes de cosaques. Ils avaient probablement donné l'alarme au bivouac, et occasionné ainsi le rassemblement des troupes. Napoléon présenta sur-le-champ une masse d'infanterie; la cavalerie marcha sur Leisau et Rippach. Le corps de Ney était en avant, et à la tête de l'avant-garde se trouvaient les généraux Souham et Kellermann. Les autres corps, auprès desquels était Bonaparte, se dirigèrent plus avant, par la droite, sur les hauteurs vers Poserna, pour attendre que le défilé

de Rippach fût occupé. La route passe obliquement et en pente modérée par le village situé dans un fond, et de l'autre côté, par une pente égale, remonte vers les hauteurs, très-faciles à défendre; tandis qu'au-dessus et au-dessous des villages de Rippach et de Porsten, les bords de la Rippach sont un peu plus escarpés. Le maréchal Bessières, duc d'Istrie, colonel général de la Garde, et qui, en cette qualité, n'était point nécessaire à l'attaque du défilé, s'avança à la hâte, à la tête des tirailleurs qui venaient par Rippach. A peine le duc était-il arrivé sur le flanc d'une hauteur occupée par l'artillerie des alliés, que, frappé d'un coup de canon dans le bas-ventre, il demeura sur la place. La chute de cet homme d'importance fut cachée aux troupes, autant que possible: son cadavre fut couvert aussitôt d'un drap blanc, et personne ne parla plus de l'événement. Ce n'était que par hasard que l'on pouvait apprendre, au quartier général, la perte d'un général, ou d'une personne de marque. Après chaque combat, le plus profond silence régnait sur la destinée de ceux qui y étaient restés, et les Français redoutaient d'avouer à quel prix ils achetaient leurs prétendues victoires. Dès qu'une fois la faux de la mort avait frappé quelqu'un, l'herbe croissait bientôt sur sa tombe; et rarement deux amis, dans leurs entretiens confidentiels, parlaient-ils du défunt: tant le soldat,

pendant une guerre si longue, s'était accoutumé à des sacrifices perpétuels! Le cœur émoussé, indifférens sur la perte de tant d'hommes distingués, ils voyaient la mort de leurs frères d'armes avec le même sang-froid que la chute des feuilles à la fin de l'année, en attendant qu'elles se renouvelassent l'année suivante; les mutilations, la misère n'atteignaient point leur sensibilité, tant que le malheur les épargnait eux-mêmes.

La ligne des alliés se porta de la route conduisant sur Lützen et Leipsic, vers Starsiedel; leurs canons, placés entre ces deux endroits, enfilaient la chaussée, et inquiétaient vivement l'infanterie française, placée de côté dans les champs. Les Français avaient perdu quelques centaines d'hommes: on reconnut ce jour-là clairement le défaut d'ensemble dans les opérations des troupes nouvellement formées. Les généraux français eux-mêmes se plaignaient qu'il n'y eût aucun ensemble dans l'attaque: mais ce qui la rendait difficile, ou, du moins, ce qui la retardait, c'était surtout le manque de cavalerie. L'infanterie, fatiguée des travaux des jours précédens, était obligée de tenir contre la cavalerie ennemie: car le peu de cavalerie qu'on avait, était insuffisant; et comme elle consistait pour la plus grande partie, seulement en régimens de la Garde, on la tint toujours en réserve. Cette campagne confirma l'opinion, que l'on fait

facilement des fantassins, mais non pas des cavaliers, avec des troupes nouvellement levées ; et Napoléon, qui s'imaginait tout enlever de force, prouva, par ce mécompte de son orgueil, qu'il avait encore moins de connaissance du service de la cavalerie, qu'on n'en supposait aux Français, et qu'un ordre impérial ne pouvait pas créer une bonne cavalerie comme une forteresse. L'infanterie des alliés s'étant portée d'abord sur Pegau, ils n'avaient rien à opposer à ses grandes masses. Elles repoussèrent ainsi les troupes qu'elles avaient devant elles, et leurs bivouacs occupaient la droite et la gauche de Lützen. Napoléon, lui-même, après avoir vu rapidement les environs, prit son quartier-général dans la Maison commune du lieu.

La bataille de Lützen, dans laquelle Gustave-Adolphe avait terminé sa vie héroïque, parut trop occuper Napoléon. Peut-être, dans l'intention de trouver quelque rapport de temps et de position, le jour suivant, 2 mai, il s'informa avec beaucoup d'empressement du jour du combat, de la position des armées, et de l'endroit où Gustave-Adolphe était tombé (1).

---

(1) Je rappelle ici, par occasion pour le lecteur qui aurait besoin de ce renseignement, que le célèbre combat près Lützen, dans lequel les Suédois, malgré la mort de leur roi, battirent l'armée de Walleinstein, fut livré

Napoléon ne s'attendait à être attaqué ni ce jour-là, ni dans cette position; ainsi la bataille de Gross-Gœrschen, lors même qu'on ne lui attribuerait qu'un résultat douteux, doit être rangée au nombre des opérations militaires les plus habiles et les plus heureuses de Napoléon. Ses corps d'armée étaient en route pour se réunir dans les environs de Leipsic. Le vice-roi s'était mis en mouvement de Querfurt, et avançait par Mersebourg, dans la nuit du 1er au 2 mai; il avait son quartier général à Ǽtsch. Le maréchal Ney était à Kaia, à une petite lieue de Lützen vers Pegau. Le général Bertrand, venant de Nuremberg, traversait les montagnes, et une division de son armée prit encore part à la bataille, à l'extrémité de l'aile droite des Français. Napoléon lui-même se trouvait avec la principale masse de l'armée, sur le chemin de Leipsic, et avait envoyé en avant le général Lauriston, qui était

---

le 6 novembre 1632. Les deux armées en présence étaient tellement rapprochées, qu'elles n'étaient séparées que par la route de Lützen à Leipsic. Les champs de Pegau étaient sur les derrières des Suédois, et les environs de Mersebourg derrière les Autrichiens. Ainsi, il n'y avait, entre cette bataille et le second combat de Lützen (comme le nommèrent les Français), aucun rapport ni pour le jour, ni pour la position; car le champ de bataille s'étendait sur le côté de Lützen vers Zeitz et Pegau.

déjà au milieu du feu entre Schœnau et Lindenau. Les troupes marchaient serrées, les unes derrière les autres, et Napoléon s'était déjà avancé à la tête de son armée jusqu'à Markranstadt, pendant que le canon près Lindenau annonçait le commencement de ce jour si remarquable, lorsque Bonaparte, dont l'attention était peut-être excitée par quelque rapport, fit halte, et demeura une demi-heure en méditation, à côté de la route. Les troupes marchèrent en avant, sans s'arrêter, et le feu de l'artillerie continua près de Lindenau. Tout à coup, entre dix et onze heures, il s'éleva une forte canonnade sur le derrière du flanc droit, dans la direction du grand et du petit Gœrschen. Le maréchal Ney était à Kaia, et les environs avaient été attaqués avec furie par les Prussiens. Napoléon resta tranquille, observa pendant quelques minutes la fumée et le bruit éloignés, et sur le lieu même, changea son plan, faisant retourner toutes les troupes qui s'avançaient encore sur la route, et les faisant rétrograder sur Lützen. On peut bien penser qu'un changement de direction aussi rapide de toutes ces masses, avec l'artillerie et les munitions, ne put s'effectuer qu'avec beaucoup d'embarras. Pendant ces mouvemens, Ney, quoique très-vivement pressé, se maintint vigoureusement à son poste. Napoléon poussa sans relâche, vers le point d'attaque, sur Kaia, et les blessés affluèrent au-devant de lui entre ce

village et Lützen. Sa présence enthousiasma les troupes, quoique la plus grande partie du corps de Ney ne consistât qu'en jeunes conscrits, qui, peut-être, allaient au feu pour la première fois. Presque aucun blessé ne passa devant Bonaparte sans le saluer du *vivat* accoutumé. Ceux même qui avaient perdu un membre, et qui, dans peu d'heures, devaient être la proie de la mort, lui adressaient cet hommage. Je n'ai pas entendu ce cri de joie d'un seul, mais peut-être de cinquante de ces fanatiques à demi morts. Tous ces hommes, aveuglés par des illusions de vanité, se laissaient volontiers conduire à la boucherie. Napoléon lui-même sentit, dans toute son étendue, l'extrême importance de ce jour : il s'aperçut qu'il ne pouvait opposer à des troupes exercées, que la jeunesse et l'inexpérience ; et à une cavalerie supérieure, qu'une infanterie fatiguée. L'enthousiasme que sa présence excitait, devait donc suppléer à l'expérience et à la force : il était sur-tout faible en artillerie, arme sur laquelle il comptait le plus et presque uniquement ; car il n'avait guère alors qu'environ deux cent cinquante canons auprès des corps qui se trouvaient réunis sur le lieu, avec les munitions nécessaires. Dans le moment de son arrivée à Kaia, la chance du combat paraissait tourner contre lui. Ney était obligé de céder à la bravoure des Prussiens. La perte était déjà très-grande du côté des Français, et allait

toujours en augmentant sur ce point, à raison des efforts que l'on fit pour prendre ou reprendre les villages de Kaia et de Rana, qui sont situés à un quart d'heure de distance l'un de l'autre, dans une plaine coupée d'arbres et de fossés pleins d'eau, et qui avaient été emportés d'assaut à six ou sept fois, à ce que prétendent les Français.

Kaia pouvait être considéré comme la clef de la position. Le village, par sa situation, ne dominait pas, à la vérité, les environs. Il n'y avait autour de Kaia que des inégalités de terrain peu sensibles, tandis que les hauteurs les plus remarquables étaient autour de Starsiedel. Cette position, ayant en avant un canal qu'il était difficile de traverser, n'en offrait pas moins un excellent point d'appui pour les deux armées; et si l'armée du vice-roi d'Italie n'eût pas menacé le flanc droit des Prussiens, la défense vigoureuse de ce point aurait changé la destinée du combat d'une manière qui eût été bien moins favorable aux Français. On eût eu presque plus de raison de donner le nom du village de Kaia au combat du 2 mai, que celui de Gross-Gœrschen ou de Lützen; car ce fut sur le point de Kaia que commença à changer la fortune militaire de Napoléon. Si les Prussiens eussent réussi à percer encore pendant une demi-heure, toute la ligne de l'armée française en marche entre Weissenfels et Leipsic aurait été rompue, et

la cavalerie eût pu opérer avec beaucoup de succès sur les derrières de l'armée ennemie, du côté de Weissenfels. Napoléon le sentit très-bien ; il s'arrêta presque tout le jour derrière Kaia, dans la direction de Lützen, où son infanterie échelonnée, et sa vieille Garde, avaient été placées en réserve auprès de la cavalerie. Il s'exposa peut-être, dans ce combat, au feu de l'ennemi, plus que dans aucun des suivans qui furent livrés en Saxe, parce qu'il voyait combien le courage de l'armée, l'opinion de la nation, la conservation de sa réputation (à une petite distance de l'Empire français, depuis la campagne de 1812) dépendaient du gain de cette bataille.

Je n'ai jamais aperçu des signes plus visibles d'embarras sur son visage, que dans ce jour, au moment où peut-être la troisième attaque sur Kaia et Rana avait été repoussée, et où une de ses brigades, fuyant ouvertement, avait été chassée du premier de ces villages. Dans ce moment, Napoléon reçut un rapport par un de ses officiers d'ordonnance. Avec un terrible *ha* (1) !

---

(1) Cette syllabe *Ha !* prononcée par Napoléon, avait tant de significations, et il savait la moduler d'une manière si étonnante, qu'on pouvait reconnaître de loin si la nouvelle qu'il recevait était gaie ou triste; et dès qu'il saisissait le sens d'un discours, il exprimait encore par

il se le fit répéter, et jeta en même temps un regard long, incertain, timide sur Berthier et Caulaincourt, comme s'il eût voulu leur dire : Est-ce que vous croyez que mon étoile disparaît ?

L'aile droite de l'armée française fut, avec peine, appuyée à Starsiedel, qui, le jour précédent, avait été occupé par le général Girard. Ce village, comme ceux de Klein-Gœrschen et de Kaia, fut la proie des flammes. Je ne peux porter aucun jugement sur les mouvemens de l'aile gauche des Français, tant parce qu'elle était hors de la portée de ma vue, que parce qu'elle était cachée par un hallier le long du canal (1).

---

cette syllabe, de la manière la plus significative, sa satisfaction ou son mécontentement.

(1) Je répète ici que, bien éloigné de prétendre à la gloire de devenir un historien, je m'en tiens au récit de ce que j'ai vu et entendu moi-même. Celui qui n'est pas placé dans l'état-major, ne connaît pas les rapports entre les divers corps, et ne peut par conséquent porter de jugement sur le détail de leurs mouvemens ; à l'égard de l'ensemble des opérations, on ne peut compter que sur les rapports officiels que l'on a déjà lus, ou qu'on trouve imprimés. Si j'en faisais usage, mes Mémoires prendraient dès-lors le caractère imparfait d'un Traité stratégi-tactique, ce qui ne s'accorde pas avec mon plan.

Napoléon se tint, il est vrai, sur-tout auprès de sa Garde. Mais il se montra souvent, et au front de chaque troupe nouvellement arrivée. Accoutumé, un jour de bataille, avant le combat, à agir sur les esprits par quelque acte susceptible d'exciter l'enthousiasme, il ne négligea pas cette occasion d'animer l'ardeur, et d'exciter le dévoûment des soldats. A la vérité, il avait trop peu de temps, l'attaque avait été trop subite, pour qu'il eût le loisir de distribuer des aigles, de promettre des croix d'honneur ou des grades, moyen dont il n'avait pas besoin auprès de sa Garde; mais il se montra aux autres troupes, comme il avait coutume de le faire en attaquant. Et lorsqu'il parcourait les lignes, à cheval, il était salué par les *vivat* retentissans et prolongés des colonnes. Peu de temps auparavant, Napoléon, pour quelque faute, avait privé un bataillon de son chef. Il savait que cet officier, d'ailleurs très-brave homme, était fort aimé de ses soldats. Il courut au-devant du bataillon, à la tête duquel il le replaça, après lui avoir adressé un petit discours. Les cris de joie de cette troupe retentirent au loin, et elle forma aussitôt la tête d'une colonne qui s'avança pour attaquer une hauteur derrière Starsiedel. Tous les autres régimens l'accueillirent par des acclamations, même au milieu du feu de l'artillerie.

Le combat, qui durait toujours, se prolongea jusqu'à six heures et demie du soir autour de Kaia. Des deux côtés, on combattit avec un acharnement digne d'admiration, et les braves Prussiens donnèrent beaucoup d'occupation aux Français. Leurs batteries près de Gœrschen et de Rana, frappaient sur la Garde impériale, et plusieurs boulets et grenades arrivèrent jusqu'auprès de Napoléon. Tout près de lui, un inspecteur des postes perdit un pied, et même des balles sifflèrent autour de lui. Un embarras visible se manifesta dans les personnes de sa suite, à mesure que le feu se rapprochait, et que Kaia, le pivot de l'action, était en danger; comme enfin le moment arriva où tout paraissait perdu sur ce point, et que l'on devait s'attendre que la réserve de la vieille Garde attaquerait, le comte de Lobau, adjudant de Napoléon, et l'un de ses généraux les plus intrépides, se mit, par son ordre, à la tête d'une division de la jeune Garde, pour emporter de nouveau ce point. Aussitôt que l'attaque eut réussi, Napoléon dit à un autre de ses adjudans, le général d'artillerie Drouot, « d'aller rassembler une batterie de » soixante pièces de canon : » il lui indiqua brièvement dans quel corps il devait les prendre, et dans quelle position il devait les placer. Un mouvement de cette importance, qui, en un moment, changeait toute la face du combat,

fut, en un clin d'œil, l'ouvrage de dix paroles; car, depuis long-temps, ses officiers avaient appris à le comprendre. Cette batterie, rassemblée sur les hauteurs à côté de Starsiedel, pénétra toujours plus avant pendant la durée du feu, et Napoléon suivit, à la tête de la seconde ligne de la colonne d'attaque; ce fut le moment où il se montra avec l'ardent désir de vaincre. Il volait d'un point à un autre, poussant toujours, pour obtenir quelque avantage de terrain, afin que l'ennemi, tourmenté par la vivacité du feu de l'artillerie, ne pût ni se maintenir dans sa position, ni persévérer dans sa résistance. Déjà ses colonnes marchaient sur les cadavres de l'avant-garde ennemie, qui avait occupé cette position; déjà il faisait occuper à la hâte les petites collines derrière Starsiedel, et voulait poursuivre ses avantages dans la direction de Pegau. Soixante à quatre-vingts canons continuaient leur feu au centre de l'armée. Gross-Gœrchen devint la proie des flammes, et fut emporté. Mais l'armée prusso-russe tint ferme sur chaque point qu'elle défendait avec vigueur, pour peu que le poste fût susceptible d'être maintenu, et soutint le combat jusqu'à ce que l'obscurité fut complète.

Napoléon appela un général polonais, qui était à sa suite, et lui dit, très-brièvement: « Allez à Cracovie, et dites que j'ai gagné une » bataille. » Ce fut la seule dépêche expédiée

du lieu du combat. Le général partit sur-le-champ. On ne voyait plus que les lueurs du feu de l'artillerie, qui finissait, sans que l'on pût juger de la position des pièces. En trois endroits, les villages en feu éclairaient l'horizon, lorsque soudain, sur le flanc droit de l'armée française, une ligne de cavalerie se précipita avec un bruit sourd, et s'avança, les rangs serrés, jusque sur les bataillons carrés, derrière lesquels se trouvait Napoléon. Je crois que s'ils se fussent rapidement approchés de deux cents pas plus près, il eût été pris avec toute sa suite : car l'attaque, le feu de mousqueterie des Français, étaient si vifs et si rapprochés ; l'obscurité était si grande, qu'on ne savait qui tirait, si c'était ami ou ennemi. Ce fut alors que toute la suite de Napoléon se dispersa tout d'un coup. Napoléon lui-même disparut quelques minutes, et on se demandait, avec anxiété : « [illegible]t l'empereur ? » Cette scène mit enfin un terme a ce combat de géans. L'attaque de la cavalerie, qui montra l'énergie qu'inspire une tranquille confiance dans ses moyens, fut, à la vérité, repoussée par l'infanterie française ; mais Napoléon était hors d'état de calculer ou de voir s'il n'y avait pas sur ses flancs ou sur ses derrières de plus grandes masses prêtes à faire diversion. Je ne veux pas non plus examiner s'il n'eût pas été avantageux, pour les alliés, de pousser toujours l'attaque

contre Weissenfels, sur la ligne de réunion des Français, avec des corps de troupes légères, et sur-tout avec la cavalerie : car, dans le cas le plus fâcheux, il restait toujours à une colonne, ainsi composée, une retraite libre sur Torgau, en passant l'Elbe, et les troupes eussent toujours fait un mal infini à l'armée française ; tandis que celle-ci faute de cavalerie, n'aurait pu leur en faire que très-peu.

L'inquiétude qu'on avait d'une nouvelle attaque du même genre, força les troupes à rester formées en bataillon carré, pendant la nuit du 2 au 3 mai ; et le matin du jour suivant, lorsque Napoléon, qui était retourné à son quartier général de Lützen, après dix heures du soir, en sortit au lever du soleil pour visiter le champ de bataille, les troupes conservaient encore le même ordre.

On put alors juger de l'étendue de la perte que l'armée française avait faite en hommes. Les ambulances étaient dans une activité effrayante ; et auprès des villages de Kaia et de Rana, presque toute la surface du terrain était jonchée de morts. On pouvait compter sur ce point, où, à la vérité le combat avait été le plus meurtrier, de deux à trois mille tués, la plus grande partie du côté des Français. Les jeunes assaillans avaient rencontré dans la Garde prussienne de redoutables adversaires, et les cadavres des premiers

remplissaient les fossés. D'après ce premier aperçu, on pouvait évaluer la perte, du côté des Français, de six à huit mille tués, et au double de blessés : la perte des armées russe et prussienne pouvait difficilement s'évaluer aussi haut. Je calcule, en ce jour, la force de l'armée française entre cent vingt et cent trente mille hommes environ, puisque les corps du vice-roi, de Ney, de Macdonald, de Mortier, de Marmont et de Bertrand étaient tous réunis (1).

Quelle différence l'observateur des événemens historiques ne remarque-t-il pas entre les anciennes batailles et celles de l'époque actuelle (2), s'il se rappelle que, dans la première bataille de Lützen, où, des deux côtés, les deux armées opposées comptaient à peine environ quarante mille hommes d'engagés, la perte des deux partis fut évaluée à neuf mille morts ; ce

---

(1) Il n'y eut, comme nous l'avons dit, que l'avant-garde, ou une partie du dernier corps, qui donna, et Lauriston se tint à l'écart près de Lindenau.

(2) Il fallait dire : entre les anciennes batailles et la nouvelle rencontre : car un écrivain, très-ingénieux et bien connu, a déjà remarqué fort à propos que maintenant tout se passe en marches et en rencontres. Ainsi, plus l'art de l'artillerie s'est formé, plus dans le choc de grandes armées ce qu'on appelle proprement bataille devient une rencontre.

qui faisait près du quart des combattans (1).

Parmi tous les récits des événemens militaires que contenaient les feuilles françaises, on distingua, comme le plus exact, celui du combat de Lützen : la marche de l'événement y était parfaitement représentée ; seulement, la perte des Prussiens y était portée trop haut, et celle des Français, comme d'ordinaire, trop diminuée. On n'y fit point mention des généraux morts ou blessés. Mais un des plus dangereusement atteint, le général Gruner, mourut, dès le soir du combat, à Lützen. Les armées alliées ne perdirent que peu de prisonniers, et, autant que je sache, on ne leur enleva point de canons; elle emmena tous ses blessés. Couverte par sa nombreuse et excellente cavalerie, elle exécuta une très-belle retraite, semblable à celles que nous avons eu si souvent occasion d'admirer dans la campagne contre la Russie. Le manque de cavalerie empêchait que l'armée française ne retirât un grand avantage de la retraite de l'ennemi. Le principal fruit de ce combat, pour les Français, se réduisit ainsi à la possession de la partie de la malheureuse Saxe située sur la gauche de l'Elbe.

Le matin qui suivit cette journée si chaude, Napoléon fut salué par les vives acclamations de

(1) Histoire de la guerre de trente ans, par Schiller.

ses troupes formées en bataillons carrés. Il passa en revue plusieurs brigades, et examina en détail la position de la veille. La bonne tenue militaire qui dominait dans cette nouvelle armée, sortie de terre, pour ainsi dire, et rassemblée d'un coup de baguette, était véritablement admirable ; et si l'on éprouvait de l'horreur pour les excès des soldats français, l'esprit militaire, l'activité dans les marehes, et la bravoure de jeunes troupes si rapidemeut formées, que l'on opposait tout d'un coup à des soldats exercés, n'en excitaient pas moins l'étonnement.

Napoléon demeura pendant plusieurs heures auprès d'un grand feu de bivouac, qui brûlait près d'un nombreux bataillon carré de la vieille Garde, non loin de Gross-Gœrschen. Il attendait là une nouvelle attaque, qui devait être dirigée par le roi d'Italie sur l'aîle gauche, du côté de Leipsic, et il resta dans l'inaction jusque vers les neuf heures et demie, qu'on entendit le bruit du canon. L'arrière-garde ennemie occupait encore les collines du côté de Pegau, à environ deux lieues de Lützen, quoique le gros de leur armée eût déjà dépassé ce village. On voyait encore de fortes colonnes de cavalerie du côté de Hohen-Mœlsen et de Zeitz. Elles s'étaient retirées sur Altenbourg et Chemnitz, pour se diriger de là sur Dresde.

Placé sur une colline un peu élevée, et limi-

trophe de la route, sur un point que peut-être les monarques alliés avaient choisi la veille pour leurs observations, Napoléon ordonna la marche ultérieure de son armée. Il espérait encore peut-être mettre le désordre dans l'arrière-garde ennemie; et il voulait qu'une division pressât sa marche entre Pegau et Zwenkau. La lenteur d'un général, qui n'avançait pas assez vite, le mit dans une grande colère: « Vous rampez, f....e! » lui cria-t-il. Mais cette tentative ne servit de rien alors; car l'armée des alliés avait, comme je l'ai dit, si bien ordonné sa retraite, que les jours suivans, jusqu'à l'occupation de Dresde, il n'y eut que quelques petits combats entre son arrière-garde et l'avant-garde française, sous le vice-roi d'Italie, près de Harta, de Nossen, et de Wilsdruf.

Le quartier général impérial fut porté le 3 mai à Pegau, le 4 à Borna, et le 5 à Colditz. Le roi de Saxe se trouvait alors à Prague. L'empereur l'informa du résultat de la bataille de Lützen, et lui fit en même temps savoir qu'il espérait entrer à Dresde dans quelques jours. Il parut cependant être dans l'intention de passer l'Elbe près de Kœnigstein, dans le cas où les alliés entreprendraient de défendre la capitale (1). Il sentait

(1) Un paysan qui revenait de Dresde, et à qui il demandait si l'on verrait volontiers l'empereur dans cette

vivement le manque de cavalerie, car, à chaque occasion, il pressait le roi de Saxe de lui donner deux régimens de cuirassiers qui étaient encore en Franconie. Incertain sur la situation de Torgau, Napoléon ne négligeait aucune occasion de s'informer de la destinée de cette forteresse, comme de celle de Dresde. Il envoya même le général Thielmann au gouverneur de Torgau, pour lui annoncer la nouvelle de la victoire qu'il avait remportée à Lützen, et lui faire en même temps savoir qu'il avait confié le corps saxon au

---

ville, lui répondit avec liberté : « Napoléon, oui; mais » ses soldats, non. » On aimait mieux les Russes que les Français, parce que les premiers étaient moins prodigues de coups. Bonaparte demanda ensuite au paysan si les habitans de Dresde étaient très-chagrins de ce qu'on avait fait sauter leur pont. Le paysan, levant les épaules : « Ce n'est rien; on le rebâtira, » répondit-il en riant.

Napoléon ne parla cependant plus de payer les frais de réparation. Nous parlerons tout-à-l'heure des *traits de générosité* auxquels Bonaparte se vit quelquefois provoqué ; générosités qui se réduisaient à peu de chose, parce que des dépenses de cette nature ne pouvaient guère être prises sur sa caisse ; ensuite, parce que l'embarras et l'urgence des affaires ne permettaient pas davantage de revenir sur de pareils objets. Il en fut ainsi de la mesquine protection qu'il accorda aux habitans de Bischops-Werda, dont il avait d'abord annoncé l'intention de faire rebâtir la ville tout entière.

maréchal Ney, qui était à Leipsic. Il lui recommandait d'ouvrir des communications avec ce maréchal, de mettre en campagne tout ce qui était capable de combattre, et de ne laisser que deux mille hommes dans la citadelle

A Waldheim, le pont avait été brûlé par les Russes. La réparation de ce pont arrêta la marche de l'armée. Cependant la cavalerie et l'infanterie légère pouvaient traverser le gué, et Bonaparte dut aussi s'y résoudre. Quoique mauvais cavalier, il s'abandonnait souvent, sans réserve, à l'adresse de ses chevaux, en général petits et de peu d'apparence; très-souvent il se hasardait dans les sentiers les plus étroits, les plus marécageux, et dans des chemins pitoyables et dangereux, à travers les eaux. Le grand écuyer, qui, par la nature de son emploi, courait immédiatement devant lui, était d'ordinaire occupé à chercher les endroits les plus praticables. Lui-même remarqua une fois très-naïvement, qu'il avait beaucoup appris, mais qu'il n'avait jamais pu se familiariser avec le cheval. Son corps n'était pas non plus conformé pour cet exercice. Dans le galop, il se laissait aller, sans soin, sur la selle, et dirigeait d'ordinaire les rênes de la main droite, tandis que toute la partie supérieure du corps, pendant la marche du cheval, était poussée de côté, ou en avant, et que le bras gauche tombait négligemment. Si le cheval venait

à faire un faux mouvement, il perdait aussitôt l'équilibre.

Le 7 mai, Napoléon alla de Waldheim jusqu'à Nossen ; le vice-roi d'Italie, avec l'avant-garde, jusque près de Wilsdruf ; le cinquième corps d'armée, sous le général Lauriston, près de Meissen ; le quatrième, sous le général Bertrand, se tint entre Mitweida et Freiberg. Le jour suivant, le quartier général de Bonaparte devait rester à Wilsdruf. Mais, comme il était en avant de cette petite ville, et qu'il se trouvait, comme de coutume, à cheval à la tête de son état-major, il reçut la nouvelle que le matin l'avant-garde du vice-roi était arrivée à Dresde. Sur-le-champ Napoléon dit à un officier de sa suite : « Allez à » Dresde ; amenez la députation chez moi : j'ai » nommé le général Durosnel commandant de » Dresde. Allez au galop. » Il lui importait, comme dans tous les cas pareils, de se faire bien accueillir.

Dresde, rempli d'habitans dans l'anxiété et le chagrin, n'en paraissait pas moins magnifique à l'approche du printemps. Le cercle de ses hauteurs couvertes de fleurs, se garnit d'une multitude de combattans français. C'était avec peine qu'un bon patriote saxon voyait déjà en idée cet agréable séjour, délaissé par le père de la patrie, devenir le théâtre du crime, la proie de bandes que le besoin et les souffrances remplis-

saient de passions sauvages. Déjà s'élevaient, des deux côtés de la ville, des nuages noirs de fumée. Les Russes, en se retirant, avaient livré aux flammes deux ponts : l'un, en charpente, près Ubigau ; l'autre, celui de la partie supérieure de Dresde, formé de bateaux goudronnés. Le dernier nageait tout fumant à vau-l'eau, poussé par le souffle du vent, et se plaça enfin transversalement devant le pont de l'Elbe, à Dresde. On n'y pouvait plus passer depuis que Davoust en avait fait sauter deux arches, et qu'on avait rompu le pont provisoire que les Russes avaient fait construire en bois. La plus profonde tranquillité régnait dans la ville, et n'était interrompue que par quelques coups de canon venant de la rive droite de l'Elbe. Vers midi, on n'apercevait plus aucun soldat des alliés. Les derniers cosaques passaient le fleuve à la nage ; les bourgeois avaient pris la garde des portes. Les autres habitans, dans l'attente de ce qui arriverait, se réunirent près de leurs maisons, pleins d'inquiétude sur l'issue des mouvemens actuels. L'empereur Alexandre avait quitté la ville, la nuit à une heure, et le roi de Prusse dès le matin ; l'armée alliée s'était repliée sur Bautzen : elle occupait cependant encore les hauteurs de la rive droite de l'Elbe, et Neustadt. Les députés du conseil de ville rencontrèrent Napoléon à une demi-lieue en avant de Dresde, non loin du bureau

de recette de la taxe des routes, sur le chemin de Freyberg.

Après un compliment dans lequel ils recommandèrent la ville à sa protection, il leur demanda d'un ton vif et rude : « Qui êtes-vous ? (Membres de la municipalité.) « Avez-vous du pain ? » Les magistrats d'une ville épuisée par les fournitures faites à toutes les troupes qui avaient déjà occupé la Saxe, ne pouvaient guère lui adresser une réponse satisfaisante, et lors même que, dans le premier moment, on aurait pu procurer aux nouveaux arrivans les objets les plus urgens, le plus court séjour de ces énormes masses n'en aurait pas moins menacé des plus cruelles extrémités, cette ville digne de compassion. Ce maudit principe, que tout était possible, maxime qui dispense d'examiner si les forces d'un état sont déjà épuisées, et si des milliers de ses habitans ne sont pas les victimes de la misère, lui dicta l'ordre, « qu'ils fournissent du pain, de la viande, du vin. » Il tourna aussitôt son cheval vers le faubourg de Pirna ; parcourut les remparts de la ville, jusqu'à la route qui conduit à Pilnitz ; il descendit là, et se rendit à pied, seul, avec le grand écuyer et un page, dans la campagne, jusqu'à l'endroit où les Russes avaient eu leur pont de bateaux. Le vice-roi vint au-devant de lui, et le conduisit seul à proximité du bord de l'Elbe, d'où l'on pouvait encore voir, de l'autre côté, les postes

ennemis. Plusieurs canons lancèrent, des hauteurs de l'autre rive, quelques boulets, et se turent ensuite : c'eût été en effet une folie que de tirer sur deux hommes seuls, car les chevaux de main et la suite restaient toujours par petits pelotons assez loin en arrière. Si l'on eût pu deviner que c'était là ce guerrier insatiable de sang, certes, la pluie de feu ne se fût pas ralentie. Comme le passage de l'Elbe de ce côté n'était pas praticable, Bonaparte prit aussitôt la résolution de le tenter plus bas, à Priesnitz ou à Ubigau. Ainsi, après qu'il eut encore fait quelques observations sur la rive gauche de l'Elbe, au faubourg de Pirna, et qu'il se fut informé des moyens de se procurer des bateaux, du bois, des planches et des travailleurs en toute hâte, il courut encore lui-même au-delà de Frédéricstadt, vers l'endroit que nous avons déjà indiqué près d'Ubigau. Le pont de radeaux que l'on rencontrait dans cet endroit était à la vérité séparé de la rive gauche de l'Elbe; mais il existait encore aux deux tiers, tenant à l'autre côté du fleuve, brûlant faiblement, et sans qu'il y eût aucune surveillance sur ce point. On ne voyait plus aucun cosaque. Des chevau-légers français montèrent aussitôt dans quelques petites nacelles qu'ils s'étaient procurées, et, par l'assistance de plusieurs travailleurs, le feu qui brûlait faiblement, fut éteint, et le pont tiré de ce côté du fleuve. Bonaparte donna l'ordre de

rassembler en toute hâte des charpentiers et des matériaux pour établir en cet endroit un pont de radeaux. Mais avant tout, on réunit des troupes qui, la nuit suivante, se retranchèrent sur la rive droite du fleuve, pour couvrir les travailleurs occupés aux travaux du pont.

Les alliés remarquèrent ce projet. Une opération si prompte, pour faciliter le passage d'une armée aussi considérable que celle des Français, devait les surprendre. Ils envoyèrent donc, le matin du 9 mai, des troupes en quantité sur la route qui conduit à Meissen par les villages de Wachau ou de Pischen, et les habitans de Dresde furent réveillés par le canon et par un feu de mousqueterie venant dans la direction de Neustadt. Bonaparte, accompagné d'un seul adjudant, s'était déjà porté à trois heures sur le rempart vers la *Fausse-Braie*, et avait lui-même fait placer quelques pièces de canon; disposition qui, vers midi, fit taire le feu de l'ennemi: celui des tirailleurs se prolongea toute la journée des deux côtés de l'Elbe, et personne n'osa se montrer sur le pont; deux canons protégés par des retranchemens tiraient de Neustadt sur la place du château et de l'église catholique. Plusieurs habitans furent tués ou blessés dans la matinée; mais, vers midi, la canonnade commença dans les plaines d'Ubigau. Les Russes voulaient empêcher la construction du pont, et avaient conduit sur ce point une grande

quantité de canons. Quelques collines boisées près d'Ubigau favorisaient l'établissement des batteries, et il y eut là beaucoup de tués et de blessés. Bonaparte se porta à peu de distance auprès d'un magasin à poudre qu'on avait évacué, et dont on employait le bois à la construction du pont; il prit lui-même des mesures pour éloigner l'ennemi. Les Russes pouvaient avoir amené de 50 à 60 pièces qu'ils avaient placées le long des rives de l'Elbe. Avant qu'aucun autre eût remarqué leur force, Bonaparte avait déjà prescrit les dispositions nécessaires. « Cent pièces de canon! » cria-t-il d'une voix de tonnerre au général Drouot, qui accéléra l'arrivée des pièces, et les fit conduire, en partie sur les hauteurs de Priesnitz, poste avantageux, en partie auprès du lieu appellé la Maison du Cordonnier, et enfin à l'extrémité de l'allée de l'Ostra (1).

(1) Comme Drouot revenait de Priesnitz, et qu'il rendait compte à Bonaparte de l'exécution de ses ordres, celui-ci ne trouva pas les canons bien placés à son gré, et dans la première effervescence de sa mauvaise humeur, il prit le général par le bout des oreilles, et les lui tira, mais celui-ci ne perdit pas contenance, et lui assura, d'un ton modeste, mais décidé, qu'on ne pouvait pas mieux les placer. Aussitôt l'air mécontent de Napoléon fit place à un rire amical. Il parut avoir seulement voulu plaisanter, et se tranquillisa. De semblables mouvemens d'une colère très-vive n'étaient pas rares de sa part,

La canonnade fut très-sérieuse. Les batteries russes balayaient toute la surface des champs entre Frédéricstadt et Priesnitz. Mais la position des Français était encore plus favorable que celle des Russes, jusqu'à la colline couverte de bois ou de vignes dont nous avons parlé, et qui couvrait les Russes près Ubigau. Plusieurs boulets et grenades vinrent tomber auprès de Bonaparte; une de ces dernières enleva tout près de lui une pièce d'une cloison de planche d'un magasin à poudre, et lui en lança un morceau de bois à la tête. « S'il avait touché le ventre, c'était fini, » dit-il, en relevant et examinant le morceau de bois. Quelques minutes après, une grenade tomba à terre entre lui et un bataillon italien qui avait marché vingt pas derrière lui. Les Italiens se courbèrent un peu pour éviter l'effet de l'explosion : il le remarqua, se tourna de leur côté avec un rire moqueur, et leur cria : « *Ah! cujoni, non famale.* » A la fin, la place devint un peu désagréable, et il se dirigea au-delà de Cotta, et derrière un chemin élevé près Leutewitz, vers Priesnitz. Les Russes remarquant tout à coup sa nombreuse suite, qui jusqu'alors s'était tenue en arrière dans un creux, firent siffler derrière eux une grêle de balles.

---

comme j'aurai, plus tard, occasion de le faire remarquer.

Cependant on avait déjà fait passer deux bataillons environ, qui, postés à la tête du pont commencé, devaient nettoyer l'autre côté du rivage. Les tirailleurs protégés par les batteries poussaient de distance en distance l'infanterie russe. La cavalerie ennemie, encore forte d'environ 16 à 18 escadrons, auprès de Trachau et de Caditz, ne se mêla plus du combat. Vraisemblablement, on en avait renforcé l'arrière-garde des alliés, qui sur ce point devait s'opposer au passage de l'armée française, pendant que le gros de l'armée se retirait en bon ordre sur Bischopswerda, Pulsnitz, et Radeberg.

Dans ce combat, on perdit des deux côtés quelques cents hommes : la tête du pont resta occupée, et les Russes abandonnèrent Ubigau, dont les Français s'emparèrent. Mais les travaux au pont n'en étaient pas moins très-difficiles ; le courant y étant assez profond et assez rapide, et l'on manquait de câbles, d'ancres et d'autres ustensiles. Après deux jours de travail, ces difficultés firent interrompre la construction de ce pont ; on trouva plus utile de s'occuper du rétablissement de celui de Dresde, sur l'Elbe. Ce travail fut favorisé par la retraite des alliés qui continua la nuit suivante. Les troupes de Neustadt et des environs s'éclaircirent peu à peu, et le matin du 10 mai, on n'y apercevait plus que quelques bandes de cosaques. Les généraux russes Ulanow, Saint-Priest

et Miloradowitsch, ne quittèrent Neustadt que dans la nuit.

Bonaparte pressa avec la plus grande activité le passage de l'Elbe. Il passa une partie de la journée sur le pont dont il confia le rétablissement à son adjudant, le colonel Bernard. A l'aide de grandes échelles à feu, l'infanterie légère grimpa le long de la partie du pont qu'on avait fait sauter, et en redescendit pour s'assurer des environs de Neustadt. Bonaparte lui-même, avec tout son état-major prit part à cette escalade pour s'assurer de l'état du pont. Quelques canons furent placés dans de vieux bacs qu'on avait trouvés. Il promit un napoléon d'or pour payer le passage de chaque bateau. Tout le jour, et la nuit suivante furent employés à la construction du pont que l'on pressait vivement, et dans l'espace de vingt heures, sept palées de bois furent affermies et couvertes, de manière que le 11 mai au matin, vers dix heures, toute l'armée du vice-roi et même son artillerie purent y passer. La promptitude de cette opération remplit Bonaparte de bonne humeur; il ne quitta presque pas de tout le jour le pont sur lequel il vit passer les troupes du vice-roi, celles du général Bertrand, et une partie du corps de Marmont. Il s'assit commodément sur un banc de pierre, tournant les yeux vers ses chers canons, et ses enfans indisciplinés qui, faisant retentir l'air de leur *vivat*, portaient alors la misère et le

désespoir de la rive gauche sur la rive droite de l'Elbe.

Le roi de Saxe, qui se trouvait encore à Prague, fut, immédiatement après l'arrivée de Bonaparte à Dresde, informé de tout ce qui se passait par la commission immédiate du gouvernement. Bonaparte l'avait pressé par écrit et de vive voix, de quitter Prague pour revenir dans sa capitale. La triste situation du pays, et de sa résidence même, tous deux en proie aux actes arbitraires et aux extorsions de l'armée française, fit une profonde impression sur le cœur de ce bon père. Il se décida en conséquence, à la fin, à consoler et à encourager ses sujets par sa présence, en cédant à leurs vœux, et en revenant à Dresde. Il y avait aussi alors grande apparence que la cour d'Autriche allait se déclarer pour la cause des alliés. Mais son armée n'était pas encore en état de prendre sur-le-champ une part active à la guerre, et jusqu'à cette époque, la Saxe demeurait toujours un pays abandonné : si, comme cela était déjà arrivé, par un triste effet des relations subsistantes, elle continuait d'être dévastée par les Français, elle pouvait alors accuser en secret son chef d'avoir négligé une tentative pour son salut.

On doit croire que ces considérations déterminaient le cœur paternel du roi au retour à Dresde. Tout délai de sa part eût irrité le despote, et exposé ce malheureux royaume à toute

la colère de Napoléon. Le roi voulut donc réellement faire un sacrifice à son pays, quoique l'asservissement de ses troupes aux ordres des Français donnât à sa résolution l'apparence de l'égoïsme. A la vérité, il a été traité en ami par l'homme de notre siècle qui a le plus sacrifié à cette passion. Le monde entier n'en sait pas moins combien elle répugne au cœur de Frédéric-Auguste; et la postérité, en le plaignant, saura le juger avec impartialité.

Le retour du roi s'opéra avec lenteur. Soit qu'il fût réellement retardé par la faiblesse de l'âge, et par une indisposition, ou soit qu'il comptât déjà de la part de la cour d'Autriche sur des déclarations et des démarches capables de protéger son royaume, on alla près de deux jours de suite inutilement à sa rencontre. Enfin le 12 mai, il arriva à Dresde, au milieu d'une solennité qu'avait ordonnée Napoléon. L'orgueil de ce potentat était sur-tout flatté de décider du sort des princes. Il voulait donc, en ce jour, paraître comme le restaurateur victorieux d'un souverain allemand qu'il protégeait, et il rassemblait, dans cette intention, autour de lui, tout ce qui, dans la circonstance, pouvait rendre son armée imposante, et lui donner de l'éclat. Les Gardes faisaient la parade, depuis le château jusque devant la ville, et la cavalerie, rangée en dehors du camp de Pirna, sur le côté de la route, était en mouvement.

Elle foulait cette récolte naissante, si belle en espérance, et qui nous eût été si nécessaire dans l'année de disette qui suivit. Elle consistait en chasseurs, en grenadiers, en dragons, en lanciers polonais, les meilleures troupes de cette arme, et dans la gendarmerie d'élite. L'artillerie volante de la Garde était postée à l'extrémité de l'aile, vis-à-vis Grunau.

Napoléon régla lui-même la disposition de l'armée, et lorsque tout fut en ordre, il envoya un officier au roi de Saxe, qui attendait à cheval et peu accompagné, à la porte du grand jardin, afin de l'inviter à se rendre sur un des petits ponts de la route venant de Pirna, où il se proposait d'embrasser ce prince, et où il le reçut en effet. Le roi éprouvait un sentiment de joie en revoyant sa capitale. Mais ce sentiment ne pouvait étourdir la douleur que lui causait la rigueur des souffrances de son royaume. Ayant mis pied à terre à quelque pas en avant du lieu du rendez-vous, il fut accueilli par Napoléon qui le conduisit dans la ville au bruit du canon, au son des cloches, et aux acclamations des troupes. Napoléon dit à la députation du conseil qui vint recevoir les monarques à l'entrée de la ville, qu'elle avait obligation aux sentimens et au retour du roi, de la modération avec laquelle on la traitait. La joie de revoir, comme protecteur, dans les murs de Dresde, un souverain bien-aimé, étouffa pour le moment

la douleur que causaient les maux présens, et la triste perspective de l'avenir. On croyait que les souffrances qu'on endurait, et que l'affluence extraordinaire de troupes innombrables faisait peser de nouveau sur le pays, depuis le commencement du printemps, prendraient bientôt fin, et se termineraient par un résultat quelconque, peut-être, par la paix, sur les rives de l'Oder et de la Vistule. La Saxe était impuissante pour protéger les propriétés de ses habitans, par leurs propres forces. On s'y abandonnait donc peu à peu à cette insensibilité qui s'empare de l'habitant d'une paisible cabane, lorsqu'il voit le peu qu'il possède détruit par un incendie qu'on ne peut arrêter. C'était sur-tout la position des villages situés sur la route de l'armée, où ce débordement de troupes parut long-temps anéantir toute espérance pour cette année.

Les patriotes saxons attribuaient avec raison les malheurs qui s'étendaient sur toute la Saxe, à la trouée prématurée des Français dans le nord. C'était pour eux une désolation de voir non-seulement une grande partie de leur patrie incendiée de nouveau par des hordes indisciplinées, mais même leur roi si respecté, et dont les sentimens pacifiques répugnaient à un état de choses si extraordinaire, et si fatal au pouvoir, et dans les mains d'un homme qui, attaché à ses détestables plans avec une tenacité inébranlable, ne

s'inquiétait pas que des provinces entières, des millions de leurs habitans devinssent les victimes de ses folies; et cependant on ne pouvait rien changer à cette position. Nous vîmes donc le roi rappelé dans sa capitale par l'enfant gâté de la fortune; et de ce moment, son impérieux ami, en même temps que la protection qu'il accordait à ce prince servait à manifester le pouvoir du protecteur, s'étudia à lui témoigner les attentions les plus recherchées qu'il eût jamais montrées à un prince allemand son allié. Les preuves antérieures d'estime qu'il avait données au roi pendant son séjour à Paris, et depuis, dans beaucoup de circonstances, ne contribuaient pas peu à imprimer un caractère de franchise à des relations amicales, plus fondées sur la politique, à l'époque dont nous parlons, que sur les sentimens du cœur. Napoléon, qui avait toujours son but devant les yeux, s'empressa aussi dès-lors de faire savoir au roi tout ce qui pouvait lui être agréable ou le consoler, et lui procurer quelque tranquillité d'esprit sur le sort de son royaume. Aucun dimanche, aucune fête ne se passait, sans que Napoléon entendît la messe avec gravité. Si l'armée faisait le plus petit progrès, le roi de Saxe en était aussitôt instruit. Dans toutes ses allées et venues pendant le cours de la campagne, Bonaparte ne manqua jamais, avant tout, de voir lui-même, ou de faire saluer le

roi de sa part. A cette amabilité que Napoléon savait, quand il le voulait, déployer de la manière la plus séduisante, se joignit bientôt la profonde impression qu'il produisit sur le roi, sur sa famille, et sur les habitans, le jour de la bataille devant Dresde, lorsqu'accouru de la Silésie, par une marche précipitée, et après avoir observé la redoutable armée de ses ennemis, il l'attaqua avec ses troupes en grande partie épuisées, mais d'un courage à l'épreuve, et la mit en déroute. Cette dernière faveur de la fortune, que l'on peut comparer au chant du cygne, de cette fortune dont on pouvait bien pressentir le déclin, sans cependant pouvoir que difficilement le regarder comme certain, tant que les armées de ses maréchaux n'étaient point détruites, avait, en quelque sorte, imposé au roi de nouvelles chaînes. Il en résulta que quand, à la fin, la fortune châtia la témérité, fidèle à ses promesses, le roi de Saxe fut le dernier à rompre ses liens avec Napoléon; il ne s'y détermina qu'à l'époque où son devoir envers ses sujets, lui imposant celui de rester dans son royaume, lui prescrivit en même temps d'avoir recours à la magnanimité et à l'équité des alliés victorieux.

Napoléon séjourna jusqu'au 18 mai à Dresde. Il eut plusieurs entretiens avec le roi. Il examina avec attention les environs de la ville, sur-tout

Ubigau, où une canonnade se faisait entendre. Il passa en revue différentes divisions de troupes à leur arrivée, et il obtint du roi de Saxe deux régimens de cuirassiers en remplacement de ceux qu'il avait détruits depuis sa retraite de Moscou. Il commençait alors à sentir le prix de chaque cavalier en état de servir (1).

---

(1) Napoléon avait pour habitude de visiter en détail le champ de bataille, après l'affaire, toutes les fois que le temps le lui permettait. Il semblait, en examinant les positions qu'avait occupé l'ennemi, vouloir s'instruire de ses forces, et pénétrer ses plans. Il s'arrêtait avec intérêt sur certains points du terrain qui paraissaient le frapper, ou auprès des ennemis morts ou blessés. Je l'ai vu faire descendre de cheval son chirurgien auprès des Russes qui donnaient encore quelques signes de vie, pour voir s'il était possible de la leur conserver. En Silésie, il dit un jour, dans une semblable occasion : *S'il est sauvé, il y en aura un de moins.* (Il sous-entendait; *qui me haïra personnellement*, ou *dont j'aurai causé la mort*), et il donna l'ordre à l'un des officiers qui l'accompagnaient, de rester pour faire transporter le blessé dans le village. Par ces fausses démonstrations de sensibilité, il donnait à entendre que la nécessité seule le forçait à sacrifier la vie de tant d'hommes. On aurait pu croire, du moins, que quelque mauvais génie l'y poussait malgré lui. Autrement, comment eût-il pu demeurer insensible à tant d'autres maux qu'il causait? Lorsque Napoléon parcourait le champ de bataille, les morts français étaient, d'ordinaire, déjà enterrés; et les blessés de

Le 12 mai, les Russes avaient pris Bischofs-Werda d'assaut, et les Français y avaient mis le feu en plusieurs endroits. Le maréchal Ney, avec son corps, avait passé l'Elbe près de Torgau. Il marchait en avant sur Berlin, et avait l'ordre, en suivant la rive droite, de se porter sur Spremberg et Hoyers-Werda. Ce ne fut que le 15 au soir qu'il arriva un aide-de-camp de ce maréchal, pour apporter des nouvelles à Bonaparte. Aussitôt après son arrivée, l'on fit des préparatifs pour le départ du quartier général. Cependant, le 16 au soir, le général autrichien comte Bubna eut encore auprès de Napoléon une audience qui se prolongea jusqu'à deux heures après minuit. Il est probable qu'il résultait des communications de ce général, que la cour d'Autriche était moins disposée que jamais à faire cause commune avec Bonaparte; mais celui-ci se flattait toujours de gagner cette puissance par de brillantes promesses, et il ne renonça

---

cette nation enlevés. On savait sûrement que l'aspect de ses pertes lui était très-désagréable. J'ai vu le prince de Wagram (Berthier) donner souvent des marques de compassion à l'aspect des blessés, et charger des officiers de son état-major de les faire soigner; ce qui n'empêchait pas que, dans d'autres circonstances, il ne parlât avec une révoltante indifférence des horreurs de la guerre comme de maux inévitables.

à cet espoir qu'après la dénonciation de l'armistice.

Lorsque, le 18, Bonaparte quitta Dresde, il était, comme de coutume, à cheval, environné de ses maréchaux, de ses aides-de-camp, et d'une suite nombreuse. Le roi l'accompagna jusqu'au-delà de l'endroit dit *le Bain*, sur la route de Bacolzen. La chaleur était excessive, et l'on étouffait de poussière. Napoléon était seul en avant, plongé dans de profondes réflexions. Après quelque temps, il appela le grand écuyer Caulincourt, et ne s'entretint qu'avec lui ce jour-là, pendant la marche, qui fut de trois milles (six lieues). Ce diplomate consommé paraissait souvent posséder sa confiance plus que le duc de Bassano (Maret). Son grand dévouement et son attention sur toutes les parties du service personnel de Napoléon, attention qui s'étendait jusqu'aux moindres détails, lui avait acquis le droit de parler à son maître avec une certaine franchise; et je crois qu'avec le jugement froid et sain qu'on lui connaît, il ne manqua pas de représenter à Bonaparte tout ce qu'il avait à craindre, tant des dispositions de l'Autriche, que du plan adopté par les ennemis, d'employer leurs troupes légères à inquiéter les derrières et les flancs de l'armée française. Mais l'on sait que Napoléon, se fiant à son étoile et à son génie, n'écoutait jamais les avis ni les remon-

trances, et qu'il hasardait tout, dans la persuasion que ses ennemis commettraient de grandes fautes. Ce fut ce qui arriva sur-tout pendant la seconde moitié de la campagne, lorsque les Autrichiens se furent déclarés. *Vous verrez*, disaient ceux des confidens de Bonaparte qui abondaient dans son sens, *vous verrez qu'ils commettront des fautes ; nous tomberons sur eux, nous les écraserons.* J'ai même entendu dire : *Ils n'ont point de systême.* Combien ils se trompaient, ces hommes gâtés par les faveurs que leur avait long-temps prodigué la fortune !

Le 19 mai, de bon matin, le quartier général partit de Hartha, où Bonaparte avait passé la nuit, et se rendit à Klein-Forstgen, à une lieue en deçà de Bautzen, sur la route de Dresde. Lorsque Napoléon ne vit qu'un monceau de cendres et de ruines à l'endroit où avait existé Bischofs-Werda, il fut profondément ému du spectacle des malheureux habitans pleurans sur les décombres fumans de leurs demeures. Il prit des informations exactes, par lesquelles il s'assura que la ville avait été incendiée par les Français. Caulincourt, qui ne lui cachait aucun des excès de ses troupes, lui prouva que ce malheur ne pouvait nullement être imputé aux Russes. Dans un premier mouvement de générosité, Bonaparte promit de réparer les pertes des habitans, et il ordonna que, le soir même,

les députés de la ville se rendissent au quartier général, pour lui présenter un état des dommages. Les députés se présentèrent; mais les événemens des deux jours suivans l'empêchèrent de les recevoir et de leur faire parvenir une résolution. Plus tard, lorsque Napoléon passa à Bischofs-Werda, à son retour de Silésie, il se souvint de sa promesse; mais il paraît que sa caisse n'était pas en état de faire les fonds nécessaires pour rebâtir une ville de quelques centaines de feux; et, comptant sur la générosité du roi de Saxe, et peut-être aussi sur les institutions qui existent dans le pays, il se contenta de faire assigner à la ville une indemnité de 100,000 livres. Comme les habitans avaient sauvé en Bohême une grande partie de leurs effets, et qu'ils reçurent beaucoup de secours de la nation saxonne, la plupart d'entr'eux purent se tirer de la misère où les avait plongés l'incendie. Mais on ne peut penser, sans frémir, au terrible spectacle que présentaient ces maisons incendiées, au milieu de leurs impitoyables destructeurs.

Napoléon se rendit aux postes les plus avancés, pour reconnaître la position de l'armée ennemie. Le premier point qu'il visita fut une colline rocailleuse, qui se trouvait à une portée de fusil d'un poste de cosaques. Toute sa suite resta en arrière, et Napoléon s'avança, accompagné seulement de quelques-uns de ses généraux et

de ses aides-de-camp. Pendant que les cosaques, qui avaient mis pied à terre, faisaient paître les chevaux, selon leur usage, Bonaparte, à cette distance si rapprochée de l'ennemi, formait son plan pour l'attaque du camp retranché de l'armée principale, qui occupait là des champs en forme de terrasse, entre Bautzen et Hochkirch, ayant en front la Sprée, sur son aile gauche des collines boisées près de Kunewald, et sur son aile droite les hauteurs près Klein-Bautzen : elle occupait la ville de Bautzen et toute la rive droite de la Sprée, depuis les hauteurs près de Ober-Gurig jusque près de Malschwitz et de Klix. L'intention de Napoléon paraissait être d'abord de diriger son attaque principale contre l'aile gauche des alliés, parce que l'infanterie qu'il était à même de jeter dans les bois et les hauteurs pouvait lui être d'un grand secours; mais il fut détourné de cette idée, en réfléchissant aux enfoncemens qui se trouvent dans les montagnes près de Kunewald, et qui, en se prolongeant dans la plaine, coupent les chemins sur lesquels il eût fallu passer pour arriver au point d'attaque : il paraît qu'après avoir examiné plus soigneusement le terrain, il forma le projet de tourner l'aile droite des alliés, qui, ce jour-là encore, avaient près de Klix des détachemens au-delà de la Sprée, et se trouvaient en communication avec les corps dirigés sur Kœnigswartha, sous les

ordres des généraux Barclay de Tolly et York. Après avoir continué sa reconnaissance sur trois autres points (sur la hauteur près Salzforstgen, sur la montagne de Schmochtitz, et au moulin de Lobsau près Klein-Welke), Napoléon rentra au quartier général, où il arriva vers sept heures. Cependant, la canonnade que l'on avait déjà entendue, l'après-dîner, dans la direction de Kœnigswartha, devenait plus vive, d'un moment à l'autre; à huit heures, il monta brusquement à cheval, et s'avança jusqu'à Klein-Welke. Selon l'usage, on alluma sur-le-champ un grand feu de bivouac avec des troncs entiers. Napoléon se fut bientôt convaincu, tant par la canonnade que par un incendie que l'on apercevait, que Ney et Lauriston étaient engagés dans une affaire sérieuse. Le feu continua jusques bien avant dans la nuit, et Barclay de Tolly et York avaient fait éprouver sur ces points, des pertes considérables aux Français; au quartier général même de leur armée, on évalua, le lendemain, la perte à deux mille hommes et onze pièces de canon. Bonaparte fit dire depuis au roi de Saxe que la division italienne, sous les ordres de Ney, que l'on avait crue perdue, était sauvée. Le fait est que, si la plupart des Italiens s'étaient sauvés, c'était par la fuite, en Bohême (1).

---

(1) Dès le 18 au soir, ce corps étant en fuite, avait

Napoléon se retira à minuit, afin de réparer ses forces par quelques heures de sommeil, pour se préparer à une journée qui devait être sanglante.

Les événemens du 20 mai furent, en quelque façon, le prélude de la bataille de Wurschen ou de Bautzen, puisque le passage de la Sprée, dont

---

voulu faire sa jonction avec le maréchal Ney, qui s'avançait de Hoyerswerda sur Weissemberg, par Kœnigswartha. Le 19, cette jonction devait être opérée par une division d'Italiens, qu'on disait être forte de sept mille hommes, et qui devait favoriser le mouvement du maréchal Ney. Les Italiens arrivèrent à midi, sans cavalerie, à Kœnigswartha : il y a apparence qu'ils négligèrent leurs avant-postes, et que, selon leur habitude, ils songèrent plus à se reposer et à se restaurer qu'à se garder. Ils furent surpris par un corps considérable de Barclay-de-Tolly (qui s'avançait du côté de Radibor), et entièrement détruits. Une bonne partie de ceux qui ne furent pas pris ou tués, se sauvèrent en Bohême, à travers les forêts. L'artillerie et les munitions tombèrent entre les mains de l'ennemi. Quelques heures plus tard, Ney déboucha un peu plus bas, venant de Sœrigen, et s'avança sur Steinitz et Weissig, où le général York le reçut vigoureusement. Les Prussiens combattirent comme des Spartiates, et firent reculer trois fois les Français; mais enfin après avoir tué plusieurs centaines d'hommes aux Français, ils se replièrent sur leur grande armée. Si Ney fût arrivé quelques heures plus tôt, les Italiens étaient peut-être sauvés.

le rivage est fort escarpé, et le mouvement concentrique du maréchal Ney, préparèrent l'attaque du lendemain. Après neuf heures, Napoléon monta à cheval, et se rendit de nouveau sur la hauteur de Schmochtitz, site d'où, comme général, il pouvait jouir du spectacle imposant qu'offraient les colonnes en se portant en avant, et en se formant sur le terrain.

A onze heures passa la division de cavalerie Latour-Maubourg, avec un train d'artillerie imposant, pour renforcer à Dubrau l'aîle droite qui était obligée de passer la Sprée à Malschwits. Une seconde colonne se forma, près Malsitz et Oehna. Le maréchal Oudinot fit près de Grubschitz une fausse attaque sur l'extrémité de l'aîle droite; puis il passa la Sprée. Les troupes soutinrent un combat très vif près de Sonnenberg; mais l'après dîné elles avancèrent par Wilthen sur Postwitz par Sinkwitz vers Mehlstheuer et Traumberg. Un village en feu du côté de Lomske, indiquait la marche des corps du maréchal Ney et du général Lauriston, qui avançaient du côté de Kœnigswartha, en suivant les généraux Barclay de Tolly et York. Ces derniers, ne pouvant pas empêcher les Français d'avancer, se réunirent à la grande armée des alliés. Napoléon parut très-content, lorsque la jonction du maréchal Ney fut effectuée, et il vit avec plaisir que vers trois heures après midi l'armée passait le fleuve. Mais le but n'était pas encore atteint; car

les alliés étaient encore en possession de hauteurs sur la rive droite, et ils occupaient entre Bautzen et Hockirck des positions munies de plusieurs retranchemens sur lesquelles ils étaient des deux côtés très avantageusement appuyés. Ils avaient d'abord paru vouloir défendre Bautzen, car ils en avaient barricadé les portes et les avenues; mais comme cette ville qui peut être tournée de tous côtés n'était pas susceptible d'une longue résistance, ils l'abandonnèrent, et les Français l'occupèrent vers le soir. L'armée française du reste n'avançait que très lentement; les Russes se retiraient dans le plus grand ordre, et tenaient leur aîle gauche exactement appuyée contre les montagnes près de Kunewalde, et les hauteurs de Mehltheuer et de Dœlen. Le combat dura jusqu'à la nuit tombante. Napoléon, pour garantir son infanterie contre les attaques de la cavalerie alliée, fit former des carrés, et l'armée bivouaqua au-delà de Bautzen, derrière Auritz, Nadewitz et Burk. Nieder-Kaina et Nieder-Gurig et les villages situés plus bas sur la Sprée, n'étaient point encore occupés par les Français; mais sur leur aîle droite, ils étaient maîtres des hauteurs près Mehltheuer et Ebendœrfel (selon quelques cartes Beikowitz). Le quartier général fut établi à Bautzen même.

Le 21 mai, au lever du soleil, on vit l'armée française en présence des alliés sur une ligne de

plusieurs lieues, et qui passait par Ebendœrfel et Strehla vers Basankwitz ou Nieder-Gurik dans la même direction que la ligne qu'ils occupaient la veille au soir. Ces derniers couvraient la grande route de Zittau et celle de Gœrlitz; leur aîle droite formée de Prussiens, était garantie par les hauteurs de Klein, Klein-Bautzen, et dépassait Burschewitz et Preititz. Leur aîle gauche, formée de Russes, était appuyée contre les montagnes. L'attaque du centre de cette position eût été trop meurtrière pour les Français; Napoléon fut donc obligé d'attendre que le maréchal Ney eût achevé de tourner l'aîle gauche. Il fit continuer sur le centre une canonnade peu vive jusqu'à midi, et l'on se contenta de se disputer quelques villages dont la position ne décidait rien, parce que les alliés étaient encore appuyés par les montagnes couvertes de forêts. Ceux-ci sentirent la nécessité de garantir leur extrême gauche contre des troupes qui eussent pu déboucher par la vallée qui conduit de Postwitz à Hochkirch par Pilitz, Dœlen et Rachlau. Le maréchal Oudinot les entretint dans cette appréhension. Il profita des broussailles pour faire attaquer plusieurs fois par son infanterie légère les hauteurs près Mehltheuer. Mais un corps considérable de Russes, détaché de grand matin comme renfort, avait occupé la vallée près Pilitz et les hauteurs de Dœlen et de Mehltheuer, après avoir repoussé à la bayonnette les carrés français

jusque près Traumberg, de manière que depuis huit heures du matin, jusqu'à la nuit, les Russes restèrent maîtres de ce défilé, et des hauteurs de Kœnitz, de Mehltheuer, Pilitz et Dœlen. Si les alliés avaient connu l'intention de Napoléon, ils n'eussent peut-être pas concentré des forces si considérables sur ce point; il est vrai que l'armée française fut débordée par cette opération; mais aussi plusieurs régimens de cavalerie alliés restèrent inactifs sur ce terrein montueux.

Quelques régimens de cavalerie russe qui se trouvaient dans la plaine de Jenkwitz devant le chemin creux, près duquel Napoléon avait visité les avant-postes le matin, se retirèrent sous leurs batteries, dès que l'artillerie française eut occupé les hauteurs de Nadelwitz, et là il n'y eut aucune attaque décisive. Après une heure on entendit les premiers coups de canon du maréchal Ney, qui se portait en avant vers Baruth. Napoléon, en attendant l'issue du mouvement de Ney, qui devait décider du sort de la journée, était resté couché par terre en prenant son déjeuner, pendant lequel une obus creva au-dessus de lui. Il était convaincu d'avance du gain de la bataille. Il se porta alors (1) avec beaucoup de célérité plus sur la gauche; sur

(1) C ... ce moment, dit-on, qu'il dépêcha un ... i ... nce à Marie-Louise, pour lui annoncer

une hauteur en avant de Nieder-Kayna, d'où il pouvait découvrir chacune des différentes têtes de montagnes, près de Klein-Bautzen, qui formaient la clef de la position de l'ennemi. Le maréchal Soult, qui, ce jour-là commandait le corps du général Bertrand, et qui avait déjà des instructions de Dresde, devait enlever ces hauteurs : il fallut les prendre une à une à la bayonnette : depuis trois heures et demie, elles furent plusieurs fois prises et reprises; à la fin les Français, après avoir éprouvé une perte très considérable, en restèrent les maîtres.

Comme la plupart de ces collines sont très-étroites à leur sommet, on ne pouvait y placer que peu d'artillerie, et le transport en était extrêmement pénible. Ce combat sanglant, le plus opiniâtre de la journée se réduisait donc presque uniquement à des charges à la baïonnette ; l'infanterie montait à l'assaut en poussant des cris forcénés ; les troupes wurtembergeoises eurent une grande part à cette affaire. Cet avantage, et l'arrivée par Baruth du corps de Ney, dans lequel se trouvaient les Saxons sous les ordres du général Reynier, décidèrent la journée. L'armée alliée était tournée sur son áile gauche et même en partie sur ses derrières ; ses retranchemens établis seulement dans la direction de son front, du côté de Bautzen étaient menacés et rendus inutiles : elle fit une retraite que l'on peut appeler un chef-d'œuvre de tactique, et profita

encore tout en se retirant de tous les avantages que lui offraient les montagnes sur sa gauche.

Malgré les chemins presque impraticables dans un terrain coupé ; quoique les lignes alliées eussent été en quelque façon roulées sur le centre, les Français ne purent parvenir ni à cerner une partie de leur armée, ni à prendre de leur artillerie. Tout l'avantage des Français était d'avoir chassé l'ennemi des routes qui conduisent en Silésie, avantage qu'ils achetaient par une perte double peut-être de celle des alliés. On ne voyait ni transports considérables de prisonniers, ni artillerie conquise. Depuis deux heures et demi le combat était général sur toute la ligne, et Napoléon, selon sa coutume, dès que l'avantage fût décidé, fit avancer ses troupes avec impétuosité. Assis sur une chaise, du haut d'un tertre près de Nieder-Kayna, au moment où la dernière colline près Klein-Bautzen, eut été emportée, vers les cinq heures du soir, il dirigeait la jeune Garde et la division Latour-Maubourg sur Krekwitz ; d'autres colonnes d'infanterie dans la direction de Klein-Burschwitz, et pressait tous les mouvemens, afin d'obtenir un grand résultat ; mais l'ennemi conserva la contenance la plus froide ; et Bonaparte avait trop peu de cavalerie pour poursuivre ses avantages. C'était un spectacle épouvantable, mais admirable en même temps, que celui de ces colonnes se précipitant dans la

vallée de Nieder-Kayana, pour préparer de nouveaux désastres à l'ennemi, de plusieurs villages en flammes, de cette nombreuse artillerie sur une étendue de près de trois lieues depuis les hautes montagnes, à l'aile droite, jusqu'à l'aile gauche près Preititz et Baruth. A six heures du soir, la cavalerie de réserve se porta encore en avant pour couper une division ennemie près Rischen; mais ce mouvement n'eut pas de succès : les Français ne purent pas remporter de brillans trophées de cette journée. La cavalerie légère, qui connaissait parfaitement un terrain qu'elle occupait depuis plusieurs jours, se portait par-tout, et assurait la retraite de la grande armée. Encore bien avant dans la nuit, il y avait de la cavalerie et de l'artillerie alliée sur les hauteurs de la route de Lobau, et ce ne fut que le lendemain matin que les derniers cosaques filèrent sur Lobau, en suivant les hauteurs près Kœnitz, par Kunewalde, où il y avait eu un corps d'observation russe.

Si Napoléon n'eût pas été supérieur en forces aux alliés, le mouvement du maréchal Ney n'eût pas pu s'effectuer, et il eût fallu bien plus de temps, il en eût coûté bien plus de monde pour forcer leur excellente position. Bonaparte avait peut-être cent quatre-vingt mille hommes présens à cette journée, tandis que, suivant plusieurs rapports, l'ennemi n'en avait que cent cinquante mille

tout au plus. La perte fut, de part et d'autre, moins considérable qu'à Lützen ; car le combat ne fut très-meurtrier qu'à l'attaque et à la défense des hauteurs de Klein-Bautzen, ainsi que près Mehltheuer et Pilitz, où les Bavarois entr'autres combattirent avec une grande bravoure.

L'on peut admettre, je crois, que les Français eurent cinq à six mille morts dans les deux dernières journées : leurs rapports articulent quatre à cinq mille blessés ; mais ces blessés, ou ne survivaient guère à leurs blessures, ou ne pouvaient plus servir au sortir de l'hôpital. On dit que l'on logea plus de vingt mille blessés français, soit à Bautzen même, soit dans les environs : cette perte est plus que double de celle des alliés, qui, protégés par leurs belles positions, opposèrent à l'attaque des Français le feu le plus meurtrier. Je n'ai pas entendu dire qu'aucun général ou aucun officier de marque eût été tué (1).

(1) C'est à cette époque que l'on commença à transporter les blessés français sur des brouettes : plus tard, en octobre, lorsque Napoléon abandonna la rive droite de l'Elbe, on vit reparaître ces moyens de transport. L'épu[illegible] ent complet [illegible] contrées occupées par l'une [illegible] tre [illegible] e ne [illegible] mettait pas de se procurer le [illegible] voitures pour le service ; souvent les [illegible] : à leur arrivée pour les donner [illegible] oyait-on tous les jours

Le maréchal Ney établit la nuit suivante son quartier à Wurschen, où avait été la veille le quartier général des souverains alliés, et Napoléon fit dresser sa tente contre l'auberge de Klein-Burschwitz; sa suite et sa Garde bivouaquèrent dans les environs. Le lendemain, à la pointe du jour, le brouillard n'était pas encore dissipé, qu'il se mit en route pour accélérer la marche de son armée. Les alliés continuaient leur retraite dans le plus grand ordre; ils ne négligeaient aucune des ressources que leur offrait le terrain qu'ils disputaient pas à pas avec un sang froid admirable. Lorsque les Français parvenaient à les débusquer d'un poste, ce n'était qu'après avoir perdu beaucoup de monde par le feu de l'ennemi, et après que les alliés avaient mis en sûreté leur artillerie et leurs bagages: les hauteurs le long de la route de Gœrlitz leur offraient de

plus de mille brouettes régulièrement rangées en files, et escortées par la gendarmerie saxonne, s'acheminer vers Dresde, chargées de blessés: les soldats qui ne l'étaient que légèrement, ne pouvant, à cause de la foule qui y affluait journellement, séjourner à Bautzen, étaient injuriés et renvoyés par les employés des hôpitaux de Dresde. Ils étaient obligés d'aller jusqu'à Wilsdruf-Nossen, etc. pour tâcher de trouver des administrateurs moins durs. On assure que beaucoup d'Italiens de la division dispersée à Kœnigswartha s'étaient tiré des coups de fusil dans les mains, afin de se rendre impropres au service.

grandes ressources. A la pointe du jour, ils occupaient encore les hauteurs de Kotitz et de Weissemberg. Les Saxons, qui avaient joint le maréchal Ney, en passant par Baruth, se trouvaient à Nechern; l'avant-garde française devait, avant tout, déloger l'ennemi des hauteurs près de Kotitz, et de celles qui avoisinent Roth-Kretscham. Le combat devint de plus en plus sérieux. Les hauteurs de Schœps, et sur-tout celles de Reichenbach, semblent destinées par la nature à couvrir une retraite. La cavalerie française tourna les premières, en avançant par Nostitz et Wasser-Kretscham; mais les alliés avaient choisi très-prudemment, comme point essentiel pour protéger leur retraite, la hauteur qui, immédiatement derrière Reichenbach, s'élève sous un angle de huit à dix degrés. L'artillerie nombreuse dont ils l'avaient garnie vomissait la mort dans les rangs français, et battait toutes les avenues de la ville et des environs. L'infanterie légère, sous la protection de ces pièces, occupait Reichenbach et le terrain autour de cette ville; elle ne se retira que lorsqu'elle se vit entièrement tournée sur son aile gauche. La nombreuse cavalerie qui se trouvait en bataille à la droite des batteries russes, empêcha, pendant quelque temps, la cavalerie française d'avancer; mais Bonaparte envoya, sur ce point, presque toute la cavalerie de la Garde, us les ordres du général Walther, qui, après

plusieurs charges, parvint à faire reculer les Russes.

Cependant le canon avait fait éprouver une perte considérable aux Français ; le terrain était couvert de morts et de blessés : les cavaleries française et saxonne souffrirent le plus dans cette occasion ; les mamelucs et les lanciers de la Garde avaient pris part aux charges. Les dispositions, pour la défense de cette hauteur, font le plus grand honneur au commandant de l'arrière-garde russe.

La route de Reichenbach, qui va déboucher en face de la montagne, la tourne au sortir de la ville. Le général russe tira parti de la position jusqu'au dernier instant, et ses troupes ne disparurent que lorsque les Français arrivèrent en masses si fortes, que toute résistance devint impossible. Immédiatement après, on le vit défendre une autre hauteur entre Reichenbach et Markersdorf, où il arrêta la marche des Français. A quatre heures et demie, Napoléon se trouvait à l'avant-garde, au moment où cette montagne derrière Reichenbach fut emportée malgré le feu qui la défendait. Si le glaive de la vengeance ne l'atteignit pas dans ce moment, il dut en rendre grâce à sa bonne étoile ; plusieurs boulets vinrent s'enterrer tout près de lui : l'un de ces boulets coucha par terre, à dix pas en avant, plusieurs hommes de l'infanterie légère saxonne.

Cependant les Russes évacuèrent les hauteurs et les bois en avant de Markersdorf. Bonaparte pressait la marche de ses troupes, et fit avancer, à la lueur du soleil couchant, une colonne de cavalerie et deux d'infanterie, en tout à peu près cinquante mille hommes, sur une surface d'une demi-lieue de diamètre. Tous ces grands efforts, dirigés par le génie guerrier de Napoléon lui-même, et continués pendant la duré ed'une longue et belle journée de printemps, n'avaient produit qu'un résultat peu remarquable. Chaque progrès était payé très-cher; et le soir de ce jour lui préparait la perte la plus douloureuse, pour peu qu'il fût capable de la sentir. Après que les Russes eurent évacué Markersdorf, ils prirent encore une seconde fois position sur une hauteur située derrière ce village, et non loin de Rausche; c'est le point le plus élevé de la contrée en avant de Gœrlitz. Il y eut une pause, et depuis trois quarts d'heure on n'entendait pas un coup de canon. Bonaparte, accompagné de sa su[illegible], se rendit par la grande route dans le vil-[illegible]e de Markersdorf, pendant que les troupes le [illegible]naient des deux côtés. Dès l'entrée de ce v[illegible], qui forme un boyau, coupant oblique[illegible] vallée peu profonde, la route se dirige [illegible], [illegible] forme un angle très-obtus. [illegible] eut-il tourné ce coude, que [illegible] é depuis long-temps le rasa

de près, et alla tomber à cinquante pas derrière lui. Quelques minutes plus tard, un des aides de camp apporta la nouvelle que le même boulet avait frappé le grand maréchal Duroc et le général Kirchner, commandant du génie. Ces deux officiers généraux se trouvaient à cheval presqu'à côté l'un de l'autre. Le dernier avait été tué sur la place; mais Duroc, mortellement blessé dans le bas-ventre, vécut encore quatorze heures. On le transporta sur-le-champ dans la maison la plus voisine; une autre, qui s'en trouvait tout près, fut consumée par les flammes, le soir même. Bonaparte, qui ne pouvait cacher combien la perte de l'un de ses plus fidèles serviteurs l'affectait profondément, prit sur la gauche; et, concentré en lui-même, il traversa une petite métairie, mit pied à terre dans les grains, et observa encore, pendant quelque temps, le point d'où était parti le boulet qui l'avait privé de son favori. Il retourna en arrière, en suivant à l'extérieur les jardins du village, et se rendit sur une hauteur en-deçà de Markersdorf, où toute l'infanterie de sa Garde avait formé un carré alongé, au milieu duquel étaient dressées, selon l'usage, les cinq tentes de sa maison, et où les feux de bivouac ne tardèrent pas à s'allumer. Cette soirée offrait une ample matière à la réflexion. Qu'on se représente Napoléon, le soir d'une bataille gagnée, à la vérité, mais dans laquelle il avait pro-

digué, sans résultat décisif, les forces immenses qui lui étaient confiées. Qu'on l'imagine à l'entrée d'une carrière incertaine, et qui devait être si fertile en résultats importans. Qu'on le contemple privé du confident le plus chéri que cet homme d'ailleurs si peu sensible eût au monde, et qui lui parlait peut-être avec la franchise d'un camarade de collége. Qu'on l'imagine couvert de sa capote grise, assis sur un pliant, au milieu de ses braves, les bras pendans, la tête penchée, isolé de sa suite brillante, qui, à une distance respectueuse, se formait en groupes, dans lesquels on osait à peine articuler que l'ami de Napoléon était sur le point de rendre le dernier soupir. Ce lugubre silence qui régnait tout près du chef suprême, contrastait avec le mouvement des soldats préparant leur repas et leur coucher; deux troupes de musiciens des grenadiers et des chasseurs de la Garde, aux extrémités du carré, tantôt retraçaient en accords élégiaques les événemens de la journée, tantôt s'efforçaient encore par un choix de leurs meilleures pièces, de faire diversion à la douleur de leur chef. Des milliers de feux de bivouac semblaient errer dans la plaine; la lune montait lentement sur l'horizon, et les flammes de deux villages en feu s'élevaient vers le ciel (1). Ce tableau, combiné avec le

(1) Depuis le 20 au 22 mai, on compta dans la contrée,

souvenir d'une journée sanglante, lendemain d'une bataille meurtrière, dans lesquelles la vie de chacun des individus de cette grande masse d'hommes n'avait tenu qu'à un cheveu; l'idée que des milliers de victimes soupiraient après la mort, qui seule devait les délivrer de leurs tourmens, et que tous ces maux ne suffisaient point encore pour désarmer l'implacable destin, saisissaient l'ame du spectateur. Ce grand tableau lui offrait la vivante image de la puissance et de la faiblesse de l'homme, de ses gigantesques entreprises et de la nullité de ses efforts. Il pouvait observer alors les mouvemens de cette grande roue de la destinée, qu'on peut contempler avec étonnement, mais que l'on ne peut ni diriger, ni arrêter.

Deux momens, dans cette mémorable journée, eussent été sur-tout d'un grand intérêt pour le peintre d'histoire. Le premier est celui dont je

---

entre Kœnigswartha et Gœrlitz, vingt incendies plus ou moins considérables, causés par la méchanceté, ou occasionnés soit par l'artillerie, soit par l'imprudence. Le 19 on vit brûler Kamina; le 20, Kamina près Kœnigswartha, Lomske, Fœrstgen, Burk, Rimschitz; Gœsnitz près Bautzen, Malschitz; le 21, Auritz, Rabitz, Darentz, Basankwitz, Klein-Bautzen, Kreckwitz; le 22, Markersdorf, Pfaffendorf; le 23, trois à quatre villages dans les environs de Gœrlitz.

viens de parler; l'autre est l'instant où, le 21 au soir, lorsque la bataille ayant été décidée par l'occupation des hauteurs de Klein-Bautzen, toutes les masses de troupes se précipitaient dans la plaine vers Burschwitz: Napoléon, assis sur une caisse, observait, la lunette à la main, les mouvemens de l'armée, et attendait avec le calme de la satisfaction l'effet des évolutions qu'il venait d'ordonner.

Ce soir même, Napoléon alla voir son favori en proie aux plus cruelles souffrances. Il était blessé dans le bas-ventre, et tous ses intestins mortellement lésés. Duroc lui-même implorait la mort. La conversation entre Napoléon et lui, telle qu'elle est rapportée dans le Moniteur, est trop sentimentale pour qu'on ne soit pas tenté de la regarder comme apocryphe. On peut douter cependant si les souffrances d'un ami dont la mort certaine lui prépare une perte irréparable, ne peut pas faire, même sur le cœur d'un despote peu accessible à la sensibilité, une impression assez profonde; et si le favori ne peut pas être, ainsi que d'autres, assez aveuglément fanatique de son protecteur, pour que l'on puisse croire à la vérité de la conversation qu'on a publiée (1).

---

(1) Ce qui dans ce dialogue frappe le plus, ce sont ces paroles de Napoléon: *Duroc, il est une autre vie,*

Les hauteurs au-delà de Markersdorf avaient été occupées le soir même ; et le quatrième corps, commandé la veille par Soult, et alors sous les ordres de Bertrand, était rejeté tout-à-fait sur l'aile droite vers le cercle de la Queis. L'armée principale suivait la route de Gœrlitz, et s'empara, le lendemain, de cette ville et des passages de la Neisse. Dès les huit heures du matin, on vit, du bivouac de Napoléon établi près Markersdorf, les flammes qui s'élevaient du pont de bois de Gœrlitz ; toute la rive gauche de la Neisse était maintenant abandonnée par les alliés. Ils défendaient cependant encore les passages de cette petite rivière, autant que le terrain le permettait ; mais les Français établirent cinq ponts près de la ville même (sans parler des autres), au moyen desquels on fit passer un nombre de troupes suffisant pour donner promptement la chasse à l'arrière-garde russe. Les Saxons, sous les ordres de Reynier, se trouvaient en tête de l'armée française. Les troupes bivouaquèrent le long de la route de Buntzlau et de celle de Breslau, et vers midi Napoléon arriva à Gœrlitz, où il resta. Après avoir examiné toutes les routes et tous les passages, il se ren-

---

c'est là que nous nous reverrons ! et celles de Duroc : *Je n'ai rien à me reprocher !* Ces phrases furent sans doute insérées pour faire effet sur le peuple et sur l'armée

ferma dans son cabinet, et y passa le reste de la journée, ainsi que le lendemain, constamment occupé. L'avant-garde se portait toujours en avant; et le 24 mai, elle se trouvait déjà à Buntzlau. Quoique la retraite des alliés fût générale, les cosaques inquiétaient toujours les flancs et les derrières de l'armée française dans les environs de Rothembourg, de Kœnigshain, et même de Reichenbach. Il est reconnu que ces troupes agiles du nord ne furent jamais ou presque jamais atteintes par la cavalerie française que l'on détachait contre elles. Cette dernière était ou trop lourde ou trop fatiguée. La cavalerie française, du reste, n'était pas assez nombreuse, et ne trouvait nulle part des fourrages suffisans. La plus grande disette régnait déjà dans la Haute-Lusace. Quoique la Silésie eût aussi infiniment souffert, les troupes y trouvaient cependant encore plus de ressources pour vivre, que dans la Saxe entièrement épuisée, et sur-tout dans la Haute-Lusace. Bonaparte partit de Gœrlitz le 25 mai à midi, et établit son quartier général à Buntzlau, où ses troupes étaient entrées auparavant; il y resta le 26. Le maréchal Ney avança ce jour-là jusqu'à Hainau, où il perdit quelques bataillons le soir même. I [illegible] boulets ennemis avaient complétement rompu [illegible] lques carrés de conscrits, l'un desquels fut [illegible] par la cavalerie prussienne. Le lendemain [illegible] on monta à cheval de grand matin, et

joignit le maréchal Ney à Hainau, en poussant son cheval d'une vitesse dont on n'avait pas vu d'exemple depuis la journée de Naumbourg: dès qu'il fut arrivé, il visita le champ de bataille de la veille. Lorsqu'il avait de l'*humeur*, à la suite d'un échec, ses généraux s'efforçaient d'ordinaire de *le dérider*, en faisant valoir la perte de l'ennemi. Aussi, lorsqu'il arriva à Hainau, tous les morts français étaient-ils déjà enterrés; et l'on ne voyait plus sur le champ de bataille que des Prussiens: on lui désigna l'un des cadavres comme celui du lieutenant colonel de Bucholtz, qui avait commandé l'attaque de la veille.

Les Français perdirent dans cette affaire six pièces de canon, et à peu près huit cents hommes, tant tués que blessés. Il est prouvé que jusqu'à cette journée inclusivement, la dernière avant l'armistice où il y eût un combat un peu remarquable, les alliés avaient constamment perdu moins d'artillerie et moins d'hommes que les Français; l'ennemi avait en outre obtenu l'avantage dans de petits combats, en tournant les Français, à l'aide de sa cavalerie, et il avait intercepté leurs courriers et leurs ordonnances. A Rippach, à Lützen, à Kœnigswartha, à Bautzen, à Reichenbach, par-tout enfin, Napoléon perdit plus de monde que les alliés; il ne put se glorifier ni d'artillerie enlevée, ni d'autres trophées, ni de la mort de généraux ennemis. Au contraire, le

maréchal Bessière, le grand maréchal Duroc, les généraux Delzons, Gruner, Bruyère et Kirchner avaient été tués (1) ; je suis d'ailleurs persuadé qu'on a passé sous silence la mort de plus d'un officier de marque.

A cette époque, l'armée était composée de douze corps, commandés ainsi qu'il suit :

Le 1er corps (à l'extrême gauche de l'armée, sur le Bas-Elbe), sous les ordres du maréchal Davoust, prince d'Eckmühl.

Le 2e corps (près de Sprottau vers Glogau), sous les ordres du maréchal Victor, duc de Bellune.

Le 3e corps (près de Hainau), sous les ordres du maréchal Ney, prince de la Moskowa.

Le 4e corps (vers Goldberg), sous les ordres du général Bertrand.

Le 5e corps (auprès du maréchal Ney), sous les ordres du général comte Lauriston.

Le 6e corps (près Goldberg), sous les ordres du maréchal Marmont, duc de Raguse.

Le 7e corps (près du maréchal Ney), sous les ordres du général comte Reynier.

Le dernier corps (qui n'avait point encore joint l'armée), sous les ordres du prince Poniatowsky.

---

(1) Delzons et Gruner à Lützen, Bruyère et Kirchner à Reichenbach.

Les 9e et 10e corps n'existaient point encore; on devait les former.

Le 11e corps, sous les ordres du maréchal Macdonald, duc de Tarente.

Le 12e corps, sous les ordres du maréchal Oudinot, duc de Reggio.

La vieille Garde, sous les ordres du maréchal Soult, duc de Dalmatie, se trouvait toujours auprès de Bonaparte.

La jeune Garde, sous les ordres du maréchal Mortier, duc de Trévise, marchait aussi d'ordinaire près de Napoléon.

La cavalerie de la Garde, sous les ordres du général comte Walther.

L'artillerie de la Garde, sous les ordres du général Dulauloy.

Le 1er corps de cavalerie, sous les ordres du général Latour-Maubourg.

Le 2e corps de cavalerie, sous les ordres du général Sébastiani.

Le corps d'artillerie de l'armée, sous le général Sorbier.

Le corps du génie, sous les ordres du général Rogniat.

Tous ces corps étaient généralement plus faibles que pendant les campagnes précédentes, où chacun devait communément être fort de trente mille hommes. Le maréchal Ney commandait en Silésie trois de ces corps (les 3e,

5e et 7e), fondus en un seul. La jeune Garde, sur laquelle Napoléon comptait beaucoup, était tantôt sur un point, tantôt sur un autre, pour renforcer un corps, ou pour décider une bataille; la vieille Garde restait toujours auprès de Bonaparte. Les corps de cavalerie étaient composés en majeure partie de cuirassiers et de carabiniers; ils n'étaient commandés qu'en masse. Le reste de la cavalerie était réparti entre les corps des différens maréchaux; cette cavalerie était peu nombreuse.

Les deux régimens des cuirassiers saxons firent constamment partie de la division Latour-Maubourg. Les carabiniers français, qui portaient des cuirasses jaunes et des cimiers rouges, étaient sous les ordres du général Sébastiani; les lanciers-polonais se trouvaient toujours avec la cavalerie de la Garde, composée de toute espèce de cavalerie, excepté de cuirassiers et de carabiniers (1).

Napoléon avait montré beaucoup de sérénité tous les jours précédens: son amour-propre était flatté du spectacle de l'armée des alliés fuyant devant la sienne, et de l'idée de se voir bientôt maître d'une grande partie de la Silésie, où la facilité des subsistances devait favoriser ses en-

(1) Je ne fais mention de ceci, que pour désigner jusqu'à un certain point les divisions, sans donner une liste méros de régimens, de noms de brigades, etc.

plication. Si la réorganisation toute récente de l'armée n'eût pas nécessité plus de détails, on eût toujours pratiqué, dans l'armée française, cette méthode expéditive dont on y faisait tout l'usage qu'on peut en faire avec des masses immenses, avant sa destruction en Russie.

Napoléon, après avoir fait avec la plus grande attention la reconnaissance de tous les environs de Liegnitz ; après avoir examiné avec soin toutes les issues de la ville, descendit de cheval, vers neuf heures, sur le marché. Si près de l'ennemi, dans un pays où il ne connaissait ni les hommes ni le terrain, dont il savait la population très-attachée à son souverain et à sa patrie, il croyait probablement devoir ne rien négliger des précautions que la prudence commandait. Les alliés, disait-on, s'étaient portés sur Schweidnitz et Breslau.

Le maréchal Marmont avait l'ordre d'avancer de Goldberg sur Jauer. Le 28, dans l'après-dîner, Napoléon se porta en avant sur la route de Jauer, pour juger, par la canonnade et par la poussière, du résultat qu'avait eu l'exécution de cet ordre. Les corps, à la vérité, étaient maintenant concentrés sur un espace étroit ; mais la retraite des alliés sur Schweidnitz, où ils pouvaient s'approvisionner par la Haute-Silésie, rendait plus difficiles, pour les Français, des entreprises dans le cœur du pays : car il fallait, ou compromettre

l'aile gauche, ou aller chercher l'ennemi dans des contrées montueuses qui lui donnaient beaucoup d'avantage. Il paraissait d'ailleurs impraticable de maintenir long-temps sur le même point des masses aussi considérables; toutes les provinces sur les derrières de l'armée étaient tellement épuisées, qu'on ne pouvait espérer de s'y approvisionner.

Le lendemain, 29 mai, on remarqua un grand mouvement dans le quartier général impérial. Depuis huit heures tout était prêt pour le départ; la Garde était sous les armes, et cependant les heures se passaient sans que l'on partît. Enfin, après une heure après midi, M. de Caulincourt prit, à cheval et accompagné de son aide de camp, la route de Jauer. Suivant les bruits qui couraient, il était arrivé le matin un parlementaire aux avant-postes du corps de Reynier, et Caulincourt était envoyé pour entamer les négociations. Je ne déciderai point si ce furent les Russes ou les Français qui firent les avances; je ne me fie pas assez, à cet égard, à ce qui se débitait au quartier général. Je me bornerai à rapporter ce que disaient les personnes qui entouraient Bonaparte : elles assuraient que les négociations furent ouvertes par un parlementaire russe, qui se présenta aux avant-postes français. Sans doute, les parties belligérantes devaient, l'une et l'autre, désirer un intervalle

de repos, afin de rassembler des forces pour pouvoir continuer la lutte. Si les Russes ont fait les premières propositions, elles devaient être doublement agréables à Napoléon, qui attendait de France des renforts très-considérables. Ses opérations étaient de nature à demander beaucoup de troupes; et, les renforts arrivés, il pouvait agir avec de grandes masses qui, malheureusement pour lui, manquaient encore de l'instruction nécessaire. Ce qui prouve le besoin qu'il avait de repos, c'est l'espace étroit sur lequel il consentit à se laisser resserrer avec toute son armée, comme nous verrons plus bas. Si les alliés, quoique renforcés déjà par le général Sacken, témoignèrent les premiers le désir de conclure un armistice, ils étaient déterminés par des motifs de même nature: ils pouvaient faire rejoindre les troupes nouvellement organisées, et espérer de voir l'Autriche, qui était déjà sous les armes, prendre une part active à cette guerre, qui, par la seule position géographique du théâtre des opérations, ne pouvait manquer de devenir, à la fin, funeste aux Français.

Après une indécision très-visible, Napoléon quitta enfin Liegnitz à trois heures après midi, et mit pied à terre près d'un bureau de receveur des barrières, du côté de Jauer; il paraissait très-agité. Il attendait des nouvelles de Caulin-

court; enfin il se fit conduire par Bias à Wahlstadt, à ce même Wahlstadt qui, trois mois plus tard, illustra le nom du prince de Blücher. Je crois que Bonaparte ne comptait pas encore sur la réussite des négociations de son envoyé ; il avait quitté Liegnitz, tant pour être prêt à tout événement, que pour ne pas laisser soupçonner à l'ennemi combien il désirait l'armistice. Ne sachant pas encore jusqu'à quel point la prudence lui permettait de s'avancer sur la route de Breslau, il s'établit à Rosnig, très-petite ferme qu'on avait déjà pillée : il n'y avait pour son usage qu'une pièce et un cabinet; et Berthier fut obligé de se contenter, dans un bâtiment en face, d'une espèce de chambre de domestique. Lorsqu'on fit observer à Napoléon qu'il serait très-mal, il répondit : *Eh bien! nous serons à la Pologne.* Les aides de camp et la suite étaient logés dans des chaumières, dans des granges, ou même bivouaquaient dans les jardins attenans. M. de Caulincourt revint la nuit suivante, mais il se remit de suite en route avec un porte feuille : il paraissait donc que les négociations avaient pris une tournure sérieuse. On apprit que le grand ecuyer avait eu, à Wahlstadt, une conférence avec le comte Schuwaloff, général russe, et avec M. de Kleist (actuellement comte Kleist Nollendorf), général prussien. Ces conférent renouvelées depuis à Gæbersdorf,

à trois milles de Liegnitz, ainsi qu'à Pleiswig pendant que le duc de Bassano avait, de son côté, à Liegnitz, des entrevues avec le général autrichien comte de Bubna. Des aides de camp et des officiers d'ordonnance étaient à tout instant expédiés sur ces différens points, et il n'y avait personne au quartier général qui ne témoignât le désir de voir conclure la paix.

La condition proposée par Napoléon, de faire de l'Oder la ligne de démarcation, condition à laquelle les Prussiens ne pouvaient pas adhérer, semblait un grand obstacle : aussi crut-on, pendant un moment, les négociations presque rompues; cependant Bonaparte céda, sans doute d'après des considérations importantes. Avant que Napoléon quittât le 30 cette misérable ferme de Rosnig, il arriva un accident très-fâcheux. Le feu prit à une métairie dans la cour de laquelle se trouvaient quatorze à quinze fourgons chargés des provisions les plus indispensables et des objets les plus précieux. Malgré la plus grande activité, tout ce que l'on put faire, fut de sauver des domestiques et les attelages, composés de mulets; la cour formait un carré fermé par des chaumières, à laquelle, par un vent très-fort, le feu s'était vraisemblablement communiqué des bivouacs. Les fourgons contenaient, outre les objets destinés aux besoins de Napoléon, comme habits, linge, provisions, vins, huiles, tabac, etc., un

grand nombre de bijoux d'un prix considérable, tels que bagues, tabatières, et beaucoup d'argent comptant; quelques uns des aides de camp de Napoléon perdirent dans cet incendie leur garde-robe et leur cassette, et les jours suivans on vit rouler beaucoup de pièces d'or enfumées ou à moitié fondues. Dès que la fureur des flammes l'avait permis, on avait placé des postes de la Garde et de la gendarmerie; on avait chargé des personnes sûres de faire des perquisitions dans les décombres, et l'on assurait que les objets les plus précieux avaient été sauvés; mais je ne doute nullement que plus d'un brillant n'ait échappé à la vigilance des préposés, et que le propriétaire, s'il a fait passer au tamis le monceau de cendres, n'y ait trouvé un ample dédommagement de ses pertes.

Napoléon resta à Neumarck pendant la négociation: toute la journée il travaillait dans son cabinet, et, ce qui n'était pas son habitude, le soir il se récréait par une promenade à cheval. On le voyait dans les bivouacs établis près de la ville; il se familiarisait avec les environs, et s'entretenait avec les personnes de la plus basse classe, qu'il interrogeait sur leur état, et sur tous les détails de leurs occupations. Son humeur devenait plus agréable de jour en jour, et il paraissait sans aucune appréhension. Un jour, en attendant un officier qui devait lui apporter des dépêches de

M. de Caulincourt, il chanta : *Ah! page, mon beau page!* et puis, se déterminant à monter à cheval : *Andiam! à cavallo!* Tout cela dénotait combien il était satisfait de l'espoir de voir bientôt conclure l'armistice. En attendant, les Français avaient eu le bonheur d'entrer sans résistance à Breslau, sous les ordres du général Lauriston, le 1er juin à six heures du matin. Le général Hôgendorp, aide de camp du général Enchef, fut nommé commandant de la place. La bourgeoisie envoya à Bonaparte une députation, à la tête de laquelle se trouvait M. de Kospoth, premier bourgmestre. La députation fut reçue avec une affabilité extrême, car Napoléon avait grand intérêt à gagner les habitans de la Silésie; aussi leur dit-il : *Je sais bien que le roi a éte égaré.* Un prince qui montre de la fermeté dans le malheur, et qui est résolu de vaincre ou de mourir en combattant pour l'honneur de sa nation, ne peut être représenté comme égaré, lorsqu'il fait des démarches qui tendent à son affranchissement. Cette phrase avait pour but d'aliéner les Silésiens du roi de Prusse.

Le soir du 1er juin les hostilités cessèrent sur la ligne des avant-postes, et tout le monde se flattait de l'espoir de voir la paix tant désirée succéder à l'armistice. Napoléon mena pendant huit jours la vie la plus uniforme dans Neumarck; il travaillait beaucoup dans son cabinet, et le soir, accablé

la jeune Garde fut renvoyée à Glogau, et les troupes réparties dans des cantonnemens.

Bonaparte avait résolu de rester à Dresde jusqu'à l'expiration de l'armistice. Mais afin d'être plus libre, et pour n'imposer aucune gêne à la famille royale, il voulut habiter un jardin dans un faubourg. Dès qu'il eut fait toutes les dispositions relatives à l'armée, il se hâta de quitter Neumarck, dont le séjour probablement lui était devenu désagréable. Il en partit le 5 juin au soir, et se rendit la nuit même à Liegnitz, ou Caulincourt le rejoignit le lendemain matin. Il prit ses autres logemens à Hainau, Buntzlau, Gœrlitz et Bautzen. Pendant ce voyage, il visita tous les points qui avaient joué un rôle important dans la bataille de Wurschen; il n'oublia aucune fortification, aucune hauteur; il donna une attention particulière aux montagnes qui ont leur pente de Kunewald vers Bautzen : il examinait probablement jusqu'à quel point l'attaque eût été plus facile de ce côté.

Le 10 juin Napoléon arriva à Dresde; il descendit dans le jardin du comte Marcolini, jardin retiré dans Friederichstadt, qu'on avait prép é pour lui. Ce jardin, quoique moins
et moins beau que l'Elysée-Napoléon
nt Elysée-Bourbon), qu'il habitait
en été, lui ressemble en quelque
ce dernier, il est solitaire, et

semble disposé pour des travaux exempts de trouble.

On avait préparé dans ce faubourg des maisons pour la plus grande partie de la suite de Bonaparte. Mais Berthier avait un pied à terre dans le palais de Brühl; quant à Caulincourt, on lui avait ménagé un cabinet dans une aile de la maison qu'occupait Napoléon.

CHAPITRE II.

Intervalle pendant l'armistice ; quelques observations et détails sur la manière d'être et d'agir de Napoléon.

Un dominateur tel que Napoleon ne peut jamais inspirer de l'amour ; il ne peut exciter que l'admiration. Cependant l'observateur de la nature humaine trouvera sans doute de l'intérêt à connaître la manière de vivre d'un homme qui, par son esprit et par son bonheur, a été admiré de ses contemporains, et occupera toujours une place ineffaçable dans l'histoire. La vie privée d'un tel homme offre d'autant plus d'intérêt, que dans le grand monde politique, qui fut son véritable élément, il n'a paru que sous un faux jour. Qui est celui qui pourrait approfondir le cœur de Napoléon, et juger cet être énigmatique, entraîné par les événemens les plus extraordinaires, et par les combinaisons les plus bizarres ?

Comment pourrait-on connaître à fond celui

qui fut obligé d'employer toute la force et toutes les ressources de son esprit pour faire face à une infinité d'envieux et d'ennemis, pour contenir les plus fins, et pour en imposer aux plus indociles? Comment pourrait-on juger un favori du destin, qui, gâté par son bonheur inouï, s'est follement imaginé être un prodige, une merveille du monde, le souverain le plus digne et le plus spirituel d'une grande nation, fait pour effacer tout ce qu'on avait vu, et tout ce qu'on avait osé faire avant lui ? Pour juger des qualités d'un homme aussi rare, c'est à de petits traits qu'il faut sur-tout faire attention. Ils seront donc appréciés par tous ceux qui n'ont pas vu Napoléon de près. Ses nombreux ennemis se sont épuisés à le déchirer, et à le déshonorer par leurs discours et par leurs écrits. Ses favoris et des esprits exaltés, éblouis de sa gloire, ont fait son apothéose; et maintenant on le couvre de malédictions. Qu'on se tienne dans un juste milieu. Qu'on apprecie la force de la passion, le sentiment de la contrainte, l'appât de la fortune et du succès; le résultat de la mobilité qui réside dans le systême nerveux et dans le sang des habitans des pays méridionaux, enfin le plein pouvoir que le destin lui avait conféré, on jugera alors avec modération.

Il n'y a pas de grandeur sans fermeté de caractère. Les esprits indécis peuvent compter

moins que les autres sur des progrès marquans. Pour devenir homme de lettres, artiste, bon mécanicien et bon guerrier, il faut une certaine persévérance pour atteindre le but qu'on se propose. L'homme de guerre n'est que trop souvent exposé, par la sévérité et par la rudesse de son état, à voir sa persévérance se changer en entêtement. Le soldat se soucie fort peu des souffrances des autres; il excuse tout, en attribuant tout à l'empire tyrannique de la nécessité ; et il s'empresse de parvenir au but vers lequel il est conduit par la fortune et par le pouvoir. Tels furent les sentimens que les événemens de la révolution inspirèrent à Napoléon. Son ambition, dont on prétend avoir aperçu le germe dès sa plus tendre enfance, devint bientôt une inclination toujours plus vive pour le despotisme ; inclination qui se fortifia encore par la résistance que lui opposa l'Angleterre, son ennemie implacable. Les plus grandes fautes commises par Bonaparte ont pris leur source dans la haine qu'il portait au gouvernement de ce pays, dans l'idée que la France ne devait jamais souffrir que l'Angleterre lui dictât des lois; et que, se rendant maître de tous les rapports du continent, il pourrait opposer une puissante barrière à ces insulaires, jusqu'à ce que l'écroulement de leur crédit factice entraînât leur chute. L'Angleterre, aussi constante, mais plus circonspecte dans l'exécution de ses projets,

est parvenue, par cette sage et courageuse persévérance, à gagner l'estime de Napoléon, tandis que les autres gouvernemens, égarés par de longs malheurs, ont favorisé son ambition par leurs fautes. Napoléon conçut fort-bien qu'en profitant de ces fautes et en divisant les intérêts des différens pays, il se fraierait le chemin à une gloire sans bornes. Cette conviction lui a suggéré plusieurs manœuvres astucieuses jusqu'au moment où l'union des forces, et sur-tout la constance et la bonne harmonie, ont préparé et consommé sa ruine.

Combien ne doit-on pas déplorer que Napoléon n'ait point employé ses grands talens, ses facultés vraiment rares, et que sccondaient si bien les grandes ressources de la France, au soin exclusif du bonheur de son vaste empire! Mais son sang était trop ardent, son esprit trop turbulent pour qu'il pût se renfermer dans le cercle des réformes et des améliorations de l'intérieur: saisir une idée, assigner au plan adopté les fonds nécessaires, fixer le temps et les moyens d'exécution, n'était pour lui que l'affaire d'un moment; il lui restait ensuite assez de temps pour mille autres plans qu'il poursuivait avec la même activité. Il passait de l'un à l'autre sans relâche; il pouvait disposer des moyens, comme des personnes, avec la même facilité; le repos était incompatible avec son caractère impétueux.

Après une alliance aussi étroite avec la puissante maison d'Autriche, cet homme jusqu'alors invaincu, arrivé au comble du bonheur, n'avait plus rien à désirer. Après avoir lutté pendant un an, plusieurs de ses entreprises ont échoué ; et il vient de confirmer par son exemple cette vérité, que la plus grande fortune ici-bas s'écroule rapidement, dès que l'orgueil nous aveugle.

Quoiqu'on ne puisse disputer à Napoléon un haut degré de circonspection, il faut convenir cependant, que la confiance qu'il avait dans son bonheur, par lequel il était parvenu au faîte de la grandeur humaine; que cette confiance l'emporta sur toutes les difficultés qui se présentaient aux observateurs tranquilles et placés à une certaine distance. Napoléon, rassuré par les résultats de plusieurs plans combinés avec art, par des négociations qui firent avorter les projets de ses ennemis, et qui donnèrent naissance parmi eux à des dissensions, à des demi-mesures, s'imagina pouvoir suivre toujours la même ligne, sans s'exposer à des résultats fâcheux, et compta trop sur les fautes de ses ennemis, ainsi que sur les résultats de ses ruses accoutumées, et enfin sur les ressources de son génie.

Les premières entreprises de Napoléon, comme général, calculées mathématiquement, d'après les principes de Carnot, furent heureusement

exécutées ; il se permit quelques déviations des règles qui forment la base des lignes d'opérations.

Malgré ses fautes, il réussit à vaincre, soit par la supériorité de ses forces, soit par le concours des circonstances. Ses succès le rendirent toujours plus hardi; son systême d'attaque devint de moins en moins regulier, jusqu'à ce que sa campagne de Moscou découvrit enfin, qu'il comptait plus sur son étoile, que sur les principes solides de l'art de la guerre. Livré entièrement aux calculs mathématiques, dont il s'occupa un an avant de commencer la guerre contre la Russie (1), il négligea de pourvoir aux besoins physiques de ses troupes, et cette négligence devint la source de tous les malheurs qui ont accablé son armée jusqu'à son entière expulsion du sol germanique. Napoléon était toujours occupé de calculs géographiques : d'un coup d'œil exercé, il relevait avec une facilité surprenante, les distances des lieux et celles du temps, d'où dépendait la

(1) Cette supposition est fondée sur ce que la compilation et la rectification de la carte de Russie, dont une copie a été remise à chacun de ses maréchaux, a été ordonnée deux ans avant la dernière guerre. Cette carte contient précisément la partie de l'empire russe, sur laquelle il a paru lui-même avec sa grande armée, ainsi que ses généraux avec leurs corps respectifs.

combinaison des marches de ses armées sous le rapport stratégique et tactique. Mais la précision des marches exécutées sous les ordres de ses généraux, l'habitua à voir tous ses ordres accomplis, et lui fit croire qu'il satisferait aussi aisément à tous les besoins de l'armée. Son ton de dictateur lui paraissait devoir suffire pour procurer du pain et de la viande, comme pour réunir son armée sur un point déterminé. Peut-être les autorités administratives de l'armée ont-elles été aussi négligentes, que les subalternes de mauvaise foi: le fait est que Napoléon, qui n'était pas instruit des complots de cette espèce de gens en a été la dupe; et cette branche si importante des bureaux de la guerre, est restée exclusivement entre les mains des ordonnateurs et des intendans.

Caulincourt fut peut-être le seul, qui lui fit remarquer ces abus; pendant l'armistice, il fut du moins employé à visiter inopinément les hopitaux, dont la situation avait peut-être excité quelques soupçons de la part de Napoléon. Cependant la mission de Caulincourt, ne produisit aucun changement considérable.

Napoléon était, comme nous l'avons dit, trop absorbé par ses dispositions mathématico-géographiques tendantes à s'assurer de la victoire, pour s'occuper des détails les plus ennuyeux de l'art de la guerre. Il détestait cette partie comme celle qui mettait le plus d'entraves à ses projets. D... crai-

gnant de l'irriter, n'eut pas le courage de lui représenter la grandeur du danger. Napoléon croyait en avoir fait assez en ordonnant, qu'une grande quantité de vivres lui fût envoyée de France. Tout le monde connaît l'abus criminel qu'on fit de ses ordres, et le peu qu'il en parvint à l'armée, Victime de la mauvaise foi des employés perfides qui furent chargés de cette opération importante. Peut-être les administrations françaises ont-elles jugé nécessaire de faire ensorte que la misère de l'armée arriva à son comble, afin que Napoléon rebuté par une infinité d'entraves, renonçât enfin à son systême de guerre perpétuelle. Le simple soldat était devenu depuis longtemps une marchandise sans aucune valeur (A 1).

Une des manœuvres les mieux calculées de Napoléon, et l'une de celles qui ont le mieux réussi fut la marche du général Bertrand, qui vint d'Italie en Saxe par la route de Nuremberg. Cette marche a contribué sans doute au brillant succès qui a couronné le commencement de la campagne. La marche du maréchal Ney, après la bataille de Bautzen, a été basée sur une disposition également sage et bien calculée. Après la dénonciation de l'armistice, ces marches brillantes et dignes d'éloges devinrent plus rares, parce que Napoléon étant réduit à rester sur la défensive, et resserré dans un espace de terrain moins étendu, devait se porter tantôt sur un point, tantôt sur un autre. On ne vit

que trop combien sa position était incertaine; et lorsqu'il se flattait de pouvoir faire quelque grand coup, il le tentait avec une telle masse de forces, qu'il ne pouvait plus guères prétendre aux efforts de génie qui distinguent un capitaine expérimenté. cette dernière partie de la campagne n'est pas honorable pour lui, parce qu'il comptait aveuglément sur les fautes que l'ennemi pourrait commettre; et se fiant à sa propre habileté, il persista opiniâtrément dans sa première idée, sans réfléchir sur sa mauvaise position, qui menaçait d'une ruine totale l'armée et son chef. Au lieu de renoncer à quelques avantages, il hasarda et il perdit tout.

Cependant Napoléon avait montré dans plusieurs circonstances antérieures combien il appréhendait que l'Autriche n'accédât à la coalition, ce qui par sa position géographique allait préparer la ruine totale de l'armée française. Je ne connais point l'objet des négociations dont le général Bubna fut chargé à Dresde et à Liegnitz; mais tout le monde a remarqué, que quelques jours avant la conclusion de l'armistice, Napoléeon étant à Neumarck, s'informa exactement de la situation du camp dit de Pirna, où, au commencement de la guerre de sept ans, la plus grande partie de l'armée saxonne avait été obligée de capituler. Il prit les informations les plus détaillées sur le nombre, sur la position des troupes, et sur les motifs qui avaient amené

la capitulation. Enfin, tout annonçait qu'il comptait sur cette place frontière dans le cas où l'Autriche lui déclarerait la guerre. Le maréchal Soult duc de Dalmatie avait été destiné à commander le camp qui, dans tous les cas devait se former dans cet endroit, pour mettre la Saxe à l'abri d'une attaque dirigée contre cette frontière. En effet, peu de temps aprés que Napoléon fut arrivé à Dresde, Soult fut chargé d'examiner les environs de Kœnigstein. Mais les nouvelles fâcheuses arrivées de l'Espagne, déterminèrent ensuite Napoléon à envoyer Soult à la hâte dans la péninsule, et le commandement du camp retranché fut donné au maréchal Gouvion Saint-Cyr.

Les maréchaux et les généraux de Napoléon étaient accoutumés à se voir lancés d'un endroit à l'autre, et généralement à se sacrifier aveuglément à sa volonté. Il n'y avait pas long-temps que Soult avait fait venir ses meilleurs chevaux du fond de l'Espagne, en Saxe. Pendant l'armistice sa femme était venue de Paris à Dresde; et deux jours après, Napoléon informé de la marche rétrograde de ses troupes de Vittoria, jusqu'aux frontières de France, ordonna inopinément à Soult de reprendre le commandement de l'armée d'Espagne. Ce maréchal, obligé de partir la nuit suivante, vendit tout ses chevaux, ses mulets et ses équipages, et congédia son monde. Les officiers composant son état-major se trouvèrent dans le même cas.

Après y avoir séjourné trois jours, la duchesse fut obligée de quitter la belle ville de Dresde. On ne se fait pas d'idée des fatigues et des peines endurées par les adjudans, les secrétaires, les officiers d'ordonnance, enfin, par tous ceux qui entouraient Napoléon, depuis le grand écuyer jusqu'au dernier de ses valets. Caulincourt pouvait etre appelé l'infatigable. Comme lui, tous les autres devaient se tenir prêts (et même en habit assez élégant) au service de Napoléon à chaque heure et à chaque instant. Dans le palais habité par Napoléon tout était encombré, et sans dessus dessous; outre les appartemens qu'il occupait lui même, son cabinet, son salon de service, les salles à manger pour son monde, il y avait une chambre et un cabinet de travail pour Berthier; parconséquent les adjudans de Napoléon se trouvaient souvent à la gêne. Un homme d'une naissance illustre, tel que le général Narbonne, qui étant ambassadeur à Vienne, tenait une très-brillante maison, fut obligé pendant la dernière moitié de cette campagne, de coucher sur la paille ou sur deux chaises, dans l'antichambre de Napoléon, où il faisait le service d'adjudant. En cette qualité, il devait être toujours là pour l'éveiller jusqu'à sept ou huit fois par nuit, lorsque quelque dépêches ou quelque rapport important exigeaient qu'il en fût informé sur le champ. Dans cette antichambre tous ceux qui étaient de service couchaient sur

la paille : il y avait deux adjudans dont chacun avait un adjudant à lui, qui était chargé des commissions, et qui servaient alternativement; de plus un écuyer, deux officiers d'ordonnance, deux pages; et souvent lorsque tout le monde était dans l'attente d'une marche pressée où d'une bataille, l'antichambre était remplie de tous ceux qui pouvaient être appelés par Napoléon. Cette antichambre ressemblait souvent au ventre du cheval de Troie. Rustan le fameux mameluck que Bonaparte a amené d'Egypte, couchait toujours par terre près de la chambre de Napoléon, et ordinairement près de l'entrée. Il n'était véritablement que son palefrenier, qui le suivait partout comme Sancho Pansa; mais avec la seule différence que Rustan ne pansait pas son cheval, et qu'il avait autant de chevaux de relais que Napoléon lui-même. Lorsque celui-ci montait à cheval, Rustan était derrière lui avec la capote, le manteau et le porte-manteau de sa majesté; enfin, avec une couverture de taffetas ciré pour son propre usage. Il habillait et déshabillait Napoléon, et il le servait même quelquefois à table. On lui ferait trop d'honneur, si l'on croyait qu'il jouît de quelque confiance, où qu'il occupât un certain rang. Caulincourt et les plus anciens serviteurs de Napoléon le tutoyaient, et il vivait avec les domestiques les plus considérés de la maison impériale. Cet homme, qui est devenu tout-à-fait Français, et qui a épousé une parisienne,

dont le portrait est toujours sur son cœur, a une physionomie qui annonce la franchise : ses grands yeux noirs expriment une certaine cordialité et une bonhommie, qui semblent justifier la confiance que Napoléon a cru pouvoir lui accorder, en comptant entièrement sur sa fidélité. Cependant Rustan n'a pas suivi Napoléon à l'île d'Elbe, lorsque celui-ci descendit du haut de sa gloire. Je crois que ce fut par crainte de la mauvaise humeur que cette nouvelle résidence pourrait inspirer à son maître, et par la préférence qu'il a accordée à l'agréable séjour de Paris.

Il y avait en outre, au quartier général, une façon de mameluck natif de Versailles, destiné aussi au service de Napoléon. Il était habillé comme Rustan, sans avoir aucune de ses qualités originales. Il était comme en réserve auprès d'une division du service de Bonaparte ou de la cour, tandis que Rustan appartenait à la personne de Napoléon.

Lorsque je parle du cabinet de Napoléon, cela signifie, pendant la campagne, la pièce la plus grande et la plus convenable de toute la maison, qui servait d'habitation et de lieu de travail pour lui et pour ses secrétaires. Il y attachait plus d'importance qu'à la pièce qu'il habitait lui-même. Lorsque Napoléon bivouaquait auprès de ses troupes, il y avoit tout près de sa propre tente une autre tente destinée pour le cabinet, et tou-

jours, disposée avec la plus grande exactitude. Au milieu de la chambre il y avait une grande table, sur laquelle était étendue la meilleure carte du théâtre de la guerre. Pour la Saxe, c'était celle de *Pétri*, parce que Napoléon s'y était accoutumé en 1806, et qu'il l'estimait beaucoup(1). C'était encore le même exemplaire : on l'orientait avant qu'il fût entré dans le cabinet; on y enfonçait des épingles avec des têtes de plusieurs couleurs, pour marquer les différens corps d'armée où celles de l'ennemi. C'était l'affaire du directeur du bureau topographique, qui travaillait toujours avec Napoléon, et qui avait une parfaite connaissance des positions. Si cette carte n'était pas prête, on devait la chercher immédiatement après l'arrivée de Napoléon : car c'était la chose à laquelle il tenait plus qu'aux autres besoins de la vie. Pendant la nuit la carte était entourée de vingt ou trente chandelles, entre lesquelles il y avait un compas. Lorsque Napoléon montait à cheval, le grand écuyer Caulincourt portait la carte nécessaire sur la poitrine, attachée à un bouton, parce qu'étant toujours à côté de Napoléon, il devait la lui présenter toutes les fois qu'il disait : *la carte* (2)!

---

(1) Il se servait aussi quelquefois de celle de Blackenberg.

(2) Un jour, Bonaparte demanda la carte, et celle-ci n'étant pas pliée de manière à ce qu'on y vît distinctement

Aux quatre coins de ce sanctuaire il y avait, lorsqu'on pouvait en trouver, de petites tables, sur lesquelles travaillaient les secrétaires de Napoléon, et quelquefois Napoléon lui-même et son directeur du bureau topographique. Ordinairement il leur dictait étant tout-à-fait habillé, en uniforme vert, très-souvent avec le chapeau sur la tête, et en se promenant dans l'appartement. Étant accoutumé à voir exécuter avec la plus grande célérité tout ce qui sortait de sa tête, personne n'écrivait assez vite pour lui, et ce qu'il dictait devait être écrit en chiffres. Il est incroyable comme il dictait vite, et comme ses secrétaires avaient acquis la capacité de le suivre en écrivant. Il y en avait un tout jeune qui les surpassait tous en vitesse; et ce qui contrariait les

---

la position dont on avait besoin, ne pouvant pas s'y reconnaitre, il se mit en colère, parce que, continuant sa route à cheval, il devait donner des ordres d'après la position qu'il cherchait. Il tâcha de la plier autrement; malheureusement un coup de vent la fit remuer. Dans un accès de colère, il jeta la carte sous les pieds de S. Exc. le duc de Vicence, qui fut obligé de mettre pied à terre pour la ramasser, et parvint, aidé d'un page, à l'arranger comme elle devait l'être. Bonaparte fut fâché de son emportement; car, quelques minutes après, il dit, d'un ton plus modéré : *Donnez-moi la carte !* Il signifia à Caulaincourt de la plier, à l'avenir, avec plus de soin.

autres, c'était la crainte que Napoléon n'en exigeât autant de leur part. On peut bien croire que ces chiffres n'étaient que des hiéroglyphes. Une queue de dragon indiquait souvent toute l'armée française ; le fouet, le corps de Davoust ; une épine, le royaume d'Angleterre ; l'éponge, les villes commerçantes, etc. On dit que Napoléon avait un talent particulier pour déchiffrer ces caractères : ce qui lui devait être facile, parce que les significations avaient été établies par lui-même. Mais cela n'était que le quart de la besogne : les secrétaires devaient ensuite commencer à déchiffrer ce brouillamini, mot par mot, et l'arranger d'après le sens que les phrases exigeaient. La chose n'était pas facile, lorsqu'il était question d'ordres un peu étendus, d'autant moins qu'il n'y avait que quatre secrétaires employés à toutes les expéditions militaires, diplomatiques et politiques, qui émanaient directement de lui, comme dirigeant toute la grande machine. Aussi devaient-ils s'accoutumer à différentes sortes de travaux regardant tantôt la politique et tantôt la tactique. Autant que j'en suis informé, il y en avait toujours deux travaillant au cabinet près de lui, et chargés de l'expédition. Il arrivait, par exemple, un rapport d'un maréchal qui commandait en Silésie ; et au même moment il lui venait dans l'idée de faire réponse à une dépêche venant

d'Espagne, ou de rédiger un traité sur la politique, ou bien une note diplomatique, ou enfin de donner des dispositions sur ce qui regarde la justice, ou un autre objet quelconque : alors un secrétaire devait se soumettre à écrire un A. B. C. pour le roi de Rome, ou à copier les positions de vingt brigades des différens corps d'armée, qui toutes lui étaient parfaitement connues. C'était un travail bien pénible pour celui qui n'en connaissait pas l'ensemble, l'origine et les détails comme celui qui l'avait composé; mais l'habitude donne de la facilité dans les affaires les plus compliquées. Ces secrétaires vivant toujours dans la sphère de cet homme extraordinaire, dont l'esprit volcanique enfantait mille idées diverses, étaient comme des fils qui se rattachaient aux départemens administratifs et de la guerre, du duc de Bassano (Maret), et du prince de Neufchâtel (Berthier), ainsi qu'à toutes les autres autorités de France, auxquelles les ordres de Napoléon parvenaient directement. Il est étonnant qu'avec si peu de monde Napoléon ait pu suffire à une foule d'affaires, sans en déranger la marche régulière. Je ne calcule point ici les défauts, en fait d'administration, résultant de la négligence des autorités subalternes. De ce genre est, par exemple, la manière scandaleuse dont on s'est conduit à l'égard des besoins de l'armée, sacrifiée à la cupidité et à la mauvaise gestion

de certains employés. Je ne parle que des travaux qui devaient passer par le cabinet, et qui semblaient exiger un plus grand nombre de travailleurs. Mais peu suffisaient, grâces à la méthode simple et laconique à laquelle étaient accoutumés les alentours de Napoléon : peu de mots, un signe, un trait fournissaient la matière à des travaux très-détaillés, dont on chargeait les autres ; et l'on ne travaillait au cabinet que sur les objets d'un intérêt particulier pour Napoléon. Ces objets concernaient particulièrement la politique et les fortifications. Il connaissait très-particulièrement les positions des armées, la composition des différentes masses, leurs combinaisons et leur emploi ; mais les ordres du détail étaient l'affaire de Berthier, qui les faisait exécuter par son nombreux état-major.

Un style serré dans la rédaction et une sérieuse attention aux différens objets, contribuaient naturellement à leur prompte expédition. Du moins, les secrétaires de Napoléon étaient accoutumés à une marche rapide, laquelle s'étendait même sur des objets insignifians, qui parvenaient, ou pouvaient parvenir à sa connaissance. Lorsqu'il avait entendu un rapport, ou arrêté quelque chose, on pouvait être sûr que dans quelques jours l'expédition en était faite.

La marche des affaires allait d'un si bon

train, que, dans celles qui devaient passer par plusieurs bureaux, on pouvait même fixer le jour où tel et tel objet serait terminé. Sans doute, c'est beaucoup pour un quartier général, lorsqu'il s'agit de choses d'un intérêt secondaire et étrangères aux ordres stratégiques. Cette rapidité provenait du caractère bouillant et violent de Napoléon. Il y avait des momens où tout le monde était dans une attente silencieuse et triste; et ce morne silence préludait à quelque orage prêt à éclater de la part de Napoléon, dont la colere annonçait visiblement une disgrâce. Alors chacun épiait le moment où le coup allait tomber, et quelquefois l'état d'incertitude durait toute une demi-journée.

Mais les Français aiment cette activité extraordinaire; il y en a peu parmi eux qui apprécient une occupation partagée d'après les forces de chacun.

On ne voyait dans le cabinet de Napoléon ni archivistes, ni registrateurs, ni greffiers. Il y avait un gardien de porte-feuille; et c'était probablement l'homme le plus calme de toute la France, qui était choisi pour cette place. Au milieu des alarmes de la guerre, sa manière de vivre était sans doute la plus simple, mais aussi la plus ennuyeuse du monde. Une fidélité éprouvée pendant un grand nombre d'années

lui assurait cette place. Du reste, le gardien du porte-feuille était habillé en simple portier (*suisse*), avait le collet brodé, signe distinctif des domestiques d'un rang inférieur, et était au rang des valets de chambre; mais il avait l'inspection des gros porte-feuilles du cabinet, de toutes les caisses et caissons de l'archive, auquel appartenait le bureau topographique. Il était le gardien de ce sanctuaire, comme le sphynx devant les jardins des Egyptiens; et il ne quittait jamais la porte du cabinet, à moins qu'il n'y fût remplacé pour cause de maladie. Il fallait, pour remplir cette place, une forte constitution et un caractère très-doux; celui qui l'occupait devait être à son poste nuit et jour, et s'y tenir toujours prêt, Napoléon s'éveillant souvent, et se mettant sur-le-champ au travail. Cette petite place n'était pas difficile à remplir; mais elle devenait assez fatigante, tant que le quartier général restait dans le même endroit. Dès qu'il était transféré, monsieur l'archiviste se trouvait près des fourgons du cabinet, ou près du bureau topographique. La partie véritablement mobile de ce dernier, qui suivait toujours le quartier général, se composait de deux voitures.

En arrivant en Saxe, la plus grande partie de ces effets étaient restés à la frontière; et parmi les réformes et les retranchemens que

l'on fit, on comprit la masse des cartes géographiques, qui fut beaucoup diminuée : on avait fait, à cet égard, dans la campagne de Russie, la perte la plus sensible; perte qui, de l'aveu même des officiers de la maison de Napoléon, était irréparable. De toutes ces belles cartes, de tous ces beaux plans qu'on avait réunis pour cette expédition, pas la moindre feuille ne fut sauvée. Le petit nombre de ces officiers qui avaient pu échapper à l'extermination générale, avaient eu beaucoup de peine à revenir avec les vêtemens nécessaires pour se couvrir; l'objet le plus chéri de Napoléon, sa collection de plans, fut la proie du désastre universel. Il est à désirer que ces excellens et rares ouvrages, qui auraient dû servir à l'avantage et à la prospérité des empires, et non à leur destruction, soient tombés entre les mains de connaisseurs, et d'hommes assez puissans pour en tirer parti.

Deux chasseurs de la Garde à cheval étaient destinés à transporter les travaux géographiques d'un intérêt secondaire; on les appelait *chasseurs du porte-feuille.* Ils étaient choisis chaque fois pour ce poste d'honneur par l'officier de service de la même arme; et l'aide de camp de service leur remettait le vénérable porte-feuille. Ils suivaient immédiatement l'adjudant, ou les autres personnes qui étaient le plus près de

Napoléon, soit qu'il fût à cheval, ou en voiture; et, ne perdant jamais de vue les hautes fonctions qu'ils avaient à remplir, ils renversaient sur leur passage, tout ce qui aurait pu les éloigner d'un pas du poste qui leur était assigné.

En général, ceux qui devaient suivre Napoléon étaient accoutumés à garder leur poste avec la persévérance la plus opiniâtre; c'était l'effet de la rigueur, que mettait le grand écuyer Caulincourt à les surveiller; sa surveillance s'étendait sur toutes les branches de la maison impériale. Après la mort du grand maréchal Duroc, tous les ordres concernant la marche, le séjour, les écuries, les relais, la cuisine, les domestiques, et particulièrement les courriers et les estaffettes venaient de Caulincourt. C'était lui qui avait les clefs des malles que les courriers apportaient; il les ouvrait, et remettait à Napoléon tout ce qui le concernait, soit qu'il fût en marche, soit qu'il eût pris ses quartiers. Lorsqu'il était en voiture, tout allait au grand trot et au galop. Caulincourt descendait de cheval à la hâte, conduisait le courrier à l'écart, ouvrait la malle, courait après la voiture de Napoléon, et lui remettait les dépêches, après quoi on voyait une quantité d'enveloppes sortir des deux côtés de la voiture. Ces papiers tombaient quelquefois sur les chevaux qui bordaient les deux

côtés du carrosse : car lorsque Napoléon voyageait en carrosse, on y fourrait tous les papiers qu'il n'avait pas eu le temps de lire dans son cabinet. Il s'amusait à les parcourir lorsqu'il était en plein air, si la position du pays lui était connue ou indifférente. Tous les rapports inutiles étaient coupés et jetés par la portière. Les morceaux volaient dans l'air comme un essaim d'abeilles, et finissaient par être triturés sous les roues. C'était probablement Berthier qui était chargé de les couper, car on en a vu qui étaient coupés avec soin. Peut-être était-ce Napoléon lui-même qui s'amusait à le faire ; ne pouvant rester un seul moment tranquille. Lorsque Berthier (1) et lui n'avaient rien à se communiquer, et qu'il était ennuyé de jouer avec la houpe de la portière, S. M. s'endormait. Pour éviter cet ennui, lorsqu'il n'y avait ni rapports, ni listes, ni états à lui soumettre, on remplissait toutes les poches de la voiture de journaux, et d'autres écrits périodiques venant de Paris. A peine les avait-il parcourus rapidement, on les voyait voler plus légers que le vent qui les emportait. Quelques-uns de sa suite, avides de nouveautés, tâchaient de les ramasser. Quelquefois on pouvait même profiter de cette circonstance pour se pro-

(1) Lorsque Berthier, qui était toujours son compagnon de voyage, était absent, sa place était occupée par Cau, et principalement par le roi de Naples.

curer une petite bibliothèque de campagne: car lorsqu'il n'y avait ni journaux, ni écrits périodiques, les poches de la voiture étaient remplies de nouveautés, même de romans assez volumineux, mais seulement brochés. Cependant ce genre de lecture ne convenait pas trop à Napoléon, qui aimait les écrits solides. Si les premières pages ne lui plaisaient pas, ces malheureux livres étaient jetés par la portière comme de coutume. Quelquefois une personne de sa suite ramassait, par curiosité, ce qui était tombé; autrement, tout devenait la proie des soldats qui le suivaient.

Le grand écuyer Caulincourt songeait avec un zèle inexprimable à tous les besoins de Napoléon. Il s'acquittait de cette tâche pénible avec une exactitude et une attention que rien n'égalait. Une activité sans bornes était la principale de ses qualités; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que, malgré la quantité de commissions politiques et autres affaires dont il était chargé par Bonaparte, il lui restait toujours assez de temps pour entrer dans les détails les plus minutieux de ce qui concernait l'économie de la maison impériale, et pour y donner tous les soins possibles. Napoléon n'aurait pu trouver un serviteur plus actif ni plus infatigable.

Il possédait aussi le talent de dire tout en peu de mots. Il n'avait qu'un seul secrétaire; et lorsque lui-même avait passé la nuit en travaillant

avec Bonaparte, à la pointe du jour Caulincourt était le premier qui se rendait à son poste. Aucune difficulté, quelque grande qu'elle fût, n'était capable de le rebuter. Il était presque toujours à cheval, et se trouvait constamment à la portière de Napoléon. Lorsque des affaires particulières l'occupaient ailleurs, il était remplacé par l'un des deux écuyers de service. L'ordre et la tranquillité qui régnaient constamment dans le service de la maison impériale, dont nous parlerons dans la suite, était sans doute l'ouvrage de Caulincourt. Ses occupations augmentèrent considérablement depuis la mort de Duroc. Tout en rendant justice à ses qualités et à son habileté, je crois que Bonaparte était plus franc et moins réservé avec Duroc qu'avec Caulincourt. Celui-ci lui était bien dévoué; mais ses manières étaient froides et trop attachées à l'étiquette, que Duroc n'observait pas aussi exactement: d'un côté, Caulincourt parlait librement avec Napoléon, et ne lui cachait rien de ce que les autres n'osaient dire, de peur de s'attirer une disgrâce; d'un autre côté, il lui rendait des hommages outrés, et dont l'exagération ne pouvait que le corrompre. Je range dans ce nombre un certain ordre et certaines dispositions pour fêter l'arrivée de Napoléon; par exemple, une illumination, sous prétexte de faciliter aux troupes qui venaient d'arriver, le moyen demieux

connaître les rues, et de trouver leurs quartiers à la nuit. Mais aussi Caulincourt avait fait beaucoup de bien en s'exprimant avec franchise sur le danger des entreprises de Napoléon, en lui faisant connaître les désordres qui se passaient à l'armée, et les horreurs commises par les soldats. Il était l'organe des malheureux qui s'adressaient à lui, à moins que l'objet de leurs pétitions ne fût tout-à-fait étranger à ses attributions : il surveillait aussi avec la plus grande sévérité tous les objets d'économie ; il était généralement très-sévère, et souvent même grossier. Ce défaut commençait à devenir assez commun parmi les Français, considérés de tout temps comme le peuple le plus poli. Autrefois un Français aurait eu honte de se permettre, en présence d'une société honnête, des expressions vulgaires et des juremens ; cette mauvaise habitude ne se remarquait que dans les dernières classes du peuple : ces mots grossiers devenaient alors la transition ordinaire d'une phrase à une autre. Mais quand le chef lui-même, dans un accès de colère, ou pour exprimer son mécontentement, se permettait les locutions les plus grossières, pouvait-on s'attendre à trouver dans tout ce qui l'entourait, de la civilité, de l'urbanité ?

Il n'est pas nécessaire d'ajouter foi aux diatribes dégoûtantes, et qu'on a lues dans le livre imprimé sous le titre des *Secrets de Saint-Cloud*,

pour trouver choquant d'entendre Napoléon, dans un moment d'emportement, dire à un de ses écuyers : *vous êtes tous des j.... f....., je vous ferai f...... tous! f........!* Et tout cela parce qu'un piqueur ou une escorte avait négligé dans la nuit de diriger un postillon, et qu'on s'était trompé de chemin. Un empereur ne doit pas souffrir de semblables désordres; mais comme l'empereur de la Chine, ou celui du Japon, lorsque qu'il éternue, donne la permission à son peuple d'en faire autant; de même, le chef des Français autorisait tout ce qui lui était soumis à devenir horriblement grossier; faculté dont on usait sans mesure, et à tort et à travers.

Le quartier général de Napoléon ne comptait qu'un très-petit nombre de ces anciens Français distingués par leur politesse, et qui joignaient à leur bravoure naturelle l'urbanité de la cour: encore étaient-ils réduits à cacher des manières grâcieuses qu'on eût trouvées fières et déplacées. Le général Narbonne était le plus aimable de tous: il avait été d'abord ambassadeur à la cour d'Autriche, et en dernier lieu gouverneur de la forteresse de Torgau. J'ai eu déjà occasion de parler de lui.

Après avoir été employé pendant l'armistice, conjointement avec le grand écuyer Caulincourt,

dans les négociations de Prague, il était resté au quartier général (1) parmi les autres adjudans de Bonaparte. Les généraux Flahault, Drouot, Durosnel et le colonel Bernard se distinguaient par des formes polies, autant que par l'étendue de leurs connaissances. Signalés par leur attachement pour leur maître, pleins d'activité, ils montraient beaucoup de satisfaction, lorsque Napoléon leur confiait quelque affaire particulière; les opérations militaires dont on les chargeait, étaient à leurs yeux autant de bons moyens de s'instruire. Pour les faire connaître plus particulièrement, je citerai les traits suivans : *Flahault* a un extérieur très-agréable; il est très-adroit, et il fut envoyé sur la frontière de la Bohême pour y recevoir le roi de Saxe. Il était resté à Liegnitz pendant l'armistice, pour en régler quelques conditions en sa qualité de commissaire. Drouot, qui comme officier d'artillerie était toujours chargé de distribuer et de placer les pièces pendant les batailles, resta auprès de Napoléon, et le suivit à l'île d'Elbe (2). Durosnel fut com-

---

(1) Il obtint plus tard le gouvernement de la place de Torgau. Pendant le siége, il y mourut d'une fièvre nerveuse, devenue épidémique, à la fin de l'automne de 1813.

(2) Drouot avait toujours avec lui la Bible, dont la lecture faisait ses délices, et il le dit publiquement aux personnes de service. (Particularité bien extraordinaire,

mandant à Dresde depuis l'entrée des Français jusqu'à la reddition de cette ville. Ses manières affables et humaines lui ont mérité l'estime de tous les Saxons. Le colonel Bernard a servi comme ingénieur : il fit construire, d'après les ordres de Napoléon, le pont de bois de Dresde, et pendant l'armistice il dirigea la construction des fortifications de cette même ville. Je me rappelle que Napoléon lui-même étant près du bastion de l'arsenal, lui dicta un ordre concernant de nouveaux travaux, et que Bernard l'écrivit sur ses tablettes. Près de Zittau, il eut le malheur de se casser une jambe en tombant dans un fossé avec son cheval, pendant la nuit, au

---

à cette époque, et bien remarquable dans un général français.) Peut-être avait-il quelque penchant à la superstition : car, comme Bonaparte l'envoyait toujours là où ses fonctions l'exposaient à plus de dangers, Drouot avait le plus grand soin de se revêtir de son vieil uniforme d'officier général d'artillerie, dans lequel il avait une grande confiance, parce qu'en portant cet uniforme, il ne lui était jamais arrivé aucun malheur. Lorsqu'il était près des batteries, il mettait toujours pied à terre, et il eut effectivement le bonheur que ni lui ni ses chevaux ne furent jamais blessés. Du reste, sa modestie égalait son savoir, et il paraissait animé d'un sentiment d'honneur national qui ne lui permettait sans doute de voir qu'avec peine qu'une grande nation fût réduite à obéir à un homme tel que Napoléon.

moment d'une affaire très-chaude. Les autres adjudans de service étaient le général comte de Lobau (Mouton), connu par sa bravoure personnelle, son orgueil et ses manières rudes, que signalait tout son maintien. Pendant l'armistice, et après le départ de Soult, il fut chargé, en sa qualité de commandant général des Gardes, de présider aux mouvemens journaliers des troupes au Champ-de-Mars de Fiedrichstadt dans le bois d'Ostra, jusquà l'instant où ces fonctions furent confiés à Drouot. Quand Vandamme fut cerné et enlevé près de Culm, ce fut Mouton qui réorganisa les débris de ce corps d'armée, et qui les completta par des troupes fraîches, et en renouvelant son artillerie. A la tête de ses troupes, il occupait les principaux défilés de la Bohême, et à la fin de la campagne il était à Dresde avec le maréchal Gouvion Saint-Cyr. Après le malheureux succès qu'eut la sortie tentée par ce général, les Autrichiens firent le comte de Lobau prisonnier avec le reste de la garnison. Corbineau, dont l'humeur était calme, quoiqu'un peu brusque, obtint le commandement d'une division de cavalerie dans le corps de Vandamme; il reçut une blessure à la tête, à la bataille de Culm, et se sauva avec le reste des fuyards, dans les montagnes de la Saxe. J'ignore ce qu'il est devenu dans la suite. Je ne sais pas ce que je dois dire d'un jeune duc de Plaisance,

si ce n'est que Paris et ses jouissances lui auraient mieux convenu que cette campagne. Dejean, dont on ne saurait dire rien de particulier, fut envoyé à la rencontre de la nouvelle Garde d'honneur établie à Mayence, et fut chargé de la conduire à Dresde. Mais quelques connaissances qu'il pût avoir, il n'était pas en état d'instruire parfaitement un corps de cavalerie nouvellement organisé. Bonaparte reconnut sans doute lui-même la faiblesse de ces troupes, puisqu'il répartit ces quatre régimens, bien loin d'être au complet, dans la cavalerie de la Garde, pour qu'ils pussent se former au service. On sait que ces jeunes gens, qui ne se sont laissés réunir que par sentiment d'honneur, n'ont pu être d'une grande utilité, malgré toute leur bonne volonté et les encouragemens qu'on leur prodiguait. Le général Hogendorp était rarement en service près de Napoléon; il souffrait de la goutte: peu de temps avant la conclusion de l'armistice, il était commandant de Breslau, et ensuite de Hambourg, sous les ordres de Davoust. La plupart des aides de camp de Napoléon, entre trente et quarante ans, étaient de nouvelle création: les anciens aides de camp avaient péri en Russie, ou avaient été employés, après la dissolution de la grande armée, à l'organisation de celle qu'on venait de former. Deux de ces adjudans, étaient chargés du service journalier; ce qui les obligeait à

rester jour et nuit dans l'antichambre de Bonaparte. Ce service était moins pénible pendant l'armistice. Ils annonçaient tous ceux qui étaient mandés par lui, ou qui désiraient lui parler, à moins que leur rang au quartier général ne leur donnât le droit d'entrer sans être annoncés. Dans ce cas ils frappaient trois fois à la porte du cabinet, et ils les nommaient en l'entrouvrant. Si Napoléon voulait bien permettre que la personne entrât, l'huissier lui ouvrait la porte du cabinet: autrement il lui fallait attendre que le colonel Bacler d'Albe, qui travaillait dans le cabinet, l'eut appelée.

Cet officier a été employé dans deux différentes circonstances comme directeur du bureau topographique; place que Napoléon lui donna à cause de ses grandes connaissances géographiques, et de son grand amour pour le travail. De longs services lui avaient mérité la confiance particulière de Bonaparte; mais il était en même temps l'esclave de ses volontés. Il le faisait appeler plus souvent et plus inopinément qu'aucun de ses aides de camp. Cet officier ne pouvait disposer d'aucun de ses instans; jour et nuit il était occupé du service; son existence était tout entière consacrée à une activité pénible, ainsi qu'aux caprices de Napoléon. Heureusement, sa manière de vivre était parfaitement d'accord avec cette continuelle application. D'Albe

avait fourni des preuves de son talent comme peintre, lors de l'exposition publique des tableaux à Paris; et sa belle carte d'Italie l'avait fait connaître comme topographe. Sa persévérance dans l'étude l'avait rendu presque indispensable à Napoléon. Il était chargé principalement de la rectification des cartes; de la combinaison et de la préparation des matériaux, de la fixation des marches et de toutes les lignes d'opération très-étendues. Napoléon s'exprimait en peu de mots : d'Albe le comprenait et exécutait à sa manière, et avec indépendance, la tâche qui lui était imposée. L'habitude de converser avec Bonaparte, lui donnait aussi le droit de prendre quelquefois un certain ton, que celui-ci (chose bien singulière) souffrait de lui lorsqu'il contredisait avec fermeté et avec connaissance de cause. Je sais que Napoléon fit un jour un tapage épouvantable à l'occasion d'un plan, d'un rapport, ou enfin d'un autre papier, qu'il supposait entre les mains du colonel. Dans cette conjoncture, quelques reproches sur l'inadvertance ou sur le peu de mémoire de ses serviteurs, étaient échappés à Bonaparte; enfin d'Albe perdit patience, et dit : *Je sais bien que S. M. a une parfaite connaissance des chiffres, une excellente mémoire; mais enfin je sais ce que je sais*, etc. Enfin Napoléon se tut, et le papier fut trouvé dans un autre endroit. Le zèle ardent pour son service,

un certain orgueil national dont cet officier était animé, dégénéraient en dureté, en mépris, et en grossièreté à l'égard des ennemis de la France. Napoléon était accoutumé à voir ses résolutions exécutées avec la plus grande ponctualité. Entièrement dévoué à ses projets, plein d'un respect profond pour son génie, le colonel d'Albe aurait voulu anéantir les auteurs des revers de la France : *ils feront des fautes.... nous tomberons sur eux, et nous les écraserons.* Telles étaient les expressions que lui dictaient son zèle et un désir ardent d'exécuter les plans de Bonaparte, malgré des fatigues et une contrainte dont une constitution robuste pouvait seule lui rendre la durée supportable; malgré l'humeur impétueuse de Napoléon, qu'il eut à endurer en Autriche comme en Russie, en temps de guerre comme en temps de paix, d'Albe, de même que la plupart de ceux qui entouraient Bonaparte, lui fut toujours franchement dévoué. Ils voyaient en lui l'homme qui répandait au loin l'éclat des armes françaises. Combien de fois une nation n'a-t-elle pas été indulgente pour les injustices de son chef, lorsque les hauts faits de celui-ci ont signalé le temps de sa domination comme une époque glorieuse dans les fastes de la patrie! On fait peu d'attention aux opprimés, lorsque l'égoïsme national est satisfait, et que la patrie s'élève à une gloire immortelle: d'Albe avait eu égalité de rang avec plusieurs officiers qui

sont devenus maréchaux de France, ou du moins généraux de division; il avait autant d'années de service; cependant il n'a jamais obtenu aucun avancement: on eût dit que Napoléon voulait le tenir dans un rang inférieur pour pouvoir le tourmenter tout à son aise. Il était toujours le dernier dont Napoléon se servait au départ, le premier appelé au travail à l'arrivée du quartier général. Pendant la marche il était plus indépendant; et quand on livrait bataille, Napoléon ne causait qu'avec lui, dès qu'il se présentait quelques questions topographiques. D'Albe avait deux collaborateurs, qui étaient deux officiers du génie, au cabinet topographique, dont l'un était toujours en course, tandis que l'autre était en quelque sorte sous-inspecteur de la chambre des plans.

Ces trois individus, quatre secrétaires intimes, et le premier officier d'ordonnance, (Gourgault (1), chef de bataillon, qui était chargé des dépêches et des commissions les plus importantes, sur-tout dans le commandement de l'artillerie) formaient une espèce de conseil privé, qui était séparé de toutes les autres branches de la maison impériale. Comme leurs attributions émanaient directement de la personne de Napoléon, et sui-

(1) Le même qui, avec le titre de *général*, a suivi Napoléon à Sainte-Hélène.

vaient en conséquence une marche particulière, ils avaient toujours une table séparée au palais pour la facilité de leurs communications.

Tout le reste du personnel mangeait à deux tables séparées, dont la première était pour les grands officiers, et la seconde pour les autres officiers de service. Le maréchal du palais, le grand écuyer, les maréchaux qui se trouvaient au quartier général (Bessières, Soult), quelquefois des généraux étrangers, les adjudans de Napoléon; le général Guyot, en sa qualité de commandant des escortes et des guides de la Garde à cheval; le comte de Turenne, comme grand maître de la garde-robe, et les écuyers, qui, comme barons, avaient aussi le grade de colonels, mangeaient à la première table. La seconde était occupée par les officiers d'ordonnance, par les adjudans des aides de camp de Bonaparte, les officiers de garde, ceux de la gendarmerie, les pages, les chirurgiens de la maison impériale et le payeur.

Ordinairement ces deux tables étaient servies l'une après l'autre, avec la plus grande précision, par quelques domestiques inférieurs, avant celle de Bonaparte. Les employés du cabinet ne mangeaient qu'après lui. Pendant toute la campagne, le prince de Wagram (Berthier) seul mangeait avec Napoléon, à moins que le roi de Naples ne fût au quartier général; Berthier étant malade, le grand écuyer et un maréchal prenaient

sa place. On servait, suivant la manière française, douze à seize plats parfaitement arrangés ; mais Napoléon mangeait et buvait sobrement. Berthier lui versait à boire, et parlait fort peu pendant le repas. Rustan, ou un autre valet de chambre, servait à table. Très-souvent des officiers qui apportaient des dépêches ou d'autres ordonnances, étaient admis pendant le repas, et Bonaparte les écoutait en mangeant, comme un affamé, à la hâte (1). Pendant l'armistice, une actrice du Théâtre français, mademoiselle Bourgoin, pour laquelle il avait une inclination particulière, fut favorisée d'une invitation à un déjeuner, avec Berthier et Caulincourt. Ce fut un événement rare, que de voir dans l'antichambre de Napoléon une Parisienne dans une mise élégante, toute seule, attendre qu'on lui ouvrît la porte. J'ai ouï dire, à cette occasion, qu'autrefois les rois de France invitaient aussi à déjeûner des personnes distinguées par leur talent, des comédiens, des cantatrices, des virtuoses, etc. On ne saurait dire si Napoléon invitait des personnes de cette sorte, par la manie d'imiter, ou pour flatter les artistes, par bizarrerie, ou enfin par d'autres motifs. Quoi-

---

(1) On dit, qu'à Paris, lorsque Napoléon était tout-à-fait plongé dans les affaires, et qu'on lui rappelait l'heure de se mettre à table, il disait souvent : *N'ai-je pas encore dîné ?*

que je fusse à cette époque-là, assez près de la cour (abstraction faite des grands cercles), à l'exception de l'actrice que je viens de nommer, je n'ai jamais eu occasion de voir une figure aimable ou séduisante. Il fallait, au fait, des périodes extraordinaires de tranquillité et de loisir, pour que l'esprit inquiet et turbulent de Napoléon, se souvînt des charmes du plaisir.

L'activité d'une âme toujours inquiète, dont le souverain bonheur ne se trouve que dans les alarmes variées et les occupations continuelles de la guerre, éloignait toute idée de travail régulier et d'heure fixe pour s'en occuper. Tout ce qui passait au quartier général se faisait à l'improviste; et cependant chacun devait être sur-le-champ prêt à remplir sa tâche. Des momens de repos inattendus, des départs inopinés, les changemens des heures fixées, et souvent aussi celui des routes et des séjours, se succédaient continuellement : lors même que le grand écuyer en avait eu quelque indice, l'exécution n'avait lieu que très-tard, et tous les autres devaient se casser la tête pour deviner ce qui arriverait. Celui qui se serait adressé à un autre pour en obtenir quelque éclaircissement, n'en aurait tiré pour toute réponse, qu'un haussement d'épaules, suivi tout simplement d'un *je ne sais pas!* Les affaires, les rapports, les estaffettes qui arrivaient, étaient la pendule d'après laquelle Napoléon distribuait son temps. Autrefois

on croyait, et l'on avait tort, que Napoléon faisait travailler les autres pour lui : au contraire, dans toutes les opérations le plan principal n'émanait que de lui. Berthier pouvait peut-être hasarder quelques observations; mais il n'était guères chargé que de l'exécution ultérieure des ordres du chef. Très-souvent la marche était retardée de quelques heures, et même d'une demi-journée; et au dernier mot que Napoléon dictait dans son cabinet, se rattachait l'ordre tout sec : *la voiture! à cheval!* Alors tous ceux qui devaient le suivre se mettaient en mouvement, comme s'ils eussent été frappés d'un coup électrique. Ce n'était que dans ce moment que l'on apprenait le chemin qu'on devait suivre. Le grand écuyer, ou, si celui-ci était en commission, un écuyer était à cheval à la droite du carrosse. Le général Guyot ou un autre officier qui, par son rang, venait après lui, était du côté gauche; les adjudans de service, les écuyers, les officiers d'ordonnance, les pages, quelques chevaux de manége pour Napoléon et Berthier. Rustan, le chasseur du portefeuille, et un autre piqueur aux ordres de Caulincourt, suivaient immédiatement la voiture de Bonaparte. Tout ce monde était suivi d'une escorte de vingt-quatre chasseurs à cheval commandés par un officier. Ces dispositions établies une fois pour toujours, étaient de rigueur, et observées constamment avec la plus

grande précision. Tous les officiers qui devaient ou pouvaient venir à la suite, n'osaient pas devancer l'escorte; les officiers de haut rang avaient seuls le droit d'avancer, soit derrière, soit des deux côtés de la voiture. On se précipitait ainsi comme un orage, au grand trot, de jour ou de nuit, en parcourant plusieurs lieues; et celui qui était obligé de suivre ce tourbillon pendant la nuit, était assez mal à son aise. Là où la route était étroite, on courait, pour ainsi dire, les uns sur les autres, avec un zèle brutal. Ceux qui se trouvaient le moins gênés, étaient les deux officiers d'ordonnance qui précédaient la voiture, ainsi que les deux chasseurs qui étaient encore plus en avant. Tous les autres risquaient de se casser le cou et les jambes : car les domestiques qui conduisaient les chevaux de Napoléon, se regardaient comme les chefs du cortége; le chasseur du portefeuille, les officiers d'ordonnance et les pages n'étaient pas plus modestes. Effectivement, chacun devenait important lorsque Bonaparte l'appelait: aussi tout le monde se pressait, se hâtait, se précipitait l'un sur l'autre pendant la chaleur, au milieu de la poussière, du brouillard[1], et dans l'obscurité de la nuit. Lorsque Napoléon s'arrêtait, les chevaux à monter devaient en faire autant, et quatre chasseurs du front de l'escorte mettaient pied à terre, accrochaient les baïonnettes au bout de leurs carabines, présentaient

les armes, et se mettaient en carré autour de lui. On en faisait autant lorsqu'un besoin physique l'obligeait à descendre de cheval ou de voiture, ou lorsqu'il s'arrêtait pour faire un tour à pied, afin d'observer l'ennemi; alors le carré était plus grand, et avançait avec lui selon ses mouvemens, mais sans gêne, afin qu'étant dans un espace libre, il pût observer dans toutes les directions. Si les objets étaient éloignés, le page de service avançait, et apportait le grand télescope que Bonaparte posait sur les épaules de celui-ci, ou sur celles de Caulincourt.

Lorsque les circonstances obligeaient Napoléon à rester, soit de grand matin, soit le soir, pendant quelques temps en plein air, les chasseurs lui préparaient un bon feu. Ce feu était toujours nourri par une quantité de bois extraordinaire: de grands morceaux de bois, et, s'il était possible, des poutres tout entières étaient embrasées pour servir en quelque sorte de signal indiquant l'endroit où était Bonaparte. Berthier était son compagnon, comme à table: il était rare que d'autres s'y trouvassent. Tout le monde se tenait à une certaine distance, formant un demi-cercle; ou bien on mettait à s'approcher du feu des maréchaux le même empressement que pour avoir accès à leur table. Napoléon se promenait en rêvant tout seul, ou en causant avec Berthier, en attendant le bruit du canon ou d'autres signaux de la

part de ses généraux. Lorsqu'il commençait à s'ennuyer, il prenait du tabac, ou il s'amusait à lancer çà et là avec les pieds des cailloux, ou à pousser du bois vers le feu. Il ne pouvait rester sans rien faire.

Napoléon était parvenu à acquérir le talent extraordinaire de juger, dans les momens décisifs, la position et l'état des choses, sur-tout au milieu de la fumée et du feu de l'artillerie. Naturellement, il savait seul où l'attaque faite par ses troupes devait produire quelque changement, et alors il était sûr que ses ordres avaient été exécutés. Il a donné des preuves du talent dont nous parlons, dans les combats qui suivirent la bataille de Lützen; à celle de Bautzen ou Wurschen, lorsque Ney arriva, et dans plusieurs autres occasions. Il ne s'est jamais trompé lorsqu'il a porté un jugement sur la distance ou sur l'approche du feu de l'ennemi. Il remarquait chaque mouvement, et il s'apercevait de la force de l'ennemi, de ses mouvemens, soit rétrogrades, soit de flanc, beaucoup plus vîte et mieux qu'aucun de ses généraux : il l'a prouvé à Lützen, à Dresde, et par-tout où l'affaire était dans les bornes de son horizon. Il n'avait qu'à jeter un coup d'œil aidé de son télescope, pour concevoir avec une rapidité extraordinaire, la position et les forces de toute une armée. De cette manière, étant sur les hauteurs, il évaluait des corps entiers de cinquante à soixante mille hommes, d'après l'espace de terrain qu'ils occupaient, et d'après

leur position (1). Il était souvent obligé de s'en fier à lui-même et à ses talens, plus qu'à la coopération de ses généraux : car dans cette campagne deux choses principales lui manquaient; des nouvelles de bonne source, et une force plus considérable en cavalerie bien exercée. La supériorité des alliés en troupes légères, qui s'emparaient de tous les intervalles négligés ou non occupés, mit Napoléon dans l'impossibilité d'avoir des nouvelles sûres. Pendant le reste de la campagne, les Français n'ont pu ni se garantir par un semblable cordon de cavalerie légère, si propre à in-

---

(1) Napoléon dit un jour à Berthier, d'un ton indifférent : *Tout ce que je vois, ce sont à peu près deux corps de soixante mille hommes. Il leur faut plus d'un jour pour se réunir et pour attaquer.* On lui avait probablement fait l'observation que, le même jour, il pouvait s'attendre à une attaque du côté de la Bohême. Il avait encore, outre cela, le talent extraordinaire de s'orienter rapidement, en excellent ingénieur, d'après les angles, les triangles et d'autres points et objets éloignés de lui. Il se figurait toutes les localités et la situation du pays; il s'orientait une seule fois en plein air, d'après la carte, ensuite en avançant, il connaissait tout d'après l'idée qu'il s'était d'abord formée, comme s'il fût né dans le pays : alors, à la vérité, il ne jugeait plus de la plupart des mouvemens qu'en grand, et sans faire cas des difficultés inconnues, il ordonnait des opérations qui, exécutées à la lettre par ses généraux, coûtaient de grands sacrifices en hommes.

quiéter l'ennemi, ni se procurer les informations nécessaires. Quant à ces dernières, tous les efforts des généraux de Napoléon ont été inutiles, soit à cause de la mauvaise disposition des habitans du théâtre de la guerre, qu'on avait maltraités, soit par suite des incursions des cosaques, qui se trouvaient par-tout. Le peu qu'on apprenait, se bornait presque exclusivement aux rapports des prisonniers, qui étaient en petit nombre, et qui ne donnaient que des détails très-incomplets. Enfin, on ne savait que ce qui se passait dans les pays que l'ennemi avait quittés. Pendant que la guerre est offensive, ces moyens peuvent suffire; mais ils sont nuls, lorsqu'il s'agit d'une guerre défensive. Une autre circonstance non moins fâcheuse, était l'abandon presque absolu du service courant, et de celui de la cavalerie légère; les postes, les patrouilles, etc. etc., étaient négligés par les troupes, d'une manière impardonnable. On avait toute confiance dans le génie de Bonaparte, pour la direction des plus importantes opérations; mais le détail sur lequel Napoléon n'avait aucune influence, était totalement négligé : une grande partie des officiers n'ayant ni assez de zèle, ni assez d'expérience pour instruire et exercer de nouvelles levées pendant la guerre; livrés à eux-mêmes, supérieurs comme subalternes, s'occupaient tous presquee xclusivement de satifaire leurs besoins, ou de se procurer des

jouissances, et la présence de Napoléon pouvait à peine porter les troupes à être exactes dans le service. Elles avaient perdu toute confiance en leurs chefs, et tous les liens qui doivent subsister entre les soldats et leurs officiers étaient presque entièrement relâchés.

L'ordre de la légion d'honneur était cependant toujours un puissant aiguillon. Les prérogatives et avantages extraordinaires attachés, en France, à la possession de cet ordre, le faisaient rechercher comme une récompense du plus grand prix. Malheureusement, les abus les plus révoltans s'étaient glissés dans cette institution, comme dans d'autres établissemens très-utiles. Un individu, protégé par son colonel, recevait la décoration qu'on refusait à cent autres plus braves que lui. Cependant quiconque se croyait des motifs fondés de réclamation, et se distinguait par son courage, pouvait s'adresser à Bonaparte, et se plaindre du tort qu'on lui avait fait. Lorsque des troupes avaient exécuté, ou allaient exécuter quelque entreprise extraordinaire, Napoléon destinait ordinairement un certain nombre de décorations de la légion d'honneur pour une brigade, un bataillon, etc. Les prétendans se rangeaient en front du bataillon; le commandant du régiment les présentait à Napoléon, et l'adjudant de service portait le nom et le grade de chacun sur ses tablettes, pour en faire part à la

chancellerie. Les plus importuns étaient ordinairement MM. les officiers de santé, ou les soldats attachés au service des commandans. Quoi qu'il en soit, il dépendait de l'impartialité et de la droiture des chefs d'agir ou non dans l'esprit du fondateur de l'ordre. J'ai vu des officiers, et même de simples soldats, s'adresser directement à Bonaparte, en lui disant : *Sire, j'ai mérité la croix.* Dans ce cas, il demandait presque toujours en souriant : *Et comment?* Alors le prétendant racontait à quelles batailles il s'était trouvé, ce qu'il avait fait, qu'on lui avait fait une injustice, etc., et Napoléon faisait inscrire son nom, ou le commandant était mandé sur-le-champ pour rendre compte de telle ou de telle circonstance. Si l'homme avait dit vrai, l'affaire était bientôt arrangée. Le ton que les officiers, et quelquefois même les soldats, se permettaient vis-à-vis du chef du gouvernement, aurait été choquant de la part de toute autre nation; mais il ne l'était pas de la part des Français, dont le caractère est naturellement impétueux. Un officier auquel Napoléon avait, peut-être sans motif, reproché d'avoir manqué quelque entreprise, se défendait du haut de son cheval à la parade, en présence d'une centaine d'officiers et de généraux, avec une vivacité et des gestes qui faisaient craindre pour lui. Mais Napoléon ne se formalisait point de ces hardiesses, et gar-

dait le silence. Par une impétuosité sans frein, il donnait souvent motif, même aux généraux, de lui répondre d'une manière assez rude. Il adressa un jour des reproches au général Sébastiani, en soutenant que sa cavalerie avait moins fait que celle du général Latour-Maubourg, qui avait pris tant de drapeaux, de canons, et qui avait fait tant de prisonniers, et termina par ces mots terribles : *F....., faites autant qu'eux ; vous commandez de la canaille, et non pas des soldats.*

Sire, je ne commande pas de canaille, riposta Sébastiani, d'un son sec et ferme, en lui représentant que, dans l'état où elles étaient et au milieu de tant de privations, ses troupes n'avaient pu faire plus. Le duc de Tarente l'appuya, et tous les deux parvinrent à lui imposer silence ; tandis que Caulincourt, pour éviter le scandale, avait prié tous ceux qui étaient présens de s'éloigner. Alors Napoléon, donnant l'essor à sa mauvaise humeur, parla avec la même violence contre les commandans des régimens de la division Sébastiani qui défilaient devant lui, et combla d'éloges les hauts faits de la cavalerie de Latour-Maubourg (1).

---

(1) Je n'ai jamais assisté à de pareilles scènes; mais j'en ai été informé de bonne heure quelques instans après. A Muglitz, près de Pirna, Napoléon, emporté par un

Lorsqu'il avait dispensé quelque faveur, ses gardes s'attendaient ordinairement à quelque affaire bien chaude. Les préludes les plus certains en étaient les harangues à la troupe, et la remise de l'aigle aux bataillons. Si son attente avait été trompée, ou si, malgré ces préambules, aucune scène sanglante n'avait eu lieu, ce qui est arrivé à l'égard de plusieurs combats projetés par lui, par les retraites sagement calculées des alliés, alors la fureur de Napoléon éclatait. Il s'irritait de ce que ces farces théâtrales avaient manqué leur but.

Il est arrivé plus d'une fois que les paroles de Napoléon ont produit sur les soldats l'effet d'une influence magique. Mais de toutes les

---

accès de dépit, frappa un de ses généraux à la figure. Ce penchant à une colère excessive était connu; et cependant j'ai entendu quelques officiers supérieurs dire, à son égard: *Croyez-moi, il n'est pas méchant.* Plusieurs de ses serviteurs lui étaient attachés par les faveurs qu'ils en avaient reçues, et l'on peut dire qu'un sentiment de reconnaissance s'éveillait en lui de temps en temps. Au fait, il se souvenait, après quelque temps, des personnes dont il croyait avoir reçu des services utiles, et il tâchait de les récompenser, sans en exiger d'autres sacrifices personnels. *N'ai-je pas donné une pension? Il faut lui donner une pension*, disait-il avec une espèce de cordialité, après avoir pris des renseignemens. Quelques jours après, l'expédition était en règle.

scènes bruyantes de la guerre, celle de la distribution des aigles faisait le plus d'impression. Plusieurs des nouveaux bataillons avaient reçu leurs drapeaux avant que de sortir de France. Ces drapeaux étaient faits de manière qu'au-dessous de l'aigle élevé sur la tête de la bannière, il y avait encore un drapeau brodé, semblable aux guidons de la cavalerie. Tout cela était couvert d'une enveloppe de peau, qui ne pouvait être enlevée que lorsque Bonaparte allait en cérémonie remettre l'aigle au bataillon. En attendant, il restait comme en dépôt. Le jour fixé pour la solennité, Bonaparte paraissait, accompagné de tout son état-major, et se plaçait devant le milieu du régiment. Celui-ci formait, en trois colonnes serrées, trois fronts tournés vers le centre. Le quatrième front était rempli par la suite de Napoléon. Tous les officiers du régiment étaient assemblés devant lui. Il se tenait isolé de sa suite, avec sa simple capote verte, ordinairement sur sa jument couleur chamois, son cheval favori dans cette campagne ; on le distinguait d'autant plus facilement à la simplicité de sa mise, que tous ceux qui étaient à proximité contrastaient avec lui par leurs brillans uniformes bleus, richement brodés en or (1).

---

(1) Quoique la convenance exigeât que dans certaines occasions on ne parût devant Napoléon ni en redingote,

Lorsque le prince de Wagram (comme major général), et, en son absence, le duc de Vicence (Caulincourt), en sa qualité de premier grand dignitaire après Berthier, mettait pied à terre et faisait déployer le drapeau, qui était porté devant les officiers assemblés; tous les tambours du régiment battaient la caisse jusqu'à ce que Berthier eût pris l'aigle et se fût placé devant le rang des officiers, en s'éloignant du reste de la suite. Le puissant et honoré Berthier se montrait, dans cette occasion, sous un aspect vénérable.

Bonaparte levait sa main gauche vers l'aigle, en tenant les rênes avec la droite (1). Ensuite il prononçait, par exemple, le discours suivant, d'une voix sonore, solennelle, mais pas trop forte, que l'on pourrait désigner par l'expression musicale *mezza voce :*

« Soldats du 26me régiment d'infanterie légère! je vous confie l'aigle français; il vous servira de

---

ni en manteau, aucun de ceux qui l'entouraient n'était gêné sur la mise pendant la campagne, lorsque le temps était mauvais, etc.

(1) On le voyait souvent commettre cette faute, contre les règles du manége. Lorsqu'il trottait ou galoppait, il laissait ordinairement tomber sa gauche avec nonchalance, tandis qu'il tenait les rênes avec la main droite, en l'agitant sans cesse.

point de ralliement! Vous jurez de ne l'abandonner qu'en mourant! Vous jurez de ne laisser jamais faire un affront à la France! Vous jurez de préférer la mort au déshonneur! Vous jurez? » Il appuyait particulièrement sur ces derniers mots avec un certain ton et beaucoup d'énergie. Ce mot était le signal auquel tous les officiers élevaient leurs épées, et tous les soldats, d'un commun accord, criaient, pleins d'enthousiasme, à haute voix et avec les acclamations accoutumées: *Nous jurons!* Ensuite Berthier remettait l'aigle au régiment, et les colonnes, formant le fer à cheval, se séparaient au moment où Napoléon s'éloignait.

De cette manière il distribua, le 15 octobre, les aigles qui flottaient ensemble, à trois régimens différens.

Les Français se laissent monter la tête aisément: je ne me suis jamais aperçu qu'une pareille circonstance ait manqué d'exciter l'enthousiasme, qui était quelquefois sincère, mais souvent extorqué par les commandans et les officiers, afin de se mettre dans les bonnes grâces de Bonaparte. A la fin de la campagne, la misère et les privations lui ravirent l'affection du simple soldat, qui préférait affronter la mort sur le champ de bataille, plutôt que d'endurer la faim. Cependant une partie de la jeune Garde continuait de pousser ses cris ordinaires, et même à l'époque où, aban-

donné par la fortune, il fut battu et forcé de quitter la Saxe, ces cris furent répétés alors avec une impétuosité incroyable, comme pour le consoler dans l'adversité. A l'époque des marches forcées, qui continuaient toujours sans provisions de bouche, dans les environs de Dresde, Bautzen et Pirna, les *vivat* de ce même corps ne retentissaient que faiblement; et l'on entendait dire par quelques soldats : *Personne ne veut crier !*

C'était un usage établi, que lorsque Napoléon rejoignait sa Garde pendant une marche, celle-ci aussi vite que possible se formait en colonne ou en front, et tout le coprs de musique jouait jusqu'à ce que le cortége impérial fût passé; ce qu'on faisait aussi, quand la garde s'arrêtait pendant la marche. Mais le reste de l'infanterie s'inquiétait en général fort peu de lui. Les musiciens commençaient à manquer depuis que la plupart d'entr'eux furent ensevelis sous les glaces de la Russie. Tandis que les armées allaient en avant, les différentes armes, l'artillerie, la cavalerie et l'infanterie se pressaient les unes sur les autres pour passer. Cette irrégularité, cette nonchalance, qui s'étaient glissées dans les troupes françaises, entraîna leur ruine totale à l'époque de leur retraite. Napoléon s'est souvent trouvé forcé de se frayer un chemin pour lui et pour sa suite au milieu de cette masse d'hommes; et

de pauvres fantassins étaient renversés par l'arrière-garde. Qu'on se représente le désordre que doit produire une suite impériale avec tous ses officiers, domestiques, chevaux conduits à la main, en traversant une colonne d'infanterie! Les troupes françaises étaient accoutumées à ces désordres par leurs généraux et autres officiers supérieurs, qui tous marchaient à peu près de la même manière, et dont le départ retardé devait nécessairement produire une pareille confusion. Quelle différence entre ces marches et celles des armées des autres puissances, qui, sous les peines les plus sévères, étaient obligées de marcher homme par homme, sans que personne osât traverser une colonne.

Les suites trop nombreuses étaient non-seulement nuisibles dans les marches, mais elles l'étaient encore plus, et occasionnaient beaucoup de mal dans les batailles : car l'ennemi, qui observait tout d'un œil attentif, dirigeait son artillerie vers le point où un général et sa suite se faisaient remarquer. Voilà pourquoi, lorsque Napoléon pénétra dans la Silésie, le 25 mai (ayant été plusieurs fois reçu par les boulets ennemis près de Dresde et de Bautzen), on vit paraître au quartier général un réglement sur la marche, d'après lequel aucun cavalier ne pouvait suivre immédiatement Bonaparte, excepté :

Le prince de Neufchâtel (Berthier);

Le grand écuyer (Caulincourt);

Le maréchal de service;

Le général Guyot, en sa qualité de commandant des escortes ou guides des chasseurs;

Deux adjudans;

Deux officiers d'ordonnance;

Deux officiers, comme interprètes des langues russe et allemande;

Un page;

Un palefrenier attaché à la personne de Napoléon, et Rustan.

Tous les autres individus de la maison de Bonaparte devaient, ainsi que l'escorte, rester en arrière à une distance, je crois, de trois cents toises. Où il y avait beaucoup de danger, Napoléon avait l'habitude d'aller en avant, tout seul, avec Caulincourt, ou Berthier, et un page, soit à cheval, soit à pied, et de renvoyer les chevaux près de quelque tertre ou de quelque maison, pour n'être pas remarqué. Le moment où il s'éloignait était ordinairement le signal d'une canonnade, soit que l'ennemi se fût aperçu que Napoléon était là avec sa suite, ou que lui-même fît venir de l'artillerie par des détours pour la faire agir sur le point qu'il venait de visiter.

Le service des officiers d'ordonnance était aussi pénible qu'honorable. Ces jeunes gens appartenaient aux premières familles de France:

c'étaient des fils de diplomates, de généraux, de sénateurs, qui se distinguaient par leur talent et leur éducation, mais qui avaient aussi le triple orgueil d'appartenir à la grande nation, d'être bien nés, et d'occuper des postes d'honneur. Leur élégant uniforme contribuait beaucoup à flatter leur vanité. Cet uniforme était le même que celui des employés civils supérieurs de la maison de Napoléon, tels que le grand maître de la garde-robe et l'écuyer : habit bleu clair avec une élégante et riche broderie en argent, et chapeau avec des plumes noires. Il n'y en avait ordinairement que deux de service; mais lorsqu'on donnait une bataille, Napoléon disait simplement : *Un officier d'ordonnance* (1) ! Celui dont c'était le tour, allait porter des ordres à un maréchal. Le porteur était obligé de les répéter, chemin faisant, car souvent ces ordres contenaient des récits de tout ce qui s'était passé pendant une journée toute entière. Alors l'autre camarade s'approchait de Napoléon, autant que possible, ou montait à cheval pour se mettre en marche au premier appel (2). Souvent ils étaient

(1) Il y ajoutait ensuite quelquefois : *Allez un peu aux avant-postes, voyez ce qui se passe.*

(2) Je dis à dessein *se mettre en marche*, et non pas co r; car je n'ai jamais vu un officier français courir ec la vitesse qu'on appelle véritable carrière de cava-

envoyés en courriers avec des ordres pour des généraux commandant un corps, et ils restaient là jusqu'à ce qu'une affaire décisive eût eu lieu, après laquelle ils devaient retourner vers Napoléon, pour l'en informer, soit de vive voix, soit par écrit. D'autres fois ils étaient envoyés en reconnaissance, pour lever au coup d'œil les plans de quelques terrains, à peu de distance, qui étaient intéressans pour Napoléon, à cause des rivières qu'on y avait à passer, ou des retranchemens qu'on y devait élever. La plupart de ces jeunes gens étaient choisis dans le corps de l'artillerie ou dans celui du génie; mais il y avait aussi quelques individus pris dans la cavalerie qui, par suite, passaient dans un régiment avec le grade de chef d'escadron. Deux d'entr'eux furent ainsi employés dans les gardes d'honneur nouvellement établis. Celui qui s'était montré capable avait la perspective d'obtenir, même comme officier d'ordonnance, le rang de chef d'escadron, et de devenir, par la suite, colonel et aide de camp de Bonaparte. Le nombre des officiers d'ordonnance était fixé à douze; mais leur nombre n'était pas complet au commencement de la campagne. Un seul d'entr'eux, appelé Beranger,

---

lerie. Le temps ordinaire était toujours un galop, ou un trot irrégulier. Les officiers d'ordonnance étaient ceux qui montaient le mieux à cheval.

était resté dans les environs de Dresde ; les autres s'appelaient Gourgault, premier officier d'ordonnance, Athalin, Pretet, la Place, Lauriston et Dessaix (fils ou neveu du général connu de ce nom), Paillou, Lamezan, Caraman, Saint-Marsan.

Pendant la campagne, Napoléon avait quatre pages auprès de lui, qui étaient faits pour endurer les fatigues, et qui, en cas de besoin, pouvaient être envoyés en commission ; deux pages de chasse qui, par la suite, obtenaient ordinairement des emplois civils ou à la cour ; deux autres qui, de coutume, entraient dans l'armée. L'un des deux était chargé d'amener le cheval de Bonaparte, de porter le télescope, de faire préparer les relais, etc.

Rustan portait sa bouteille de campagne ; quelquefois c'était un piqueur, comptant plusieurs années de service, qui en était chargé. Ce n'était que rarement, ou lorsque l'on s'était passé du déjeûner, que Napoléon prenait, chemin faisant, quelques gouttes de vin ou de liqueur ; ce cas excepté, il ne prenait rien ou peu de chose depuis le déjeûner jusqu'au dîner, c'est-à-dire depuis neuf ou dix heures jusqu'à six ou sept heures du soir.

Pendant une campagne, Napoléon ne se ménageait point pour ce qui concerne le travail ; mais son caractère inquiet repoussait tout ce qui présente l'idée d'une occupation uniforme. Ce-

pendant il avait, sur les personnes dont il était entouré, et qui le secondaient dans ses opérations, le grand avantage de s'occuper quand il lui plaisait, et de choisir ses momens de relâche; tandis que ceux qu'il employait, toujours en butte à son caprice, pouvant être appelés à tout moment, le jour et la nuit, étaient réduits à dérober, au hasard, quelques instans pour se délasser. Sa volonté les mettait tous en mouvement; et l'ouvrage commun ne pouvait être interrompu, lors même qu'un de ceux dont il se servait comme instrumens se trouvait fatigué. L'activité infatigable de Bonaparte lui-même les tenait tous en haleine depuis le premier jusqu'au dernier; mais lui seul avait l'avantage que l'exécution d'un plan, qui lui ravissait le repos de la nuit, relevait sa propre gloire, et que ce qui servait d'aliment à son imagination, fortifiait son corps par le plaisir qu'il éprouvait à se peindre d'avance les jouissances de son ambition, et à en entretenir les autres. Cette disposition d'esprit est particulièrement applicable à la période de sa prospérité : car si le corps se fortifiait par l'élan des idées, par une perspective favorable dans le cours brillant des heureux jours, il ne pouvait résister long-temps à l'impression des obstacles, sans cesse renaissans, à des revers qui, tenant les facultés de l'ame dans une tension continuelle, épuisent les forces physiques. Mais la supériorité d'un esprit audacieux

consiste précisément dans la faculté de s'élever au-dessus des incertitudes et des contrariétés qui paralysent les ames faibles, de braver les dangers, de ramener habilement la fortune par la force et la ruse, et de déterminer enfin le destin en sa faveur par l'emploi de ressources nouvelles.

Napoléon portait dans le travail une facilité et une pénétration incroyables. Ceux qui l'environnaient parlaient avec étonnement de la marche systématique et de l'abondance de ses idées dans tout ce qu'il dictait à ses secrétaires et à ses adjudans. Des sujets qui remplissaient plusieurs pages, y étaient traités avec une méthode admirable. Ceux qui écrivaient sous sa dictée, surtout les sécrétaires, devaient être à même de répondre sur toutes sortes de demandes et de propositions relatives aux affaires politiques ou militaires. Lorsqu'il recevait des dépêches, il questionnait les officiers qui se trouvaient près de lui, sur la position des lieux mentionnés dans les dépêches, avant qu'ils pussent savoir si ces lieux étaient en Silésie, en Espagne ou ailleurs. Ce n'était qu'après avoir jeté un regard sur la signature de celui qui avait envoyé la dépêche, qu'on pouvait deviner ce que Bonaparte voulait dire, et lui indiquer sur la carte ce qu'il demandait. Il lui arrivait très-rarement d'ajourner un travail: cependant quelquefois il remettait au lendemain des affaires qu'il ne lui convenait pas de traiter pour le moment, et il

ordonnait de les reproduire. S'il rencontrait un courrier en route, souvent il s'arrêtait; et alors Berthier ou Caulincourt s'asseyaient par terre, pour écrire ce que Bonaparte leur dictait, pour être adressé aux commandans des différens corps. Ensuite on envoyait tous les officiers de différens côtés, de manière que souvent il n'en restait presque aucun auprès de lui. Lorsqu'il attendait des nouvelles de ses généraux, et qu'on présumait que quelque bataille pouvait avoir eu lieu, il était dans la plus vive inquiétude, et au milieu de la nuit, il faisait appeler un ou plusieurs de ceux qui travaillaient dans son cabinet : *Appelez d'Albe ; que tout le monde s'éveille !* s'écriait-il. Cela arrivait toujours vers une ou deux heures du matin : car durant la campagne, il se couchait de très-bonne heure, c'est-à-dire, à huit ou neuf heures, aussitôt qu'il avait diné. Son lit de campagne le suivait par-tout sur des mulets, et on le dressait dans les petits endroits où il n'y avait pas les meubles nécessaires. Aussitôt que sa chambre était prête, très-rarement il dormait une heure dans la journée; cela n'arrivait que lorsqu'il avait été épuisé de fatigue, pour avoir passé la nuit au bivouac. Ce fut au retour de Neumarck et après la conclusion de l'armistice, que Napoléon dormit à Gœrlitz, peut-être la seule fois de l'année, pendant dix heures de suite, depuis neuf heures du soir jusqu'à sept

heures du matin, sans interruption, et sans appeler aucun de ses gens. C'était un événement presque inouï, à ce que ses domestiques assurèrent, et ce qui prouve que cette circonstance l'avait délivré, du moins momentanément, de toute espèce de souci. Mais le jour suivant n'en fut que plus fatigant, Bonaparte était en voiture: après avoir jeté par la portière différens écrits, il examina avec Soult et d'autres généraux une grande partie, ou du moins les points les plus importans, du champ de bataille de Wurschen, ce qui dura jusqu'à sept heures du soir. Il fallait très-souvent, que le grand écuyer travaillât avec lui la plus grande partie de la nuit. Une autre fois, ayant commencé à dicter à deux heures du matin, il travailla jusqu'à quatre heures, et se coucha de nouveau. Le travail le plus pénible, celui de mettre au net ce qui avait été écrit en chiffres, restait à faire aux secrétaires. Souvent il travaillait la nuit toute entière; Rustan lui apportait le café, et il se promenait dans son cabinet, bien éclairé, en robe de chambre, et ayant la tête enveloppée dans un mouchoir de soie bigarré, qui avait l'air d'un turban. Il parlait ou il dictait sans cesse. C'était alors que les officiers et les généraux recevaient leurs ordres; et lorsqu'il avait ainsi laissé passer le temps du repos, vers la pointe du jour il prenait un bain pour se fortifier. Mais cela arrivait rarement. Habituellement il travaillait depuis

deux jusqu'à quatre heures du matin ; ensuite, il reposait, ou il méditait pendant une couple d'heures. Son carrosse de voyage était disposé de manière à ce qu'il y pût dormir et s'étendre sur des matelas. Entre le siége qu'il occupait et celui de Berthier, il y avait quelque différence; ensorte que celui qui l'accompagnait ne pouvait pas se coucher. Habillé en uniforme, et la tête enveloppée dans un mouchoir bigarré, il pouvait dormir en voiture comme s'il eût été dans son lit. L'intérieur de sa voiture avait une quantité de tiroirs fermés à clef, et contenant les nouvelles de Paris, des rapports qui n'avaient pas encore été ouverts, et des livres. Vis-à-vis de Napoléon était placée la liste des endroits où les relais étaient prêts; et une grande lanterne accrochée sur le derrière de la voiture en éclairait l'intérieur, tandis que quatre autres lanternes répandaient leur éclat sur la route. Les matelats, que Rustan arrangeait, étaient emballés avec adresse dans la voiture, et au-dessous du magasin étaient casés quelques flambeaux de réserve. Rustan, tout seul, était assis sur le siége, et six gros chevaux limosins, conduits par deux cochers, tiraient le carrosse, qui était simple, vert, à deux places et bien suspendu.

L'habit de Napoléon, simple et propre, est si connu par les gravures et les portraits qu'on a faits de lui, qu'il serait inutile d'en parler. Je

dirai ici seulement, qu'on se trompe, si l'on croit que lors d'une bataille il portait toujours sa redingote grise par superstition, ou pour se rendre méconnaissable. Dans l'été, ou lorsqu'il faisait beau, il portait comme à l'ordinaire, même dans les batailles, son uniforme vert avec le crachat de la légion d'honneur; mais lorsque le temps était froid ou humide, il avait par-dessus l'uniforme cette redingote grise connue de tout le monde. Je l'ai vu une seule fois couvert d'un manteau bleu, dont le collet était brodé d'or à quatre couleurs, et l'on prétend que c'est le même qu'il portait dans le temps qu'il était général de la république. Il s'était fait faire à Dresde, pendant l'armistice, un autre habit du *matin*, bleu, moderne et simple. Napoléon ne se servait qu'à regret de l'un et de l'autre. Le jour qu'il avait choisi lui-même pour son jour de naissance, il paraissait à la grande parade avec le grand uniforme de sa Garde, bleu et rouge, brodé d'or; ce jour excepté, il était toujours habillé de même; et lorsque l'incendie de Rossnig eut consumé le peu d'habits qu'il avait avec lui, il n'avait même pas de quoi changer, et il fut obligé de se faire faire à Breslau quelques culottes à la hâte : on voit par là, que le grand maître de sa garde-robe n'avait pas beaucoup d'occupation.

Napoléon n'était pas monté en chevaux comme un empereur aurait dû l'être; il en avait environ

huit ou neuf pour son propre usage, dont le meilleur et le plus beau était un cheval bai, de race arabe, avec la queue et la crinière noires. Plusieurs officiers auraient été honteux de monter les autres; ils étaient petits, sans extérieur, mais commodes et sûrs, presque tous chevaux entiers, et avec la queue longue. Outre le cheval bai, il avait encore très-souvent deux alezans et deux blancs (1). Comme il n'était pas bon cavalier, tout ceux qui par accident s'approchaient de lui étant montés sur une jument, devaient prendre garde que Napoléon ne leur fît vider l'arçon par l'effet des cabrioles de son cheval. Peu de temps avant de quitter Dresde pour la dernière fois, il lui arriva un accident fort bizarre : il était sorti à cheval pour se promener ou pour faire une reconnaissance; son cheval s'abattit dans la rue de Pirna, quoiqu'il allât au pas, de manière qu'il resta quelques minutes couché par terre, jusqu'à ce que

(1) Un de ces derniers, dont le roi de Saxe lui avait fait cadeau, était revenu heureusement de la campagne de Russie, en 1812; comme il n'y en avait guère à l'armée, les Français faisaient un grand cas des chevaux qui avaient survécu à la terrible catastrophe. *C'est un cheval de Moscou*, était le plus grand éloge qu'on pouvait donner à un cheval. On les payait fort cher. La perte que les généraux ont essuyée à cette retraite est immense.

Caulincourt et d'autres arrivèrent pour l'aider à se relever; il resta tranquillement et paisiblement à pied, le visage tourné vers sa suite, jusqu'à ce qu'on lui amenât un des chevaux de main qui étaient derrière l'escorte. Quelques personnes ont regardé ce singulier accident comme un présage frappant de sa chute.

Il laissait aller nonchalamment son cheval au pas ou au petit trot, et lui-même se laissait porter, plongé dans ses réflexions. Son cheval était accoutumé à suivre les deux chasseurs ou officiers d'ordonnance qui le précédaient. Napoléon aimait passionnément marcher à travers champs, sans que personne sût où il allait. Les chasseurs de la Garde s'étaient tellement familiarisés avec cette habitude, qu'à la première direction que Napoléon prenait, ils connaissaient parfaitement l'endroit vers lequel il se dirigeait. Il aimait tellement les chemins de traverse, et les sentiers, que plusieurs fois se trouvant dans des endroits montueux ou dans des chemins impraticables, il était obligé de mettre pied à terre; c'était toujours une chose désagréable pour lui, que d'entendre parler de difficultés ou d'impossibilités: *on ne peut pas!* disait-il avec un ris moqueur, et il ne renonçait ordinairement à son projet que lorsqu'il était convaincu lui-même de l'impossibilité d'avancer. Lorsque le chemin était marécageux ou malaisé, le grand écuyer le devançait

de quelques pas, pour examiner le chemin sur lequel Napoléon devait le suivre. Lorsqu'il arrivait à quelque endroit qui lui était devenu désagréable ou odieux à cause de quelques pertes, il le traversait au train de chasse. J'ai observé cette particularité, sur-tout pendant la retraite sur Hainau, où les deux bataillons sous les ordres de Ney ont été anéantis; à Markersdorf, où Duroc fut tué; à Reichenbach, et plus tard à l'endroit qu'on appelle le Cavalier-Saxon entre Bischoffs-Werda et Bautzen. Dans ce dernier lieu, un convoi français de munitions, composé de soixante-dix voitures, qui était alors de la plus grande importance pour l'armée, fut surpris par les cosaques, qui les firent sauter en l'air. Il fût facile de remarquer la mauvaise humeur de Napoléon, lorsque le lendemain, passant sur cette même route, il entendit le rapport de l'officier qui lui donna les détails de ce malheureux événement. En voyant les premiers débris qu'il trouva à la sortie du bois, il piqua son cheval et le mit au grand galop; en se détournant de la route, un petit chien qui se mit à aboyer après son cheval, le mit dans une telle fureur, qu'il tira un de ses pistolets et voulut tuer le chien. Le pistolet ne prit pas feu, et il le jeta dans l'excès de sa colère. Rustan accourut ramasser le pistolet, et le remit à sa place: alors on partit au grand galop, et tout se passa dans le plus grand silence.

On voit par ces bagatelles, que la passion prédominait toujours, et que Napoléon, poussé par l'effervescence du sang méridional, ne pouvait renier son origine. Quelquefois on le voyait le visage serein, et chemin faisant il chantait ou prononçait quelques mots italiens en forme de récitatif; il s'amusait aussi avec le prince de Neuchâtel, un de ses maréchaux, ou avec le roi de Naples: lorsqu'il était de bonne humeur et tranquille, il parlait à ses généraux d'un ton confidentiel et complaisant. Quelquefois il criait d'un ton amical : *Berthier, ou grand Mortier* (Mortier était d'une grande taille, et aurait pu se présenter comme chef de file de sa Garde); mais il prenait un autre ton lorsqu'il s'agissait d'affaires de service, car alors il disait, *le prince de Neuchâtel, le duc de Trévise*, etc.

Il s'exprimait laconiquement; quelquefois il était inintelligible, parce qu'il coupait certains mots. Lorsque quelque soldat lui présentait une pétition, ou lui était recommandé, la question qu'il adressait à chacun était ordinairement: *Combien de service?* Lorsqu'il voulait s'orienter dans quelque plaine vaste, et qu'il voulait connaître l'étendue ou l'importance de quelque endroit relativement à ses entreprises, sa demande était: *Combien d'ici à N...? Quelle population?* Malheureusement il arrivait plusieurs fois que ce rapport, souvent inexact, servait de règle

pour déterminer les logemens militaires, les réquisitions, les fournitures, les garnisons, etc. Il fixait toujours les yeux sur celui qui lui parlait, comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de ses pensées. On ne pouvait pas lui répondre assez vite; par conséquent il devait s'impatienter de ce qu'on était obligé de lui faire traduire tout ce qui n'était ni français ni italien. Un grand nombre de personnes se sont imaginées quoiqu'à tort, qu'il comprenait l'allemand, et qu'il le parlait même un peu; mais je ne m'en suis jamais aperçu, et je crois au contraire qu'il n'en était rien. Ne fût-il question que d'une réponse insignifiante ou de détails donnés par des gens du peuple, auxquels Napoléon adressait des questions, il en voulait tout de suite deviner le sens, et il interrompait l'interprète, en lui disant, d'un ton qui annonçait l'impatience: *Qu'est-ce qu'il dit?* Cependant il préférait le retard que causait l'interprétation (souvent c'était Caulincourt qui s'en chargeait, car il parle assez bien l'allemand), plutôt que de se laisser vexer (si l'on nous permet cette locution triviale) par ceux qui lui parlaient en écorchant le français. Ces ignorans étaient presque toujours interrompus par l'ordre de parler allemand. Ce qu'il y avait de plus singulier et de plus comique, c'était la manière dont il prononçait les noms des lieux qu'on devinait, d'après les circons-

tances ou par la position, plutôt qu'on ne la reconnaissait. Il disait, par exemple, *Siss* pour *Zeitz*, *Oghirsch* pour *Hochkirch*, etc., comme font tous les Français, qui croiraient au-dessous de leur dignité d'apprendre la manière de prononcer d'après l'usage national. Celui qui a surmonté les difficultés de sa langue maternelle n'a pas d'idée de ce qu'il en coûte aux étrangers pour les vaincre; mais, très-certainement, le Français, par trop de prédilection pour sa propre langue et trop de mépris pour les autres idiômes et pour les autres nations, se donne trop peu de peine pour les apprendre, et prétexte, à dessein et par préjugé, des obstacles que sa bonne volonté ferait disparaître. On trouvait rarement un officier d'un grade supérieur parlant couramment la langue allemande; la grande majorité ne l'entendait que peu ou même pas du tout.

Lorsque Napoléon passait la nuit dans une ville, Berthier logeait toujours dans la même maison, et le grand écuyer tout près de lui. Le préfet du palais, ou un fourrier de la cour, allait en avant, pour faire toutes les dispositions nécessaires. Avant l'arrivée de Bonaparte, on affichait une liste, dans le salon de service, indiquant les logemens de toutes les personnes attachées à la cour. Elle contenait ordinairement:

Le prince de Neufchâtel, au palais;

Le grand maréchal, Le grand écuyer,	au palais;

Le duc de Dalmatie,
Le comte de Lobau,
Le comte de Narbonne,
Le duc de Plaisance,
Le général Drouot,
Le général Flahault,
Le général Corbineau,
Le général Dejean,
Le général Durosnel,
Le général Hogendorp,
Le général Pac,
Le général Korsakoursky;
Le général Guyot, commandant des guides;
Le comte de Beausset, maréchal du palais;
Le baron de Canouville, préfet du palais;
Le comte de Turenne, chambellan, grand maître de la garde-robe;

Le Baron de Mesgrigny, Le baron Lennep,	écuyers de Napoléon;

M. Yvan, médecin de la maison,
Le baron d'Albe,
Deux officiers du bureau topographique, Lamotte, Duvivier;
Le baron Fain, premier secrétaire du cabinet de Napoléon;

M. Mounier, M. Jouanne,	secrétaires du cabinet;

M. Lorgne d'Ideville, secrétaire interprète de Napoléon;

Le baron Gourgault, chef d'escadron, premier officier d'ordonnance;

Les officiers d'ordonnance;

M. Vasowitz, officier polonais, interprète;

Deux officiers saxons,

Le colonel Mecquenem, commandant des gendarmes d'élite;

Les pages, Devienne, Saint-Pern, Mortarieu, Féréri;

Deux fourriers du palais;

Quatre médecins de la cour;

Le payeur de la couronne.

Un commissaire allait presque toujours en avant pour acheter tous les vivres nécessaires pour la maison de Bonaparte: viande, légumes, volailles, œufs, vin, etc. La table lui était donnée à ferme; et par-tout où Napoléon s'arrêta, même en Silésie, tous les objets de consommation étaient payés comptant; plusieurs des maréchaux, au contraire, quoique fort en état de payer, se faisaient tout fournir par réquisition : ce qui excitait des plaintes, même de la part des officiers français. On n'avait besoin que de quatorze voitures pour transporter toutes les provisions de la maison de Bonaparte; et, comme les moyens de transport étaient très-rares, et que dans certains endroits on n'en

trouvait point du tout, la table des maréchaux, qui était pour les officiers, n'était servie qu'avec de mauvais vin du pays, acheté dans l'endroit même, et souvent avec de la bière ou de l'eau. Quant aux plats, on tâchait d'en avoir toujours le même nombre; mais si les pommes de terre ou la vinaigrette venaient à manquer, la suite même de Napoléon éprouvait les angoisses de la faim; car souvent le pain était la denrée la plus rare, et on n'en pouvait pas trouver pour les domestiques. Dans les endroits où l'on pouvait avoir quelque chose, on tâchait donc de faire quelques provisions, et de remplir les paniers dont les mulets étaient chargés, afin d'être en mesure pour un séjour de la cour dans un village, ou pour un bivouac.

Dans ce dernier cas, on dressait cinq tentes, dans l'endroit que Napoléon avait désigné lui-même tout près, ou au milieu de sa Garde. Ces tentes étaient de toile avec des raies bleues et blanches, ou d'une espèce de coutil. Deux étaient attachées l'une à l'autre, dont une était la demeure et l'autre le cabinet de travail de Bonaparte. Les grands officiers mangeaient et dormaient dans la troisième, d'après l'ordre qui a été indiqué en parlant de la distribution des tables; la quatrième était destinée aux officiers de grade inférieur; ceux qui n'avaient point de place restaient auprès du feu de bivouac. Enfin, la cin-

quième était destinée au prince de Wagram, comme logement, et comme cabinet de travail. C'était lui, qui après Napoléon jouissait des plus grandes prérogatives et de tous les honneurs. Tout le monde en parlait avec estime : malgré son âge déjà avancé, son activité et sa vivacité étaient extraordinaires ; mais il paraît que dans cette campagne, les officiers qui composaient son état-major n'étaient plus aussi habiles et aussi expérimentés que ceux dont on l'avait vu entouré autrefois, quoique le général Monthion, qui en était le chef, jouît d'une grande réputation. Au total, l'armée, dans cette campagne, était une machine trop compliquée et trop imparfaite, pour qu'on eût pu établir de l'ensemble. Les créations de places, les réformes, le renouvellement des approvisionnemens ; en un mot, la multitude des mouvemens qui survinrent plus tard, firent naître des difficultés que toute l'autorité de Napoléon ne pouvait pas toujours surmonter. Berthier faisait tout ce qui dépendait de lui pour maintenir l'ordre ; mais il paraît qu'il n'était pas assez soutenu. Le nombre de ses officiers, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de polonais, était plus considérable que celui des adjudans de Napoléon ; mais ils étaient presque tous continuellement en mission. Bonaparte lui avait accordé comme une distinction spéciale, une garde particulière de soldats indigènes de la principauté

de Neuchâtel : ils se distinguaient par le mauvais goût de leur uniforme, car on ne verra sans doute jamais reparaître une infanterie légère en habit court, couleur d'écrevisse, avec des paremens rouges. Le vieux général paraissait souvent se plaire à des singularités que tout le monde remarquait; ses officiers portaient toujours pour signe distinctif, des vestes et pantalons écarlate : le prince même paraissait vouloir imiter son maître, par le choix d'un chapeau petit et simple, qu'il portait à la façon de Napoléon ; et par la suite on le prenait assez souvent pour Bonaparte, à qui il ressemblait par la tournure, sur-tout lorsqu'il était en voiture. Toujours vif, il allait grand train à cheval, et était toujours bien monté ; ce qui s'accordait parfaitement avec ses fonctions de grand veneur. Il aimait passionnément la chasse, au point que, quand une vieille corneille lui passait au-dessus de la tête, il laissait tomber les rênes même en galoppant, et faisait mine de lui lâcher un coup de fusil. Malgré tout son zèle pour le service, et le ton sérieux avec lequel Berthier parlait à ses subalternes, je ne l'ai jamais vu impoli, ni grossier comme d'autres grands seigneurs français, et comme Bonaparte lui-même. Son ton envers celui-ci approchait d'une certaine familiarité ; mais lorsque Napoléon le faisait appeler, il prenait un air très-respectueux ; et quand Napoléon lui

donnait des ordres, il marchait quelque temps le chapeau à la main. Au reste, il était son compagnon inséparable en voiture, à table, dans les promenades à cheval, et dans les batailles.

On peut juger combien Napoléon imposait à ceux qui l'entouraient, par sa manière d'être avec ses plus proches parens. Il les avait rendus grands et puissans; mais il n'en était pas moins en quelque sorte redoutable pour eux, à moins que, comme son frère Lucien, ils ne lui opposassent de la fermeté et de l'indépendance. Bonaparte ne faisait pas le moindre cas du ci-devant roi de Westphalie, Jérôme; celui-ci ne figurait que comme un courtisan, pendant son court séjour à Dresde, lorsqu'à l'époque de l'armistice, il y vint saluer le chef tout-puissant de sa famille.

Napoléon témoignait plus d'estime au roi de Naples, dont il appréciait la valeur comme commandant d'un corps, sur-tout de cavalerie: le prince Murat, malgré son costume théâtral, emprunté de tous les siècles, et qui ne s'accordait guère avec la dignité d'un souverain, n'en était pas moins, peut-être comme général de cavalerie, le premier de toute l'armée française (1). Son

(1) Lorsqu'en 1796 Napoléon commandait l'armée d'Italie, le citoyen Murat était son adjudant: il contribua beaucoup au succès des batailles de Millesimo et de Montenotte; ce qui fut avoué par Bonaparte lui-même.

coup d'œil perçant, son habileté à juger des positions et des forces de l'ennemi; son intrépidité calme dans les plus grands dangers et sur les points les plus exposés, ainsi que sa contenance guerrière, sa taille forte et régulière, et son allure noble et ferme sur de beaux et vigoureux coursiers, tout contribuait à lui donner l'aspect d'un héros. A la tête de sa cavalerie il ne craignait aucun danger, et se jetait au milieu des ennemis dans toute la force du terme. Je citerai ailleurs un exemple de sa bravoure héroïque, à la journée mémorable de Leipsic. Napoléon connaissait, comme nous l'avons dit, les talens distingués de Murat: c'était lui qu'il employait, conjointement avec Ney, dans les circonstances les plus critiques. Appelé pour la seconde fois du plus beau pays de l'Europe civilisée, Murat devait aider à finir une guerre dont les intérêts lui étaient tout-à-fait étrangers; cette guerre, même avec l'issue la plus favorable, ne pouvait lui procurer aucun agrandissement, et pouvait au contraire épuiser les forces de son royaume, en aliénant de lui ses sujets, qui avaient toujours eu à se louer de son humanité, et au milieu desquels il avait vécu jusqu'alors satisfait. Napoléon paraissait faire un grand cas de son opinion, lorsqu'il se rendait sur un terrain qui avait déjà été inspecté par le roi de Naples. Je l'ai remarqué moi-même, ayant eu souvent l'occasion d'être

témoin de leurs conservations confidentielles. La franchise et le ton résolu du roi, son air toujours serein, dégénéraient quelquefois en une espèce d'insouciance; le zèle et la précision avec laquelle il s'acquittait de toutes ses missions, convenait beaucoup à Bonaparte, qui semblait goûter beaucoup de plaisir dans sa conversation. La bonne humeur de Murat ne se démentait jamais; même au milieu des affaires les plus sérieuses, il avait toujours le mot pour rire; mais il ne semblait être considéré de Bonaparte, que sous le rapport militaire. Aussitôt qu'il était question de politique, et que Napoléon s'en occupait avec ses diplomates, le duc de Bassano ou Caulincourt, Murat se retirait, et on voyait clairement qu'il ne voulait pas s'en mêler, soit par modestie, soit par dégoût. Cependant il semblait s'accorder avec Caulincourt pour blâmer plusieurs démarches de Napoléon. Dans les combats et pendant les marches, Napoléon se tenait vis-à-vis de lui et formait avec lui, quant à l'extérieur, un constraste si frappant, qu'on avait de la peine à s'empêcher de rire. S'occuper de circonstances aussi peu importantes dans la vie humaine, que les détails de l'habillement, paraît un soin peu digne d'un lecteur et d'un écrivain éclairés; cependant, comme j'écris plutôt pour amuser que pour instruire, et qu'on connaît le costume de tous les capitaines célèbres ou celui des souverains, depuis Saül

jusqu'à Charles XII, etc., par les portraits et les descriptions qu'on en a faits, on fera ici quelque mention de Napoléon avec son petit chapeau à trois cornes, sa redingote grise, sa petite taille, son gros ventre, ses chevaux sans apparence, sa mauvaise tenue à cheval, en le comparant avec son beau-frère, qui, marchant à sa gauche, attirait et fixait les regards des curieux, par sa taille, par son costume brillant, et par les riches harnois de son cheval; sa figure, ses beaux yeux bleus, ses gros favoris, ses cheveux noirs bouclés, qui tombaient sur le collet d'une *kurtkâ* (habit à la polonaise), dont les manches étroites avaient une ouverture au-dessous de l'épaule, excitaient l'attention. Le collet de son habit était richement brodé en or. L'habit était serré par une ceinture dorée, à laquelle pendait un sabre léger, droit et à lame étroite, à la manière des anciens Romains (sans branche ni garde). Le manche était d'un très-beau travail et garni en brillans, et, à ce que j'ai entendu dire, des portraits de sa famille. Ce prince portait ordinairement un pantalon large couleur de pourpre ou de sang, dont les coutures étaient garnies en or, et des bottines de peau jaune ou de nankin. L'éclat de cette parure était encore rehaussé par un grand chapeau à trois cornes garni de plumes blanches d'autruche, avec une large bordure d'or, un grand plumet également composé de quatre grandes plumes d'au-

truche qui divergeaient vers les quatre points cardinaux, et au milieu desquelles s'élevait une magnifique plume de héron. Les harnois, avec de beaux étriers dorés, étaient faits à la hongroise ou à la turque; le cheval était couvert d'une housse traînante, bleu de ciel, ou couleur de pourpre, richement brodée en or; la bride était magnifique. Il faut avouer que ce mélange de polonais, de suédois, d'espagnol, de romain, de turque et de napolitain, malgré tout son éclat, n'annonçait aucun goût. Cet amalgame d'ancien et de moderne ne trouvera sûrement point d'imitateur, même sur le théâtre. Par-dessus les habits dont nous venons de parler, le roi de Naples portait, lorsqu'il faisait froid, une superbe pelisse de velours, couleur vert foncé, garnie de fourrure de zibeline. La livrée de ses domestiques, écuyers et pages, était aussi rouge foncé, ou bleu de ciel. Il avait l'air de préférer à toute autre couleur celle de son beau ciel d'Italie. Aussi, lorsqu'il se trouvait à portée de l'ennemi, les batteries étaient-elles toujours dirigées contre lui. Du moins, on en a vu un exemple frappant dans une affaire près des bords de l'Unstrut, lorsque les batteries des alliés, placées sur une hauteur assez escarpée, dirigèrent le feu le mieux nourri sur le point où était le roi de Naples, à côté de Napoléon.

On disait que Bonaparte, malgré son goût

personnel pour la simplicité, aimait assez que sa suite parût avec un éclat qui frappait tous les yeux dans les parades, et lorsque tout était tranquille. Son état-major et ses adjudans étaient bien payés; les officiers d'ordonnance recevaient des gratifications, pour se défrayer, à la fin de chaque campagne et de chaque voyage; cependant on vit au quartier général, durant la guerre, beaucoup d'uniformes usés, sans que cette négligence eût été remarquée ou réprimandée

Maret, duc de Bassano, était, en sa qualité de ministre des affaires étrangères, le premier et presque le seul employé civil qui accompagnât Napoléon pendant toute la campagne. Lorsqu'on était en marche, ou lorsqu'il venait à la rencontre de Napoléon, on le voyait à cheval. Quoique les Français n'aient point égard à la différence des conditions, il n'assistait jamais à aucune bataille. Sa tournure annonçait un homme de cour et d'état, qui joignait aux détours les plus fins de la politique la souplesse et l'amabilité des anciens Français. Son extérieur agréable et plein de dignité lui était très-favorable. La figure et les manières de Fouché, duc d'Otrante, annonçaient la ruse et la finesse. Il s'est arrêté peu de temps à Dresde pendant l'armistice; il en partit pour les provinces Illyriennes.

Outre ces deux derniers, le comte Daru était, parmi les employés qu'on peut assimiler aux em-

ployés civils, celui qui, en sa qualité d'intendant du royaume de Saxe, travaillait le plus souvent avec Bonaparte. (1)

Le grand porte-feuille qui le suivait, contenait plus d'un fléau pour le malheureux pays (2).

---

(1) M. Daru étant fort maltraité par l'auteur, nous avons cru devoir supprimer le portrait satirique d'un homme vivant qui n'est plus en place.

(1) Si l'on voulait mettre à profit les ressources d'un pays aussi riche, ressources que l'industrie particulière de ses habitans rendaient encore plus considérables, on aurait dû introduire une économie plus sage. Il aurait fallu, même pendant l'armistice, employer les soldats à la moisson, et en distribuer le produit avec le plus grand soin. Mais on gaspilla honteusement les produits de la Saxe. Les soldats regardaient le paysan laborieux comme un esclave, que ceux qui ravageaient sa propriété ne pouvaient assez pressurer. Ce que la Saxe a produit et perdu dans cette campagne destructive, est incalculable : pour s'en former une idée, il faut d'abord établir que la Saxe (chose étonnante) a nourri environ un demi-million de soldats pendant six mois ; qu'une quantité immense de comestibles a été détruite ; et qu'après la dénonciation de l'armistice, toutes les parties du pays qui ont été traversées par les armées, ou qui sont devenues le théâtre de la guerre, furent tellement épuisées, que les habitans se virent contraints d'acheter dans les pays voisins, en Silésie, en Franconie, en Bohême, non-seulement les grains nécessaires pour leur nourriture, mais aussi les semences pour leurs champs. D'un autre côté, il faut

L'armée de Napoléon était presque entièrement répartie dans les différentes provinces de

---

avouer que la récolte, sur-tout dans certains endroits, malgré l'humidité de la saison, surpassa l'attente générale. Dans les environs de Dresde, et dans plusieurs autres localités, la récolte du bled fut très-abondante; celle des fourrages ne le fut pas moins; celle des pommes de terre donna un excédent tel, que les provinces qui avaient souffert moins que les autres pendant la guerre, se trouvaient à même de fournir les semences aux autres contrées plus malheureuses. Les arbres fruitiers fournirent une nourriture journalière à des milliers de Français qui aimaient beaucoup les fruits. A la fin de l'automne, lorsque le commerce commença à se ranimer, et que les grandes routes étaient couvertes de voitures, on vit une quantité prodigieuse de fruits au marché de Freyberg, et d'autres qui furent dirigés vers les pays de montagnes. On remarqua dans cette occasion, comme dans toute autre, que la Providence n'envoie jamais un fléau qui ne soit accompagné ou suivi de quelques consolations, et de quelque soulagement, tant pour les individus que pour les peuples. Cette vérité a été démontrée, et a beaucoup contribué à soulager les malheureuses victimes d'une injuste guerre. Tandis que des milliers de propriétaires qui, en d'autres circonstances, sacrifiaient les intérêts de l'humanité à la soif de l'or, perdirent en peu de jours leurs provisions et même une partie de leurs biens. On en vit plusieurs, réduits à la mendicité, qui depuis long-temps était devenue le partage de leurs infortunés voisins. Mais ni le soulagement des uns, ni la juste punition des autres, ne sont des excuses pour les ambitieux qui ne craignent pas d'attirer

la Saxe; la vieille et la jeune Garde à Dresde, dans les environs et sur la rive droite de l'Elbe, depuis la Lusace jusqu'aux environs de Mülhberg et de Torgau. Une grande partie de l'armée était en Silésie et sur la frontière de ce pays et de la Saxe, dans des cantonnemens très-resserrés (1).

Les Polonais étaient près de Zittau, le septième corps d'armée à Goerlitz et dans les environs; le corps de Marmont et la cavalerie du géneral Latour-Maubourg, autour de Sagen et de Freystadt. Quoique cette distribution ait subi peu de changemens, je n'en ai jamais connu les détails. Il était très-difficile pour un

---

sur les peuples tous les fléaux que produit la guerre. L'observateur, qui aime à réfléchir, trouve dans ces catastrophes la preuve de cette triste vérité, démontrée par l'histoire, que chaque génération a besoin de quelque secousse, pour apprendre, à l'école de l'adversité, à apprécier les temps de bonheur. Depuis vingt-cinq ans, presque toutes les nations ont passé par ce purgatoire; la Saxe, dont on vantait la prospérité, a été la dernière contrée qui ait avalé le calice d'amertume. Elle a souffert plus que les pays voisins, sans doute, parce qu'elle se trouvait dans un degré plus élevé de richesse et de culture.

(1) Le corps du prince Poniatowski avait traversé la Gallicie, était entré en Bohême, avec l'agrément de la cour d'Autriche, et était arrivé dans la Lusace supérieure par la route de Gabel.

étranger de recueillir au quartier-général les plus simples renseignemens sur la répartition et le cantonnement des troupes, à moins qu'il ne pût en juger par lui-même. Les officiers de l'état-major général, à peu d'exceptions près, n'avaient, à cet égard, que des connaissances partielles; l'ensemble leur était inconnu.

Pendant l'armistice, Napoléon vivait à Dresde de manière à pouvoir vaquer librement à ses affaires, et jouir en même temps de l'agrément que lui offrait son palais, qui donnait sur un grand jardin. En général, son genre de vie était plutôt simple que fastueux : car, excepté les revues journalières des troupes nouvellement arrivées, celles d'une partie de sa Garde, et le plaisir du spectacle, il n'y avait aucune autre distraction. Les jours exclusivement consacrés au travail de cabinet, la plus grande tranquillité régnait dans le palais : aussi sans la Garde impériale, qui annonçait le séjour d'un monarque, à peine aurait-on supposé que ce fût la demeure d'un riche particulier. Les personnes qui lui étaient indispensables pour le travail, étaient celles qui l'approchaient de plus près. Berthier, Caulincourt, deux secrétaires et le colonel d'Albe, avec ses cartes, avaient leurs appartemens dans le palais; et Napoléon n'avait, en quelque sorte, qu'à faire un signe pour les faire venir près de lui. Il était logé et travaillait dans l'aile droite; l'aile

Ce régiment n'avait été formé et réuni que depuis le 27 mai. Le commandant fut nommé colonel sur-le-champ ; Bonaparte y ajouta encore des promotions de grades pour neuf ou dix sujets. Dans ces occasions, les individus lui étaient présentés par le commandant ; il leur demandait le nombre de leurs années de service, les campagnes qu'ils avaient faites, et leur accordait aussitôt de l'avancement, choisissant souvent lui-même les sujets qu'il élevait en grade. Ensuite le commandant haranguait son régiment, lui présentait, *par ordre de S. M. l'empereur et roi*, les officiers avec leur nouveau grade, et terminait en leur donnant l'accolade, après quoi chacun se rendait à son poste, et on entendait encore une fois les cris de *vivat !* La vieille Garde, avec sa musique turque, bien complète, offrait chaque fois le plus beau coup d'œil. Elle était de huit mille hommes environ, formant deux régimens de grenadiers et deux de chasseurs. On se plaint de ce que cette troupe d'élite se permettait, à titre de Garde de l'empereur, des prétentions arbitraires et oppressives, sur-tout pour les logemens. Rien n'était assez bon pour eux, et on les accuse même de s'être livrés au pillage quand ils n'avaient à craindre aucune recherche.

Cependant il serait presque impossible de trouver ailleurs des soldats qui aient bravé la mort avec autant d'intrépidité et de courage,

tué pour ce passe-temps militaire, et son étendue était telle, qu'à la grande parade du 10 août, on y vit environ 15 à 18,000 hommes. Napoléon n'avait que cent pas à faire pour s'y rendre à cheval; il pouvait même traverser une allée et un passage du jardin du comte Wallwitz, vis-à-vis son palais, et où demeurait le maréchal Soult. Quand Bonaparte arrivait, il mettait pied à terre; et les troupes qui defilaient devant lui le saluaient trois fois par les cris accoutumés. Presque tous les jours, il arrivait de l'intérieur de la France, pour compléter l'armée, de nouvelles troupes; d'immenses colonnes du train, de charriots d'une forme nouvelle, avec de nouveaux attelages, de nouveaux harnois, des effets d'habillemens neufs, de nouveaux détachemens de grosse cavalerie et de cavalerie légère, mais le tout dans un état incomplet, quoiqu'on n'eût rien épargné pour ce qui concerne l'armement. Les nouvelles pièces d'artillerie et les nouveaux régimens d'infanterie arrivèrent successivement depuis le 16 juin, pendant un mois tout entier. On voyait clairement qu'on n'avait négligé ni dépenses, ni efforts pour se procurer ces renforts, et la seule infanterie prouvait combien peu de temps il fallait pour prendre une certaine tournure militaire. On vit entr'autres un régiment de nouvelle création passer la revue avec une assurance et une prestesse extraordinaires.

d'honneur française arriva un peu tard, et fut répartie dans les autres régimens de la Garde. Chaque parade était terminée par la revue de plusieurs corps de la cavalerie de la Garde, qui défilaient au trot ou au galop, sous les ordres du général Guyot, commandant des escortes impériales. Bonaparte montrait son impatience même dans ces occasions ; au lieu d'attendre l'approche de quelques divisions, il se hâtait d'aller à leur rencontre. Le comte de Lobau recevait de lui les ordres pour les évolutions qu'il commandait à cheval.

Dès que la cavalerie avait commencé à défiler, Napoléon rentrait pour travailler, ou faisait le tour de la ville à cheval : ces promenades avaient pour objet la fortification de Dresde, et l'érection de plusieurs nouvelles redoutes dans les environs. Il visita plusieurs fois le camp de la jeune Garde, qui s'étendait en demi-cercle à un quart de lieue de la nouvelle ville, depuis Kœnigsbruck jusqu'à la route de Bautzen. On y avait bâti des baraques solides et régulières, ce qui avait causé de grands dégâts dans le bois. En avant du camp on avait dressé un petit obélisque, sur lequel était placé le buste de Napoléon. Lorsque Bonaparte surprenait ainsi les soldats, ceux-ci continuaient leurs occupations, en gardant leur costume de camp, sans faire attention à sa présence. Lorsqu'il traversait l'Elbe, il passait ordi-

nairement l'un des deux ponts de barques, construits au-dessus et au-dessous du grand pont. Peut-être les préférait-il parce qu'ils étaient plus larges que celui de pierre, sur-tout comparativement à la partie qu'on y avait rétablie provisoirement pour remplacer ce qui avait été ruiné par l'explosion. Lorsque Napoléon était rentré au palais, tout était tranquille jusqu'au soir; alors il sortait plus ou moins tard, suivant que ses occupations le lui permettaient, et il revenait pour le spectacle ou pour le dîner. On sait que le dîner n'avait lieu que très-tard, à sept ou huit heures. Il dînait très-souvent, ainsi que pendant la campagne, avec Berthier seul, à moins qu'il n'y eût quelques convives de la famille royale de Saxe. Après dix heures, la tranquillité était rétablie, et tout le monde paraissait libre alors et affranchi de toute gêne. Peut-être Bonaparte travaillait alors tout seul avec un de ses secrétaires.

On s'était promis d'abord qu'il n'y aurait plus de fêtes au quartier général français; mais il y eut spectacle; et, à cet effet, Fleury et mesdemoiselles Mars et Bourgoin, etc., furent mandés de Paris. On jouait la comédie française sur un petit théâtre qu'on avait fait à la hâte dans l'orangerie du jardin Marcolini, contiguë au palais. Les représentations produisaient peu d'effet, à cause de la petitesse du local. De peur que la chaleur ne fût trop forte, on n'y invitait qu'une

centaine de personnes de la ville, qui, avec la maison de Bonaparte et la famille royale, composaient tout l'auditoire. Quelque temps après, Napoléon désira de voir des tragédies. Mademoiselle Georges revint de la Russie; Talma arriva aussi, et l'on joua quelques pièces de Racine et de Voltaire dans la salle de l'Opéra de la ville, où les comédiens français firent briller leur grand talent, que défigure d'ordinaire l'exagération. Mais cette manière outrée, que l'on croit convenable pour un théâtre très-vaste et devant un nombreux auditoire, manqua son effet sur une scène aussi rétrécie. Du reste, on remarquait une grande inégalité dans le jeu de ces acteurs; le trop petit nombre de sujets obligeant les comiques et les tragiques à paraître dans la même pièce. Quelques petits opéra italiens qu'on donna sur le petit théâtre de l'orangerie, quelques jours après l'arrivée de Napoléon, n'étaient pas de son goût, et furent discontinués. La petitesse du local, un choix tel que des morceaux dans des opéra tronqués, enfin l'accompagnement, étaient peu favorables au succès de ce genre de spectacle. Napoléon n'avait pas voulu de grand orchestre; il avait demandé un petit nombre d'instrumens, comme s'il eût été question d'exécuter quelques *quatuors*. Cependant, madame Sandrini et d'autres virtuoses distingués reçurent des applaudisse-

mens mérités. Les artistes français une fois arrivés. ils jouèrent exclusivement tantôt sur le petit théâtre, tantôt sur l'autre. Lorsqu'on jouait sur ce dernier, les billets d'entrée en étaient distribués de la part du comte de Turenne, directeur provisoire des plaisirs. Les spectateurs du petit théâtre étaient souvent choisis par Napoléon lui-même, sur une liste qu'on était obligé de lui présenter. Pendant les entr'actes, on distribuait des rafraîchissemens venant de l'office impérial. En général, l'administration de la maison de Bonaparte n'était point confondue avec la maison royale. Napoléon n'avait accepté que les individus les plus nécessaires pour l'éclat de sa cour, parmi les chambellans et gentilshommes de la chambre saxons, qui alternaient leur service.

Le spectacle était donc le seul amusement qui eût lieu pendant le séjour de Napoléon. On lui attribuait d'abord du goût pour les grandes promenades à pied, peut-être à cause de sa santé. Peut-être aussi son embonpoint et l'embarras des affaires s'opposaient-ils à cette distraction. On ne le voyait que dans cette partie du jardin qui était contiguë à ses appartemens. Quelquefois il se promenait en voiture; mais, comme tout en lui était systématique, et qu'il ne sortait jamais sans but, ses excursions avaient pour objet des reconnaissances topographiques et militaires; ce qui ne pouvait échapper à ceux qui

l'accompagnaient. Pour connaître plus exactement les environs de Dresde, il en parcourait tous les rayons, sur toutes les grandes routes, et dans toutes les directions, avec cette célérité et cette activité infatigable qui le caractérisent. Il commença par la grande route qui conduit en Bohême, et visita les environs du camp de Pirna, fameux dans l'histoire; ce camp, mis en communication avec le fort de Lilienstein, allait servir de boulevard contre les armées de Bohême, et le centre des mouvemens des troupes qui couvraient la pointe orientale de la Saxe. A cet effet, on établit des ponts de bateaux au-dessus et au-dessous de la petite ville de Kœnigstein, et l'on construisit de nouvelles routes pour maintenir les communications entre les deux bords de l'Elbe, et particulièrement celles des deux routes de Silésie et de Bohême par Stolpen, Lilienstein et Kœnigstein. Cette dernière place était déja si forte par sa position naturelle et par les derniers travaux faits à ses fortifications, qu'il n'y restait rien à faire, sinon un abattis d'arbres du petit bois, qui était à portée de l'artillerie. Lorsque Napoléon s'approcha de cette forteresse pour la première fois, étant arrivé au pont-levis inférieur, il fut étonné de voir ce rocher imposant, qui s'élevait perpendiculairement sur sa tête. La garnison, qui était sur les créneaux, regardait en bas, d'où on l'aurait prise pour une troupe

de marionnettes. *Ah!* s'écria-t-il en souriant et levant les yeux vers cette hauteur immense. Il avait l'air de craindre la peine de monter, et voulait revenir sur ses pas (1). Mais lorsqu'on lui dit que la forteresse lui offrirait un point de vue très-intéressant, et qu'il n'avait que deux cents pas à faire pour y parvenir, il prit courage, et observa, d'après le plan des environs, qu'il tenait en ses mains, et avec le plus grand intérêt, toute la contrée d'alentour, sur-tout cette malheureuse position où, au commencement de la guerre de sept ans, l'armée saxonne succomba à la famine.

Lorsque Bonaparte eut examiné les points les plus intéressans de la forteresse, et le puits, qui en est la rareté la plus curieuse, on lui proposa de le descendre dans une chaise à porteur. Il s'en défendit en souriant, prit congé d'une manière très-affable du commandant et des officiers, et accorda sur-le-champ trente jours de gage à toute la garnison à titre de gratification. Je ne me souviens pas de l'avoir vu aussi gai.

(1) En effet, il n'aimait pas à monter; et je ne puis admettre ce que dit l'auteur de la brochure intitulée *Dresde et ses revers, en* 1813, que Bonaparte était monté sur l'église de Sainte-Sophie pour y examiner si le temps devenait plus beau. Il courut, comme on va le lire, de grand matin, par un très-beau temps, sur le champ de bataille.

Les travaux et les fortifications que Napoléon fit faire au-dessous de Lilienstein (c'est un rocher escarpé vis-à-vis de Kœnigstein), ainsi que près de la petite forteresse de Stolpen, placée sur le sommet d'une montagne, avaient plutôt l'air d'une pure démonstration, calculée sur l'impression que devait faire le bruit de ce camp, que de devenir une véritable ligne de défense. De pareilles mesures pouvaient tout au plus être regardées comme des moyens d'entretenir, comme nous l'avons dit, la communication entre les deux bords de l'Elbe dans cette partie de la Saxe qui était exposée aux entreprises de l'ennemi. Des retranchemens au pied de Lilienstein, entre des masses de rochers et au milieu de bois de pins, ne pouvaient contenir que quelques milliers d'hommes, qui, n'ayant point de magasins, auraient bientôt manqué de vivres, et se seraient vus forcés, faute de puits, d'aller chercher l'eau, ce premier besoin de la vie, jusqu'à la rivière, dont le lit, dans cet endroit, est très-enfoncé; l'artillerie même ne peut que repousser l'attaque de l'ennemi, sans être à même de balayer les environs et les bords de l'Elbe, à cause de l'escarpement des pentes. Si l'on songe enfin que les troupes de Lilienstein étaient obligées de faire front dans toutes les directions, et que sur un terrain coupé, et privé de communi-

cations suffisantes, rien n'était plus facile que de les bloquer et de les contraindre à se rendre; on n'aura aucune peine à se convaincre que le fameux camp de Lilienstein ne pouvait servir qu'à une comédie faite pour briller dans le *Moniteur*, et donner le change aux alliés. Dans le fait, sur un terrain coupé, déjà occupé par de l'infanterie, on ne peut avancer qu'avec précaution, faute de pouvoir connaître les dispositions de l'ennemi; mais les généraux alliés étaient trop habiles et trop clairvoyans pour ne pas juger que tous les environs de Lilienstein, étant un point isolé, seraient perdus pour les Français, lorsque Dresde, attaquée de l'autre côté, aurait été forcée de se rendre. Dans une telle position, une masse peu nombreuse n'aurait pu porter aucun coup décisif; un corps nombreux y aurait manqué de vivres. Je n'y ai jamais évalué à plus de deux mille hommes les troupes que j'y ai vues. Le terrain près du château près de Stolpen, qui peut contenir quelques centaines d'hommes, offrait aussi des difficultés. L'ancien puits creusé dans un rocher de basalte avait été comblé depuis long-temps; la ville elle-même ne peut recevoir l'eau nécessaire que par une longue suite de tuyaux, qu'on peut détruire facilement. Il y avait autrefois un aqueduc, qui n'existe plus maintenant. Ce sont sans doute ces inconvéniens qui ont déterminé les Français à abandonner ce

fort, qu'on a tant vanté, avant même qu'ils eussent été menacés sérieusement. Les Prussiens firent une tentative contre Lilienstein, mais sûrement dans l'intention d'y détruire le pont de barques.

Les dispositions de défense faites par Napoléon, sur les points situés vers la Bohême, se ressentaient de l'embarras dans lequel il se trouvait. S'il ne se fût pas entêté à vouloir se maintenir, à tout prix, sur la ligne de l'Elbe, on aurait épargné des travaux immenses, et l'on aurait conservé un grand nombre d'hommes; ce qui lui importait encore plus qu'à l'Allemagne. Mais, se berçant de l'espérance illusoire de battre ses ennemis en détail, il voyait dans la Saxe le pivot de ses opérations, et considérait l'Elbe comme sa première ligne de défense. Cependant avec cette ligne il n'atteignait pas son but; la véritable base des opérations se trouvait coupée à angle droit par ce même fleuve, qui prenait une direction diamétralement opposée aux plans de Bonaparte. Si l'Elbe avait la direction de la Saale ou du Weser, etc., même après la déclaration de guerre de l'Autriche on aurait pu penser à y établir des points de défense; mais quel général doué de bon sens, et qui ne se fût pas fié aveuglément à la fortune, eût, comme Napoléon, entrepris de défendre l'Elbe, en livrant ses derrières à la puissante monarchie autri-

chienne ! La Saale, tout au plus, aurait pu lui servir de ligne principale, jusqu'à ce qu'il eût été possible de tenter une invasion dans la Bohême ou dans le Brandebourg. Cependant Napoléon ne négligea aucun point dont il pût tirer parti pour sa défense ou pour son passage. Des têtes de pont qu'on se bornait à munir de palissades et de simples parapets, furent établies le long de l'Elbe. Le ci-devant fort de Sonnenstein (le château de Pirna), qui venait d'être préparé à grands frais pour servir d'hospice à des insensés, fut mis en état de défense. On abattit les édifices, les murailles et les toits qui nuisaient à ce plan. On se débarrassa avec précipitation de tous les malades, et l'on s'empara des meubles et des provisions. Cependant on perdit de vue le but essentiel : car le fort de Sonnenstein est dominé, à une distance moyenne, de l'un et de l'autre côté de l'Elbe, de manière à pouvoir être détruit par un bombardement, sans que l'on puisse s'y opposer de Kœnigstein ou de quelque autre point (1).

---

(1) Il paraît en général, qu'on exécutait de temps en temps des travaux même inutiles sur les points que Napoléon avait indiqués d'après la carte : ces travaux étaient mal conçus et mal exécutés par un empressement inquiet ou par une soumission aveugle. Je me souviens d'un pont de bateaux avec sa tête de pont, qu'on avait établi au-dessus de Pilnitz, et qui pouvait être dominé par l'artil-

Les autres excursions de Napoléon, dirigées avec une certaine régularité, s'étendaient sur la rive droite de l'Elbe, en remontant ce fleuve dans le pays montueux entre la route de Bautzen et l'Elbe, ensuite vers Stolpen et Hohenstein, Radeberg, Kœnigsbruck, Meissen et Tharand. Elles se faisaient ordinairement après midi, et sans que personne sût où elles étaient dirigées, si ce n'était le grand écuyer, qui avait soin des relais. Ceux-ci même ne partaient que quelques momens avant, ou au moment du départ de Bonaparte, en s'arrêtant à la moitié du chemin: car personne ne pouvait connaître d'avance les projets de Napoléon, le moment de son départ, etc. Lorsqu'il était occupé, le départ était différé d'une heure à l'autre. Il partit ainsi un jour, à cinq heures et demie, de son jardin, pour Kœnigsbruck; il descendit de sa voiture au-delà de cette petite ville, à trois lieues de Dresde: il s'orienta d'après la carte, s'informa de quelques routes, fit tourner sa voiture, et à dix heures il était de retour dans son palais. Pour se former une idée de sa promptitude, il suffit de savoir

---

lerie des montagnes voisines; inconvénient auquel on aurait cependant pu parer. Je me souviens aussi d'une redoute devant la barrière de Dippodiswald, que Napoléon, après l'avoir examinée, fit démolir, et rétablir sur un point plus convenable, à quelques centaines de pas de distance.

qu'en quatre heures de temps il allait à Meissen, et il en revenait après avoir employé une partie de ce temps à faire ses observations. Le but de ses voyages était, comme nous l'avons dit, de connaître, autant que possible, toutes les localités. Mais souvent il prenait des informations sur d'autres objets, qui avaient quelque rapport avec ses desseins. Il demandait, par exemple, combien de bateaux on construisait annuellement à Schandau, à Pirna, etc.? Quel en était le prix? Si l'Elbe gelait, et à quelle époque? etc. Berthier l'accompagnait toujours. Une fois seulement Berthier, Soult et Caulincourt étaient avec lui dans la même voiture. L'empressement de connaître le pays, et son opiniâtreté à courir de tous côtés, sur-tout lorsqu'il était à cheval, ne pouvaient pas manquer de lui faire dépasser les relais, ou bien d'arriver dans des lieux impraticables, où la voiture ne pouvait pas tourner sur-le-champ. Il était obligé de descendre, et lorsque les chevaux de selle n'étaient pas sous sa main, il prenait celui d'un écuyer. Les autres faisaient comme ils pouvaient. Caulincourt était ordinairement à cheval avec l'adjudant de service; dans ses grandes tournées, il était en voiture. Dans une de ces courses, on fit une fois, dans un seul après-midi, environ dix-sept lieues de chemin, en passant par Stolpen, Hohenstein, Lilienstein et Kœnigstein, et cela à une époque où les chemins

étaient très-mauvais, et sans manquer d'examiner tout ce qu'il y avait de remarquable sur la route. Bonaparte était tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt en voiture. Une autre fois, les relais étaient déjà prêts, et on les contremandait, parcequ'un maréchal ou un ambassadeur avait une audience, et lui donnait une occupation nouvelle. Quand il s'agissait de grands voyages, la célérité de Napoléon était la même, et ses résolutions aussi inopinées. Au commencement de juillet, il alla à la hâte de Dresde à Luckau, où il coucha; le lendemain il passa en revue le corps d'Oudinot, se rendit à Lübben, où il passa une autre revue; et immédiatement après, en voyageant le reste du jour et une partie de la nuit, il revint à Hoiersverda. Une autre fois, il alla par Torgau à Wittemberg, à quatorze lieues de Dresde; examina, dans l'une et l'autre de ces places, les fortifications, ainsi que les travaux nouvellement commencés, et y passa les troupes en revue. Le lendemain il alla par Dessau à Magdebourg, d'où il revint à Dresde, quelques jours après, par la route de Leipsic.

C'est ainsi que Napoléon prenait connaissance lui-même de la situation, de toutes les particularités de la Saxe, et de tous les points de défense que ce pays lui offrait. Il ordonnait tous les changemens, ainsi que l'avancement des officiers de chaque corps : ainsi arrivé à Wittemberg, où

il y avait une grande quantité d'officiers polonais qui, depuis la dissolution de l'armée, à la fin de la campagne précédente, étaient restés sans emploi, Napoléon les répartit entre les régimens français dans lesquels il y avait des places vacantes. Cependant cette nouvelle destination ne s'accordait guère ni avec leur goût ni avec leurs désirs.

Je remarque ici, en passant, que Napoléon, pendant toute la durée de son séjour à Dresde, faisait venir tous les dimanches dans le palais du jardin, un prêtre qui lui disait la messe; apparemment afin de passer pour bon chrétien aux yeux de ceux qui l'observaient, ou dont l'opinion était de quelque poids pour lui. Il avait parcouru la plupart des environs de Dresde, et les personnes de sa suite ignoraient encore ses intentions. L'incertitude dans laquelle il se trouvait à l'égard de l'Autriche, l'avait déterminé à des mesures de défense dans les environs de Kœnigstein, et à fortifier Dresde, ainsi que les passages de l'Elbe.

Les jours où Napoléon ne sortait qu'à cheval, il examinait les fortifications intérieures et extérieures de la capitale. On sait que les anciennes fortifications en furent, en grande partie, démolies après la paix de Vienne de 1809; par conséquent il était impossible d'en faire une forteresse régulière en peu de temps. On ré-

para donc à la hâte les parties les plus défectueuses; l'eau fut réintroduite dans les fossés qui avaient été en partie comblés, et la ville, les faubourgs et les ravelins autour de ces derniers, furent garnis de palissades. Dresde n'est point fait pour être une forteresse : cette ville est d'abord trop enfoncée sur les deux bords de l'Elbe; ensuite le bois sur la rive droite et d'autres circonstances locales nuisent à sa défense; cependant elle pouvait être mise en état de tenir pendant quelque temps contre un corps dépourvu d'artillerie de siége, sur-tout par les fortifications de campagne qui se liaient les unes aux autres. Sur chacune des routes principales qui aboutissent à la ville, ou sur les points élevés, on établit des redoutes auxquelles on avait donné des noms, suivant l'usage français : par exemple, du côté de Neustadt. *redoute de Berlin*, *redoute de Kœnigsbruck*, *redoute des Débouchés de la Priesnitz*, *de Bautzen* ou *Marcolini*, à cause de la vacherie et des plantations appartenant au comte de ce nom : tout près de la porte Noire, la grande fortification s'appelait *Redoute impériale.* Comme il y avait de ce côté huit fortifications défendues en partie par des abatis ou des palissades, il y en avait aussi aux issues principales de la vieille ville; Napoléon lui-même les avait indiquées toutes, ainsi que chaque détail de la fortification, soit à pied, soit à cheval,

aussi se montrait-il partout, même dans les endroits presque inaccessibles. Ces dispositions donnaient de justes alarmes aux pauvres habitans de Dresde. Cependant on espérait que les négociations avec l'Autriche parviendraient à dissiper l'orage. On assurait, au quartier général français, qu'on travaillait fortement à la paix.

Dès la fin de juin, on avait expédié un courrier à Londres : le prince de Metternich avait eu, le 26 et le 30 juin, des audiences de Bonaparte, qui durèrent plusieurs heures. Des personnes bien informées qui l'entouraient, prétendaient que l'Autriche, après une guerre dont l'issue eût été des plus favorables pour cet empire, n'aurait pu en retirer autant d'avantages qu'on lui en offrait alors. Mais les alliés sentaient trop bien tout le poids que l'adhésion de l'Autriche mettait dans la balance, en leur faveur, pour ne pas élever de grandes prétentions. On était d'opinion (d'après une expression de Berthier) que si l'Autriche renforçait le parti opposé d'une armée de deux cent mille hommes, la France pouvait en mettre autant sur pied. Les hommes les plus éclairés se prévenaient à ce point sur les ressources inépuisables de la France; ils comptaient avec certitude, qu'à l'expiration de l'armistice, le théâtre de la guerre, sur la rive droite du Rhin, présenterait, du côté des Français, cinq cent mille soldats et treize cents canons; un châtiment tel

que celui qu'ils reçurent dans la suite, pouvait seul dompter tant d'orgueil et de présomption.

Pendant que l'on était persuadé que les négociations prendraient une tournure sérieuse, Napoléon nomma le grand écuyer Caulincourt son plénipotentiaire au congrès de Prague. Le départ de ce dernier fut différé d'un jour à l'autre; enfin, il eut lieu vers la fin de juillet. Napoléon, qui employait tous les moyens pour se maintenir en paix avec l'Autriche, avait résolu d'avoir une entrevue à Mayence avec son épouse, non par une affection personnelle, mais par des motifs politiques. Son départ resta enveloppé dans le plus profond mystère; aucun préparatif n'en indiquait le jour; ce ne fut que la nuit du 24 au 25 juillet que partirent deux relais et quelques courriers pour ordonner des chevaux sur la route de Leipsick. Napoléon arriva le 25 à cinq heures du matin au bac, près de Meissen. Le pont ayant été détruit, il fallait se servir de ce bac pour passer la rivière. Il fut forcé d'attendre, à-peu-près une demi-heure, le retour du bac.

Jusqu'à ce moment personne ne connaissait son intention, et aucun de ceux qui étaient restés en arrière ne savaient où il était allé. Il n'avait qu'une seule voiture, avec deux adjudans auprès de lui: un écuyer, un secrétaire, quelques officiers d'ordonnance et quelques pages. Berthier était assis

à côté de lui, Rustan sur le siége. Pendant qu'il traversait l'Elbe sur le bac, on remit à leur place les matelas sur lesquels Napoléon avait dormi, la tête enveloppée dans son mouchoir, comme à l'ordinaire, et l'on continua le voyage sans s'arrêter. Son absence fut de huit jours; c'était autant de relâche pour ceux qui étaient restés à Dresde. Il revint par Bamberg et Plauen; chemin faisant il avait passé en revue quelques détachemens.

On parlait beaucoup de la prolongation de l'armistice; en attendant, on ignorait le résultat des négociations de Caulincourt et du comte de Narbonne à Prague; les démarches faites pour rétablir la paix, à laquelle Napoléon attachait sans doute un grand prix, dans un moment aussi critique, paraissaient incertaines. Les prétendus sacrifices auxquels il semblait disposé étaient bien différens de ceux qu'on était autorisé à exiger de lui; aussi n'en vint-on à aucune ouverture positive, et le temps que Caulincourt resta à Prague se consuma en vaines formalités. Bonaparte pressentait peut-être que le 15 août, jour jusqu'alors destiné à la célébration de sa fête, l'appellerait à des occupations plus importantes. Il anticipa la solennité du jour de sa naissance (1) en la fixant au 10. Toutes les troupes

---

(1) Le jour de la naissance de Napoléon, tel qu'il était connu généralement, était le 15 août 1769. Mais, d'après

qui étaient postées dans les environs de Dresde, et sur l'Elbe, presque toutes de la Garde impériale furent concentrées, et se présentèrent en grande tenue sur le grand enclos de l'Ostra, pour passer la revue. Tous les militaires, tant étrangers qu'indigènes, se rassemblèrent dans cet endroit, et tous les bourgeois, à l'exception de ceux qui étaient retenus chez eux par les soucis que leur donnaient les désagrémens des logemens militaires, cherchèrent, dans cette occasion, sinon du plaisir, du moins quelque distraction.

Si les troupes françaises ne paraissaient pas avec le même éclat dont elles étaient environnées en 1812, au moment de partir pour la Russie, il faut du moins avouer que la Garde impériale, avec ses différens détachemens de cavalerie, lanciers polonais, tartares, mamelucs, chasseurs, dragons et grenadiers, offrait un spectacle magnifique. On voyait à peu près quatorze mille hommes d'infanterie, composée de gre-

---

l'Histoire de M. Salgues, citée par les Mélanges de 1814, ce jour n'a été déclaré tel que comme un moyen employé r Napoléon pour avoir le droit de se dire né Français. ire de M. Salgues dit qu'il était né le 5 février 1768. t-on croire qu'un homme tel que Napoléon, par le destin, ait pu flatter de tels [illegible]

nadiers, chasseurs, voltigeurs, flanqueurs, etc., formant deux lignes très-étendues; Napoléon allait au galop, suivi du roi de Saxe, de tous les princes de la famille royale, et d'une suite immense. Après avoir parcouru les rangs il fit défiler toutes ses troupes, divisées en colonnes assez fortes. A midi, la Garde fut servie dans la nouvelle ville, à des tables qu'on y avait préparées exprès. Le reste du jour se passa dans ce tumulte; mais Napoléon travailla chez lui, et ne fut visible que le soir. Il dîna avec la famille royale à une table de cérémonie. Après le dîner il assista à un feu d'artifice qui fut donné dans le goût français, et qui ne fut pas d'un grand effet. Ce spectacle paraissait fait pour amuser les soldats et le public, plutôt que pour célébrer la fête d'un grand monarque.

Pendant toute la journée Napoléon était extrêmement sérieux et pensif; tout semblait plutôt lui causer de l'ennui que le satisfaire. La suspension d'armes approchait peu à peu de son terme. Ce ne fut que dans les derniers jours, et peu de temps avant la reprise des hostilités qu'on entendit au quartier général français quelques bruits sourds de la dénonciation de l'armistice par les alliés. Point de prédiction glorieuse, point de mesures pour exalter les troupes comme à l'ordinaire.

Presque tout le monde se doutait que l'Autriche avait accédé à la coalition; mais à la fin

on avait l'air d'espérer qu'il en serait autrement. Ce n'était point l'effet de la crainte ; le soldat français, accoutumé à la guerre, regardait l'avenir avec une certaine indifférence, et ne pouvait renoncer à cette vie belliqueuse, si convenable à son caractère inquiet et remuant. C'était plutôt l'effet de l'ennui qu'on éprouvait après plusieurs campagnes très-pénibles, qui devenaient toujours plus pauvres en victoires et en jouissances physiques. On sentait que ce jeu hasardeux devait un jour finir, et l'on craignait que le grand colosse de la gloire nationale ne s'écroulât, si l'Autriche entrait en lice avec ses masses imposantes. Quelques-uns avaient une confiance inébranlable dans le génie de Napoléon; ils se flattaient de le voir, comme il avait fait plusieurs fois, triompher de toutes les difficultés, et profiter des fautes de ses ennemis. Mais l'observateur calme ne pouvait manquer de s'apercevoir que Napoléon était déjà vaincu stratégiquement, quoiqu'il avançât à sa manière avec le centre ; puisqu'il livrait ses deux ailes aux attaques les plus terribles de ses adversaires. Sans la réunion de l'Autriche aux alliés, l'aile droite des Français eût été du moins couverte ou appuyée, et toute l'opération aurait changé de face, quoique, pour reprendre l'offensive, et aller en avant, on rencontrât, dans les forces réunies des Russes et des Prussiens, dans l'esprit qui

les animait, de pressans obstacles, et qu'il fût impossible de s'assurer des moyens de subsistances. On avait terminé de tous côtés toutes les dispositions qu'on avait pu faire. La France avait épuisé toutes ses ressources, et Napoléon avait même renoncé à ses conquêtes d'Espagne pour se procurer, avec les troupes qu'il en retirait, un noyau plus solide pour sa grande armée, tandis que Soult devait, avec les jeunes soldats, garder la frontière de la France.

Les alliés avaient, de leur côté, fait aussi les plus grands efforts pour atteindre leur but. Des guerriers appelés presque de tous les pays de l'Europe; des milliers de bouches à feu, les capitaines les plus célèbres des nations réconciliées; les dispositions combinées avec la plus grande prudence et la plus grande maturité pour la conservation et pour la direction d'une masse immense; tout était prêt.

Il paraît que Napoléon avait conçu jusqu'au dernier moment l'espoir de gagner l'Autriche, ou du moins d'obtenir qu'elle n'agirait pas offensivement contre lui. Quoiqu'il eût préparé tout ce qui pouvait concourir à sa défense, en cas de rupture, il n'attendait pas moins avec une grande impatience des nouvelles décisives de ses ministres à Prague.

Le 15 août, le prétendu anniversaire de sa naissance, son départ était arrêté; quelques

jours auparavant, une foule de chevaux et de relais était partie sur la route de la Silésie; son carrosse était attelé depuis deux heures après midi, et tout était prêt pour le départ; les heures s'écoulaient, et l'on ne savait à quoi en attribuer le retard. Napoléon se promenait à grands pas dans l'allée du jardin Marcolini, accompagné du roi de Naples, qui était arrivé depuis huit à dix jours. On lui annonça que le général Narbonne venait d'arriver de Prague, et qu'il se rendrait de suite auprès de S. M. *Qu'il vienne*, dit Bonaparte, d'un ton sec et froid, qui lui était ordinaire. Narbonne arriva quelques minutes après. Le roi de Naples se retira. Le duc de B...... fut mandé, et alors s'engagea entre Napoléon et ces deux hommes d'état une conversation qui dura près d'une heure.

Quels intérêts auront été balancés et pesés dans ces momens importans! Si Napoléon avait dit dans ce moment ce qu'aurait dit tout homme aimant ses semblables : *Je veux que mon jour de naissance soit une solennité perpétuelle ; je donne la paix au monde, et en même temps un exemple de grandeur d'ame. Je me retire au-delà du Rhin, et je me tiens tranquille.* Quelle suite d'événemens dépendaient d'une telle pensée !....

Le duc de B...... reçut des ordres de vive voix, et se retira vite avec son porte-feuille. Napoléon

parla encore pendant quelques minutes avec l'aimable N......., dont la physionomie respirait la douceur et la bienveillance. Alors le roi de Naples revint. Napoléon monta en voiture avec lui, et partit pour commencer une nouvelle scène sanglante.

~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

CHAPITRE III.

Événemens ultérieurs de la guerre après l'expiration de l'armistice, y compris la bataille de Leipsick, jusqu'à la retraite de Napoléon sur Erfurt.

En rendant compte des événemens de cette époque, qui comprend la partie la plus importante de la campagne de Saxe, et le commencement des résultats amenés par la grande lutte des peuples, au commencement du dix-neuvième siècle, je regrette d'avoir égaré des papiers qui m'auraient mis à même d'écrire avec plus de détails. En attendant, le lecteur trouvera les faits principaux rendus avec autant de scrupule et de fidélité, que les événemens précédens; de mûres réflexions et des documens dignes de foi ayant presque totalement réparé cette perte. Je ne fais aucune mention de ce que je n'ai pas vu et examiné moi-même.

Eclairé par les rapports du général Narbonne, r sa position avec l'Autriche, Napoléon en

partant de Dresde, porta sa première attention sur le camp de Lilienstein. On a prétendu (1) « qu'il avait choisi le chemin de la Bohême, » pour tromper les espions qu'il supposait à » Dresde » ; mais cela n'est point vraisemblable, car son voyage coïncidait sur-tout avec le retour du général Narbonne, revenu de Prague avec la plus grande célérité. La crainte des espions ne pouvait pas le gêner dans l'exécution de ses plans ; il aurait pu partir la nuit sans bruit. Enfin, la précision avec laquelle Napoléon visita les fortifications autour de Lilienstein le même soir à neuf heures, n'étant éclairé que par le feu du bivouac, prouve assez clairement que le détour qu'on fit en passant le pont de bateaux à Kœnigstein, avait rapport à un grand objet militaire, plutôt que la position de Lilienstein, qui ne pouvait être que secondaire. Les Français avaient construit une nouvelle route sur la hauteur nommée Ziegenruck, ou, pour mieux dire, ils avaient raccommodé l'ancienne. Ce fut cette route que Napoléon suivit pour aller par Stolpen à Bischofs-Werda. Le hasard voulut que les changemens faits à la route, et les décombres amoncelés, fissent égarer l'écuyer de l'escorte ; le détour d'une demi-heure indisposa Bonaparte, et sa

(1) Dresde et ses murs, l'an 1813.

mauvaise humeur s'augmenta tellement qu'il devint furieux, et éclata en injures et en menaces. Il arriva à deux heures du matin à Bautzen, où le dîner du jour précédent était encore préparé : il s'arrêta dans cette ville jusqu'au 17 au soir ; et partit alors pour Reichenbach.

Ici commença son activité pour le plan des opérations : il travaillait sans relâche ; des courriers et des officiers furent expédiés sur tous les points. La rupture avec l'Autriche était décidée : Caulincourt n'était pas encore revenu : mais le général Narbonne et les courriers partis après lui, avaient probablement apporté des détails sur la certitude de la déclaration de guerre qui parut le 10 août. Le grand écuyer n'arriva auprès de Bonaparte que le lendemain : il le joignit à Gœrlitz, lorsque le corps du prince Poniatowski était sur le point de pénétrer dans la Bohème par Zittau.

Pendant la marche de Reichenbach à Gœrlitz, Napoléon s'arrêta à Markersdorf, et montra au roi de Naples l'endroit où Duroc était tombé. Il manda le propriétaire de la petite ferme voisine où le grand maréchal était mort, et lui assigna la somme de 20,000 fr., dont 4,000 fr. pour un monument en l'honneur du défunt, et 16,000 fr. pour le propriétaire de la maison, mari et femme. La donation fut accomplie dans la même soirée, en présence du curé et du juge de Markersdorf ;

l'argent fut compté devant eux, et ils furent eux-mêmes chargés de faire ériger le monument.

Cette affaire accessoire fut accélérée avec tout l'empressement et toute l'exactitude possibles par un des adjudans et par quelques individus de la maison de Bonaparte, au milieu de l'embarras et des mouvemens du quartier général.

Quoiqu'on ne parlât point de la guerre qui allait éclater contre l'Autriche, on savait déjà cependant, au quartier général, que l'armée alliée russe et prussienne avait quitté la Silésie en se dirigeant sur la Bohême, et qu'elle était déjà dans les environs de Münchengrœtz. Ce mouvement indiquait assez le projet de pénétrer en Saxe par les défilés de la Haute-Lusace, ou par d'autres points. Napoléon voulant probablement se procurer des nouvelles sûres à cet égard, dirigea sa marche sur la Bohême du côté de Rombourg, Gabel et Kratzau. Il se rendit lui-même, le 19 août le matin, de Gœrlitz à Zittau, fit une reconnaissance générale du pays, et passa en revue une partie du 8e corps, commandé par le prince Poniatowski. Le prince, excellent cavalier, lui présenta les cosaques polonais récemment organisés, et s'exprima vis-à-vis de lui avec cette simplicité et cette franchise qui le distinguaient avantageusement de plusieurs autres généraux. Il joignait à une grande vaillance une extrême bonté, une grande ami-

bilité qui ne se démentaient jamais, même vis-à-vis de ses inférieurs. La noble conduite et les talens militaires de ce prince, semblaient avoir fait une grande et favorable impression sur Napoléon lui-même, car il s'ouvraît presque avec lui, et lui parlait tout autrement qu'on ne l'avait jamais entendu parler aux autres généraux. *Comment appuyez-vous votre droite?* dit il, en l'examinant avec attention, au prince qui, en lui donnant une idée de sa position, avait montré qu'elle était bien calculée.

Il était assez tard, lorsque Napoléon, qu'on n'attendait nullement ce jour-là, suivit, je dirais presque involontairement, la partie des troupes qui entra en Bohême par Gabel. Les Français trouvèrent peu de résistance, et il leur fut très-facile d'avancer jusqu'au-delà de Gabel pour y recevoir des renseignemens sur la situation des armées alliées, d'après les rapports de quelques habitans, et tels que des bourgeois et des paysans peu expérimentés pouvaient en donner.

Napoléon ne revint à Zittau qu'à minuit, après avoir fait cette petite excursion, qui avait toute l'apparence d'une reconnaissance du défilé, ou d'une simple démonstration. De même les deux corpsqui marchaient sur les flancs ne s'avancèrent que jusqu'à Romburg et Kratzau, et ne purent s'exposer davantage : ici comme sur presque tous les points de son demi-cercle, la Bohême,

septentrional, a le bonheur d'avoir des limites formées par la nature, et qu'un ennemi qui n'aurait pas une supériorité décidée, ne se hasarderait pas impunément à franchir pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Cependant, d'après les rapports des journaux français, les troupes légères avaient fait des excursions vers Prague; au moins en avaient-elles fait dans cette direction.

Dans l'incertitude du point sur lequel il devait s'attendre à l'attaque principale, qu'il considérait, comme nous l'avons dit, non pas d'après un plan, ni selon les principes de la tactique, mais plutôt d'après sa confiance en lui-même, comme un moyen de vaincre par les fautes de ses adversaires : Napoléon paraissait attendre à Zittau, à Gœrlitz, pour savoir de quel côté il avait le plus à craindre. Accoutumé auparavant à prendre l'offensive, pour tromper ses ennemis par des mouvemens qui les étonnaient, il changeait à présent de rôle, et il était lui-même forcé d'attendre pour savoir de quel côté on lui porterait le coup le plus sensible. prêt à le parer et à s'assurer de la victoire sur quelque point que ce fût, il était obligé de concentrer toujours l'élite de ses troupes. Il ne pouvait donc songer à suivre un plan d'opération solide et invariable, parce que, de la position dans laquelle il se trouvait, par l'offensive de ses ennemis,

dépendaient toutes les mesures qu'il aurait eu à prendre par la suite. Le matin du 20, les mouvemens commencèrent tout d'un coup; Napoléon s'empressa de quitter Zittau. Une partie de la Garde, qui marchait de ce côté, fut obligée de tourner vers Ostritz et de se diriger vers Gœrlitz et Lauban. Une partie de la suite y fut dirigée directement par le chemin de Schœnberg, et l'on s'aperçut bien que ce changement soudain était la suite des pertes et des violentes attaques par lesquelles les Français, qui étaient postés près de Lœhn, avaient été repoussés le jour précédent sur la Bober. Napoléon, supposant que les principales forces de l'ennemi y étaient réunies, crut sa présence très-nécessaire sur ce point. Toutes les troupes qui étaient dans Gœrlitz et aux environs, et particulièrement ses Gardes, se rendirent, à la hâte, à Lauban. Entre Zittau et Gœrlitz, il fut informé, par les papiers publics, que son ennemi, le général Moreau, était arrivé à Berlin. Napoléon avait déjà entendu parler à Dresde de l'apparition de ce rival expérimenté sur le théâtre de la guerre; il parut cependant peu surpris de cette nouvelle, quand le grand écuyer l'informa en route du contenu de l'article de la gazette, concernant Moreau. Une autre circonstance désagréable obligea Napoléon à s'arrêter pour dépêcher plusieurs officiers du point même où il se trouvait.

La clef des chiffres d'une dépêche envoyée à un de ses maréchaux (je crois que c'était le duc de Trévise), s'était perdue; l'officier qui en était porteur ayant été fait prisonnier. Il fallait y remédier sur-le-champ par les ordres les plus prompts, et le bureau de la guerre fut établi, par terre, dans un petit bosquet; il était composé de Napoléon, de Berthier et de Caulincourt : Napoléon dictait en se promenant; Caulincourt était assis par terre et écrivait. Enfin, lorsque Napoléon arriva à Gœrlitz, il n'avait presque plus d'officiers auprès de lui, à qui il pût confier quelque mission. On vit, pendant toute la journée, tant à Gœrlitz qu'à Lauban, régner une activité infatigable. Les corps de Lauriston et de Marmont (le 5e et le 11e), qui campaient à côté de Lauban, reçurent l'ordre d'avancer, et Napoléon s'attendait à une affaire importante pour le lendemain, dans laquelle il comptait battre complètement l'armée de Silésie. Il resta la nuit à Lauban, et fut extrêmement inquiet, étant informé qu'il avait affaire à trois généraux pleins d'énergie et d'expérience, Blucher, Kleist et Langeron, qui pouvaient l'empêcher de faire sa jonction avec ses maréchaux.

Le 21 août, avant le jour, il se rendit promptement auprès de ses troupes, qui se précipitaient comme un torrent sur la route de Lœwenberg. A quelques lieues de la ville, il distribua

des aigles à deux régimens. C'était le moyen de les animer lorsqu'on était à la veille d'une bataille. Ensuite ayant réuni les 5e, 6e et 11e corps, ainsi que ses Gardes, il s'avança contre les généraux que je viens de nommer, près de Lœwenberg. La cavalerie de Latour Maubourg n'arriva qu'à la fin de l'action. Son plan était de livrer une bataille générale, c'était pour lui une joie dont la seule idée le transportait. Les alliés l'attendaient dans une position avantageuse derrière la Bober, qui passe près de Lœwenberg. Napoléon, à la tête de la colonne du milieu, pouvait, sans beaucoup de difficulté, pénétrer dans cette petite ville : il perça, peu accompagné, jusqu'aux maisons les plus avancées du faubourg, où le pont, sur la Bober, avait été démoli ; il observa le local, et fit bientôt apporter, par les sapeurs et les soldats, les matériaux nécessaires pour construire de nouveaux ponts. A peine l'ennemi s'en fut-il apperçu, que les factionnaires principaux furent foudroyés par l'artillerie. Napoléon se porta sur les hauteurs endeçà de la rivière, et fit avancer les grandes masses en bon ordre ; mais à peine se furent-elles montrées, que les généraux des alliés se refusèrent à livrer une bataille décisive dans cette
ion. On pourrait maintenant se convaincre
r ai v été précédemment arrêtée
la supposition que Napoléon

lui-même viendrait pour fondre sur cette armée. La défense des hauteurs, de l'autre côté de la rivière, fut continuée, tant que l'artillerie, postée avec avantage, put nuire aux Français. Ensuite commença la retraite, qui ne coûta que la perte de quelques centaines d'hommes, avec le plus grand ordre et la plus grande tranquillité, sans que les Français eussent pu se vanter d'avoir fait beaucoup de prisonniers, ou de s'être emparé de quelques pièces d'artillerie. L'observateur tranquille et de sang froid pouvait déjà entrevoir le plan des alliés, sans avoir besoin qu'on le lui eût communiqué : car chaque pas que Napoléon faisait pour avancer était bien hasardé, lorsqu'un homme tel que le feld-maréchal Blucher évitait tout ce qui était incertain, pour attirer son ennemi là où il y avait du danger; tandis que celui-ci, en étendant sa ligne, exposait toujours ses flancs aux grandes armées qui débouchaient de la Bohême et du Brandebourg. Sans doute, quand même la grande lutte des peuples n'eût pas été décidée par des batailles mémorables et décisives, à compter de ce moment, Napoléon, harcelé et fatigué de tous les côtés, ne pouvait plus se maintenir dans la Saxe épuisée, et dont la situation lui était défavorable; privé enfin de toutes communications avec la France, il n'aurait pu résister à tant d'obstacles, et se serait vu contraint

à se retirer jusqu'au Rhin. Cependant les défaites décisives des Français, qui ont amené le résultat désiré, ont été plus glorieuses pour les alliés, et ont mis un terme aux souffrances des provinces épuisées. Napoléon paraissait ne se point douter d'un plan d'opération conçu avec autant de sagacité, et qui fut exécuté avec tant de persévérance. Sa vanité était trop flattée lorsqu'il pouvait, pour ainsi dire, chasser l'ennemi devant lui. Aussi éprouva-t-il la plus vive satisfaction dans cette journée; ayant personnellement chassé les alliés, et rouvert la campagne par un succès, sans avoir perdu beaucoup de monde. Il eut de la peine à cacher sa joie, lorsque les rapports du lendemain lui firent connaître que l'arrière-garde des Prussiens et des Russes était poursuivie jusqu'à la Katzbach, près de Goldberg, après le combat qui eut lieu entre Lauter-Seiffen et Pilgramsdorf. Il alla lui-même jusqu'à moitié chemin de Goldberg; il fit ses observations sur les environs, et sur les ennemis qui étaient encore sur le carreau, et s'entretint avec les paysans (qui avaient eu assez de courage pour ne point quitter leurs foyers), en parlant avec affabilité de plusieurs choses indifférentes (1).

---

iens d'une étrange question, qui ne
son indifférence pour toutes les
ce qu'il avait des



Tranquillisé sur les succès de ses armes, qui lui avaient fait gagner du terrain de ce côté, Napoléon revint à Lœwenberg où il passa la nuit.

Cependant les nouvelles arrivées de Dresde lui donnaient de l'inquiétude. La grande armée des alliés, commandée par le prince de Schwartzenberg, s'avançait vers la Saxe, et Napoléon sentait qu'il ne pouvait quitter Dresde, qui était le pivôt autour duquel toutes ses forces se tournaient, et la capitale de son allié, auquel il avait promis l'assistance la plus énergique.

Le 23 août, il remit au maréchal Macdonald, duc de Tarente, le commandement de l'armée restée en Silésie; laquelle armée comprenait les 4e, 5e et 11e corps, ainsi que la cavalerie du général Sébastiani, et retourna de Lœwenberg à Gœrlitz.

Cette marche de la Silésie à Dresde, qu'il

---

principes fondamentaux des diverses sectes. Dans un village de la Silésie, Napoléon voyant une croix, comme on en voit ordinairement dans les pays catholiques, fit plusieurs questions sur l'église et la commune, et dit entre autres choses : *De quelle confession sont-ils? Sont-ce des chrétiens, ou des luthériens?* Comme si les bons luthériens étaient des païens. Peut-être aussi se méprenait-il en parlant, car lors de son discours au clergé protestant des Pays-Bas, il montra des sentimens très-libéraux.

fit faire à la troupe, et sur-tout à ses Gardes, fut sans doute une des plus fatigantes de toute la campagne. L'artillerie, l'infanterie et la cavalerie partirent le 23 de Lœwenberg, et la plus grande partie était déjà arrivée le 26 après midi au champ de bataille près de Dresde. Ces troupes avaient fait près de vingt lieues d'Allemagne en trois fois vingt-quatre heures, sans être nourries régulièrement, et après avoir été fatiguées par les marches et les combats précédens.

A Gœrlitz, Napoléon voulait du moins procurer un rafraîchissement à ses Gardes, et fit demander vingt mille bouteilles de vin en payant; mais à peine trouva-t-on de quoi satisfaire à la dixième partie de sa demande. La Garde fut obligée de se contenter de ce qu'on trouva.

Le roi de Naples fut envoyé le même soir à Dresde, pour faire d'avance les dispositions nécessaires afin de repousser la grande armée des alliés. Le prince Berthier montrait beaucoup de gaîté, et disait, avec le ton de la plus grande confiance : *Eh bien! nous gagnerons une belle bataille; nous marcherons sur Prague..... sur Vienne!* Si c'était là le plan de Bonaparte, il a été changé après la bataille de Dresde, comme on peut en juger d'après les propos tenus dans d'autres occasions, et sur lesquels nous allons [v]enir.

[illegible]on continua sa marche sur Dresde au

milieu de ses troupes; il alla, le 24, de Gœrlitz à Bautzen. Il arriva le 25 à une heure du matin à Stolpen, où il passa toute la journée, et ne se montra que très-peu.

A peine le jour du 26 commençait à poindre, c'était le jour de la véritable attaque contre Dresde : on entendait déjà quelques coups de canon dans la direction des villages les plus près de Dresde sur la route de Pirna. L'armée des alliés était déjà avancée sur ce point : son aile droite, sous les ordres du général comte de Wittgenstein, avait délogé de Gieshubel le maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Napoléon était très-inquiet le jour précédent; et sur toute la route de Bautzen, il s'informait de la canonnade qui se faisait entendre toujours de plus en plus de la frontière de la Bohême. Il partit de grand matin, car il paraît que les nouvelles qu'il avait reçues lui donnèrent de vives inquiétudes sur la situation de Dresde. Il alla jusqu'à l'endroit nommé Mordgrund, où se séparent les deux routes de Dresde et Bautzen et à Pilnitz. C'était un point très-favorable pour observer la plaine située en face sur la rive gauche de l'Elbe. Napoléon descendit promptement de cheval, jeta quelques regards sur cette plaine où s'étendait l'artillerie ennemie, depuis Blasewitz jusqu'à Striessen; ensuite il s'avança, ventre à terre, sur le grand chemin, tandis que les boulets volaient d'un côté, et que

la redoute Marcolini, élevée sur la route de Bautzen, lançait ses grenades de l'autre côté. L'infanterie légère des Prussiens était déjà dans le grand jardin. Napoléon parut tout-à-fait à l'improviste devant le château royal, suivi de son armée qui avançait avec la rapidité d'un torrent. Son arrivée excita le plus grand étonnement à la cour et dans la ville; on le supposait avec ses forces principales en Silésie. On était sur le point de se soumettre aux ordres des puissances alliées, et de voir peut-être décider le sort de la ville au-dedans des murailles, si la garnison française eût fait quelque résistance. Dans le moment, au contraire, une armée immense défilait sur les ponts de l'Elbe, et paraissait venir défendre la ville opprimée; mais elle ne fit qu'en rendre le sort plus long-temps douteux.

Napoléon fit annoncer son arrivée au roi, et lui rendit ensuite une courte visite. Après avoir dirigé les troupes à leur arrivée, sur la place devant le pont vers Friedrichstadt, ainsi que vers le faubourg de Pirna, il fit une reconnaissance à l'extérieur des faubourgs depuis la barrière de Pilnitz jusqu'à celle de Freiberg, tantôt à pied, tantôt à cheval, accompagné du grand écuyer et d'un seul page; le reste de la suite resta en-deçà de la barrière, afin que Bonaparte pût faire ses observations sans être troublé, ni re-

marqué. Dans cette occasion, le page qui le suivait reçut une balle morte d'un tirailleur ennemi; car les troupes légères (du corps de Wittgenstein, à ce que je crois) s'étaient déjà portées du côté de Pirna dans les environs des faubourgs, et remplissaient les buissons du grand jardin. Les autres corps des alliés venant de Dippoldiswalde n'étaient pas encore aussi avancés, et on ne pouvait pas en calculer le nombre, à cause des plans inclinés qui se trouvaient sur leurs derrières. Après cette importante reconnaissance, de laquelle dépendait le plan de cette journée et celui du lendemain, Napoléon revint au château. L'attente des événemens inquiétait tous les esprits; cependant les troupes françaises filaient toujours vers les faubourgs. Elles campèrent en formant des colonnes serrées à l'issue de chacun. Après trois heures environ, commença une forte canonnade des hauteurs qui environnent Dresde en forme de faucille, par Recknitz et Zschernitz vers Dippoldiswalde. Le général Wittgenstein avait été trop faible pour s'emparer, à lui seul, d'un point aussi important. Il avait cru devoir attendre l'arrivée de la grande armée, qui était commandée par le prince de Schwartzemberg, et où se trouvaient les monarques alliés et Moreau, pour tenter de prendre Dresde d'assaut. Un jour, une demi-journée plus tôt, la ville attaquée sérieusement eût succombé, et

la guerre eût pris une autre tournure. Cependant la Providence permet souvent des difficultés et des fautes pour mûrir les grandes catastrophes que l'intérêt des peuples appelle. Les mauvais chemins, et d'autres accidens contraires, empêchèrent les nombreuses armées alliées d'approcher des environs de Dresde avant que Napoléon y fût arrivé avec l'élite de son armée.

De grandes masses de combattans se déployèrent sur les hauteurs, et une artillerie presque innombrable avançait toujours avec un fracas épouvantable. Depuis Plauen jusqu'à Recknitz, on voyait peut-être cent bouches à feu rangées en première ligne, faire un feu continuel contre la ville; quantité de grenades volaient dans les rues et sur les places : Dresde était cernée de tous les côtés de la vieille ville. Les Russes s'étaient déjà emparés, depuis midi, de Lœbdau, de Kotta et des maisons dites des Cordonniers, près de Priessnitz, et le soir même la grande opération devait être consommée.

Sur les six heures, les alliés, favorisés par le terrain, s'avancèrent avec un grand courage, du côté du grand jardin et contre la grande redoute élevée devant le jardin de Mocsinskv, pendant que le bombardement de la ville continuait toujours. Cette redoute fut enlevée deux fois par les braves chasseurs autrichiens; mais les Français, sortis du jardin, la reprirent deux fois. En

attendant, presque toute la garnison d'une autre redoute, qui était devant la barrière du Faucon, succomba au feu meurtrier de plusieurs batteries et des tirailleurs qui étaient logés dans le petit château de campagne (1). Les balles pleuvaient à toutes les issues des faubourgs et des hauteurs sur la route qui conduit à Freyberg: on agissait avec la même énergie contre les villages et les faubourgs d'où les Français devaient attaquer.

La scène changea au commencement de la nuit par l'arrivée des masses immenses que Napoléon avait tirées, depuis cinq heures, de Friedrichstadt et des barrières de Ramm, de Pilnitz et de Pirna, pour attaquer les flancs des alliés. On ne s'attendait pas à cette formidable résistance, animée par le génie et par les dispositions de Napoléon; et comme, en pareil cas, l'illusion agit sur les esprits, et augmente la difficulté des tentatives en raison de la facilité qu'on croyait y trouver, la résistance de Napoléon,

(1) Autant que je puis le savoir, il y avait dans cette redoute, où se trouvait aussi le capitaine d'ingénieurs saxons Ullrich, une garnison d'environ cent trente-six hommes, dont quarante à peu près survécurent sans être blessés. Dans la redoute près le jardin de Moçsinski ou de Georges, les morts étaient entassés les uns sur les autres.

qu'on regardait comme inébranlable, ainsi que les réflexions sur la pauvre ville de Dresde qui serait victime de la fureur des soldats, et livrée à une destruction totale, sans peut-être amener à un résultat décisif, déterminèrent la résolution de cesser la lutte.

Depuis trois heures et demie, lorsqu'on lui annonça l'attaque de Dresde, Napoléon était monté à cheval pour se rendre à la place qu'il venait de choisir près du pont devant le château royal, parce que tout dépendait de bien diriger les colonnes à mesure qu'elles arrivaient. Des troupes défilaient en même temps sur le pont de bateaux; mais les corps principaux passaient tous devant lui avec leur artillerie. A l'aide des connaissances qu'il avait acquises, et du talent particulier qu'il avait de calculer d'un coup d'œil la force de grandes armées, ainsi que le temps et l'espace nécessaires pour les opérations, il s'était préparé dès le matin à l'attaque qui le menaçait. Du point d'où il était, et d'après le peu de rapports qu'il avait reçus, il dirigeait les moyens qu'il fallait employer pour repousser l'ennemi. Environ à six heures, l'aile droite s'était emparée des villages de Kotta et de Lœbdau. Napoléon, plein d'inquiétude, envoya plusieurs fois pour savoir si l'artillerie de réserve était arrivée sur ce point. Enfin il apprit les progrès que les siens venaient de faire, et il dit

d'un ton satisfait : « *Le village est à nous..... Ils s'en vont* » ; et à peu près en même temps l'attaque contre les deux redoutes que nous venons de nommer fut repoussée. Cependant la canonnade était encore opiniâtre : les Français ne pouvaient gagner du terrain que peu à peu ; et l'approche de la nuit prévint seule des pertes encore plus sanglantes, la position des hauteurs donnant un très-grand avantage aux alliés. Sur l'aile gauche, du côté de Pirna, le bivouac des Français était, la nuit suivante, tout près de la ville ; mais ils avaient occupé le grand jardin. L'aile droite s'était avancée tant soit peu vers la route de Freyberg. Le roi de Naples avait posté sa cavalerie en colonnes bien serrées près Friderichstadt. Le centre avait pris position devant les barrières des faubourgs vers Dippoldiswalde.

D'épais nuages couvraient l'horison ; des torrens de pluie tombèrent pendant la nuit et le jour suivant. Napoléon parcourut à cheval, et à la lueur des feux de garde, les points d'attaque de l'aile gauche depuis l'Elbe jusqu'à la barrière de Dohna, et arriva très-tard au château.

L'horreur qu'inspirait le passé, et l'inquiétude des événemens auxquels on s'attendait d'un moment à l'autre, agitaient les cœurs des malheureux habitans, et les images les plus tristes se présentaient à leur esprit. La nuit s'écoula au

milieu d'un bruit affreux ; les rues étaient couvertes de charriots de poudre ; un génie tutélaire préserva la ville de la catastrophe d'Eisenach.

Le 27 août, à six heures du matin, Napoléon monta à cheval et se rendit à la barrière du Faucon, près la redoute qui, le jour précédent, avait été attaquée avec tant de violence. On voyait sortir de la terre, nouvellement creusée, les bras et les jambes des morts qui avaient été enterrés à la hâte. On alluma un grand feu, et Napoléon s'y arrêta jusqu'après onze heures, en observant et en causant avec Berthier comme à l'ordinaire. La plus grande partie de la Garde était formée en colonne à droite et à gauche derrière lui : les soldats de cavalerie étaient près de leurs chevaux. Il paraissait vouloir attendre ce que ferait l'ennemi. En attendant, la canonnade commença après sept heures, en partant du centre, et fut continuée faiblement en avançant peu à peu. On ne pouvait pas non plus faire beaucoup de progrès : les alliés étaient maîtres des hauteurs dominantes depuis Plauen jusqu'à [illegible]. Cependant l'aile droite avança vers la route de Freyberg ; il était parti de Friedrichstadt, après huit heures, en passant lentement près de [illegible] et de Lœbdau. La pluie qui tombait à verse, em-

les alliés d'observer cette direction dan-

par la suite, leur fit perdre la com-

munication avec les troupes destinées à protéger la route de Freyberg, et parmi lesquelles la division autrichienne de Metzko fut prise. Lorsque Napoléon fut convaincu par la forte canonnade que son aile droite avançait avec succès, il se porta lui-même sur l'aile gauche pour diriger l'attaque du même côté; mais auparavant il jugea à propos de se faire jour en avançant du côté de Strehla : il se dirigea (1), en traversant le bosquet du grand jardin, qui était occupé par une brigade d'infanterie, sur une petite hauteur derrrière et tout près le village de Strehla; cette hauteur était tout-à-fait à portée des canons ennemis, placés près de Zchernitz : ce mouvement eut lieu après midi. Il semblait que les alliés eussent le projet de reprendre ce poste et de marcher en avant : car à peine Napoléon avait-il quitté ce point, et retiré du grand jardin des renforts d'infanterie et d'artillerie, que les boulets ennemis atteignaient déjà la plaine entre Strehla et le pré; on y envoya deux régimens de cavalerie. Sur l'aile gauche, Napoléon ne pouvait pas hasarder légèrement sa fortune; la qualité

(1) Lorsque Napoléon s'arrêta quelques minutes près d'une barricade de charriots, un boulet arriva tout près de lui et s'enfonça par terre, sans faire aucun dégât remarquable.

du terrain offrait de grands avantages à la cavalerie ennemie, qui s'était formée en nombre considérable. Le maréchal Mortier ne s'attacha donc toujours à avancer sur la route de Pirna, qu'en profitant de l'abri que lui procuraient ces villages, et dans ce moment il se trouvait à Seitnitz.

Quiconque connaît l'art de la guerre, comprendra combien il était difficile de déployer successivement, en forme d'éventail, une masse aussi grande, mais dont les forces n'étaient pas excessives, proportionnellement à l'ennemi, et de se porter sur ses flancs. Cependant, d'après un calcul superficiel, et qui ne peut être plus exact que le temps et les circonstances ne l'ont permis, je ne crois pas que Napoléon ait été plus fort que les alliés. Il avait environ cent mille hommes dans ce combat. Je ne connaissais pas les forces de l'ennemi. Mais si celles-ci surpassaient l'armée française, quant à la masse, il ne faut pas oublier 1° que tout le plan des alliés fut détruit par l'arrivée de la grande armée de Napoléon, et que la hardiesse avec laquelle Bonaparte avait exécuté sa sortie, les avait reduits de l'offensive à la défensive; il était donc devenu nécessaire de former un autre plan, afin d'agir avec des forces concentrées sur un terrain très-étendu et très-coupé. Ce plan entraînait une foule de difficultés, quand même on eût pu envoyer,

dans toutes les directions, des renforts pris du centre.

2° Lorsqu'on attaque d'après un plan fixe, et lorsque les mouvemens qui y sont relatifs sont excentriques, le temps orageux et pluvieux est un avantage important; le temps est au contraire très-défavorable à celui qui est attaqué, en lui ôtant les moyens de faire des observations exactes. Les colonnes ou les batteries peuvent cacher plus aisément les mouvemens et les marches. Le corps qui est attaqué est surpris; ce qui arriva dans cette action.

3° Les alliés ne pouvaient, dans le moment, ni connaître l'étendue des forces dont Napoléon pouvait disposer, ni savoir s'il avait renoncé tout-à-fait à la Silésie, et si toute son armée était en marche. S'ils le repoussaient, en éprouvant des pertes considérables, alors Dresde lui restait comme point d'appui, comme une source à laquelle il pouvait puiser des munitions et des vivres, tandis que les mauvais chemins les mettaient dans l'impossibilité de faire transporter les leurs; ainsi l'approvisionnement d'une si grande armée leur serait devenu tout-à-fait impossible.

4° Je ne tiens pas encore compte de la mort de Moreau, ni de l'arrivée tardive de Klenau; (on assure que cette dernière circonstance fit pencher la balance). Si un capitaine tel que Moreau avait une influence aussi grande qu'on

le croit sur les entreprises projetées, on ne doit pas s'étonner de ce que sa mort, dans ce moment, amena un changement dans le plan primitif qui venait de lui.

D'après toutes ces circonstances importantes, la bravoure seule ne pouvait pas décider le sort de la journée; et il ne faut pas être surpris si le clairvoyant prince de Schwarzemberg conseilla aux monarques alliés de se retirer, puisque l'entreprise contre Dresde avait échoué.

La division du lieutenant feld-maréchal Metzko, qui avait formé l'avant-garde du corps de Klenau, fut attaquée entre deux et trois heures après midi, près de Rossthal, par la cavalerie du roi de Naples, et particulièrement par les cuirassiers saxons et la cavalerie légère française, qui parvinrent à éparpiller les carrés ennemis. L'infanterie française prit aussi quelques bataillons : on attribue le succès de cette action principalement au régiment saxon des cuirassiers de Zastrow. Les Autrichiens étaient épuisés; ils avaient perdu leurs communications avec le reste de l'armée, et la pluie avait mis leurs fusils tout-à-fait hors d'état de servir.

Ce fut là un des résultats principaux de la bataille : car l'armée française fit seize à vingt mille prisonniers, presque tous Autrichiens, s'empara de dix canons et de quelques drapeaux. Un second résultat fut la retraite de toute l'armée al-

liée, qui rentra en Bohême. Napoléon s'en aperçut et fut informé de l'un et de l'autre de ces avantages sur les trois heures après midi, lorsque la canonnade du centre cessa, et que le roi de Naples l'eut fait instruire du succès que son corps avait eu. Napoléon montrait dans ce moment un calme aussi parfait que s'il eût joué une partie d'échecs près de son feu de bivouac; mais il envoya sans délai un ordre au général Vandamme d'avancer des environs de Kœnigstein vers la route de Bohême. Au fait, on ne peut se figurer rien de plus commode que la manière dont Napoléon gagna cette bataille, puisque le succès ne dépendit que de la combinaison des marches, de l'effet du canon et de quelques accidens fâcheux : car, excepté la pluie qui l'inonda ainsi que tout son monde, et le voyage vers la route de Pirna, en passant par Strehla, il ne quitta pas la place où il était fort à son aise près du feu de bivouac. Il déjeûnait avec Berthier, et il avait l'air de tout faire négligemment, lorsque le feld-maréchal lieutenant Metzko; qui était blessé, lui fut amené. il ordonna sur-le-champ de le faire asseoir et panser. Regardant les opérations de la journée comme terminées, il demanda son cheval; l'eau dégouttait des manches de sa capotte grise, et le retroussis de son chapeau pendait en arrière vers la nuque du cou. Ainsi marchait le héros de la bataille, celui

qui répandait l'épouvante, accompagné de l'état-major, au milieu des cris de joie et des applaudissemens des troupes qui se pressaient de tous côtés. En trottant, ainsi que de coutume, comme un boucher, il entra au château vers les six heures : il y trouva, pour satisfaire ses besoins, plusieurs objets dont ses troupes et celles de l'armée ennemie qui avaient tant souffert, étaient obligées de se passer. Que dire de la situation des prisonniers et des blessés. La perte des Français peut être évaluée à huit ou dix mille hommes tant tués que blessés (1).

Le lendemain matin Napoléon se rendit de bonne heure au même endroit où il avait passé la plus grande partie du jour précédent. L'armée alliée continua sa retraite, pendant la nuit, par le chemin des montagnes en se dirigeant vers

(1) C'est à dessein que je ne suis pas entré dans les détails concernant la disposition des troupes dans cette bataille, dont on a lu des descriptions très-étendues, mais à peu de chose près, très-exactes. Ces pages n'étant que des matériaux dont on peut répondre, je ne me suis arrêté qu'aux faits et aux circonstances principales ou même accessoires que les autres ne pouvaient connaître avec la même précision ; sans revenir sur des récits déjà reconnus fidèles ; la nécessité seule et les rapports des [illegible]s entr'eux m'ont obligé quelquefois de m'éloigner de [illegible] , qui est de ne raconter que ce que j'ai vu de [illegible] peri[illegible]ttant des excursions qui [illegible] d[illegible]oire complète.

la Bohême, par Dippoldiswalde et Altenberg; on ne voyait plus que la cavalerie de l'arrière-garde sur les hauteurs entre Recknitz et Plauen. Napoléon la suivit dans la même direction, s'arrêta pendant quelque temps, en observant très-attentivement d'une petite hauteur tout près de Recknitz, et chargea un de ses officiers d'ordonnance, qui était ingénieur, de calculer d'un coup d'œil la distance qu'il y avait de ce point au jardin de Mocsinsky. Elle était de deux mille coudées; et c'était ici l'endroit qu'on lui aura probablement indiqué comme la place où Moreau fut atteint par le boulet lancé de la redoute près du jardin. Un paysan qui avait conduit à Dresde le chien sur le collier duquel était écrit le nom de Moreau, reçut quelques pièces d'or. De là Bonaparte suivit son avant-garde jusque sur la hauteur vers Kaiditz; et comme on lui amena plusieurs prisonniers, qui se plaignaient des privations qu'ils avaient endurées pendant les derniers jours, Napoléon dit à ses généraux, d'un ton moqueur, qu'après tant de préparatifs faits contre lui, on n'avait pensé qu'en dernier lieu à l'établissement des magasins, et à d'autres dispositions semblables; que cependant les troupes n'avaient pas trouvé de quoi se nourrir. Il laissa à sa cavalerie le soin de continuer à poursuivre l'ennemi; il monta à cheval et revint sur ses pas en traversant la plaine couverte

de chevaux tués, déjeûna frugalement près du feu du bivouac, et se dirigea sur Leubnitz. Ayant concentré la cavalerie de la Garde, il menaça l'arrière-garde de l'armée ennemie près de Nickern, ainsi que près de Prohlis et de Nieder-Sedlitz; mais les alliés suivirent avec beaucoup de calme et de prudence leur armée principale par différens chemins, le long de la route de Maxen. Les cosaques couvraient encore les hauteurs de Luga et de Gross-Sedlitz, lorsque Napoléon arriva à peu près entre une et deux heures sur la grande route près de Sporwitz et de Mugeln. Il alla jusques aux environs de la ville de Pirna; il s'assit sur un pliant, qu'on lui apporta, et se fit raconter par quelques habitans de la ville et des environs, tout ce qu'il avait appris sur les événemens. Le prince de Wirtemberg s'était battu le matin contre le général Vandamme, et avait fait habilement sa retraite en prenant probablement le chemin de Tœplitz, par la petite route en traversant le Gayersberg.

Napoléon croyait alors tout fini. Vandamme pénétra en Bohême du côté de Péterswalde; le roi de Naples en fit autant par Freyberg et Frauenstein; d'autres corps suivirent les alliés sur la route de Dippoldiswalde. Comme toutes les troupes alliées s'étaient retirées vers les petites routes du milieu vers Maxen, etc., tandis que les corps d'armée couvraient les routes princi-

pales, Napoléon tout-à-fait tranquille, après s'être arrêté une heure, et avoir reçu divers rapports, dit au comte de Lobau : *Eh bien! je ne vois plus rien...... Faites retourner la vieille Garde à Dresde; la jeune Garde restera ici au bivouac!* Il fit venir son carrosse, y monta et se rendit à Dresde avec la plus grande tranquillité et fort gaîment, sans songer que cette confiance fournirait à ses adversaires les moyens d'anéantir une des principales armées françaises. Si Napoléon eût continué sa marche ce jour-là, il serait arrivé, sans doute, le lendemain au défilé principal près de Péterswalde et Nollendorf, et se serait trouvé sur les derrières du corps de Kleitst. Mais ce général se détourna de la petite route qui traverse le Geyersberg, en débouchant par Breitenau et Furstenwalde, en descendant sur la grande route de Péterswalde, et sépara tout-à-fait le corps de Vandamme, de la Saxe. Ce corps fut presque entièrement détruit dans les journées des 29 et 30 août, aux environs de Culm, par la vaillance et le concours de toutes les armées alliées, qui s'étaient réunies en Bohême. On perdit plus de soixante-dix canons; et d'une armée, qui comptait plus de trente mille hommes, à peine la troisième partie parvint-elle, après quatre ou cinq jours, à se réunir aux troupes qui étaient sur la frontière de la Bohême. Ce fut le corps de Kleist qui leur coupa presque entièrement

la retraite, de manière qu'ils furent obligés de se sauver l'un après l'autre dans les bois et dans les montagnes.

La résolution momentanée prise par Napoléon de retourner à Dresde, eut des suites incalculables, du moins sur les événemens qui suivirent immédiatement. Cette perte que l'armée venait d'essuyer, fut tenue, comme à l'ordinaire, aussi secrète que possible au quartier général. Mais lorsque les premières nouvelles de la destruction du corps du général Vandamme furent connues, ceux qui entouraient Napoléon ne purent cacher leur embarras, et la profonde impression que faisaient ces mauvaises nouvelles arrivées en même temps de la Silésie. Le cabinet de Napoléon rejeta immédiatement la faute sur le général Vandamme, qui, par une trop grande ambition, s'était avancé trop imprudemment dans la Bohême. On prétendit qu'il n'aurait dû qu'occuper les défilés, sans se hasarder trop loin. On comprit dans cette occasion, que l'intention de Napoléon (aussitôt que Vandamme aurait couvert la Saxe de ce côté là, tandis que le duc de Tarente observait la Silésie) était de rassembler l'élite de ses troupes, et de marcher contre Berlin. Ce plan, conçu pour la destruction de la monarchie prussienne, n'était pas si mal calculé ; car, de cette manière, la ligne très-resserrée des opérations aurait pu s'étendre en largeur ; et Davoust, qui était à

Hambourg, se serait avancé pour se réunir aux autres corps de l'armée française.

Ces projets furent déjoués par les déroutes des deux généraux. Le feld-maréchal Blücher cueillit, le 26 août, son plus glorieux laurier à Wahlstadt, près de la Katzbach, et défit si complettement le maréchal Macdonald, que celui-ci, pressé par l'ennemi et par le mauvais temps, fut obligé de se retirer vers la Lusace, après avoir perdu plus de cent canons. De tous les côtés, de prompts secours étaient nécessaires. Au lieu de marcher sur Berlin, Napoléon chargea Ney, un de ses généraux les plus déterminés et les plus vaillans, du commandement de l'armée qui marchait contre le prince royal de Suède. Ney se porta à la hâte sur Wittenberg; mais il échoua, comme on sait, le 6 septembre près de Dennewitz, contre la bravoure de Bulow et du prince royal. Napoléon lui même fut obligé d'employer toutes ses forces pour empêcher l'armée de Silésie d'avancer; mais avant de commencer cette entreprise, il s'occupa, depuis le 29 août jusqu'au 2 septembre, de la réorganisation d'un nouveau corps d'armée, en y employant le reste des corps de Vandamme et de Saint-Cyr. Ce nouveau corps fut destiné à pénétrer encore du côté de Peterswalde, sous les ordres du comte de Lobau, pour s'assurer de l'entrée de la Bohême. Il passa plusieurs fois en revue les débris des corps battus. Il

s'appliqua à leur donner de l'ensemble. Il fournit le corps de Lobau d'une nouvelle artillerie, tirée des autres corps . et fit même former de nouveaux régimens de Polonais, qui se trouvaient parmi les prisonniers autrichiens. Les travaux autour de Dresde furent poursuivis avec la plus grande activité.

En attendant, l'armée de Blücher avançait toujours avec assurance. Les soldats du corps de Macdonald, éparpillés de tous côtés, se traînaient découragés, affamés, désarmés, blessés et les habits déchirés, dans les environs de Dresde, où ils arrivèrent par des routes écartées. Il était temps que Napoléon formât quelque entreprise qui mît fin au désordre. Il quitta Dresde le 3 septembre au soir; mais il n'arriva qu'à Hartha et Bischoffswerda, et le lendemain matin il se transporta à Bautzen. Une quantité de fantassins, appartenant à divers corps et régimens désarmés vinrent à sa rencontre, la pâleur sur le visage. Il cacha son dépit ; les troupes furent rangées sur-le-champ, près de la route : on vit arriver des chariots chargés de caissons; on les croyait remplis de biscuit ; mais au lieu de donner de la nourriture à ces hommes affamés, on leur distribua de nouveaux fusils. Plus loin, Napoléon vit les débris du grand transport de munitions que les cosaques avaient fait sauter en l'air le jour précédent. Il tomba dans une profonde rêverie, et quitta Bautzen

une demi heure après, il se rendit à cheval sur la route de Lobau, accompagné du maréchal Macdonald, avança jusqu'à Hochkirch, près de Steindœrfel, où il arrêta son plan. Ce fut en cet endroit, et sur une des hauteurs environnantes que Sébastiani fut si mal reçu ainsi que sa division de cavalerie. J'ai déjà fait mention de cette circonstance. Les deux montagnes appelées Stromberg et Vohlaerberg situées au-delà de Hochkirch, connues par la bataille de ce nom dans la guerre de sept ans, étaient occupés par les alliés. Une forte colonne de leurs troupes feignait de vouloir pénétrer à Bautzen, sur la route de Gœrlitz. Le roi de Naples alla à sa rencontre et l'obligea à se retirer. Les Prussiens dûrent s'apercevoir que les forces des Français s'étaient augmentées; aussi ne purent-ils ignorer que Napoléon lui-même était revenu à l'armée. Ils se contentèrent de quitter la montagne de Vohlaerberg à l'approche de la nuit, après une forte résistance, et après que leur artillerie, postée avantageusement, eût causé quelque perte aux Français, qui pénétraient, avec leurs colonnes, sur la route de Lobau. Les Prussiens firent leur retraite sur les deux routes vers Gœrlitz, et principalement vers Lobau et Herrnhut. Les montagnes couvertes de bois, situées le long de la frontière de Bohême, procuraient aux troupes légères des alliés les moyens d'empêcher les

s'appliqua à leur donner de l'ensemble. Il fournit le corps de Lobau d'une nouvelle artillerie, tirée des autres corps et fit même former de nouveaux régimens de Polonais, qui se trouvaient parmi les prisonniers autrichiens. Les travaux autour de Dresde furent poursuivis avec la plus grande activité.

En attendant, l'armée de Blücher avançait toujours avec assurance. Les soldats du corps de Macdonald, éparpillés de tous côtés, se traînaient découragés, affamés, désarmés, blessés et les habits déchirés, dans les environs de Dresde, où ils arrivèrent par des routes écartées. Il était temps que Napoléon formât quelque entreprise qui mît fin au désordre. Il quitta Dresde le 3 septembre au soir; mais il n'arriva qu'à Hartha et Bischoffswerda, et le lendemain matin il se transporta à Bautzen. Une quantité de fantassins, appartenant à divers corps et régimens désarmés vinrent à sa rencontre, la pâleur sur le visage. Il cacha son dépit; les troupes furent rangées sur-le-champ, près de la route: on vit arriver des chariots chargés de caissons; on les croyait remplis de biscuit; mais au lieu de donner de la nourriture à ces hommes affamés, on leur distribua de nouveaux fusils. Plus loin, Napoléon vit les débris du grand transport de munitions que les cosaques avaient fait sauter en l'air le jour précédent. Il tomba dans une profonde rêverie, et quitta Bautzen

que leur conduite, à son égard, n'était qu'un systême adopté pour le fatiguer, en sorte qu'il dépendait d'eux de le conduire où ils voulaient.

Lorsque Napoléon partit le matin du 5 septembre de Hochkirch, il monta sur le Vohlaerberg, et observa d'abord la position que les Prussiens et les Russes avaient occupée le jour précédent. Il fit avancer ses troupes par Glossen, vers Reichenbach, tandis qu'une autre colonne se mit en marche pour se rendre à Lobau. Cet endroit fut occupé par l'ennemi jusqu'à l'après-midi; il ne se passa rien de sérieux qu'une charge de cavalerie, près de Reichenbach, dans laquelle on fit quelques prisonniers. D'après la déposition de ces derniers, l'armée de Blücher, forte d'environ soixante mille hommes, était commandée par les généraux Sacken, Yorck et Langeron.

Quoique l'armée de Napoléon pût être supérieure plutôt qu'inférieure en forces, c'était un trop grand risque que de s'éloigner davantage de Dresde. Le feld-maréchal Blücher paraissait l'éviter à dessein, tandis que la grande armée, sous les ordres de Schwartzemberg, menaçait de nouveau la capitale de la Saxe. Du reste, chaque jour enfantait de nouvelles difficultés dans la Haute-Lusace; cette province, déjà tout-à-fait épuisée, ayant été plus hostilement traitée que jamais, par la dernière retraite des alliés, qui avaient consommé presque tout,

et emporté ou gaspillé le reste. La cavalerie surtout n'y trouva pas la moindre ressource. Bonaparte n'eut rien de mieux à faire que de se retirer à la hâte, après avoir poussé quelques troupes jusqu'à Gœrlitz. Cette retraite eut lieu, comme à l'ordinaire, inopinément, et au commencement de la nuit.

En se retirant vers Dresde, Napoléon reçut, le matin du 7, étant à Stolpen, quelques nouvelles sur la tentative infructueuse de Ney pour s'avancer sur Berlin ; c'était l'avant-coureur de la mauvaise nouvelle qui lui apprit que le triumvirat de ses maréchaux venait d'être battu. Combien de malheurs en si peu de temps! toutes les parties de son boulevard stratégique étaient battues en brèche! Dans une position aussi critique, jusqu'au plus petit point d'appui était d'une grande valeur : il observa encore avec beaucoup d'attention le château et les environs de Stolpen, dont la défense se combinant avec Lilienstein et les routes qui conduisent en Bohême, lui semblait alors de quelque importance. Cependant d'autres circonstances empêchaient les Français de s'y maintenir, et il revint le même jour à Dresde.

L'armée alliée qui était en Bohême, et qui avait poussé le corps du général Witgenstein sur la route de Dresde, avait, depuis les derniers jours, repris possession des défilés de Giesshubel, et avançait par Zehist et Dohna.

On voyait, des clochers de Dresde, la fumée de l'artillerie de ce côté; cependant, on était assez tranquille dans la ville. Les uns flottaient dans l'incertitude, les autres étaient devenus en quelque sorte insensibles, depuis la crainte que les derniers événemens avaient inspirée. Le 8 à midi Napoléon parut à cheval sur la route de Pirna, vers l'auberge dite *de Luga*, et marchait à petit pas comme à une reconnaissance. L'ennemi avait occupé les hauteurs de Gross-Sedlitz, et la petite ville de Dohna. Le combat était déjà engagé. Napoléon s'arrêta près de l'allée de peupliers de Gamig; il fit prendre Dohna, fit avancer quelques colonnes pour attaquer les sommets des hauteurs voisines, et la pente de la montagne près de Klein-Sedlitz. Au moment où le point le plus élevé eut été emporté par les Français, l'artillerie et la cavalerie russe battirent en retraite: le village de Mügeln et une partie de la ville de Dohna étaient en flammes, et on se battit encore avec acharnement dans les dernières maisons de cette ville. Les Russes furent chassés de Gross-Sedlitz; mais ils se rangèrent de nouveau près de Zehist, de Pirna, et sur la petite route qui conduit en Bohême, près de Borna, où aboutit la route de Pirna. L'obscurité de la nuit ne permit point de continuer le combat. Napoléon fit bivouaquer ses troupes, et transporta son quartier général à Dohna.

et emporté ou gaspillé le reste. La cavalerie surtout n'y trouva pas la moindre ressource. Bonaparte n'eut rien de mieux à faire que de se retirer à la hâte, après avoir poussé quelques troupes jusqu'à Gœrlitz. Cette retraite eut lieu, comme à l'ordinaire, inopinément, et au commencement de la nuit.

En se retirant vers Dresde, Napoléon reçut, le matin du 7, étant à Stolpen, quelques nouvelles sur la tentative infructueuse de Ney pour s'avancer sur Berlin ; c'était l'avant-coureur de la mauvaise nouvelle qui lui apprit que le triumvirat de ses maréchaux venait d'être battu. Combien de malheurs en si peu de temps ! toutes les parties de son boulevard stratégique étaient battues en brèche! Dans une position aussi critique, jusqu'au plus petit point d'appui était d'une grande valeur : il observa encore avec beaucoup d'attention le château et les environs de Stolpen, dont la défense se combinant avec Lilienstein et les routes qui conduisent en Bohême, lui semblait alors de quelque importance. Cependant d'autres circonstances empêchaient les Français de s'y maintenir, et il revint le même jour à Dresde.

L'armée alliée qui était en Bohême, et qui avait poussé le corps du général Wilgenstein sur la route de Dresde, avait, depuis les derniers jours, repris possession des défilés de Giesshubel, et avançait par Zehist et Dohna.

On voyait, des clochers de Dresde, la fumée de l'artillerie de ce côté; cependant, on était assez tranquille dans la ville. Les uns flottaient dans l'incertitude, les autres étaient devenus en quelque sorte insensibles, depuis la crainte que les derniers événemens avaient inspirée. Le 8 à midi Napoléon parut à cheval sur la route de Pirna, vers l'auberge dite *de Luga*, et marchait à petit pas comme à une reconnaissance. L'ennemi avait occupé les hauteurs de Gross-Sedlitz, et la petite ville de Dohna. Le combat était déjà engagé. Napoléon s'arrêta près de l'allée de peupliers de Gamig; il fit prendre Dohna, fit avancer quelques colonnes pour attaquer les sommets des hauteurs voisines, et la pente de la montagne près de Klein-Sedlitz. Au moment où le point le plus élevé eut été emporté par les Français, l'artillerie et la cavalerie russe battirent en retraite : le village de Mügeln et une partie de la ville de Dohna étaient en flammes, et on se battit encore avec acharnement dans les dernières maisons de cette ville. Les Russes furent chassés de Gross-Sedlitz; mais ils se rangèrent de nouveau près de Zehist, de Pirna, et sur la petite route qui conduit en Bohême, près de Borna, où aboutit la route de Pirna. L'obscurité de la nuit ne permit point de continuer le combat. Napoléon fit bivouaquer ses troupes, et transporta son quartier général à Dohna.

nerait, il prit le chemin qui conduit à Breitenau et au Geyersberg, c'est-à-dire, la petite route de Tœplitz. Il avait aussi un corps assez considérable, dont je ne saurais indiquer la force. Ces troupes marchèrent en traversant des montagnes désertes et des villages abandonnés. On fit des reconnaissances tant à droite, vers Altenberg, qu'à gauche, vers Peterswalde. Lorsque Napoléon fut arrrivé près du Nattelberg, qu'il avait remarqué de Dresde comme un point de frontière bien distinct; il s'écria d'un air content : *Voilà notre montagne !* Il fit tout de suite annoncer au roi de Saxe que l'ennemi avait été repoussé en Bohême. Cependant il mettait une grande circonspection dans toute sa conduite. Sa prévoyance se changea enétonnement, lorsqu'étant arrivé au premier village de la frontière, appelé Ebersdorf, l'immense vallée du royaume, si fatale pour lui, se présenta à sa vue. Du point où il était, rien ne l'empêchait de voir la montagne et les environs du lieu où son général avait été défait. Vis-à-vis, dans le vallon entre Kulm et Tœplitz était une puissante armée, rangée en deux lignes, et du sommet élevé du Milleschauer, la plus haute de ces montagnes, s'élevait une colonne de fumée, signal de l'arrivée des Gaulois.

Entre l'armée française et celle des alliés s'étendait la pente du Geyersberg, escarpée et couverte de bois, ainsi que les autres montagnes

environnantes à droite et à gauche; l'homme le plus téméraire eût trouvé son tombeau dans ce gouffre, sur un chemin où les Russes et les Prussiens avaient brisé plusieurs charriots et des pièces d'artillerie. Ce chemin était ainsi devenu encore plus dangereux: car une seule roue cassée aurait arrêté la marche d'une armée entière. Napoléon ne renonçait à son plan qu'à grand regret; il observa long-temp la position de l'ennemi, et les superbes environs de Tœplitz. Il ordonna au général Drouot de descendre et de s'avancer pour examiner la route; mais celui-ci revint plus tard avec la fâcheuse nouvelle, que le chemin était tout-à-fait impraticable.

Si Napoléon voulait effectivement entrer en Bohême, il fallait y aller par Peterswalde, ou bien par l'Erzgebirge, à travers la Saxe, en passant à Mariensberg et à Sebastiansberg: cette dernière route était la moins convenable comme la plus longue et la plus éloignée de Dresde. Toutes les autres routes intermédiaires étaient devenues impraticables, par la retraite qu'avaient faite les alliés pendant une pluie continuelle.

Napoléon revint de ce point, où il avait fait ses observations, l'air chagrin et troublé. La plus grande partie de ses troupes et toute sa Garde furent obligées de faire-volte face, et de camper dans un pays désert qui venait d'être pillé, et

où il n'y avait, par conséquent, aucune provision à trouver. Bonaparte éprouva mille difficultés dans toutes ses dispositions : il voulait d'abord s'arrêter à Ebersdorf, ensuite à Fürstenwalde, et enfin il se retira jusqu'à Breitenau. A peine y avait-il moyen de se loger dans ce pauvre village presque entièrement ruiné; il fallut d'abord nettoyer la maison du curé, afin d'avoir un logement pour Napoléon et pour Berthier. Les troupes manquaient d'alimens; elles étaient obligées de coucher, pendant une nuit froide d'automne, sur le terrain humide des montagnes. Il n'y avait point de fourrage pour les chevaux; les villages frontières étaient entièrement détruits, et toutes les maisons qui n'étaient pas bâties en pierres avaient été bouleversées pour entretenir les feux de bivouacs; tous les environs portaient l'empreinte des horreurs de la guerre.

Tel avait été le sort de ce pauvre pays, ainsi que de Peterswalde et de tous les alentours le long de la frontière, qui avaient été tour à tour dévastés par les Français et par les Russes. Le sol, qu'on avait dix fois remué, on le fouillait de
uveau pour chercher quelques pommes de
e; et ceux qui n'avaient pas été assez heu-
r en trouver, n'avaient, pour s'en con-
, que l'espoir d'un avenir plus heureux. La
humeur qu'excitait cet anti-paradis

s'accrut, au quartier général, par les nouvelles plus détaillées, apportées par un adjudant du maréchal Ney, qui avait été témoin oculaire de la défaite de ce général; mais on se fiait toujours au génie de Napoléon.

Bonaparte, ayant reconnu l'impossibilité de pénétrer en Bohême par Fürstenwalde, partit de Breitenau, et se rendit le 11, dans la matinée, par un chemin de côté assez difficile, en passant par Oelse, sur la grande chaussée, vers Hollendorf. Une nombreuse cavalerie ennemie l'attendait entre ce village et Peterswalde. Tout en cédant à la supériorité des troupes qui avançaient, elle ne put éviter un combat désavantageux; et le colonel Blücher, fils du maréchal, s'étant exposé, avec un courage audacieux, aux attaques des Français, fut blessé et fait prisonnier par les lanciers polonais, aux environs de Peterswalde.

Napoléon profita de cette occasion pour vanter ce triomphe dans les bulletins français, avec une emphase d'autant plus choquante, que l'étalage des succès était moins compatible avec les infortunes qui se succédaient continuellement. Bonaparte ne dit que peu de mots au colonel : car il était très-pressé, et il redoublait ses efforts pour arriver à la montagne de Nollendorf; mais il n'y parvint que très-tard : la forêt qui se rencontrait avait exigé quelques mesures de précaution. Les

canons faisaient retentir leurs coups dans le vallon, vers Kulm et Aussig; et le corps sous les ordres du général Lobau s'arrêta sur la montagne de Nollendorf, pour garnir ce principal défilé. Il faut absolument que Bonaparte ait cru l'ennemi, qui l'arrêta sur la frontière, beaucoup plus fort qu'il ne l'était effectivement; tandis qu'il marchait avec des masses aussi considérables, des troupes légères paraissaient seules s'opposer à sa marche. Le soir, il se logea dans la maison du curé de Peterswalde : les habitans du village s'étaient sauvés.

Satisfait de s'être encore une fois emparé des défilés de la Bohême, Napoléon employa les deux jours suivans pour retourner à Pirna, où il ordonna la construction d'une tête de pont palissadée, et une nouvelle distribution de la jeune Garde dans les environs. Le cercle dans lequel il pouvait agir, s'était rétréci de beaucoup. Il lui fallait attendre de quel côté il serait attaqué, et quel serait le point qui exigerait le plutôt sa présence. L'armée qui avait été dirigée sur Berlin était repoussée jusqu'à l'Elbe; le maréchal Macdonald ne pouvait plus se maintenir entre Bautzen et Gœrlitz, et l'ennemi avait déjà fait de vives démonstrations vers la Saxe, où il avait pénétré en dépassant Sébastiansberg.

Bonaparte lui-même ne fut plus tranquille à Dresde ; le comte Lobau fut attaqué le 14, et repoussé jusques derrière Giesshübel. Napoléon alla le lendemain à son secours : il partit à sept heures du matin, et arriva à Mugeln, sur la route de Pirna, où il reçut les différens rapports. Il réprimanda un général de la Garde de la manière la plus dure, comme pour donner un essor au dépit dont son cœur était navré. Les blessés du jour précédent affluaient sur son passage ; j'en vis, en peu de temps, quatre à cinq cents environ, qui s'empressaient de se rendre à Dresde. Bonaparte traversant Pirna, se rendit vers Langen-Hennersdorf, pour y diriger la marche d'une colonne qui, suivant les chemins de traverse, devait se rendre, par Markersbach, à Hollendorf, tandis que le comte Lobau s'avançait, dans la même direction, par Giesshübel : sa supériorité le mit à même d'atteindre son but ; mais l'ennemi exécuta aussi son plan de le harceler, de profiter de la faiblesse de Lobau, et d'énerver les nombreux renforts conduits par Napoléon lui-même, en les attirant dans un pays ruiné et épuisé. Lobau pouvait pénétrer jusqu'à la montagne de Nollendorf : les alliés avaient sans doute aussi diminué leurs forces de ce côté, après avoir exécuté leur plan.

Le 16 septembre, Bonaparte lui-même alla,

par Peterswalde, à Nollendorf; mais le temps couvert, et le brouillard qui couvrait la vallée, l'empêchèrent de distinguer ce qui s'y passait. Il résolut donc de faire une forte reconnaissance, ou, s'il était possible, une attaque plus sérieuse pour le lendemain. Il se rendit, de grand matin, près la chapelle de Nollenberg; après avoir observé les environs pendant quelques instans, quoique le temps fût presqu'aussi peu favorable que le jour précédent, il fit descendre quelques bataillons le long de la route; d'autres s'étendirent dans les bois qui sont sur les flancs. Les chasseurs russes occupaient encore tout le bois qui borde la grande route inclinée en pente; il s'ensuivit une fusillade très-vive, soutenue par l'artillerie postée sur les montagnes couvertes de bois; le combat s'engagea; les troupes grossissaient continuellement: la route fut disputée pendant quelque temps aux Français; enfin plusieurs brigades, suivies de l'artillerie et de la cavalerie de la Garde, parvinrent jusqu'à la plaine qui se prolonge jusques vers Kulm. Napoléon lui-même se porta jusqu'au premier village appelé Dœlnitz, situé sur la pente de la montagne. Le ciel était un peu éclairci; cependant on ne pouvait pas assez distinguer les forces de l'armée alliée. La chapelle de Kulm était entourée de brouillards : on eût dit de l'ange tutélaire de la

Bohême, posté d'un air menaçant à la garde de la clef de ce royaume.

Après une courte pause, au moment que les Français voyaient diminuer l'opiniâtreté de la résistance, et où Bonaparte attendait les nouvelles de son avant-garde, une terrible canonnade commença de plusieurs côtés, comme si l'on eût découvert l'ennemi pour la première fois; les mêmes hauteurs, qui avaient vomi la mort et la destruction sur le corps de Vandamme, lançaient une grêle de boulets et de grenades sur les téméraires qui, pour la seconde fois, osaient paraître sur le sol de la Bohême. Quoiqu'une grande partie de l'armée française fût encore hors de la portée du canon, cependant les coups perdus, qui venaient des hauteurs couvertes de buissons et masquées par le brouillard, faisaient un assez grand effet; le bruit retentissait prodigieusement dans le vallon, et l'écho, qui se répétait jusqu'à quatre fois, prolongeait le bruit de l'artillerie. Napoléon apprit alors qu'une forte colonne ennemie s'approchait du village de Knienitz, qui se trouvait sur ses derrières.

Le plan des alliés était semblable au premier: ils voulaient lui couper la retraite par le Nollenberg. C'était la manœuvre employée contre Vandamme. Napoléon remonta promptement sur la

hauteur, tandis que ses troupes tâchaient de résister dans la vallée. Une division restée en réserve sur la montagne, fut appelée pour occuper, avec une force suffisante, le village de Knienitz, sur le flanc gauche, et par lequel passait le chemin le plus court pour arriver à Ausig. Les Français s'en emparèrent, et arrivèrent devant Kulm. Leur perte eût été encore plus considérable, si le ciel ne se fût point mêlé de ce combat. Une pluie à verse, sur les cinq heures, y mit fin. Le ciel était couvert, on ne pouvait distinguer l'ennemi. Le feu des canons, qui tiraient au hasard, resplendissait encore au milieu de l'obscurité. La pluie, quoique moins violente, dura fort avant dans la nuit. Napoléon avait à craindre quelque diversion contre son flanc gauche, sur un terrain qui lui était aussi défavorable. Son plan était d'abord de passer la nuit dans la chapelle de Nollendorf. Mais comme ce séjour était triste et inhabitable, et que tout son monde se trouvait encore dans le misérable village de Peterswalde, il résolut, quoique fort tard, d'y retourner. La nuit se passa assez tranquillement; je suppose que les Français, épouvantés par le mauvais succès de leur entreprise, profitèrent de l'obcurité pour gagner la hauteur de la montagne; car le lendemain ils occupaient encore le petit village

de Dœlnitz, situé au pied de la montagne du côté de la Bohême.

Il n'y a pas de doute que cette affaire leur coûta beaucoup de monde, l'ennemi n'ayant montré la supériorité de ses forces qu'après qu'elles étaient déjà descendues dans la vallée; mais on n'a rien appris de certain à cet égard. Napoléon ne regarda toute cette affaire que comme une reconnaissance. Le soir, vers la fin du combat, il fit annoncer au roi de Saxe, qu'on avait la certitude que la grandearmée alliée était postée près de Tœplitz.

En attendant, pour se procurer des informations plus précisses, il avança encore une fois, le 18, vers le même point de la montagne de Nollendorf, et se rendit à cheval jusqu'à Knienitz. Ce village, ainsi que le bois voisin, n'étaient que faiblement occupés, ou, pour mieux dire, n'étaient remplis que de traîneurs français qui pillaient. Lorsque Napoléon arriva à l'issue de ce bois, il rencontra, à peu de distance, une troupe de cavalerie ennemie venant de Schebritz et Zugmantel. Il tourna bride sur-le-champ, car l'attaque devint bientôt plus sérieuse. La légèreté des Français leur avait fait négliger d'occuper plus tôt ce point, et à peine eut-on le temps de faire venir les pièces nécessaires pour en imposer aux batteries ennemies. Aussi long-temps que Napoléon s'y arrêta, les Français se maintinrent en posses-

sion de Knienitz, et l'on se borna à une assez faible canonnade. Les alliés se retirèrent de nouveau.

Napoléon se rendit sur une des hauteurs principales, tant pour faire des dispositions, que pour observer la force de l'ennemi. Au moyen du télescope, il aperçut deux armées, et il lui échappa l'observation dont nous avons déjà parlé, que l'ennemi avait besoin de deux jours pour faire les dispositions nécessaires à une attaque combinée.

Bonaparte remit le commandement au comte Lobau, et retourna à Pirna, dans la conviction que son armée épuisée, n'était pas assez forte pour se maintenir dans un pays aussi dangereux ; dans tous les cas, il était trop tard pour entreprendre une invasion dans la Bohême. L'espoir de battre l'ennemi en détail s'évanouissait chaque jour : là où il était supérieur, on évitait l'occasion de se battre, et lorsqu'on pouvait lui opposer la force, la nature et l'art se prêtaient un secours mutuel pour la ruine des Français. Quand même Napoléon eût réussi à pénétrer sur un point, il ne pouvait le faire qu'en exposant les autres. Eût-il atteint son but dans cette occasion, il n'en aurait pas moins été forcé de revenir sur ses pas : car, étant encore à Pirna, il apprit que le prince royal de Suède s'était porté sur la rive gauche de l'Elbe dans les environs de Dessau. Cette nouvelle parut causer

quelque consternation. Bonaparte travaillait sans cesse; il donna tous les ordres pour l'inutile fortification de Sonnenstein, d'où l'établissement des fous avait été transporté dans l'église de la ville. Il fit examiner attentivement les bords de la Wesnitz, qui tombe dans l'Elbe au-dessous de Pirna. Un morne silence régnait dans le quartier général des Français. La plupart étaient fatigués de l'inutilité des marches et contre-marches; on était toujours dans une attente pénible. Les rideaux du cabinet de Napoléon restaient fermés, comme dans tous les momens d'affaires très-pressantes. Bonaparte avait de la répugnance à retourner à Dresde; mais il n'avait aucun autre parti à prendre. Il y arriva le 21.

Encore une excursion, et ce fut la dernière, eut lieu le lendemain, probablement pour repousser le feld-maréchal Blücher, qui avait pénétré jusqu'au delà de Bautzen. Bonaparte monta en voiture vers midi, et alla jusqu'à Fischbach, passa en revue quelques bataillons du deuxième corps d'armée, accorda des décorations, et remit, avec la solennité d'usage, un drapeau au 49e régiment. Il monta à cheval, et alla de suite sur le Capellenberg, près de Schmiedefeld. Les Français avaient encore une fois occupé Harta: les Russes, postés à côté et derrière les villages sur les hauteurs, furent attaqués par les colonnes qui avançaient sur la route, et

se retirèrent en traversant Goldbach, qui était en flammes. Napoléon, fidèle à sa prédilection pour l'artillerie, fit tirer sur la petite troupe de l'arrière-garde avec ses canons de douze. Le prince Poniatowski était dans le voisinage avec son corps qui s'étendait vers Hohenstein, et les alliés se retirèrent à l'approche de la nuit jusqu'au delà de Bischofswerda. Napoléon s'arrêta, pendant cette affaire, près de son feu de garde, que le froid de la saison rendait très-nécessaire, et alla passer la nuit à Harta, un de ces misérables endroits qui, par leur position, invitaient à y porter le quartier général. Cette fois-ci, il n'avait été suivi que d'une partie de ses Gardes, et il paraît qne Napoléon ne se sentit pas assez fort pour hasarder une bataille.

Il passa effectivement toute la matinée du 23 à Harta, flottant entre les partis qu'il avait à prendre, et ne se décidant à aucun; enfin, sur les quatre heures après midi, il se rendit à la hâte vers Neustadt, d'où on entendait une fusillade. Le général Neuperg ayant été attaqué par Lauriston, se retira dans la Bohême, avec ses Autrichiens et ses Russes. Quelques troupes parurent sur les hauteurs de Tœplitz; on voyait si peu la ligne des avant-postes français, qne Napoléon lui-même étant sorti du bois, ne savait si ce n'était pas l'ennemi qui se trouvait-là. Mais ayant examiné la chose de plus près, on fut informé que

c'était la division du général Rochambeau, qui, en poursuivant les Autrichiens, s'était avancée jusque sur ce point. Rasséréné par chaque progrès insignifiant, il fit annoncer à Dresde: « *Nous sommes à Bautzen.* (Cela était faux, parce qu'on s'était battu le même jour après midi très-vivement près de Roth-Nauslitz.) *L'ennemi se retire en Bohême par Neustadt et l'autre route...... Il va au diable.* »

Quelquefois on aurait dit que Napoléon, accoutumé à des victoires, se faisait illusion à lui-même, et qu'il voulait inspirer le même courage et la même confiance à ses partisans, en représentant des circonstances insignifiantes comme des résultats de la plus haute importance.

Bonaparte passa encore une nuit à Harta; et le matin du jour suivant il y eut un orage, accompagné de terribles coups de tonnerre. C'était un phénomène bien extraordinaire dans une pareille saison, et avec le froid qu'on venait d'éprouver.

On ne saurait déterminer avec précision quelle était l'intention de Napoléon dans ce moment. Voulait-il se borner à des observations, faire une démonstration, ou attaquer le feld-maréchal Blücher? A une heure et demie, le duc de Tarente fit avertir que toute l'armée des alliés, dont la force était considérable, était rangée en ordre de bataille, près Burka; que le général Sacken, qui s'avançait par la grande route de Kamentz,

avait tourné ensuite vers Pohla. Alors ce général était posté près du couvent de Marienstern, et le feld-maréchal de Blücher près Bautzen. La marche de ce dernier menaçait fortement le flanc de l'armée française. Je ne doute pas qu'on n'eût pu lui faire essuyer une perte très-considérable; cependant, on ne fit qu'une fausse démonstration. Napoléon monta à cheval et se rendit vers Bischofswerda. Il avait l'air d'attendre qu'on l'attaquât; mais cette attaque n'ayant pas eu lieu, et lui-même n'ayant pas jugé à propos d'attaquer, la nuit s'approchant; il quitta aussi ce point, emmena avec lui une grande partie de ses troupes, et se rendit à Dresde pendant la même nuit. La suite a prouvé que par cette retraite faite dans un moment de mauvaise humeur, il avait renonçé aux provinces au-delà de l'Elbe.

Napoléon aurait bien voulu se faire jour d'un côté quelconque, lorsqu'il était encore dans cette même position; mais on a pu observer, par la suite des événemens dont on a fait le récit, que ses mouvemens dépendaient tout-à-fait de ceux des alliés. Il aurait sans doute attaqué lui-même le prince royal de Suède, sur l'Elbe inférieure, si son absence n'eût livré Dresde à la merci de l'armée de Schwartzemberg, ou de celle de Blücher. Il resta donc pendant quelque temps enchaîné à ce point, usqu'à ce qu'il en fut repoussé par une nouvelle

opération des alliés, qui avait été on ne peut mieux conçue et exécutée.

La partie orientale de la Saxe avait été délivrée des Français, au moyen des attaques par lesquelles les alliés les avaient pour ainsi dire tenaillés. Une pareille attaque sagement combinée et exécutée contre leurs flancs et leur dos devait nécessairement les déterminer à quitter le pays, et à se rapprocher du Rhin, aucun point n'étant tenable entre l'Elbe et la frontière française. La grande armée, sous les ordres du prince de Schwartzemberg sortant de la Bohême, se mit en mouvement vers la route qui conduit en Saxe, par le Sébastiensberg, tandis que l'armée de Blücher, marchant rapidement sur la rive droite de l'Elbe, se jetait, par le chemin le plus court, sur le derrière de l'armée française. Ce plan, parfaitement imaginé, occupera pour toujours une place distinguée dans les annales de l'art de la guerre. Napoléon, aussi exercé qu'il l'était dans cet art, dut être surpris que les nombreuses armées de ses ennemis eussent été dirigées et maintenues avec tant d'habileté et d'assurance.

Il épiait à Dresde, les entreprises de ses adversaires, espérant toujours leur découvrir quelque côté faible pour en profiter. Il s'occupait tantôt des affaires de son cabinet, tantôt des fortifications de Dresde, qu'il avait étendues et améliorées, de manière que les jours s'écoulaient pour lui

pleins d'ennui et de souci, tandis que les habitans de la ville, qui redoutaient les horreurs d'un siége, étaient accablés de chagrin et d'inquiétude.

Vers la mi-septembre, le roi de Naples avait couvert les environs de Grossenhain avec un corps d'armée dont les forces étaient médiocres. La cavalerie française essuya plusieurs revers dans les environs de Mühlberg et de Liebenwerda; elle avait été repoussée au-delà du canal d'Elsterwerde, et délogée d'Ortrand, de manière que Blücher put commencer sa grande marche de Kamentz jusque vers Wittemberg, sans la moindre difficulté. Avant cet événement, Napoléon renonça à la rive droite de l'Elbe: car le 26 et le 27 septembre, le corps du roi de Naples passa sur la rive gauche près de Meissen, c'est-à-dire, après avoir terminé la démonstration vers Bischofswerda. Les ordres inhumains donnés par Bonaparte aux commandans de ce corps, n'ont pas été exécutés, du moins par une grande partie des généraux qui pensaient mieux que lui. D'après ces ordres, on aurait dû emporter tout le bétail, brûler les bois, détruire les arbres fruitiers et toute autre espèce de nourriture, de manière que la partie de la Saxe située sur la rive droite de l'Elbe serait devenue un désert affreux. Tout avait été presque entièrement anéanti; et la marche des alliés, qui avançaient rapidement, empêchait souvent les Français, qui

occupaient encore les environs de Dresde, d'achever la destruction de la Saxe orientale. Napoléon fut alors informé de la marche de Blücher, dont la certitude devint pour lui le signal d'une entreprise qu'il imagina d'exécuter sur la rive gauche de l'Elbe. Si la Saale eût offert quelque point tenable, il en aurait profité comme d'une nouvelle ligne de défense; mais il n'avait pas le temps d'y penser. Lorsque Blücher s'était éloigné de son front, le plus pressant était d'opposer une force suffisante à la grande armée de Schwartzemberg, qui s'avançait. Le roi de Naples jouissait de la confiance particulière de Napoléon; il fut donc obligé de prendre le commandement de l'armée postée sur l'Erzgebirg, près de Chemnitz et d'OEderan. A cette époque, la cavalerie de la Garde française avait eu du désavantage dans plusieurs affaires contre les généraux Thielmann et Lichtenstein.

Napoléon ne pouvait plus s'arrêter à Dresde. On l'avait laissé dans cette ville, pour serrer plus étroitement le filet dans lequel il était entré. Cependant sa confiance dans un retour de fortune, l'empêchait de renoncer à la ligne de l'Elbe; une bataille gagnée devait l'y ramener; il aurait toujours trouvé les points importans de Wittemberg, Torgau et Dresde. Il résolut donc d'aller à la recherche de l'ennemi, et d'en battre les armées l'une après l'autre avec l'élite de ses

troupes, quoique affaiblies par les pertes essuyées devant l'ennemi, par les maladies et par la désertion. Deux corps d'armée de vingt-huit à trente mille hommes restèrent pour la défense de Dresde, sous les ordres du maréchal Gouvion-Saint-Cyr et du général de division comte Lobau (1).

La perspective de cette malheureuse ville devenait tous les jours plus sombre. Une nouvelle crainte accompagnait l'attente d'un siége; on appréhendait que le roi n'adhérât aux projets de celui qui l'avait défendu jusqu'à ce moment, et qui malheureusement, avait montré autant de persévérance à se maintenir dans le pays. En un mot, on craignait que le roi de Saxe ne suivît Napoléon. Une grande partie de ses sujets qui avaient été opprimés par les désordres des Français, gémissaient du système politique auquel le roi avait été forcé par l'empire des circonstances; mais tout homme impartial voyait que ce prince accablé n'avait pas la liberté du choix, et que la

---

(1) Indépendamment de ces troupes en état de combattre, dont cependant environ un tiers était arrivé dans un état d'épuisement total, il y avait déjà douze à quinze mille hommes dans les hôpitaux, ou appartenans aux différentes administrations; car, malgré la mortalité qui régnait journellement parmi les troupes, le nombre de ceux qui quittèrent Dresde, par la capitulation de novembre, était de trente-six à trente-huit mille hommes.

volonté de Bonaparte étouffait chaque tentative pour se délivrer de ce joug. En effet, tant que la plus grande partie du pays était couverte de troupes françaises, qui, lorsqu'elles battent en retraite, agissent hostilement, et ne connaissent aucune loi dictée par l'humanité, le roi était enchaîné par des considérations imposantes, telles que la crainte de compromettre les débris de nos fortunes. S. M. ne connaissait point toute l'étendue de notre misère, et des horreurs qui nous environnaient; ou bien elle les regardait comme les suites inséparables de la guerre. Peut-être Napoléon le berçait-il de l'illusion que la première victoire éloignerait l'ennemi de la Saxe, et rendrait au pays et au souverain la sécurité.

Comment le roi eût-il osé s'opposer à l'homme puissant que l'Europe coalisée n'avait encore pu dompter? Quelle vengeance terrible Napoléon n'eût-il pas tirée de sa défection? La nation, accablée sous le poids de ses malheurs, avait perdu une partie de son énergie; tant de pertes éprouvées par les habitans, avaient produit une sorte d'insensibilité: le retour de l'espérance, la voix d'un roi respecté, pouvaient seuls ranimer leur courage; mais le roi ne pouvait pas se faire entendre tandis qu'il était au pouvoir de Bonaparte, et que celui-ci cherchait à lui persuader que les choses étaient encore en bon état; qu'il délivrerait la Saxe, et qu'il était encore riche en ressources. Entraîné

par ces assurances et par un malheur inévitable, le monarque infortuné suivit Napoléon à Leipsick; peut-être l'intention de ce dernier était-elle de procurer à ses maréchaux l'occasion d'agir plus librement, et d'épargner au roi la vue de la destruction dont sa ville natale, qui lui était si chère, était menacée. Bref, Bonaparte ou le destin voulurent, et le royal martyr obéit.

Son départ fut tenu caché autant que possible, pour ne point accabler le peuple, ou peut-être pour ne pas donner lieu à quelque mouvement inquiétant : quelques voitures de voyage étaient préparées le jour précédent, et à peine en parlait-on au château. Je suis bien convaincu que le roi lui-même était dans l'incertitude jusqu'au jour du départ : bien loin de laisser diriger ses pas par son intérêt personnel, ce pieux monarque crut devoir suivre la volonté de la Providence, dont Napoléon n'était qu'un instrument composé de bien et de mal (1).

Le soir du 6 octobre, Bonaparte lui fit encore exprimer son désir qu'il ne partît point avant six heures, moment fixé par lui-même pour quitter

---

(1) Madame de Staël-Holstein dit, dans son ouvrage sur l'Allemagne, écrit en 1808 et 1810, en parlant des Allemands en général : *Leur respect pour la puissance vient plus encore de ce qu'elle ressemble à la destinée, que d'aucun motif intéressé.*

Dresde. Les travaux les plus importans retardèrent le départ de Napoléon d'une ville et des mêmes appartemens où, pendant l'été de 1812, il avait travaillé aux plans les plus gigantesques, contre la Russie : il avait été occupé toute la nuit dans son cabinet. Il envoya un officier au roi de Naples, posté dans les environs d'Oederan, pour l'avertir de se rendre à Leipsick par Rochlitz; il fit appeler le gouverneur de Dresde et deux maréchaux; bref, il travailla sans relâche jusque vers la matinée du 7 octobre. Il prit encore un bain, et partit après six heures : le roi de Saxe le suivit quelques momens après.

Toutes les troupes françaises qui se retiraient, avaient passé sur la rive gauche de l'Elbe : elles n'occupaient que les environs les plus proches de Dresde et de Meissen, où le pont de bateaux au-dessus de la ville, était défendu par une petite tête de pont. Les troupes légères des alliés faisaient des incursions le long de la rive de l'Elbe, par-tout où elle n'était point gardée : Bonaparte fut donc forcé de passer par Wilsdruf; il n'y avait que la nécessité qui pût déterminer une armée en marche à prendre des routes aussi pénibles. Pendant son court séjour à Meissen, Napoléon passa encore une fois le pont de bateaux, peut-être sans s'imaginer que, par cette visite de congé, il disait un éternel adieu à la partie orientale de la Saxe, si long-temps mal-

heureuse ; il accéléra ensuite sa marche, toujours incertain du point sur lequel il se dirigeait. Cependant, il conçut probablement alors le projet de se porter, avec la rapidité de l'éclair, sur la Mulde, pour voler à la rencontre du feld-maréchal Blücher, qui avait passé l'Elbe près de Wartenbourg, entre Presch et Wittemberg.

Il établit enfin son quartier général au château de Seerhausen ; le roi de Saxe était resté à Meissen, et suivit Bonaparte à petites journées sur la route ordinaire de Leipsick. Le roi était escorté par un nombreux détachement de la Garde impériale, avec laquelle un bataillon de grenadiers de la Garde saxonne partageait le service.

NOTES

DU

TRADUCTEUR.

L'AUTEUR de la Campagne de 1813 s'est proposé de faire connaître Bonaparte avec impartialité : son ouvrage a donc un double but. 1° Le portrait de Bonaparte, qu'il s'est attaché à caractériser par le détail de toutes les circonstances de sa vie publique et privée; 2° le récit des événemens militaires.

Si M. d'Odeleben a rendu pleinement justice aux talens et à l'activité de ce chef, il n'a pas négligé non plus de montrer comment ses passions avaient rendu ses talens inutiles ou nuisibles. Il a signalé son ambition sans mesure, son opiniâtreté.

Il y a toujours quelque chose de choquant dans l'exercice de la sévérité, à l'égard d'un homme vivant tombé du faîte du pouvoir dans l'excès de l'abaissement, quelque droit qu'on ait de l'accuser. Des contemporains, que sa puissance faisait trembler, n'ont jamais bonne grâce à l'accabler de reproches. On a toujours l'air de battre un homme à terre, et la justice même ressemble à la vengeance.

Le sentiment qui a porté M. d'Odeleben à ne parler de Bonaparte qu'avec modération, fait donc honneur au caractère de l'historien. Mais il nous semble n'avoir pas

assez fait pressentir le jugement que la postérité portera d'un homme qui, ayant eu dans ses mains le bonheur de son pays et de l'Europe, a plongé son pays et l'Europe dans un abîme de maux : en évitant l'injure, les déclamations, il n'est cependant pas possible de méconnaître le mal qu'il a fait, et de ne pas l'attribuer à un orgueil impitoyable, à une légèreté qui se jouait de tout ce qu'il y avait de plus sacré dans le monde.

En vain chercherait-on à le disculper, en le représentant comme entraîné par la nécessité de soutenir une lutte terrible contre les ennemis de la révolution française, et contre l'ambition d'une puissance rivale. L'histoire dira que cette nécessité fut plus souvent, pour lui, un prétexte qu'un motif; qu'il vit dans cette lutte un excellent moyen pour se livrer à tous les projets d'une ambition démesurée. L'histoire ne reconnaîtra pas la nécessité de bouleverser l'Europe pour assurer l'indépendance de la France : elle dira qu'à l'époque des traités de Lunéville et d'Amiens, la modération du gouvernement français eût pu désarmer l'Europe, et assurer à la France des alliances utiles. Il fallait rester dans les limites que la France avait conquises, et prouver à l'Europe qu'on ne voulait plus les étendre. Qu'avait-on besoin d'annexer de fait à la France le Piémont et la Lombardie ? Si les traités enlevaient ces provinces à l'Autriche et à la Sardaigne, il fallait les réunir sous un gouvernement indépendant, dont on se fût fait un allié. On pouvait rétablir et fixer les relations amicales de la France avec l'Espagne, la Suède, le Danemarck, la Prusse et les Etats secondaires d'Allemagne. La renonciation bien évidente de la France à tout esprit de conquête, lui eût sans doute assuré l'affection des puissances qui avaient besoin de s'appuyer sur elle. Elle eût probablement calmé l'Angleterre elle-même.

La France pouvait sûrement aussi contracter une alliance utile avec la Russie, qui, la voyant rentrer dans ses limites et décidée à s'y renfermer, n'avait plus rien à démêler avec elle. Il ne lui restait plus à surveiller que le ressentiment de l'Autriche, si cette dernière puissance aspirait toujours à recouvrer la Belgique et le Milanez. Si de nouveaux ennemis se fussent présentés, on eût eu des alliés, et la France, bien gouvernée, rendue heureuse, défendue par des armées accoutumées à vaincre, par un peuple belliqueux plus attaché que jamais à sa patrie, eût sans doute été assez forte pour repousser toute aggression nouvelle.

La prétendue nécessité de propager par-tout la révolution pour en maintenir les résultats en France, n'était donc qu'un voile pour l'ambition du chef de la France. Comme si l'histoire ne nous montrait pas constamment des alliances entre des Etats régis par des principes différens: comme si elle ne nous apprenait pas que c'est la communauté d'intérêts, et non la conformité des gouvernemens qui réunit les peuples. Il suffisait donc de prouver aux Etats disposés à s'allier à nous, qu'ils n'avaient plus à s'effaroucher d'un prosélytisme ou d'une manie de conquêtes également menaçans. La nécessité de tout convertir pour n'avoir plus rien à craindre, menait tout droit à l'envahissement du monde. Ce principe était celui des Romains, celui de Mahomet, celui des Arabes et des Ottomans; c'est l'arme politique de tous les guerriers turbulens, qui veulent étendre par-tout leur domination, et qui se trouvent toujours trop à l'étroit, quelque vaste que soit leur puissance.

La saine politique, qui n'a pour but que le bonheur des peuples et leur indépendance, n'admet point la nécessité des crimes. Cette nécessité n'existe que pour la politique des passions. Le véritable mobile du chef des

armées françaises, fut l'amour effréné de la gloire. Il voulait surpasser tous les conquérans, tous les potentats illustres. Il voulait éclipser leur réputation, et se croyait appelé à régler et à dominer le monde. Il voulait plus encore: dans sa fougue indomptée, il ne tenait compte d'aucun obstacle, et prétendait exécuter en un mois, des projets dont l'accomplissement demandait des années. Quoi qu'en disent ses panégyristes, il est responsable des maux affreux que son ambition, son orgueil et son impatience ont causés : l'histoire et la postérité l'en accuseront à juste titre, et ne reconnaîtront ses talens extraordinaires que pour le trouver plus coupable. L'histoire et la postérité ne trouveront aucune bonne excuse pour le refus de la paix à Dresde. On laissait à la France ses limites des Alpes, du Rhin, de la Meuse et des Pyrénées. On laissait subsister la Confédération du Rhin. Il ne fallait que renoncer à l'usurpation de l'Espagne, de la Hollande, de l'Italie et des villes anséatiques.

L'empire français ne restait-il pas encore assez fort, assez grand ? Deux années de paix et d'un bon gouvernement, auraient suffi pour restaurer la France, et la remettre en état de résister à toute attaque, et d'en faire repentir ses ennemis. Les désastres causés par le refus de la paix, à Dresde, retombent donc de tout leur poids sur celui dont l'orgueil n'a pas voulu descendre.

Quant au récit allemand des événemens militaires de 1813, il a souvent besoin d'être rectifié. Une justice impartiale, à notre égard, était une tâche trop difficile pour un étranger.

Il nous a été impossible de suivre pas à pas M. d'Odeleben, et de relever toutes ses inexactitudes, ou de réparer toutes ses omissions. Mais, à l'aide des documens qu'on a bien voulu nous procurer, nous avons pu rétablir quelques faits dont l'altération tendait à compromettre l'honneur

français, dont, plus que jamais, nous devons tous nous montrer jaloux.

Un officier français, auquel nous avons communiqué notre traduction, nous a donné les remarques suivantes; et nous croyons que nos lecteurs les parcourront avec intérêt. Nous les les insérons parmi les notes que l'on va lire.

Tome 1er, *page* 10, « La guerre contre la Russie, etc. »

M. d'Odeleben croit que Bonaparte, en faisant la guerre à la Russie, ne voulait que la contraindre à lui faciliter la conquête des Indes. Ce bruit avait été répandu en France. J'ai moi-même, à l'époque de l'expédition, voyagé avec des militaires qui y croyaient.

L'auteur de la dernière Histoire de la Campagne de Russie, paraît penser que la guerre fut l'ouvrage du cabinet russe, empressé de secouer le joug du traité de Tilsitt, et du système continental.

D'autres ont prétendu que le chef de la France, n'ayant plus à craindre que la Russie sur le continent de l'Europe, s'était déterminé à l'attaquer, pour se débarrasser de sa rivalité, en la reléguant en Asie.

Le projet d'une invasion dans l'Inde, à travers l'empire de Russie, est si extravagant, que, malgré la témérité du chef des Français, on aura toujours peine à croire qu'il faille le lui attribuer sérieusement.

Le besoin qu'a la Russie du commerce avec l'Angleterre, avait déterminé son souverain à renouer ses relations avec cette puissance. Le cabinet de Saint-Pétersbourg devait sans doute aussi supporter impatiemment la dépossession du duc d'Oldenbourg, et l'occupation de la Prusse par les troupes françaises. Mais, peut-être n'en fût-on pas venu à une rupture ouverte, si le chef

de la France n'eût pas provoqué une occasion qu'il croyait favorable pour anéantir la puissance russe.

Page 54. On est étonné du silence que garde l'historien à l'égard du 6ᵉ corps commandé par le maréchal duc de Raguse, et composé en grande partie des vieux canonniers d'artillerie de la marine. Ces troupes se sont conduites dans cette bataille avec tant de courage, elles y ont pris une part si décisive, qu'il est de notre devoir de réparer le singulier oubli de M. d'Odeleben. C'est ce corps qui, formé en plusieurs bataillons carrés, échelonnés à la droite de Kaïa, dans une plaine immense, et attaqué par quarante mille hommes de cavalerie, a soutenu jusqu'à sept charges à fond, et s'est toujours fait un rempart de cadavres ennemis. Si un ou deux de ces bataillons ont été rompus, ce n'a été que par l'artillerie légère que démasquaient les escadrons russes et prussiens en arrivant sur les Français. Ces attaques ont duré plus de deux heures; et la résistance héroïque de ces vieilles troupes a seule empêché les ennemis de rompre la ligne, et donné le temps à l'artillerie de la jeune Garde d'arriver sur ce même point. Il faut ajouter encore que cette artillerie était servie presque tout entière par ces mêmes canonniers de marine.

Page 82. 1ᵉʳᵉ *lig*. M. d'Odeleben n'a consulté ni la position de Bischofswerda, ni celle des armées, quand il a écrit cette page. Les Russes n'avaient pas besoin de prendre cette ville d'assaut. Elle se trouvait sur la route qu'ils suivaient dans leur retraite. Dominée de tous les côtés par de hautes collines, elle ne pouvait servir de retranchement à personne. L'avant-garde française arrivait sur les hauteurs qui sont en avant de Bischofswerda; et l'arrière-garde ennemie, qui disputait le terrain pied à pied, avait placé son artillerie sur les hauteurs oppo-

sées. La ville restait au fond du ravin. Ce sont les obus ennemis qui l'ont incendiée en tirant sur les soldats du 22ᵉ d'infanterie légère qui se dirigeaient en tirailleurs sur cette bicoque. Les tirailleurs ennemis s'y défendaient à tous les coins des rues, au milieu des flammes qui sortaient de toutes parts, et des habitans effrayés qui cherchaient à sauver quelques débris de leur fortune. Les Français n'avaient aucun intérêt à brûler les villes, et tout leur commandait de les ménager. C'est à l'artillerie des Russes qu'il faut s'en prendre, si en moins d'une matinée ce n'a été qu'un monceau de ruines fumantes. Tout ce que dit là-dessus M. d'Odeleben, à la page 84, est un tissu d'erreurs; et M. de Caulincourt n'a pu, comme il le suppose, prouver à Napoléon que ce malheur était l'effet de l'indiscipline et des excès de l'armée française, puisqu'il n'était pas présent à cette affaire d'avant-postes, et que le moindre officier pouvait démentir une pareille imputation par le témoignage de ses propres yeux.

Page 90. La ville de Bautzen fut enlevée à deux heures après midi; et la principale hauteur de ce champ de bataille, celle qui dominait la plaine en avant de Bautzen, et d'où dépendait la victoire, fut emportée par la division du lieutenant général Bonnet, qui avait quelques pièces de huit et de quatre à opposer aux pièces de position dont cette montagne était hérissée.

Page 94. *lig.* 22. M. d'Odeleben n'ignore point que l'armée alliée était supérieure en nombre, et que ses positions formidables lui donnaient un tiers de forces de plus qu'elle n'en avait réellement.

Page 147 et suiv. *et passim*. Nous n'avons sûrement pas besoin de prévenir que nous n'entendons nullement

reconnaître comme avérés tous les torts qu'il plaît à l'auteur d'imputer aux généraux, hommes en place, et fonctionnaires français; torts que le ressentiment des malheurs du temps a pu, sans doute, lui faire exagérer. Nous n'avons pas pu supprimer toutes les imputations, ni les observations critiques de l'auteur, qui se trouvaient liées au récit des événemens, ou au portrait de Napoléon et de sa cour. Mais toutes les réclamations fondées qu'on nous adressera, seront soigneusement recueillies pour être insérées dans les notes, si le succès de l'ouvrage nécessite une seconde édition. Toutes les personnes qui pourront nous fournir des faits intéressans, et des détails exacts pour la rectification de la narration des événemens militaires, sont également invitées à les faire parvenir au libraire-éditeur: nous nous empresserons d'en faire usage.

Nous réclamons aussi l'indulgence du lecteur pour les négligences de style, et les inexactitudes que la rapidité de notre travail, et l'empressement d'en faire jouir le public français, ne nous ont pas permis de remarquer, et de faire disparaître. Nous pouvons cependant assurer que cette traduction a été revue avec tout le soin que comportait une grande célérité; et nous nous flattons que du moins, sous le rapport de l'exactitude et de la fidélité, il nous est échappé bien peu de fautes graves. Nous avons supprimé quelques longueurs, des répétitions, des détails ennuyeux. Nous eussions été beaucoup plus sévères, si le temps ne nous eût pas manqué.

Page 262. *lig.* 12. Jamais l'historien saxon n'a montré plus de partialité que dans ce récit d'une bataille qui fait le plus grand honneur aux soldats français. Deux cent mille alliés, protégés par les plus belles positions

militaires, en ont été chassés par cinquante trois mille de nos guerriers. Les retranchemens de Dresde n'étaient qu'ébauchés, et il y avait si peu de monde pour les défendre que, le 26, les colonnes ennemies arrivaient dans la ville en chantant victoire, et criant à tue-tête : *à Paris, à Paris!* C'est à deux cents pas de la grande place que les colonnes rencontrèrent le premier peloton de la vieille Garde, qui arrivait en toute hâte de la Silésie; et cette apparition rappela celle de la tête de Méduse. En un instant les bataillons ennemis furent culbutés les uns sur les autres; et l'espace de terrain qui se trouve entre le faubourg et le pied des collines fut couvert de morts. La redoute du grand jardin fut emportée par deux régimens de la jeune Garde qui allaient au feu pour la première fois. Les officiers se mirent à la tête des compagnies, et montèrent les premiers sur le parapet. Le début de ces jeunes conscrits fut une action glorieuse. La Garde lutta presque seule dans cette première journée. Le corps du duc de Raguse ne put se mettre en ligne que le 27, vers une heure après midi; et dans le moment les avant-postes étaient sur les premières collines. Les troupes françaises bivouaquèrent au pied de ces hauteurs qu'elles brûlaient d'emporter le lendemain; mais le roi de Naples avait, par une manœuvre hardie, tourné ces positions formidables, et les alliés reprirent le 28 au matin la grande route de la Bohême. Pendant les quatre jours suivans, les Français les chassèrent, de montagne en montagne, jusqu'aux défilés de Tœplitz. A chaque pas on faisait des prisonniers. Les Autrichiens se rendaient par bandes, et le nombre en a été évalué à vingt-huit mille. On les prenait dans les bois et les villages. Ils jetaient gaîment leurs armes en demandant du pain, et criant : *Vivat! vivat!* Il n'en était pas ainsi des Russes. Nous leur faisions peu de prisonniers. Dès qu'ils se voyaient sans ressources, ils s'ac-

croupissaient au pied d'un arbre ou d'un tertre, les poings dans les yeux, et semblaient attendre le coup de la mort. Ils demeuraient ébahis de surprise quand ils se voyaient traiter avec douceur et commisération. Ce n'est point l'habileté de Kleist qui nous a fait perdre le fruit de cette bataille. Si Vandamme fût resté dans la position où il avait ordre de passer la nuit, s'il n'eût pas laissé un intervalle de deux lieues entre les corps qui le flanquaient, en faisant ce chemin de plus dans la journée, il n'aurait pas donné au général Kleist, l'idée de le couper, et aux souverains alliés les moyens de le battre. Encore l'ennemi n'a-t-il pas su profiter de cet avantage. Aucun soldat de Vandamme ne lui devait échapper. Environné par toute l'armée des confédérés, et n'ayant que vingt-cinq à trente mille hommes, il s'est défendu avec une rare intrépidité. J'ignore quel était le plan de Napoléon. Je ne m'en occupe point; mais quoi qu'en dise M. d'Odeleben, quelque promesse qu'il eût faite au roi de Saxe, je pense qu'il avait tout à gagner en transportant la guerre sur un terrain neuf, comme l'était la Bohême. Je sais très-bien que, sans la faute de Vandamme, nous attaquions le lendemain les défilés de Tœplitz; que nous les aurions emportés comme toutes les gorges et montagnes que nous enlevions depuis quatre jours; et que dans la première semaine de septembre, les murailles de Prague seraient tombées en notre pouvoir. Il restait assez de troupes en Saxe et dans les forteresses, pour amuser Blücher et Bernadotte; et les maréchaux Ney et Macdonald, n'étaient pas assez battus pour être hors d'état de prendre une éclatante revanche.

FIN DU TOME PREMIER.

RELATION

CIRCONSTANCIÉE

DE

LA CAMPAGNE DE 1813,

EN SAXE.

RELATION

CIRCONSTANCIÉE

DE

LA CAMPAGNE DE 1813, EN SAXE.

PAR M. LE BARON D'ODELEBEN,

L'UN DES OFFICIERS GÉNÉRAUX DE L'ARMÉE;

Traduit de l'Allemand sur la Seconde Édition;

PAR M. AUBERT DE VITRY.

TOME SECOND.

PARIS,

CHEZ { PLANCHER, Éditeur des OEuvres complètes de Voltaire, en trente-cinq tomes *in*-12; RUE SERPENTE, N° 14;
DELAUNAY, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

1817.

très-peu disposés à se battre avec ardeur pour les intérêts de Napoléon. Leur mauvaise volonté avait déjà commencé à éclater de la manière la plus prononcée ; les prérogatives que les Français s'arrogeaient tous les jours et à chaque marche, fournissaient de nouveaux alimens à l'indignation générale. La plus stricte discipline avait jusqu'alors tenu ce corps réuni aux Français ; mais tant de causes qui révoltaient son amour-propre, et la perspective séduisante de contribuer à délivrer l'Allemagne du joug français, le détermina, neuf jours plus tard, à quitter les rangs de l'armée française, pendant la bataille de Leipsick, et à se réunir aux puissances alliées.

On harangua aussi solennellement les troupes françaises du septième corps ; on y fit des avancemens ; on distribua des décorations. De tels appâts pouvaient encore faire impression sur les Français, trop sensibles à la vanité ; il leur était d'ailleurs indifférent de périr aux bords du Niémen ou du Rhin ; mais ni promesses, ni louanges ne pouvaient effacer dans le cœur des Allemands, sensibles à la pitié, l'image des souffrances qu'ils avaient partout sous les yeux, depuis deux ans, et qui s'étaient étendues à ceux que les liens de la nature leur rendaient les plus chers.

Le mécontentement était peint sur le visage de beaucoup d'entre eux ; la triste position des affaires était connue à l'armée plus qu'au quartier-général,

impossible de tenir plus long-temps tête à Blücher. Napoléon tâcha de rallumer le courage de ses troupes par une harangue. Il leur dit « qu'il sa-
» vait combien de revers le septième corps d'ar-
» mée avait essuyés ; qu'il était venu pour remé-
» dier à ces malheurs en se mettant à leur tête
» pour repousser l'ennemi au-delà de l'Elbe ; que
» le projet des Prussiens était de s'emparer de
» la Saxe, mais qu'il voulait la protéger, d'accord
» avec le roi, son fidèle allié ; que chacun était
» libre de quitter le service, s'il ne voulait pas
» servir plus long-temps sa cause, et que les
» chefs feraient connaître ses sentimens à tous
» ceux qui étaient trop éloignés de lui pour pou-
» voir l'entendre, etc., etc.

Ce discours ne produisit aucun effet. Il était plus long que ceux qu'on avait coutume d'entendre de lui en de pareilles occasions ; il le prononça d'une manière traînante et en se répétant. A ce ton, on ne le reconnaissait plus ; on y sentait la gêne d'une position malheureuse à laquelle il était étranger, et qui le forçait à prodiguer de vaines paroles. Pour surcroît de malheur, cette harangue fut traduite en allemand plus mal qu'à l'ordinaire, par le grand écuyer Caulincourt, à tous les généraux et officiers de cette nation, rassemblés devant le front de leurs régimens. Les troupes saxonnes, qui connaissaient la triste position de leurs corps et les malheurs qui pesaient sur leur patrie, étaient maintenant

très-peu disposées à se battre avec ardeur pour les intérêts de Napoléon. Leur mauvaise volonté avait déjà commencé à éclater de la manière la plus prononcée; les prérogatives que les Français s'arrogeaient tous les jours et à chaque marche, fournissaient de nouveaux alimens à l'indignation générale. La plus stricte discipline avait jusqu'alors tenu ce corps réuni aux Français; mais tant de causes qui révoltaient son amour-propre, et la perspective séduisante de contribuer à délivrer l'Allemagne du joug français, le détermina, neuf jours plus tard, à quitter les rangs de l'armée française, pendant la bataille de Leipsick, et à se réunir aux puissances alliées.

On harangua aussi solennellement les troupes françaises du septième corps; on y fit des avancemens; on distribua des décorations. De tels appâts pouvaient encore faire impression sur les Français, trop sensibles à la vanité; il leur était d'ailleurs indifférent de périr aux bords du Niémen ou du Rhin; mais ni promesses, ni louanges ne pouvaient effacer dans le cœur des Allemands, sensibles à la pitié, l'image des souffrances qu'ils avaient partout sous les yeux, depuis deux ans, et qui s'étaient étendues à ceux que les liens de la nature leur rendaient les plus chers.

Le mécontentement était peint sur le visage de beaucoup d'entre eux; la triste position des affaires était connue à l'armée plus qu'au quartier-général,

mée française. Napoléon s'était trop éloigné de l'armée du roi de Naples, laquelle se retirait toujours en se dirigeant sur Leipsick, et la livrait à la discrétion de l'armée principale des alliés. Il y avait autant de difficulté pour arriver de Berlin à Hambourg, à moins qu'il n'eût retiré les garnisons considérables des places bordant l'Elbe, lesquelles étaient toujours cernées par une nuée d'ennemis. Mais Napoléon ne pouvait, comme nous l'avons dit, supporter l'idée d'abandonner l'Elbe; c'était là son point d'appui lorsqu'il aurait gagné une bataille. Il ne lui restait plus d'autre ressource que de tenir ses forces toujours concentrées sous les ordres du roi de Naples et sous les siens, et de hasarder quelques coups décisifs. Pendant ces trois jours, Napoléon avait chassé l'ennemi du terrain situé entre la Mulde et l'Elbe, depuis Torgau jusqu'au-delà de Dessau, et avait poussé sur la rive droite de l'Elbe quelques troupes légères, qui devaient probablement donner de l'inquiétude à l'égard de Berlin. A la suite de ces opérations toutes les troupes marchaient sans cesse en traversant la petite ville de Duben, qui avait déjà beaucoup souffert des combats précédens, dont elle avait été témoin. Cette masse d'hommes épuisait ce pauvre pays jusqu'à la dernière extrémité. Tout paraissait se diriger vers Leipsick; mais on ne pouvait tirer aucune conséquence certaine de ces marches et contre-marches perpétuelles.

Le grand jour approchait où la nouvelle existence politique de l'Europe devait être décidée dans les plaines de Leipsick. Napoléon croyait être à peu près en sûreté du côté du nord et de l'ouest. L'armée du roi Joachim s'était retirée par Rochlitz en approchant de Leipsick, et fut vivement harcelée le 14 octobre, jour anniversaire de la bataille de Jéna. Napoléon partit de grand matin de Duben; il avait envoyé en avant le reste de sa cavalerie, et il arriva vers midi à Leipsick, où il avait résolu d'établir son quartier-général, soit dans un faubourg, soit à Pfaffendorff, qui est tout près de la ville, sur la route de Duben. Cependant, aux environs de Leipsick, il y avait des troupes légères ennemies qui faisaient des incursions, et les rapports que Bonaparte reçut, contribuèrent vraisemblablement à lui faire changer son plan. Il fit le tour de la ville sans y entrer, et se porta sur la route qui conduit du faubourg de Grima à Wurtzen et à Dresde, au moment où l'on voyait de Liebertwolkwitz la fumée de la canonnade, qui annonçait la triste position du roi Joachim; ce dernier avait été attaqué vigoureusement près de Magdeborn, au-delà de Liebertwolkwitz. Le roi de Naples, ainsi que beaucoup de Français, convaincus de la faiblesse toujours plus sensible de la cavalerie, se reposait sur six régimens de vieille troupe de cette arme, dont on connaissait la valeur, et qui venaient d'arriver d'Espagne, sous les ordres

du maréchal Augereau. Le roi, avec son audace ordinaire, se mit à leur tête, et voulut culbuter la brave cavalerie russo-prussienne. Enfin, accompagné d'une petite escorte, il exposa sa propre personne, au point qu'un escadron ennemi, qui le reconnut à son habit éclatant, et à l'escorte, lui donna la chasse. Un officier, à la tête de cet escadron, poursuivait avec acharnement le roi, qui, au moment où son escorte tourna face tout d'un coup, se trouva le dernier en arrière, accompagné d'un seul cavalier. Dans le séduisant espoir de le faire prisonnier, l'officier qui le poursuivait avec la plus grande célérité, lui cria plusieurs fois : *Arrête, arrête, Roi!* Dans ce moment sa couronne était en péril. L'officier avait déjà reçu un coup de taille du cavalier; comme il ne démordait pas de son projet, le cavalier lui passa son sabre à travers le corps. Il tomba mort, et le lendemain son cheval était monté par le fidèle serviteur du roi, de la bouche duquel je tiens tous ces détails, qui m'ont été confirmés par d'autres personnes. Le roi le nomma sur-le-champ son écuyer, et lui promit une pension de la part de la ville de Naples. Napoléon lui donna la décoration de la Légion d'honneur (1).

---

(1) D'après le rapprochement de plusieurs circonstances, d'après l'éloignement de l'endroit où l'on a trouvé un officier de cavalerie prussien mort, et d'après le

Le dévouement personnel du roi fut aussi inutile que l'expérienee des vieux régimens d'Espagne. Dans cette terrible affaire, ils furent tellement dispersés et mis en pièces, par la supériorité de la cavalerie russo-prussienne, qu'avec eux fut détruite la nouvelle espérance de Napoléon; leur existence ne fut pas même remarquée (1).

Pendant que ces affaires se passaient près de Liebertwolkwitz et de Wachau, Napoléon s'était arrêté en pleine campagne à gauche de la grande route qui conduit à Eilenbourg et Wurtzen.

D'après le bruit du canon, et les rapports qui

---

signalement qu'on m'en a donné, ce brave jeune homme était un lieutenant nommé de Leppe, du premier régiment de dragons de Neumark, si toutefois les renseignemens qu'on m'a fournis sont exacts. L'anectode en elle-même est incontestable. Outre ce lieutenant, le major de Waldow, le capitaine de Waldow et le lieutenant B. Richthofen, du même régiment, périrent dans cette même affaire.

(1) Pour avoir un aperçu général de ce qui s'est passé dans les jours mémorables qui suivirent, je recommande aux lecteurs indulgens de mon récit, la jolie petite carte des environs de Leipsick, dont on est redevable au major Aster, jadis au service de Saxe. Le titre en est: « Le *Cercle de Leipsick, avec les baillages de Skeuditz et Lutzen, publiée en* 1813 *par les héritiers Schreiber.* » A certains petits détails près, la carte, basée sur des données exactes, est excellente pour l'ensemble.

lui arrivaient, il combinait, autant que cela se pouvait, la catastrophe qui devait se développer à Leipsick, centre du commerce continental. On lui apporta son déjeûner, et pendant qu'il rêvait à de nouveaux projets sur la carte, le roi de Saxe arriva avec son épouse et sa fille, suivi de quelques voitures. Le roi monta à cheval; Napoléon alla à pied jusqu'à la voiture de la reine, et lui dit probablement quelque chose de rassurant sur le bruit du canon qu'on entendait de près. Une telle assurance ne pouvait qu'augmenter l'alarme, puisqu'elle sortait de la bouche de l'homme contre lequel tout le monde agissait hostilement, au milieu d'un pays aussi pacifique! La famille royale entra dans la ville, et Napoléon resta en pleine campagne (1), jusqu'à ce que la canonnade, qui avait cessé de se faire entendre, annonça la fin du combat de ce jour, qui ne fut que le prélude de la grande bataille décisive.

Son quartier avait été préparé dans le pavillon de MM. Vetter, au village de Reudnitz, qui est sur la route que nous avons indiquée plus haut, et tout près de la ville. Ici tous ceux qui composaient la maison impériale étaient entassés les uns

---

(1) Non pas comme l'ont dit de mauvais plaisans, auprès des fourches patibulaires, mais de l'autre côté de la route.

sur les autres, et plusieurs des maisons voisines étaient à moitié ravagées.

Le roi de Naples arriva le 15 octobre, de grand matin. chez Bonaparte, et lui rendit compte de l'affaire qui avait eu lieu le jour précédent. Vers midi, l'un et l'autre montèrent à cheval, et ils allèrent à Liebertwolkwitz, sur la route de Lausigt et de Rochlitz. A la droite de ce village (en sortant de Leipsick) on trouve une hauteur peu considérable, mais assez remarquable pour le pays, formant un angle de quatre degrés à peu près, et qui se prolonge en un côteau médiocrement élevé et presque non interrompu, jusque près du lit de la rivière Pleiss à Delitz. Cette hauteur domine les environs à la portée de la grosse artillerie. Du côté gauche de Liebertwolkwitz, s'élève un tertre beaucoup plus considérable et plus escarpé, qui se trouve isolé, et que l'on désigne assez généralement sous le nom de *la redoute suédoise*. Napoléon se rendit sur la première de ces deux hauteurs. De ce point, il donna les ordres nécessaires pour la bataille du lendemain, après avoir passé plusieurs heures au feu de garde, en causant avec Berthier, le roi de Naples et d'autres maréchaux. Il paraît que les rapports que l'on avait reçus n'étaient pas suffisans pour faire connaître si effectivement la grande armée des alliés avait battu le roi de Naples? On envoya de ce poste un parlementaire aux avant-postes ennemis, avec l'an-

nonce que le prince de Neufchâtel désirait parler au prince de Schwartzenberg. Le parlementaire ne fut point reçu ; il revint à ce qu'on dit avec une réponse tout-à-fait laconique, savoir, que le prince de Schwartzenberg n'était pas là, et qu'au reste ce n'était pas le moment de négocier.

Les troupes étaient en présence; les avant-postes n'étaient éloignés que d'une portée de fusil; cependant on ne voyait pas de grandes masses de l'armée des alliés. Un général ennemi observait du tertre qui s'étend vers Gossa, la position de l'armée française; tout était tranquille, aucune attaque n'avait lieu ni d'un côté ni de l'autre. Après midi, Napoléon monta à cheval, et se rendit chez le prince Poniatowsky, qui, avec son corps d'armée, commandait l'aile droite, appuyée à Dœlitz et à Markleeberg. Napoléon se fit montrer tous les endroits où l'on peut jeter des ponts sur la Fleiss, les particularités de ce terrain marécageux, et couvert de prés et de buissons. Ensuite il se rendit sur la ligne dans la direction de Liebertwolkwitz. Les corps des maréchaux Victor et Augereau étaient au centre, et sous les ordres immédiats du roi de Naples. Le corps du général Lauriston était posté près de Liebertwolkwitz, faisant le crochet, dans la direction de Zuckelhausen, et appuyé au village de Liebertwolkwitz. Ici eut lieu une solennité militaire. Trois régimens reçurent en même temps de nouveaux aigles, avec le cérémonial

dont on a déjà rendu compte; Berthier, Caulincourt et un des maréchaux furent les parrains de ces enfans dévoués à une pluie de boulets qu'ils devaient recevoir le lendemain : tout annonçait une bataille. Napoléon retourna par Zuckelhausen et Zweinaundorf à Reudnitz, où s'étendait l'autre aile de son armée. Les corps des maréchaux Ney et Marmont, du général Reynier, ceux des maréchaux Macdonald et Oudinot, savoir, le 3e., le 6e., le 7e., le 11e. et le 12e., n'étaient pas encore arrivés. J'ignore si le 12e. corps, commandé par le maréchal Oudinot, duc de Reggio, a participé à la bataille de Leipsick. Outre ceux dont nous venons de parler, le 2e. corps, commandé par le maréchal Victor; le 4e. sous les ordres du général Bertrand, qui plus tard fut employé principalement à couvrir la retraite; le 5e., commandé par le général Lauriston, et le 8e., commandé par le prince Poniatowsky, combattirent les jours suivans. Autant que je m'en souviens, le 9e., le 10e. et le 13e. n'ont pas été renouvelés pendant toute cette campagne. Le premier, commandé d'abord par Vandamme, et ensuite par le comte Lobau, ainsi que le 14e., commandé par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, restèrent en arrière pour la défense de Dresde.

On s'est fort étonné de ce que Napoléon avait concentré ses principales forces dans une position aussi désavantageuse, et qu'il eût accepté une bataille décisive dans la partie orientale des plaines de

Leipsick, ayant sur ses derrières la ville et des eaux très-marécageuses, se partageant en canaux multipliés, et sur lesquelles il y avait peu de ponts. En cas de revers, il se plongeait dans mille embarras, plusieurs routes conduisant dans la ville pour y entrer, et une seule pour en sortir. Mais que l'on considère qu'il ne dépendait plus de lui de choisir le champ de bataille, et que c'était l'art employé par les ennemis qui l'avait forcé de prendre cette position. Si Bonaparte se plaçait au-delà de la Parthe, de l'Elster, de la Pleisse et de la Luppe, il se trouvait dans des plaines immenses où la cavalerie pouvait lui nuire en l'environnant. Dans ce cas, il aurait dû renoncer à Leipsick, ville à laquelle il attachait un si grand prix, surtout dans un moment où elle était devenue l'asile du souverain. On sait enfin, que son entêtement ne lui permettait pas de céder un pouce de terrain sans y être forcé, et dans ce cas, il aurait dû abandonner toute la province jusque derrière la Saale.

Il est certain que Napoléon pouvait garantir sa retraite, en jetant des ponts et en prenant toutes les mesures de précaution qu'il était accoutumé à prendre dans cette guerre; mais on peut croire qu'il s'est fait illusion, qu'il a pensé qu'à la fin tout était possible, que la retraite lui serait plus facile en traversant une vallée arrosée par tant de rivières, et qu'il serait très-bien en sûreté dans la ville, au moyen de son infanterie. Enfin je ne puis

me persuader que Napoléon eût accepté la bataille du côté oriental de Leipsick, s'il avait eu connaissance des armées qui menaçaient les derrières de sa position. Le soir du 15 octobre, il ne savait pas si l'ennemi viendrait du côté de Mersebourg, et quelles étaient ses forces; il ne savait pas non plus s'il y avait de ce côté-là des troupes légères, ou des masses plus considérables : il était dans le plus grand embarras. De même il ne fut instruit de la marche des armées commandées par le général Benningsen, que lorsqu'il n'était plus temps de former un autre plan. Enfin les détails suivans suffiront pour faire connaître que Napoléon ne se serait pas battu le 18 octobre, s'il eût été maître de choisir.

Le 16 octobre, de grand matin, Bonaparte se rendit à la position qu'il avait visitée le jour précédent. Le roi de Naples le reçut sur la même hauteur, près de Liebertwolkwitz. Napoléon ayant mis pied à terre, observa, pendant quelques instans, avec la petite lorgnette de spectacle qu'il avait toujours sur lui, la manière dont étaient formées les colonnes ennemies disposées pour l'attaque, et sur lesquelles le roi de Naples avait excité son attention. On fit venir les chevaux; Napoléon quitta lentement le tertre, avec sa suite, et dans ce moment (neuf heures, d'après ma montre), trois coups de canon, tirés par intervalles réguliers, annoncèrent le commencement du com-

de Liebertwolkwitz, où commandait le roi de Naples, cinquante canons de l'artillerie de réserve de la jeune garde; cette artillerie, qui, d'après le témoignage des Français, avait porté le coup décisif dans toutes les batailles précédentes, fit de nouveau trembler la terre : l'ennemi paraissait répondre toujours plus faiblement à ce feu. Alors Bonaparte se rendit sur ce point dominant, d'où il aperçut les lignes ennemies dans le meilleur ordre et dans un calme imperturbable : l'aile droite de l'ennemi était appuyée au bois de l'université, et la gauche à la chaussée de Borna, derrière Wachau. Les lignes françaises s'étendaient de ce côté, depuis Liebertwolkwitz jusqu'à Markkleeberg. Tout d'un coup commença une furieuse attaque contre ce dernier village, sur le flanc droit. Elle fut si chaude, et s'opéra au milieu de cris si terribles, que Napoléon en fut frappé, et se retira de nouveau à quelques centaines de pas, jusqu'à l'endroit où était la vieille garde, qui fut obligée de faire un mouvement pour former de grands carrés, le front tourné vers Markkleeberg. Le prince Poniatowsky soutint l'attaque avec fermeté. Napoléon reprit son calme; on lui annonça beaucoup de prisonniers autrichiens d'un régiment de chevau-légers (Sommariva), qui fut enveloppé dans cette occasion. Cependant la lutte autour du village de Markkleeberg continuait toujours; les attaques de ce côté se re-

des points principaux de la position. Napoléon dirigea, par l'entremise de ses adjudans, le feu de l'artillerie placée sur les hauteurs de Liebert-wolkwitz, et ces villages furent repris. L'artillerie tonnait au centre, et la fusillade continuait toujours sur les deux ailes. Deux colonnes françaises s'avancèrent de Wachau vers Gossa et Crœbern; mais elles trouvèrent une telle résistance, qu'elles furent obligées de plier. Sur les trois heures, Macdonald s'avança de l'extrémité de l'aile gauche dans l'endroit où, d'après l'ordre de bataille du jour précédent, près de Zuchelhausen, on avait observé la position de l'ennemi en crochet. Ce général fit emporter la redoute suédoise à la bayonnette. Ce fut sans doute un avantage décisif. Napoléon se montra serein et satisfait; il avait déjà fait dire au roi de Saxe, « que la bataille avait commencé au moment où l'ennemi avait voulu déboucher; que nous avions fait 2,000 prisonniers; que la canonnade continuait parce que les apparences étaient bonnes. » Quand la redoute fut en son pouvoir, il envoya encore au roi pour lui faire savoir « que tout allait bien; que nous avions pris des villages, des hauteurs. » Peu de temps après il ajouta: « qu'on fasse sonner les cloches dans la ville et aux environs, pour faire savoir à l'armée nos succès. » Napoléon était encore derrière le centre, près Meusdorf. Dans ce moment, il fit avancer, vers la première ligne, à la droite

de Liebertwolkwitz, où commandait le roi de Naples, cinquante canons de l'artillerie de réserve de la jeune garde; cette artillerie, qui, d'après le témoignage des Français, avait porté le coup décisif dans toutes les batailles précédentes, fit de nouveau trembler la terre : l'ennemi paraissait répondre toujours plus faiblement à ce feu. Alors Bonaparte se rendit sur ce point dominant, d'où il aperçut les lignes ennemies dans le meilleur ordre et dans un calme imperturbable : l'aile droite de l'ennemi était appuyée au bois de l'université, et la gauche à la chaussée de Borna, derrière Wachau. Les lignes françaises s'étendaient de ce côté, depuis Liebertwolkwitz jusqu'à Markkleeberg. Tout d'un coup commença une furieuse attaque contre ce dernier village, sur le flanc droit. Elle fut si chaude, et s'opéra au milieu de cris si terribles, que Napoléon en fut frappé, et se retira de nouveau à quelques centaines de pas, jusqu'à l'endroit où était la vieille garde, qui fut obligée de faire un mouvement pour former de grands carrés, le front tourné vers Markkleeberg. Le prince Poniatowsky soutint l'attaque avec fermeté. Napoléon reprit son calme; on lui annonça beaucoup de prisonniers autrichiens d'un régiment de chevau-légers (Sommariva), qui fut enveloppé dans cette occasion. Cependant la lutte autour du village de Markkleeberg continuait toujours; les attaques de ce côté se re-

nouvelaient sans cesse. On fut obligé d'y envoyer des renforts considérables pour se maintenir dans le village. Au commencement de la nuit, après neuf heures du feu le plus terrible, l'extrémité de l'aile gauche de l'armée française était, comme quelques heures auparavant, appuyée à la redoute *suédoise*, le centre sur la hauteur près de Wachau, et l'aile droite à Markkleeberg. La position des alliés était presque parallèle à celle des Français, si ce n'est que le centre des premiers, placé devant Guldengossa, semblait former un angle un peu saillant. Le roi de Naples passa la nuit à Wachau, et Napoléon établit son bivouac dans un étang desséché, près de la vieille tuilerie, à peu de distance de la route qui conduit à Rochlitz; on y dressa les cinq tentes comme à l'ordinaire, et la garde campa autour de lui. Avant qu'il eût choisi cet emplacement, on y amena le général Meerfeld, qui venait d'être fait prisonnier. Napoléon s'entretint avec lui très-long-temps de la manière la plus affable. Le soir ce même général fut appelé par Bonaparte, qui l'envoya chargé d'une mission au quartier-général autrichien, d'où il revint le lendemain. Napoléon passa une nuit très-inquiète. Nansouty et d'autres généraux furent appelés pendant qu'il était au lit. Le canon continua de tirer de temps en temps sur l'aile droite, fort avant dans la nuit, et l'on ignorait si d'autres attaques n'auraient pas lieu dans les environs de Markkleeberg.

On attendait avec la plus grande anxiété, qu'augmentait encore le défaut de nouvelles du côté de Leipsick. Eutritzsch et Schœnfeld, où était le corps du maréchal Marmont, avaient déjà été attaqués, et on s'attendait que l'attaque y serait renouvelée le lendemain. On avait eu quelques nouvelles sur l'armée du prince royal de Suède; cependant, malgré tant de perspectives défavorables, Napoléon ne put se résoudre à quitter le champ de bataille dans la journée du 17 octobre. Il regardait la bataille du 16 comme gagnée; et effectivement on pouvait se dire victorieux du côté du maréchal Macdonald, si, pour l'être, il suffit d'avoir fait avancer d'une demi-lieue une aile de l'armée, et d'avoir acheté, par une perte en artillerie et en hommes, égale à celle de l'ennemi, et probablement même plus forte, l'avantage de se maintenir dans l'ancienne position. Mais il avait fait célébrer son prétendu triomphe par le son des cloches, et par toutes les démonstrations possibles; on semblait donc en droit de s'attendre aux plus grands résultats, malgré les obstacles invincibles qu'il rencontrait dans sa situation et dans les localités; car même en avançant de quelques lieues, il aurait attiré, sur ses derrières, des nuées d'ennemis. Si, le lendemain de la bataile, Bonaparte eût abandonné le théâtre de sa victoire imaginaire, tout le monde aurait dit qu'il avait été battu. Se porter en avant n'était pas moins

difficile. Les munitions commençaient à manquer, et les troupes, à l'exception de quelques pommes de terre, éprouvaient une disette de vivres de plus en plus rares, dans le pays occupé par l'ennemi. En avançant, Napoléon eut aussi exposé Leipsick, qui pouvait être pris et dévasté. Ainsi, il ne s'opiniâtra sans doute à ne point changer de position, le dimanche 17 octobre, que par crainte de paraître vaincu. Il suffisait de rester maître du champ de bataille pendant tout un jour, pour justifier une retraite aux yeux de sa nation et de son armée; cette retraite eût été attribuée par la suite à quelque motif plausible. Toutes les dispositions et tous les préparatifs du quartier-général annonçaient, de la part de Bonaparte, le projet de se retirer (1). Le roi de Naples vint de grand matin auprès

---

(1). Si Napoléon n'avait d'autre dessein que de réunir ses forces pour parer le coup dont il était menacé par l'augmentation des armées ennemies, je ne crois pas que les localités favorisassent assez ses vues et ses efforts pour s'assurer, avant tout, du chemin par Weissenfels, indiquaient du moins qu'il craignait d'être forcé à la retraite. On pourrait croire qu'en concentrant ses forces, Napoléon aurait pu, par l'effet des dispositions émanées directement de lui, manœuvrer plus facilement, rompre le centre de l'ennemi, etc., etc.

Mais il ne devait pas perdre de vue que dans une bataille de plusieurs jours, le manque de munitions pouvait devenir funeste.

de lui, y resta long-temps, et l'assura, probablement pour le consoler, peut être aussi avec raison, que l'ennemi avait essuyé des pertes immenses. Ils étaient tous les deux très-sérieux et pensifs; ils se promenèrent pendant une demi-heure sur les digues. Napoléon était toujours très-préoccupé; il s'enferma de nouveau dans sa tente: le roi se montra à cheval devant les troupes; vers le soir, on voyait la tristesse peinte sur tous les visages au quartier-général. La retraite de l'armée, disait-on, ne pouvait être mal interprêtée, le mauvais temps, et beaucoup d'autres circonstances fâcheuses opposant des obstacles évidens aux opérations. La pluie tombait à verse sur les malheureux qui étaient campés; un morne silence régnait autour du bivouac de Bonaparte. Le grand écuyer s'informa du moment où la lune se lèverait, afin d'aviser aux dispositions pour le reste de la nuit. Les autres personnes qui approchaient Bonaparte étaient visiblement consternées. Un écuyer du roi de Naples fut envoyé pour reconduire le quartier-général de ce prince à Zuckelhausen, où il était deux jours auparavant.

Toutes ces circonstances indiquaient un départ, et ce départ eut effectivement lieu le 18 octobre, à 2 heures du matin. On appela le chasseur du portefeuille, qui partit dix minutes après. Ce qu'on appelle le petit service était déjà parti pour Stoetteritz depuis onze heures. Napoléon monta en voiture

et quitta tranquillement, et d'un air triste, son bivouac. Il lui importait de reconnaître le point de réunion des deux routes de Rochlitz et de Grimma; il fit arrêter un moment sa voiture; mais l'obscurité de la nuit l'empêchait de voir autour de lui. Jusqu'à cet endroit, la route fourmillait de troupes et d'artillerie en retraite : à peine Napoléon pouvait-il avancer. On brûla à côté de la route environ 200 chariots vides qu'on ne pouvait pas emmener; le peu de munitions qui était resté dans quelques-uns sauta en l'air; dans l'éloignement, on ne savait ce que signifiait ce qui arrivait. Napoléon se rendit à Reudnitz, où il descendit chez le maréchal Ney, dans la maison que Bonaparte lui-même avait occupée auparavant. Le maréchal et sa suite dormaient profondément; Bonaparte resta à Reudnitz jusqu'à cinq heures environ, fit le tour de la ville, et alla à Lindenau, où était le général Bertrand. Il examina le pont et les environs, où deux jours auparavant le corps de ce général avait été attaqué. Napoléon ordonna à Bertrand de se rendre à Weissenfels, et retourna en traversant les faubourgs, par le même chemin, tantôt à cheval, tantôt en voiture, à Stœtteritz; il était à peu près huit heures, la garde était arrivée dans les environs. Napoléon déjeûna dans une ferme, mais le bruit du canon, qu'on entendait de tous côtés, et qui devenait toujours plus fort, mit en mouvement tout le quartier-général : la grosse artillerie retentissait sans

cesse du côté de Markkleeberg, Dœlitz et Liebertwolkwitz. La redoute suédoise avait été abandonnée par les Français la nuit précédente, et le roi de Naples s'était posté au-devant de Probstheyde avec les corps de Victor et d'Augereau. Au commencement de la bataille, il fit dire à Napoléon de lui envoyer un renfort dont il avait besoin, pour résister aux forces supérieures qui s'avançaient contre lui; les alliés cherchaient en même temps à forcer le passage de la Pleisse, près Dœlitz, Lœsnig et Connewitz. Napoléon s'y rendit à cheval, et s'y arrêta près de la fabrique de tabac; ce fut là qu'il commença et termina la grande journée décisive qui devait lui arracher la couronne de laurier dont la fortune avait ceint le front de ce conquérant: il se trouvait à côté d'un moulin à vent, à moitié ruiné, voisinage d'assez triste augure.

Alors le combat devint général. Les alliés avançaient avec un courage toujours croissant; de tous les côtés pénétraient de grandes masses de troupes, et de toutes les routes de Leipsick, celle qui conduit à Weissenfels était la seule qui fût libre; on se battait depuis onze heures près de Sellerhausen, sur la route de Dresde. Les attaques les plus violentes étaient dirigées de Zwei-Naundorf, Zuckelhausen et Liebertwolkwitz, contre Stœtteritz et Probstheyde: les Autrichiens, et ensuite les Russes, [illegible]gèrent de Wachau et de Dœlitz, toujours de nouvelles forces et de nouvelles pièces

d'artillerie; la route de Pegau et les bosquets de Rosenthal étaient couverts de troupes légères ennemies, et l'armée du prince royal de Suède s'avançait de Radefeld et de Breitenfeld vers la route d'Eilenburg, où étaient Ney et Reynier. Du côté de l'armée où était Bonaparte, Macdonald et Lauriston commandaient l'aile gauche près de Probstheyde; Victor et Augereau étaient au centre; le prince Poniatowsky (1) commandait l'aile droite près de Dœlitz; la vieille garde et une partie de la jeune furent employées comme renfort; ces braves furent choisis pour manœuvrer. Un des faubourgs de Leipsick était en flammes; les grenades volaient dans la ville jusque sur la place et dans la maison occupée par le roi : le feu consumait les villages de Schœnfeld, Stœtteritz, Dœlitz et Liebertwolkwitz. Le brouillard et la fumée permettaient à peine d'apercevoir les alentours; mais le brouillard se dissipa, et le jour devint clair et beau. Quoique les marches et les privations eussent affamé et accablé de fatigue les Français; quoiqu'ils eussent leurs habits déchirés, ils combattirent néanmoins avec persévérance, et particulièrement sur la partie du champ de bataille où Napoléon se trouvait. Cernés de tous côtés, ils avaient principalement

(1) Ce général, aussi habile que vaillant, avait été nommé maréchal de France, par Napoléon, le 16 octobre.

les attaques contre Probstheyde continuaient toujours. Alors Napoléon se dirigea sur la gauche, à travers champs, pour se rendre à Reudnitz et dans les environs de Strassenhaus, sur la route de Wurtzen. Là il trouva Ney et Reynier, dont la pantomime, les gesticulations et les signes lui indiquaient les lignes ennemies sur la plaine entre Paunsdorf et Schœnfeld, et lui faisaient comprendre que la fortune trahissait tous leurs efforts.

Napoléon ne s'y arrêta pas long-temps, mais il retourna au point central, dont la conservation lui était si nécessaire. Un détachement de la vieille garde vint à marche forcée à sa rencontre pour remplir le vide qu'avait causé la défection des Saxons. Le général Nansouty défendit en attendant, avec une partie de la cavalerie de la garde, le côté faible, vers Mœlkau et Stunz, sur lequel s'était portée une forte ligne de cavalerie ennemie.

Jusqu'à ce moment, Napoléon s'était montré dans le plus grand calme, toujours égal à lui-même. Pendant la bataille, il était presque toujours, comme à son ordinaire, froid, réfléchi, concentré. Ce revers même ne produisit aucun changement dans son maintien, quoiqu'on eût observé des symptômes de découragement sur son visage. Il se dirigea vers le roi de Naples, que les attaques les plus violentes n'avaient pu faire reculer; ils causèrent quelques temps à l'écart, et après avoir, sur l'avis de ce prince, envoyé un renfort d'artillerie du côté

de Dœsen, il fit allumer un feu de bivouac près le moulin à vent. Le jour finissait, mais la canonade se prolongea fort avant dans la nuit. L'aile droite près Connewitz et Dœlitz avait à peu près conservé toutes ses positions depuis le matin; mais on avait perdu beaucoup de terrain depuis Stetteritz jurqu'à Schœnfeld. Je ne m'arrête pas au combat livré par le feld-maréchal Blücher à Marmont, aux environs de Mœckern, ce combat pouvant être regardé comme indépendant de la grande bataille. Le nombre des combattans français peut être évalué de 160 à 170 mille hommes; celui de leurs adversaires était sans doute plus que double; ainsi un demi million d'hommes, et même plus, concourait à ce carnage. Quelle bataille! La grande étendue de terrain sur lequel on se battit ne permet pas d'évaluer avec précision les pertes de cette journée. Au moins faudrait-il être à même de puiser aux sources les plus exactes pour en établir le calcul. Mais la perte des Français doit avoir été immense, ne fût-ce qu'à cause des désavantages du terrain et de la violence des attaques. Parmi les officiers distingués qui furent tués ou qui moururent peu après des suites de leurs blessures, on m'a nommé les généraux Delmas, Daubry, Frédéric et Rochambeau. Il y en a eu un grand nombre de blessés.

Tous les bagages, que Napoléon, en se disposant à la retraite, avait fait partir pour la ville dès

le matin, y avaient produit une confusion horrible; presque toutes les portes en étaient obstruées, car tout entrait de quatre côtés à la fois, et il n'y avait qu'une seule sortie, où tout affluait. Latéralement à la ville il n'y avait pas de ponts, et l'Elster ne pouvait être passé ni plus haut ni plus bas; aussi la confusion était-elle augmentée par l'affluence continuelle des voitures, des blessés, des fuyards et des troupes.

Il était nuit, le canon ne grondait plus; on n'entendait que quelques coups de fusil. La terre et le ciel étaient peu à peu éclairés par des feux innombrables qui paraissaient sortir des entrailles de la terre. Napoléon avait déjà communiqué le projet de sa retraite au prince Berthier, qui, à un feu de garde, en dicta l'ordre à quelques adjudans avec sa brièveté ordinaire. Autour de lui regnait un profond silence. Les généraux d'artillerie, Sorbier et Dulauloi, assuraient que l'on aurait pu renouveler le combat, si l'on eût eu 30 ou 40 mille hommes de troupes fraîches et encore quelques centaines de chariots de munitions; mais (1) on n'avait ni l'un ni l'autre. On avait apporté à Bonaparte une escabelle, sur laquelle il tomba, accablé par le sommeil

(1) On rapporte que, pendant cette bataille, plus de 200 mille coups de canon furent tirés du côté des français. Nouvelle preuve que tous les coups ne portaient pas.

et épuisé par les efforts de la dernière journée. Ses mains reposaient, négligemment ployées, sur sa poitrine. Dans ce moment, on ne voyait en lui qu'un homme affaissé, comme tout autre, sous le poids de la mauvaise fortune. Les généraux gardaient un morne silence, et l'on entendait, à quelque distance, le bruit du canon et des troupes en retraite. Au bout d'un quart d'heure, Bonaparte s'éveilla, et jeta un regard étonné sur le cercle qui l'entourait, comme s'il eût voulu leur dire : « Veillé-je, ou est-ce un songe ? » Cependant il revint aussitôt à lui-même, et chargea au même instant un officier de se rendre auprès du roi de Saxe, pour l'éclairer sur ce qui se passait, et le prévenir qu'il ne pouvait l'aller voir ce jour-là. De tout le jour, Napoléon n'avait rien eu de satisfaisant à lui apprendre ; il s'était donc contenté de lui envoyer une seule fois, vers midi, un message. Au reste, la bataille était tellement rapprochée autour de la ville, qu'il était facile au roi d'en suivre, du haut d'une tour, les progrès et les divers événemens. Depuis, Napoléon laissa le roi libre de le suivre ou de rester ; mais comme ce souverain malheureux se décida à suivre le conseil de rester, qu'on lui donnait dans la position rigoureuse à laquelle il était réduit, il ne restait à Bonaparte qu'à lui faire dire, par une tierce personne, et c'est ce qu'il fit, qu'il était le maître de conclure avec les ennemis la paix aux meilleures conditions

qu'il pourrait en obtenir, mais qu'il le priait d'avoir soin de ses blessés. Napoléon permit ensuite au peu qui lui restait de troupes saxonnes, en y comprenant le bataillon de gardes-du-corps qui faisaient le service avec la garde impériale, de retourner auprès du roi. Tout ceci se passait le 19 octobre.

Les âmes douces et modérées peuvent à peine concevoir l'idée des mouvemens furieux qui agitent celle d'un homme tel que Bonaparte, au moment où il voit tomber en ruines l'édifice de sa fortune et de sa gloire. Napoléon s'était déjà trouvé souvent dans des positions critiques en Egypte ; il avait éprouvé des revers en Russie; mais sa confiance inébranlable dans son génie et dans sa fortune l'avaient élevé au-dessus de tous ces accidens. Les ressources qui lui restaient pour réparer ses malheurs se présentaient alors toujours à son esprit, dans le moment même où les coups du sort le frappaient. L'espoir d'étonner le monde par de nouveaux succès ne faisait que hâter l'essor de ses conceptions pour de nouvelles entreprises. Jusque-là il avait pu rejeter tous les revers sur des causes qui lui étaient étrangères, sur une fatalité inévitable.

Mais à cette époque, le chef des Français était, pour la première fois dans sa vie, battu sous les yeux et au centre de l'Europe civilisée : il lui était donc plus difficile que jamais d'excuser sa défaite

et d'imposer silence à une nation qui voyait ses foyers menacés par des armées victorieuses. En un mot, il venait de perdre une bataille décisive; il attirait l'ennemi sur le territoire de la France, territoire sacré et demeuré intact sous son gouvernement, dans un moment où à peine pouvait-on espérer d'un peuple épuisé des renforts et des secours d'aucune espèce. Eût-il même trouvé des excuses et des tournures pour colorer ce grand revers, ce n'était pas après une pareille journée qu'il pouvait goûter des consolations; et le sentiment de honte qui dominait sur toutes ses premières impressions, rendait visible son trouble intérieur.

Bonaparte demeura jusqu'à huit heures à son bivouac. Son quartier-général fut d'abord établi dans un bâtiment, au Thunberge; mais comme toutes les maisons du voisinage devenaient très-incommodes par l'affluence des blessés, il ne put s'y arrêter, et se rendit sur le marché aux chevaux, à l'hôtel de Prusse. Quel jeu de la fortune! que ce fût l'hôtel de Prusse qui le reçut désarmé, et qu'il fût obligé d'en sortir pour se sauver par la fuite! Napoléon travailla fort avant dans la nuit avec le duc de Bassano, le grand écuyer et Berthier. Il donna ordre que l'on se tînt prêt à partir à toute heure, et les chevaux étaient déjà préparés avant deux heures. Les voitures, et tout ce

qui était relatif au service, l'étaient également à Lindenau.

Le 19 octobre, la retraite de Napoléon, au sortir de Leipsick, s'effectua depuis le matin jusqu'à onze heures. On le voyait tantôt occupé, tantôt en habit du matin à la fenêtre. Le passage des troupes françaises à travers les faubourgs continuait sans relâche. Vers les huit heures et demie, on entendit le canon du côté du faubourg de Grimma. Vers neuf heures, Napoléon monta à cheval, et se fit conduire, par la porte de ce nom, à la demeure du roi. Il descendit. Le roi le reçut avec l'étiquette accoutumée, et le conduisit dans sa chambre, où la reine était aussi. La suite resta dans l'antichambre. Quelques troupes saxonnes et badoises étaient rangées sur la place du marché. Après un entretien d'un bon quart d'heure, pendant lequel Bonaparte exprima sûrement au roi le plus vif intérêt et le désir d'être en état de le mieux secourir, il le quitta, et le roi l'accompagna, suivant l'usage de la cour, jusqu'à l'escalier. Du moment où Napoléon monta à cheval, jusqu'à celui où il quitta tout-à-fait Leipsick, on le vit toujours très-pensif, préoccupé, presque consterné, ou peut-être ne pensait-il à rien. Il se dirigea vers le milieu de la porte de Rannstadt, tourna du côté du marché, et tout s'y trouvant encombré par la multitude extraordinaire des troupes et des

voitures, il tourna bride vers le milieu de la ville, passa devant deux portes déjà barricadées et devant l'église St.-Thomas, pour arriver à la porte St.-Pierre. Là il s'orienta un moment, et courut encore une fois vers son quartier-général, au marché aux chevaux, ou plutôt sur l'allée, jusque dans le quartier de l'école bourgeoise. L'attaque était déjà devenue très-vive de ce côté, et l'on voyait voler les boulets. Les corps de Poniatowski et de Lauriston formaient l'arrière-garde, et avaient ordre de défendre les faubourgs de maison en maison. Napoléon voulait d'abord les faire brûler; mais il revint de cette idée, et c'eut été d'ailleurs faire le mal inutilement. Il retourna donc, passa par la porte Saint-Pierre, et se dirigea autour de la ville sur Rannstadt. A peine pouvait-il percer à travers la foule incroyable de troupes de toute espèce. Lui et toute sa suite furent obligés de se sauver par des détours, de tout ce tumulte. Chariots de munitions, vivandiers, gendarmes, artillerie, vaches et moutons, femmes, grenadiers, chaises de poste, hommes sains, blessés ou mourans, tout s'entassait, se pressait dans une telle confusion, qu'à peine pouvait-on espérer de continuer sa marche, encore moins de se défendre.

Si l'ennemi eût percé alors dans cet endroit, pas un seul homme n'aurait pu s'échapper, car le passage par la porte de Rannstadt sur la route de Lindenau, où tout le monde devait défiler,

est si étroit, que deux piétons auraient à peine trouvé assez de place pour marcher à côté d'une voiture. On avait fait élever un pont sur l'Elster, près du jardin dit des Juges, mais construit trop faiblement. Après avoir servi très-peu de temps, il s'était écroulé. Cet accident augmenta l'embarras et la triste position de ceux qui étaient restés en arrière, et peut-être a-t-il causé la mort du prince Poniatowski, qui se jeta dans l'Elster pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi. Napoléon suivait très-tranquillement le torrent de son armée fugitive sur la grande route, jusque derrière Lindenau. Là il fit halte, et employa plusieurs officiers pour indiquer aux fuyards, qui arrivaient dans le plus grand désordre, les divers points où leurs corps devaient se réunir. Ces corps étaient de l'un et l'autre côté des routes qui conduisent à Weissenfels et à Merseburg, et qui se croisent sur ce point. Bonaparte étant parvenu à rétablir quelque ordre, retourna dans le moulin vers Lindenau, et resta au premier étage. Le feu contre la ville était toujours plus vif; on entendait le sifflement des grenades, et le bruit de toute sortes d'armes à feu. Enfin, la grosse artillerie cessa de se faire entendre. Il était environ onze heures passées. Quelques instans après, le quartier-général poussa jusqu'à Markranstadt.

Probablement ce départ eut lieu au même moment où le pont de Lindenau, que Napoléon

avait inspecté le jour précédent, sauta en l'air. On a tourné en ridicule les circonstances de cet événement qui furent publiées dans les bulletins français; mais je puis assurer, avec la plus grande impartialité, qu'un des compagnons les plus intimes de Napoléon, dix-huit heures après l'événement, toujours saisi du sentiment d'horreur que lui inspirait la perte qui en fut la suite, dit : « Qu'un sergent du corps du génie avait reçu l'ordre de faire sauter le pont de Lindenau après la retraite totale des troupes. Mais lorsque l'ennemi pénétra avec tant d'impétuosité dans la ville, et qu'on entendait de tous les côtés le bruit et les hourrahs des Suédois, il se crut entouré et mit le feu à la mine.» On a remarqué qu'une commission aussi importante ne se confiait point à un seul sous-officier; mais on a répondu à cette objection, que l'officier supérieur chargé de l'opération n'était pas présent. Cette communication confidentielle, venue de première source, quelques heures après l'événement, semblerait prouver que le fait en lui-même est vrai. Du reste, ceux qui furent coupés seraient de même tombés entre les mains de l'ennemi sans cet accident; l'impossibilité de sortir autrement que par l'étroit passage d'une seule porte les eût également livrés aux alliés, qui avaient toute facilité de passer l'Elster sur d'autres points. La perte fut immense, et je ne crois point exagérer, si j'évalue à 25 ou 30,000 hommes le nombre de ceux qui, dans

est si étroit, que deux piétons auraient à peine trouvé assez de place pour marcher à côté d'une voiture. On avait fait élever un pont sur l'Elster, près du jardin dit des Juges, mais construit trop faiblement. Après avoir servi très-peu de temps, il s'était écroulé. Cet accident augmenta l'embarras et la triste position de ceux qui étaient restés en arrière, et peut-être a-t-il causé la mort du prince Poniatowski, qui se jeta dans l'Elster pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi. Napoléon suivait très-tranquillement le torrent de son armée fugitive sur la grande route, jusque derrière Lindenau. Là il fit halte, et employa plusieurs officiers pour indiquer aux fuyards, qui arrivaient dans le plus grand désordre, les divers points où leurs corps devaient se réunir. Ces corps étaient de l'un et l'autre côté des routes qui conduisent à Weissenfels et à Merseburg, et qui se croisent sur ce point. Bonaparte étant parvenu à rétablir quelque ordre, retourna dans le moulin vers Lindenau, et resta au premier étage. Le feu contre la ville était toujours plus vif; on entendait le sifflement des grenades, et le bruit de toute sortes d'armes à feu. Enfin, la grosse artillerie cessa de se faire entendre. Il était environ onze heures passées. Quelques instans après, le quartier-général poussa jusqu'à Markranstadt.

Probablement ce départ eut lieu au même moment où le pont de Lindenau, que Napoléon

avait inspecté le jour précédent, sauta en l'air. On a tourné en ridicule les circonstances de cet événement qui furent publiées dans les bulletins français; mais je puis assurer, avec la plus grande impartialité, qu'un des compagnons les plus intimes de Napoléon, dix-huit heures après l'événement, toujours saisi du sentiment d'horreur que lui inspirait la perte qui en fut la suite, dit : « Qu'un sergent du corps du génie avait reçu l'ordre de faire sauter le pont de Lindenau après la retraite totale des troupes. Mais lorsque l'ennemi pénétra avec tant d'impétuosité dans la ville, et qu'on entendait de tous les côtés le bruit et les hourrahs des Suédois, il se crut entouré et mit le feu à la mine.» On a remarqué qu'une commission aussi importante ne se confiait point à un seul sous-officier; mais on a répondu à cette objection, que l'officier supérieur chargé de l'opération n'était pas présent. Cette communication confidentielle, venue de première source, quelques heures après l'événement, semblerait prouver que le fait en lui-même est vrai. Du reste, ceux qui furent coupés seraient de même tombés entre les mains de l'ennemi sans cet accident; l'impossibilité de sortir autrement que par l'étroit passage d'une seule porte les eût également livrés aux alliés, qui avaient toute facilité de passer l'Elster sur d'autres points. La perte fut immense, et je ne crois point exagérer, si j'évalue à 25 ou 30,000 hommes le nombre de ceux qui, dans

coutume. L'insubordination était à son comble; chacun était pressé et pressait à son tour, de manière que la marche, qui eut lieu pendant la nuit, produisit la plus grande confusion. Lorsqu'on avance, on peut courir tout seul et devancer les autres; mais dans une retraite, où tout le monde est obligé de suivre le même chemin, on se presse de tous côtés; les corps et les régimens n'ont plus d'ensemble, tout est pêle-mêle, et le désordre est général.

Napoléon, accompagné de sa vieille garde, quitta Markranstadt le 20 octobre, sur les trois heures du matin; il était en voiture, entouré des troupes qui marchaient; leurs rangs redoublés ne lui permettaient pas d'aller vite, et l'obligeaient de s'arrêter de temps en temps. La nuit était obscure; l'armée fugitive était défendue à peu de distance par les postes d'infanterie; la cavalerie avait été envoyée en avant. Les plaines entre Markranstadt et Rippach étaient très-dangereuses pour lui, puisqu'elles offraient à la cavalerie ennemie la plus belle occasion de le charger. Par ce motif, lorsque Napoléon arriva au bivouac, tout près de Lutzen, où les troupes françaises étaient postées à droite et à gauche de la grande route, il ordonna de battre la marche et de sonner la charge pendant tout le temps qu'il dut s'arrêter dans cet endroit, pour laisser le temps aux différens détachemens de continuer leur marche. Les feux de garde furent

entretenus; on entendait les tambours et les trompettes, tantôt sur une aile, tantôt sur l'autre, probablement pour en imposer à la cavalerie ennemie; mais aucun mouvement important n'eut lieu. Enfin après avoir long-temps attendu en vain, et après que le roi de Naples lui-même fut monté à cheval pour rétablir l'ordre à l'entrée de la ville, où il y avait une foule épouvantable, Napoléon fut en état de continuer sa route et de traverser la ville de Lutzen : cette ville reçut dans son sein, après sa retraite, l'homme qui, quelques mois auparavant, croyait en avoir illustré le nom par une brillante victoire. Les environs ensanglantés de Starsiedel et de Kaja le virent passer avec une armée presque anéantie, affamée et prête à se dissoudre; avec cette même armée dont les hauts faits devaient le reconduire au moins au-delà de la Vistule. Le jour commençait à poindre; Napoléon mit pied à terre, examina avec sa petite lorgnette les hauteurs voisines, et continua son chemin, pensif et sans dire un mot, couvert de sa simple redingotte grise, et suivi de tout son état-major. La vue de cette contrée rappelait combien sa chute était terrible; ses plus chauds partisans même le sentaient vivement, et ne pouvaient s'empêcher de dire en soupirant : *Voyez cet homme.... le voilà tel qu'il est sorti de la Russie.* On aurait cru voir passer un convoi funèbre; chacun

avançait, conduisant son cheval à la main. On fit halte près du ravin de Rippach, où Bessières avait été tué le premier mai. Ici Napoléon se procura une jouissance, en faisant défiler une colonne de 4 à 5,000 Autrichiens, faits prisonniers dans les derniers combats, et avec lesquels il projetait de remplir ses bulletins (1). La vieille garde portait aussi toujours les drapeaux Autrichiens pris à la bataille de Dresde, qui devaient paraître avec éclat à son retour en France. Cependant, excepté la courte jouissance que lui procura la vue de ces trophées, cette retraite n'eut rien d'agréable pour lui. A la pointe du jour, l'ordre était presque rétabli parmi les Français; mais le mélange des différens corps, dont on ne voyait que les débris, devait l'affecter péniblement. Il montra, à dire vrai, beaucoup de calme et de fermeté; mais il n'était pas moins réellement très-abattu, et il éprouva, pour la première fois, le malheur irréparable qu'il avait lui-même tant de fois causé aux autres. L'esprit de l'armée se détériorait; les soldats lui jetaient, en passant, des regards farouches quand ils le rencontraient à quelque distance de la grande route avec Ney, Augereau, et quelques autres. Les Polonais pleuraient la mort de leur vaillant chef; leur corps était réduit, par les pertes qu'ils essuyèrent et par

---

(1) Cette colonne fut, je crois, délivrée quelques jours après par le corps d'Yorck, près de l'Unstrutt.

la défection, à 600 fantassins et à 1500 cavaliers (1). Ceux-ci auraient même voulu se détacher des Français ; mais Napoléon les avait engagés à rester encore huit jours auprès de lui. Toutes les troupes allemandes l'avaient quitté, et il est probable que ce fut à Leipsick qu'il eut avis de la défection de la Bavière. Il parlait en termes méprisans de la conduite du gouvernement, et blama beaucoup le Mar. de Wrede de marcher contre lui avec l'armée combinée austro-bavaroise, sans qu'il y eût une déclaration de guerre préalable. *Ce n'est pas pour le présent que je crains*, dit Napoléon, *mais à l'avenir, cela me peut faire tort.* Il qualifia de trahison la défection des Saxons ; mais sa position ayant rabaissé son orgueil, il souffrit qu'on lui dit que la mauvaise conduite de ses soldats, dévastateurs de la Saxe, avaient excité la haine de la nation et de l'armée.

Napoléon s'arrêta à Weissenfels ; le général Bertrand avait marché, deux jours auparavant, sur ce point et vers Naumburg, pour s'emparer du défilé de Kosen, sur la Saale. Au-delà du pont, près de Kosen, commence la route, qui s'élevant insensiblement, conduit à des hauteurs presque inaccessibles qui longent le chemin et fournissent à un ennemi, même d'une force inférieure, le

(1). Plusieurs divisions d'infanterie polonaise étaient même passées du côté des alliés.

moyen de foudroyer tout ce qui s'approche du point d'Hassenhausen. Bertrand, qui, pendant la bataille de Leipsick, avait eu à combattre le général autrichien Giulay, et qui s'était retiré en descendant vers Pegau, ayant trouvé Naumburg occupé par l'infanterie, supposa sans doute que le défilé de Kosen l'était par des forces encore plus considérables. Soit que Napoléon eût regardé comme trop difficile de se rendre maître de cette position, ou qu'il eût voulu tromper l'ennemi, l'armée passa la Saale près de Weissenfels, et l'Unstrutt près de Freybourg. Ce mouvement fut sans doute décidé par le premier de ces motifs; car Bertrand fit faire volte face à toute l'artillerie et aux équipages pour les diriger sur la route que nous venons d'indiquer. Pour faciliter le trajet, on construisit, outre le vieux pont de bois de Weissenfels, un autre pont de radeaux plus bas, près de la ville, derrière laquelle il y a des collines plantées de vignes. Napoléon, après son arrivée, se rendit au bord de la rivière, et passa l'après-midi près du feu de bivouac, sur une hauteur, à côté d'une vigne. Les détachemens de ses troupes fatiguées passaient pêle-mêle, en défilant à la hâte et offrant le tableau hideux d'une armée dissoute. Les coups de canons, qu'on entendaient de loin, semblaient indiquer quelque affaire dans les environs de Mucheln et de Kosen, où l'on croyait Bertrand aux prises avec l'ennemi.

Ce jour-là, Napoléon se montrait tout-à-fait humble et presque doux, et semblait écouter avec condescendance ceux qui parlaient des derniers événemens, si malheureux pour lui, ainsi que des motifs qui les avaient amenés. Il faisait souvent le tour du feu de garde; il prêtait une oreille attentive à la canonnade, regardait les passans avec attention, et excitait par son sang froid l'intérêt de ceux qui l'entouraient. Un misérable pavillon d'une seule pièce, près de la vigne, lui servait d'habitation, ainsi qu'à Berthier; tous les autres bivouaquaient entre les vignes. On manquait d'espace, de fourrages, de tout. La nuit était froide.

Le 21 octobre, à trois heures du matin, on continua la marche le long de la Saale, sur la route qui conduit à Freybourg. Celui qui ne connaît que superficiellement les environs escarpés et montueux de la Saale et de l'Unstrutt, où commence le terrain argilleux et lourd de la Thuringe, qu'un seul jour de pluie change en marais, ne peut voir, dans une retraite, par des chemins de traverse, sur un pareil terrain, qu'une mesure très-hasardée et commandée par la nécessité. Freybourg est bâti au fonds de la vallée de l'Unstrutt, entourée de hautes montagnes escarpées, sur l'une desquelles s'élève l'ancien château. De mauvais chemins, rétrécis par des montagnes couvertes de vignes, des jardins et des maisons, conduisent, de l'un et de l'autre côté, à la petite ville de Freybourg. On ne

peut ni les éviter, ni marcher par peloton ou par section. La plus grande partie de l'armée française entra dans cette espèce de golfe. On fut forcé de gravir une montagne escarpée sur l'autre bord, vers Eckartsberg, et d'y traîner tous les chariots. Un bon quart d'heure avant d'arriver à la ville, Bonaparte ne put avancer, à cause de l'encombrement des troupes et des chariots; il fut obligé de descendre de sa voiture, et eut beaucoup de peine à percer la foule pour arriver à la ville.

Le pont avait été brûlé par les Autrichiens deux jours auparavant; on avait construit dans la ville un autre pont de radeaux plus léger, qui était agité çà et là par l'accroissement de l'Unstrutt. L'autre pont était d'un quart de lieue plus éloigné, près d'un moulin, et l'on savait qu'il y en avait un troisième encore plus bas, près de Laucha. Lorsque Napoléon arriva, hommes et chevaux, poussés par le zèle et par la crainte, se pressaient pour passer. Il n'y avait plus de discipline; chacun voulait mettre sa propre vie en sûreté, et cependant l'insubordination et le désordre de ce passage faisaient craindre le plus grand danger; c'était en petit le passage malheureux de la Bérésina. Le matin, le soleil, couvert de nuages, semblait un boulet ensanglanté. Le bruit des troupes, et la canonnade de Kosen et d'Hassenhausen, produisaient le plus terrible effet. La seule présence de Napoléon put rétablir un peu d'ordre. Il se rendit

près du pont, sous lequel un certain nombre de fuyards avaient déjà trouvé leur tombeau, tandis que des traînards affamés erraient dans les vignes voisines pour chercher du raisin, ou pour piller. Par des mesures sévères, on parvint, autant que possible, à se tirer d'embarras, et l'on assigna un pont à chaque détachement de troupes, artillerie, infanterie et cavalerie. Napoléon s'étant arrêté sur plusieurs points, tantôt volontairement, tantôt retenu par la foule, resta peu de temps dans la maison du surintendant ou ministre protestant, et retourna près des passages très-étroits dont nous avons parlé, et près d'un des ponts où l'on avait eu la plus grande peine à retenir les soldats, qui s'y pressaient avec brutalité. Pour y réussir, il fallut que quelques généraux et quelques gendarmes distribuassent des coups de sabres. Le pont, qui n'était pas assez large, et dont la construction était trop faible, obligea la cavalerie à ne le traverser que deux à deux, et cependant on s'y fourra pêle-mêle à droite et à gauche. Enfin, entre deux et trois heures après-midi, lorsque tout le ravin de Freybourg fourmillait de chariots, et que la canonnade du côté de Hassenhausen, où Bertrand avait été engagé, commença à diminuer, Napoléon lui-même se rendit, avec son état-major, sur la rive droite de l'Unstrutt. Il n'avait plus de temps à perdre; car à peine eut-il passé le pont, en se dirigeant sur la petite route vers Burg-Scheidungen,

qu'une troupe de tirailleurs ennemis parut sur une hauteur derrière le moulin, près du second pont, hauteur que les Français n'avaient point occupée. Ces tirailleurs s'étendirent sur le penchant de la montagne, et tirèrent sur les troupes qui passaient. Parmi les grandes fautes qui furent commises dans cette guerre, on doit compter que les Français négligèrent tout-à-fait les petits moyens de sûreté, qui consistent à mettre des patrouilles en observation. Ils se fiaient en général, pour les grandes opérations, au génie de Napoléon; mais ils ne cherchaient jamais, par la connaissance du terrain, et par l'exactitude dans le service ordinaire, à remédier aux inadvertances qu'on pouvait mettre sur son compte. Aussi, dans cet endroit, des transports et des corps d'armée tout entiers passaient le ravin et la rivière, sans avoir occupé les montagnes voisines. Quelques minutes après le compliment de l'infanterie légère ennemie, les boulets de canons volaient déjà autour de Bonaparte, et des grenades tombèrent tout près de lui. La suite bigarrée et le costume particulier du roi de Naples étaient en butte au feu des tirailleurs et des artilleurs ennemis, et le piquet de la garde, ainsi que tous les suivans de Napoléon, furent, par cette raison, obligés à se disperser. *On tire sur la suite*, dit Caulincourt à Napoléon, qui, dans ce moment, regardait avec une lorgnette. *Croyez-vous?* répondit celui-ci, et il tourna fort tranquillement

son fidèle cheval bai. L'attaque, favorisée par la position, fut très-vive, quoique l'ennemi n'eut qu'à peu près quatre bataillons, deux escadrons et une batterie à cheval. Heureusement pour les Français, l'ennemi n'avait point remarqué qu'il y avait encore un petit tertre tout près du moulin (avec une petite maisonnette de vigneron); que ce tertre dominait toute la vallée, et qu'il n'avait pas non plus été occupé par les Français. Napoléon envoya promptement quelques pièces d'artillerie, tandis que quelques bataillons de la troupe, qui s'étaient formés sur la rive droite, marchaient de l'autre côté de la rivière et attaquèrent la montagne où étaient les Russes (ou les Prussiens). Ces bataillons, protégés et aidés de l'artillerie, parvinrent à déloger l'ennemi, et la garde marcha en attendant sur la rive opposée. Le maréchal Oudinot était encore en arrière sur la route de Weissenfels pour protéger les derrières de l'armée; mais ce même corps d'alliés était venu du côté de Mucheln, et avait passé la rivière. Les alliés avaient toujours gagné quelques marches sur les Français par les chemins de traverse, en y envoyant quelques corps en avant; car leur cavalerie avait, dans la même journée, occupé Weimar, les environs d'Artern et Buttelstadt. Le corps de Czernitscheff était à Sangerhausen. Napoléon quitta ce poste dangereux, après s'être convaincu que la hauteur était occupée, et que sa retraite était protégée. Sept ans et

la journée du 19, tombèrent entre les mains de l'ennemi à Leipsick : comme tous les chariots et la garde étaient déjà passés, des corps entiers restèrent en arrière. Ces corps étaient très-faibles, mais ils furent infiniment augmentés par les soldats qui s'étaient mis à la débandade, et qui se joignirent à eux. Toutes ces masses d'hommes périrent ou tombèrent entre les mains de l'ennemi. Parmi ces derniers se trouva, avec plusieurs autres généraux, l'estimable général de division Reynier, qui, quoique enfant de la révolution, avait toujours suivi, malgré toutes les difficultés, le sentier de l'honneur. La mort de Poniatowski, dont la nouvelle arriva le lendemain au quartier-général, excita le plus vif intérêt. En général, les revers du 19 produisirent un embarras et un abattement extraordinaire parmi les adorateurs les plus zélés de Napoléon. Sans prédire la fin de sa brillante carrière, et sans éclater en invectives, on regarda comme possible qu'au retour de l'armée, la nation elle-même se sentît indisposée contre son chef. Napoléon lui-même ne croyait pas avoir fait une aussi grande perte à Leipsick. Peut-être lui a-t-on caché la vérité, comme à l'ordinaire; car comme on savait qu'il répugnait à entendre parler d'une grande perte, c'était lui être agréable que de lui faire de faux rapports. Il dit lui-même, quelques jours après : « J'aurais pu sauver six mille hommes, si j'avais brûlé les faubourgs de la ville; c'était le

droit de la guerre; mais je n'ai pas voulu le faire. »

On perdit une quantité énorme d'artillerie, tant à la bataille qu'à l'assaut de Leipsick. La plus grande partie, après cette époque, consistait dans les 120 pièces appartenant à la vieille garde, qui étaient complètement pourvues de munitions. Mais la jeune garde avait perdu une grande partie de la sienne à Leipsick; et si l'on considère les pertes faites postérieurement, on trouvera que l'armée française n'avait plus que 200 canons à la bataille d'Hanau, bataille qu'elle a livrée comme pour prendre congé de l'Allemagne. Combien l'artillerie française n'a-t-elle pas perdu de ces 1300 canons si vantés après l'armistice ? Les seules batailles de la Katzbach et de Culm lui en coûtèrent à peu près 200, sans compter ce qui fut laissé aux garnisons des places fortes.

L'hôtellerie de Markranstadt accueillit toute la maison impériale et celle du prince de Neufchâtel. Ceux qui n'avaient pas le droit d'occuper une place dans le petit nombre de chambres disponibles, se retiraient au grenier. La troupe, aigrie par le malheur, marchait avec un aspect farouche et menaçant; la garde se permettait toute sorte d'excès; la plupart des soldats étaient tourmentés par la faim et par le besoin. Les villages qui étaient près de la route furent presque tous ravagés. Les supérieurs ne pouvaient ni ne voulaient rétablir l'ordre; ils s'en souciaient encore moins que de

route de Gotha. La grande armée des alliés traversa Arnstadt, où les monarques avaient, le 27, leur quartier général. Erfurt ne fut que bloqué, d'abord sous les ordres du prince Gortschakow, et ensuite sous le général comte Witgenstein. Pendant que Napoléon était dans la ville, tout était tranquille dans les environs; à peine s'occupait-on de la guerre; on ne craignait que la peste et la famine. Tout ce qui pouvait se mettre en mouvement fut obligé de partir.

Le roi de Naples alla en avant, sous prétexte d'amener de Mayence des troupes fraîches; mais de la rive gauche du Rhin il se rendit en Italie.

Enfin, le 25 octobre, à trois heures du matin, l'homme qui avait mis en mouvement des forces aussi nombreuses et aussi imposantes, quitta aussi la ville au milieu de la pluie, du vent et des ténèbres, pour aller à la rencontre de sa future destinée, qui ne lui présageait que des angoisses. Il avait l'air sérieux et calme. Berthier était avec lui dans sa voiture; Caulincourt, Maret, et tous ceux qui appartenaient à sa maison, le suivaient à la manière accoutumée.

Depuis quatre jusqu'à six heures, l'arrière-garde traversa Erfurt tranquillement et en ordre. Il ne resta dans la ville qu'une garnison de quelques cents hommes et quelque artillerie. Après plusieures reconnaissances, le corps combiné de Prussiens et de Russes occupa bientôt toutes les routes qui conduisaient à la ville.

RÉCIT

Des évènemens qui se sont passés à Dresde dans l'année 1813, *par un témoin oculaire.*

AVANT-PROPOS.

A l'époque critique que l'auteur a tâché de peindre avec toute l'impartialité dont peut être capable un contemporain de semblables événemens, il a résidé sans interruption à Dresde; il a conduit son journal depuis le commencement de mars jusque vers la mi-octobre, époque à laquelle il fut lui-même atteint de l'épidémie. En s'occupant de ce recueil au milieu même des événemens qui forment le fonds de son récit, il l'a soigneusement comparé avec les renseignemens que lui ont donné d'autres témoins oculaires; il a rectifié et completté ceux qu'il avait recueillis lui-même, en remontant à des sources qu'il n'eût pas pu consulter plutôt, ou qu'il eût trouvé altérées, et il a achevé la peinture des événemens remarquables qui se sont passés pendant l'état de siége jusquà la reddition de la ville, d'après les communications qu'il a reçues de la part de témoins dignes de foi, et d'observateurs exacts. Son ouvrage, qu'il avait terminé en 1814, a été imprimé, pour la première fois, dans les *Annales Européennes*.

Un succès très-remarquable a couronné celui qui a paru *sur la Campagne de Napoléon en Saxe, pendant l'année* 1813, et ce dernier écrit en est

peut ni les éviter, ni marcher par peloton ou par section. La plus grande partie de l'armée française entra dans cette espèce de golfe. On fut forcé de gravir une montagne escarpée sur l'autre bord, vers Eckartsberg, et d'y traîner tous les chariots. Un bon quart d'heure avant d'arriver à la ville, Bonaparte ne put avancer, à cause de l'encombrement des troupes et des chariots; il fut obligé de descendre de sa voiture, et eut beaucoup de peine à percer la foule pour arriver à la ville.

Le pont avait été brûlé par les Autrichiens deux jours auparavant; on avait construit dans la ville un autre pont de radeaux plus léger, qui était agité çà et là par l'accroissement de l'Unstrutt. L'autre pont était d'un quart de lieue plus éloigné, près d'un moulin, et l'on savait qu'il y en avait un troisième encore plus bas, près de Laucha. Lorsque Napoléon arriva, hommes et chevaux, poussés par le zèle et par la crainte, se pressaient pour passer. Il n'y avait plus de discipline; chacun voulait mettre sa propre vie en sûreté, et cependant l'insubordination et le désordre de ce passage faisaient craindre le plus grand danger; c'était en petit le passage malheureux de la Bérésina. Le matin, le soleil, couvert de nuages, semblait un boulet ensanglanté. Le bruit des troupes, et la canonnade de Kosen et d'Hassenhausen, produisaient le plus terrible effet. La seule présence de Napoléon put rétablir un peu d'ordre. Il se rendit

près du pont, sous lequel un certain nombre de fuyards avaient déjà trouvé leur tombeau, tandis que des traînards affamés erraient dans les vignes voisines pour chercher du raisin, ou pour piller. Par des mesures sévères, on parvint, autant que possible, à se tirer d'embarras, et l'on assigna un pont à chaque détachement de troupes, artillerie, infanterie et cavalerie. Napoléon s'étant arrêté sur plusieurs points, tantôt volontairement, tantôt retenu par la foule, resta peu de temps dans la maison du surintendant ou ministre protestant, et retourna près des passages très-étroits dont nous avons parlé, et près d'un des ponts où l'on avait eu la plus grande peine à retenir les soldats, qui s'y pressaient avec brutalité. Pour y réussir, il fallut que quelques généraux et quelques gendarmes distribuassent des coups de sabres. Le pont, qui n'était pas assez large, et dont la construction était trop faible, obligea la cavalerie à ne le traverser que deux à deux, et cependant on s'y fourra pêle-mêle à droite et à gauche. Enfin, entre deux et trois heures après-midi, lorsque tout le ravin de Freybourg fourmillait de chariots, et que la canonnade du côté de Hassenhausen, où Bertrand avait été engagé, commença à diminuer, Napoléon lui-même se rendit, avec son état-major, sur la rive droite de l'Unstrutt. Il n'avait plus de temps à perdre; car à peine eut-il passé le pont, en se dirigeant sur la petite route vers Burg-Scheidungen,

sept jours s'étaient écoulés depuis son entrée sanglante dans le royaume de Saxe. Près de ce même endroit, où Davoust déploya sa vaillance, Napoléon reçut le dernier adieu à coups de canon. Il se rendit par Kloster-Hesler, où la jeune garde le reçut avec le *vivat* accoutumé jusqu'à Eckartsberge, en traversant des ravins qui présentaient beaucoup de difficultés. Lui et le roi de Naples étaient de mauvais humeur, à cause de la perte toujours croissante, et des obstacles que les mauvais chemins, quoique choisis par eux-mêmes, leur présentaient. Cependant Napoléou fut toujours égal à lui-même et calme.

Bertrand avait balayé les environs de Hassenhausen et d'Eckartsberge. Je ne saurais dire si son corps y parvint par Kœsen ou par Freybourg. Les Français quittèrent la Saxe avec le bruit et le tumulte qui avaient signalé leur entrée dans ce pays. L'armée furieuse défila toute la nuit devant la demeure de Napoléon, où tout était tranquille et sombre. Cependant le quartier-général resta jusqu'à huit heures et demie du lendemain dans le calme le plus parfait. D'après les rapports que Napoléon avait reçus sur la marche de l'armée par Freybourg, ce passage avait duré jusqu'à cinq heures et demie du matin; ensuite le pont avait été détruit, et onze canons, ainsi que plus de cent voitures, étaient tombés entre les mains de l'ennemi. Cependant, d'après la position des affaires, d'après le

désordre affreux; d'après les difficultés du trajet, provenant des mauvaises dispositions prises; enfin, d'après le mauvais état des routes, on peut calculer que la perte fut du triple de l'évaluation qu'on en a faite. Toutes les pièces d'artillerie qu'on ne put sauver furent détruites ou enterrées; car ces chemins de traverses n'étaient point fait pour de grosses voitures. Les jours suivans, jusqu'à ce que l'armée fût arrivée à Erfurt, Bonaparte fut favorisé par un temps sec. Les routes de ce pays se gâtent très-facilement lorsqu'il pleut; mais le beau temps les rend solides et durables. La route la plus courte pour arriver à cette forteresse est celle de Butelstadt. Le temps était excellent; la grande route du côté de Weimar était probablement occupée et infestée par les alliés. Napoléon choisit la première de ces deux routes; après avoir voyagé alternativement à cheval et en voiture, escorté de sa garde, il arriva après midi à Butelstadt. Le général Dombrowssky eut, en cet endroit, une longue conférence avec Bonaparte. Les troupes étaient accablées de fatigues, et leur mécontentement augmentait en proportion de leurs souffrances. Ce mécontentement s'exhalait en propos injurieux; ils employèrent ce qui leur restait de force pour atteindre Erfurt. A Eckarstberge on donna l'état de l'armée, d'après lequel elle s'élevait encore à 100,000 combattans; mais j'ai peine à croire qu'elle atteignit ce nombre. Napoléon transporta son

quartier-général à Ollendorf, à moitié chemin de Buttelstadt à Erfurt. Entre Buttelstadt et Ollendorf on apperçut, du côté droit de la route, quelques escadrons de Cosaques, probablement du corps de Czernitchef. On envoya quelque cavalerie à leur rencontre; mais il fut facile de remarquer l'embarras que cette apparition causait à Bonaparte; et comme leurs forces étaient cachées par la disposition du terrain, et qu'on ne pouvait déterminer celles dont ils étaient suivis, Napoléon se promena à cheval au-dehors des villages pour prévenir toute confusion.

On peut juger, d'après tout ceci, de la difficulté des retraites, lorsque de grandes masses sont obligées de prendre la même route, et qu'on a peu de cavalerie, ou point du tout pour les couvrir. Les Cosaques remarquèrent tranquillement la marche de Bonaparte et de sa garde. On prépara à la hâte un repas à Ollendorf; on se sentait pressé de tous côtés, et l'on se remit en marche à minuit. Le 23 octobre, à deux heures et demie du matin, Napoléon et son quartier-général arrivèrent aux portes d'Erfurt, après une route pénible sur des chemins glissans, et au milieu d'une nuit ténébreuse.

Napoléon passa le 23 et le 24 octobre dans le palais, entièrement livré au travail. On le vit rarement à la croisée. L'état dans lequel se trouvaient les troupes qui passaient devant la porte du palais,

l'avidité avec laquelle elles tombaient sur le peu de vivres qu'elles recevaient des magasins, était pour lui un sujet de chagrin. L'arrivée de ces hommes affamés, avec des habits déchirés, excitait la compassion. Les vêtemens et le biscuit que l'on distribuait n'étaient pas suffisans pour tous; de là des disputes, des querelles sans fin. Napoléon, qui, depuis son élévation, n'avait jamais senti ni la faim, ni l'épuisement physique; lui dont le quartier-général appelait la *S..... canaille* ceux qui revenaient sans armes, reconnut maintenant la perte que lui coûta cette retraite. Lorsqu'on lui fit observer que la distribution faite à Erfurt avait un peu ramené les troupes à l'ordre, il s'écria plein de dépit: *Mais ce sont des..... ils s'en vont au diable; je perds jusqu'au Rhin* 80,000 *hommes de cette manière* (1).

Cependant son esprit guerrier se livrait déjà à de nouveaux projets. *D'ici au mois de mai, j'au-*

(1) Dans de pareilles occasions éclatait le mépris que Napoléon, comme on l'a bien observé, avait pour les hommes. Peut-être était-ce un héritage du temps de la révolution; c'était dans l'esprit de ce temps qu'il avait puisé le principe qu'il fallait traiter ainsi la nation. Son âme impétueuse n'était point faite pour la douceur et la modération; et comme il représentait lui-même l'idéal d'une activité sans relâche, il mettait adroitement à profit la vanité turbulente des Français. Les abeilles qui décoraient ses armes auraient dû lui donner l'idée d'une activité plus salutaire.

rai une armée de 250,000 combattans sur le Rhin. Comme ses espérances furent trompées! au total, cependant, il montrait une douceur, et je serais tenté de dire, une patience incroyables. Il paraissait se plaire à écouter ce qu'on disait, même lorsqu'on parlait de la paix, du besoin que tout le monde en avait, ou bien de la position intérieure et des institutions de la France. Ses travaux continuaient comme à l'ordinaire. Berthier, Caulincourt, Maret étaient alternativement auprès de lui, lorsqu'il ne travaillait pas dans son cabinet. Le dernier jour de son séjour, il ordonna plusieurs avancemens dans sa maison, dont plusieurs officiers reçurent la décoration de la légion d'honneur. Le général Flahault fut nommé général de division, et on publia une vingtaine de promotions.

Un petit nombre de régimens et les gardes marchèrent avec ordre en traversant Erfurt. Ce dernier point fortifié, sur lequel s'appuyait l'armée française dans sa retraite, depuis Kaluga jusqu'au Rhin, montrait, par sa position géographique, l'ébranlement de la puissance française. Rien ne peut donner à la postérité une idée plus juste de la dissolution de ce colosse, que la réflexion suivante; L'an 1813, la ligne de défense des Français en retraite, ligne qui ne pouvait jamais redevenir offensive, s'étendait depuis les forteresses de Dantzig et de Modlin, comprenait plusieurs places fortes sur l'Oder et sur l'Elbe, se réunissait, en formant

un triangle à angles aigus, à mesure que l'on attaquait, près d'Erfurt et de Wurtzbourg, et se terminait au Rhin. Ces phénomènes appartiennent à une guerre faite systématiquement, et dont il est difficile de croire que l'avenir reproduise la pareille.

Quelques hôpitaux furent établis à Erfurt. Les dispositions qu'on faisait pour la défense de cette place, donnaient beaucoup d'inquiétude aux malheureux habitans, qui, depuis la guerre de 1806, avaient tellement souffert, que la plupart des propriétaires étaient tombés dans l'indigence; maintenant ils allaient être exposés à toutes les rigueurs d'un siége. L'été précédent, la ville avait été fortifiée par l'établissement de fossés remplis d'eau; mais ces précautions n'en faisaient point une forteresse capable de tenir long-temps; et peut-être n'en eût-il pas coûté beaucoup pour s'en emparer; car, excepté les malades, il n'y avait qu'une très-faible garnison, qui se serait retirée sur le Pétersberg. Mais cette forte citadelle domine la ville, et de là on pouvait harceler ceux qui l'auraient occupée, et empêcher tous les transports.

Le 24 octobre, le maréchal Oudinot et le général Bertrand étaient postés, avec l'arrière-garde, à une demi-lieue de la ville, sur la route de Weimar. Toutes les troupes que l'ennemi avait envoyé successivement à la poursuite de l'armée française, se dirigèrent, le jour suivant, autour de la ville, sur la

route de Gotha. La grande armée des alliés traversa Arnstadt, où les monarques avaient, le 27, leur quartier général. Erfurt ne fut que bloqué, d'abord sous les ordres du prince Gortschakow, et ensuite sous le général comte Witgenstein. Pendant que Napoléon était dans la ville, tout était tranquille dans les environs; à peine s'occupait-on de la guerre; on ne craignait que la peste et la famine. Tout ce qui pouvait se mettre en mouvement fut obligé de partir.

Le roi de Naples alla en avant, sous prétexte d'amener de Mayence des troupes fraîches; mais de la rive gauche du Rhin il se rendit en Italie.

Enfin, le 25 octobre, à trois heures du matin, l'homme qui avait mis en mouvement des forces aussi nombreuses et aussi imposantes, quitta aussi la ville au milieu de la pluie, du vent et des ténèbres, pour aller à la rencontre de sa future destinée, qui ne lui présageait que des angoisses. Il avait l'air sérieux et calme. Berthier était avec lui dans sa voiture; Caulincourt, Maret, et tous ceux qui appartenaient à sa maison, le suivaient à la manière accoutumée.

Depuis quatre jusqu'à six heures, l'arrière-garde traversa Erfurt tranquillement et en ordre. Il ne resta dans la ville qu'une garnison de quelques cents hommes et quelque artillerie. Après plusieures reconnaissances, le corps combiné de Prussiens et de Russes occupa bientôt toutes les routes qui conduisaient à la ville.

RÉCIT

Des événemens qui se sont passés à Dresde dans l'année 1813, *par un témoin oculaire.*

AVANT-PROPOS.

A l'époque critique que l'auteur a tâché de peindre avec toute l'impartialité dont peut être capable un contemporain de semblables événemens, il a résidé sans interruption à Dresde ; il a conduit son journal depuis le commencement de mars jusque vers la mi-octobre, époque à laquelle il fut lui-même atteint de l'épidémie. En s'occupant de ce recueil au milieu même des événemens qui forment le fonds de son récit, il l'a soigneusement comparé avec les renseignemens que lui ont donné d'autres témoins oculaires ; il a rectifié et completté ceux qu'il avait recueillis lui-même, en remontant à des sources qu'il n'eût pas pu consulter plutôt, ou qu'il eût trouvé altérées, et il a achevé la peinture des événemens remarquables qui se sont passés pendant l'état de siége jusquà la reddition de la ville, d'après les communications qu'il a reçues de la part de témoins dignes de foi, et d'observateurs exacts. Son ouvrage, qu'il avait terminé en 1814, a été imprimé, pour la première fois, dans les *Annales Européennes.*

Un succès très-remarquable a couronné celui qui a paru *sur la Campagne de Napoléon en Saxe, pendant l'année* 1813, et ce dernier écrit en est

déjà à sa seconde édition peu de mois après la publication de la première. Mais l'auteur de cette relation n'a pas pu donner de la liaison et de l'ensemble au récit des événemens qui se sont passés à Dresde. Il n'a été témoin oculaire que de ceux qui ont eu lieu pendant son séjour dans cette capitale, où il était attaché au quartier-général de Bonaparte. Il en résulte que le récit contenu dans cette seconde partie, où un autre témoin s'est borné à raconter l'histoire de la ville, ne s'occupant des faits généraux qu'autant que ces événemens pouvaient lui servir à rendre sa narration principale plus claire, forme le supplément naturel de la campagne en Saxe; de même que le récit de cette campagne sert à completter et à rendre plus claire l'histoire de la ville. Dans sa seconde édition, l'auteur de cette dernière narration a souvent trouvé l'occasion de faire des corrections, et d'enrichir chaque chapitre d'additions importantes. Les nombreux documens qu'il a annexés à son récit, comme éclaircissemens et preuves, serviront, suivant son opinion, à donner à son travail toute la perfection possible, la plupart de ces documens ne se trouvant ni séparément, ni en forme de recueil.

L'auteur rappelle à ses concitoyens une époque fatale, en formant le vœu que le souvenir de ces temps désastreux s'affaiblisse de plus en plus au sein d'un bonheur durable, et que les impressions du malheur soient effacées par les bienfaits de la paix.

RÉCIT

Des événemens qui se sont passés à Dresde dans l'année 1813, par un témoin oculaire.

CHAPITRE PREMIER.

LORSQUE le vice-roi d'Italie quitta le territoire prussien, et se retira sur l'Elbe, la division du général français Reynier, consistant en troupes françaises, saxonnes et bavaroises, après le célèbre combat de Calisch, s'approcha des frontières de Saxe. Tout annonçait que l'armée française allait s'appuyer à l'Elbe, pour y attendre les renforts que Bonaparte réunissait et armait dans l'intérieur de l'empire; et les habitans de la Saxe, dans l'anxiété, craignaient que leur beau pays, qui avait jusque-là peu souffert du fléau de la guerre, ne devînt le théâtre de nouveaux combats. Plusieurs fortes positions permettaient de défendre vigoureusement la rive du fleuve. Une forte garnison protégeait les murs de Magdebourg. La nouvelle forteresse de Torgau, déjà entourée de bons ouvrages extérieurs, et nouvellement fermée de palissades, était au moins assez forte pour résister à un coup de main : elle assurait aussi l'important

passage de Wittenberg; les murailles de la paisible université, hérissées de canons, défendues par une nombreuse garnison, étaient préparées pour la défense des retranchemens du pont de l'Elbe. Dans l'intervalle de ces fortifications, depuis Magdebourg jusqu'aux deux rives du fleuve, étaient placés de nombreux corps de troupes, sous la conduite de généraux habiles.

Sur ces entrefaites, l'avant-garde de l'armée russe s'était approchée des frontières de la Saxe, et dès la fin de février, le colonel Brendel, accompagné de quelques centaines de Cosaques, fit une incursion dans la haute Lusace, où il occupa la ville frontière de Lauban, pendant que le comte Reynier s'acheminait de Sorau à Bautzen, pour se placer au bord de la Sprée. Tous ces événemens décidèrent le roi de Saxe à quitter sa capitale. Le 25 février, ce prince donna une proclamation, par laquelle il annonçait son départ, et prononçait sa résolution de rester fidèle au système politique auquel il s'était attaché depuis six ans; système auquel l'État avait dû son salut dans les dangers les plus imminens. Il exhortait ses sujets à concourir, par des dispositions paisibles, et d'accord avec ses vues pour le bien du royaume, au maintien de l'ancienne gloire du peuple saxon. On procéda aussitôt à l'établissement d'une administration particulière, indépendante de toutes les autres. Cette administration devait prescrire toutes

les dispositions relatives à l'état de guerre, veiller au maintien de la tranquillité dans l'intérieur du royaume, et dans toutes les circonstances qui pouvaient exiger une prompte décision, prendre les mesures les plus convenables au bien du pays. Cette commission immédiate était composée du ministre des conférence de Globig, qui la présidait, du premier-chambellan, baron de Friesen, du baron de Manteufflel, membre du conseil privé, et directeur du premier département du collége des finances, et de M. de Zeschwitz, membre du conseil secret des finances. Le 25 février au matin, le roi, accompagné de la reine et de la princesse Augusta, se mit en route pour Plauen dans le Voigtland, où trois jours auparavant ses frères, avec leurs familles, l'avaient précédé. Le peuple l'avait déjà vu s'éloigner une fois dans de pareilles circonstances. Mais la situation des affaires était tellement différente, qu'on le suivait, pour ainsi dire, des yeux, avec une inquiétude qu'excitait le pressentiment d'un avenir qui ne se présentait que sous des couleurs sombres, et que dans le premier moment, l'espoir de voir diriger d'une main sûre le vaisseau de l'État contre la tempête, ne put tranquilliser tous les esprits. Il ne restait plus à Dresde, de la famille royale, que la tante du roi, la princesse Élisabeth, qui persista à y demeurer dans la suite, pour partager avec les habitans les

auparavant rappelés de Pologne, était cantonnée dans le voisinage de la capitale, où ces derniers étaient arrivés dès le 26 février. Quelques détachemens s'avancèrent jusqu'à Bautzen, pour y former des postes d'observation. Il en demeura un à Dresde, et le reste suivit le roi à Plauen.

Plusieurs jours s'étaient passés pendant ces préludes des événemens les plus sérieux, lorsque, le 7 mars, le général de division Reynier, qui depuis dix jours campait sur la rive gauche de la Sprée, arriva à Dresde avec son état-major. Le jour suivant, au moment que les Russes occupaient les villes de la Lusace, Guben, Sorau et Lauban, sa division entra dans la capitale. On en répartit une partie dans les villages voisins, sur la rive gauche de l'Elbe, et l'autre dans la Ville neuve, où beaucoup de maisons logèrent jusqu'à 80 soldats. Cette division ne consistait plus qu'en Français et en Saxons, formant au plus 3,500 hommes; le général en chef avait déjà envoyé auparavant à Kœnigsbrück, pour défendre le pont de Meissen, environ 1,400 Bavarois réunis à son corps, sous les ordres du général de Rechberg. Ces troupes y étaient arrivées le 3 mars. La division de la cavalerie saxonne, que conduisait le général de Liebenau, indépendant de Reynier, se réunit de nouveau en même temps à Dresde.

Le général français parut déterminé à défendre les deux points du passage sur le haut Elbe,

quoique Meissen fut dépourvu de moyens de défense, et que les fortifications de la capitale fussent en grande partie détruites. Dès le lendemain de son arrivée, on fit des préparatifs pour la défense des points de passage importans près de Dresde. Le général en chef visita les environs de la Ville neuve, qu'on avait fermée de tous côtés de palissades, et on plaça de l'artillerie sur les murs de la vieille Ville, pour balayer le pont et la rive droite du fleuve. On avait aussi auparavant transporté toutes les voitures sur la rive gauche du bas Elbe : on avait aussi transporté de Meissen, sur la rive droite, en remontant le fleuve, partie des voitures, nacelles et radeaux que les propriétaires n'avaient pas cachés. Le reste avait été sur-le-champ coulé à fond. Le 9 mars, au moment où le vice-roi d'Italie, avec la principale armée française, arrivait dans les plaines de Leipsick, l'ambassadeur français quitta Dresde, pour suivre le roi à Plauen. Dans l'après-midi de ce jour, on commença à dépaver au-dessus de la quatrième pile du pont, près de la rive droite de l'Elbe. Il commençait à se répandre des inquiétudes sur le sort réservé à ce célèbre monument, l'un des ornemens de la capitale. Plusieurs habitans se rassuraient, dans l'espérance qu'on avait seulement pour but de protéger le pont par des palissades, et d'y ériger une plate-forme pour une batterie, afin de défendre le passage; mais d'au-

tres se doutaient d'un projet désastreux pour ce chef-d'œuvre, dont ils prévoyaient que l'on pourrait faire sauter quelques arches. On commença aussi dès-lors à retirer des hôpitaux les soldats malades, qui avaient à peine joui de quelques jours de repos, pour les faire passer dans la vieille Ville, sur la rive droite de l'Elbe; ce qui parut justifier encore davantage l'appréhension de voir bientôt séparer les deux parties de la ville si étroitement unies, et leurs habitans réduits à de cruelles extrémités par la tentative d'une vigoureuse défense de la place.

Le lendemain matin, un événement inopiné fit éclater les sentimens que l'inquiétude avait éveillés dans l'âme d'une partie des habitans, sentimens nourris par l'opinion de l'impossibilité que le pouvoir de la France se relevât.

Un hussard saxon, et un soldat français ivre, prirent querelle sur le pont, non loin de l'endroit qu'on avait dépavé, où la foule des curieux se rassemblait depuis le soir précédent, sans oser cependant se hasarder qu'à de légers murmures, en se bornant à se communiquer leurs inquiétudes. Les deux soldats qui se querellaient en vinrent aux voies de fait, et le peuple prit, à grand bruit, le parti du hussard. Un officier français qui passait, perça la foule pour s'informer de la cause du tumulte, et faire éloigner le soldat ivre que l'on maltraitait. La foule furieuse se tourna alors contre

lui, l'injuriant et l'outrageant, jusqu'à ce que la garde bourgeoise vint les séparer, et emmener les soldats qui avaient occasionné le trouble.

Cependant on continuait avec activité les travaux sur le pont, et les ouvriers, protégés par la garde, commençaient à creuser plus profondément l'emplacement de la pile. Des spectateurs, dont le nombre croissait toujours, se rassemblèrent dans l'après-midi, à l'entrée du pont ; d'abord ils se contentaient de troubler les travailleurs en les agaçant ; ils cachaient leurs règles ; ils embrouillaient le cordeau tiré sur le chemin ; ils cherchaient à les troubler dans leurs calculs. Les officiers saxons, s'efforçant d'écarter les groupes qui s'opposaient aux travaux, n'étaient point écoutés. A la fin, les plus téméraires osèrent décidément y mettre obstacle. On arracha des mains des ouvriers la bèche et la pioche ; on repoussa les sentinelles, et un officier français, qui tira son épée contre quelques perturbateurs, aurait suivi son schako dans l'Elbe, où on l'avait jeté, si quelques spectateurs prudens, et la garde bourgeoise qui survint, ne l'eussent pas arraché des mains des furieux. Le pont, la place située entre le pont et le château royal, la rue voisine, où demeurait le général Reynier, étaient remplis de curieux et de complices du trouble. Cette foule tumultueuse courait çà et là, et le mouvement devenait plus alarmant quand les travailleurs faisaient mine de remettre

la main à l'ouvrage. En vain les officiers saxons s'efforçaient-ils de tranquilliser cette cohue effrénée; du sein de la foule s'élevait de temps en temps le cri : « *Hors d'ici les Français*, » cri que répétait en chœur la multitude. Tout français qui se montrait était pour le moins insulté. La garde bourgeoise, qui avait son corps-de-garde dans le voisinage, fut plusieurs fois en vain sollicitée de prendre part à la sédition. Cependant l'infanterie saxonne s'était réunie sur la place entre l'église catholique et le pont; de forts détachemens de cuirassiers saxons et de garde bourgeoise à cheval faisaient des patrouilles sur le pont et dans les rues voisines, pour séparer les perturbateurs; les tambours battaient dans la Ville neuve, et la garnison française se mit sous les armes dans la grande rue qui conduit au pont. Au moyen de ces mesures, la sédition se calma peu à peu, surtout lorsqu'on vit cesser les travaux à cette trouée du pont qui avait causé tant d'alarmes; mais à l'approche de la nuit, l'insurrection recommença. Le cri effrayant « *hors d'ici les Fran-* » *çais; Reynier dehors*, » retentit sur la place du pont. Un détachement d'infanterie française, qui voulait déboucher de la Ville neuve sur l'autre côté de l'Elbe, ne put percer la foule furieuse qui se précipitait sur le pont à sa rencontre; et sans doute cette troupe n'avait pas ordre d'employer la force. Dans le même temps, une autre bande

osait jeter des pierres contre les fenêtres du palais du roi et du château de Brühl, où demeurait le général en chef français. La foule courait autour de ces palais jusqu'au moment où l'infanterie et la cavalerie bourgeoise s'emparèrent de l'accès des rues. Tout demeura tranquille dans la Ville neuve, où les troupes françaises restèrent sous les armes dans les rues. Le bruit de la sédition retentit autour de ces troupes, jusqu'à ce qu'enfin, vers dix heures, tout le monde se dispersa sans qu'on se fût livré à de nouvelles voies de fait. Pendant toute la nuit, de fortes patrouilles de la garnison et de la garde nationale à cheval parcoururent la ville, et une grande partie de la garnison resta campée dans les rues de la Ville neuve.

Le général français, sans exposer sa dignité, montra dans cette occasion une indulgence et une modération très-prudentes. Pendant toute la durée du tumulte, à peine tira-t-on un sabre, ou déchargea-t-on une arme à feu, quoique l'emploi de la sévérité militaire eût été souvent provoquée. Aussi ce général eut-il la satisfaction de voir même les militaires saxons servant sous ses ordres, s'élever contre la licence de la populace, et des soldats même se recrier, en disant qu'il n'avait pas mérité cette offense de la part des Saxons. Le lendemain matin, des députés du Conseil de ville, et quelques notables bourgeois, se rendirent auprès du général

en chef, pour lui témoigner combien ils étaient affligés de ce qui s'était passé la veille. Il les reçut avec une gravité calme, et insista pour que l'on jugeât, conformément aux lois, les auteurs de la sédition, sans quoi il se verrait forcé de nommer une commission militaire pour faire punir les coupables. Quelques individus qui s'étaient fait remarquer comme ardens fauteurs du désordre, furent donc arrêtés, et renfermés dans la forteresse de Kœnigstein, où ils restèrent jusqu'au mois suivant, que, d'après le désir du général Blücher, ils furent mis en liberté. Le même jour, 11 mars, parut un avis de la commission immédiate, qui rappelait aux habitans qu'à son départ, le roi les avait exhortés à rester tranquilles; on citait en même temps les dispositions d'une ancienne loi contre les séditions et les troubles, qui menaçaient du glaive et de la roue les chefs de la révolte. On déclarait en même temps que l'exécution des mesures prises pour la sûreté de la ville, par des travaux au pont, serait différée, et n'aurait lieu que dans le cas de la nécessité la plus pressante; qu'enfin des actes qui troubleraient encore la tranquillité publique, pouvaient avoir les plus tristes conséquences pour le bien général de la ville. Le Conseil de ville, parlant dans le même sens, s'attacha à tranquilliser les habitans par ses exhortations. Rien ne troubla plus le repos public. La trouée faite au pont resta à la vérité occupée

par la garde et entourée de barrières ; mais les travaux furent suspendus.

Le 11 mars, dans l'après-midi, se répandit soudain la nouvelle de l'approche des Russes, qui déjà deux jours auparavant avaient fait des incursions jusque dans le voisinage de Kœnigsbruck. Ils n'étaient plus éloignés que de deux lieues, et s'approchaient par la route de Berlin. Tout fut en mouvement ; les boutiques furent fermées ; le tambour rassembla les troupes sorties par la porte de la Ville neuve, devant laquelle elle se rangèrent. De fortes divisions de cavalerie et d'infanterie légère se portèrent en avant sur les hauteurs boisées qui s'étendent au nord-ouest de la ville, et sur lesquelles se prolonge la route militaire. Le général français lui-même se rendit, avec sa suite, dans la campagne qui environne la Ville neuve, jusqu'aux postes les plus avancés. Mais tout demeura tranquille, et, à l'approche de l'obscurité, la garnison retourna à la Ville neuve, où elle établit des bivouacs dans les rues.

Pendant que tout ceci se passait, les habitans de la capitale se livraient à l'inquiétude ; ils avaient appris que le maréchal Davoust, prince d'Eckmülh, était arrivé à Meissen avec sa division, forte d'environ 12 mille hommes (1). Déjà, quelques jours

(1). Les journaux français portaient cette division à 25,000 hommes, avec 100 canons ; mais c'est une exagération.

auparavant, le général Bavarois de Rechberg, sur l'ordre du comte Reynier, avait fait des dispositions qui annonçaient que le pont sur l'Elbe serait brûlé. A la prière du Conseil de ville, il fut accordé qu'à l'approche des Russes on ne mettrait le feu qu'à la petite arche en bois, et des préparatifs furent faits pour l'empêcher de s'étendre; mais, à son arrivée, le prince d'Eckmühl donna aussitôt l'ordre de brûler tout le pont, pour rendre à l'ennemi le passage d'autant plus difficile. La nuit du 12 mars, à minuit, on vit s'élever les flammes qui consumaient ce pont construit avec beaucoup d'art, spectacle terrible à-la-fois et magnifique. Le jour suivant, degrand matin, le maréchal quitta la ville pour remonter la rive droite du fleuve au-dessus de Dresde; et pendant que les Bavarois occupaient la rive gauche au-dessous de Meissen, il ne resta dans la ville qu'environ 200 français, qui placèrent l'artillerie destinée à battre les débris du pont. Le soir, des Cosaques se montraient déjà, sur la rive droite, dans les villages les plus voisins, en face de la ville.

Le même jour, Davoust entra à Dresde avec sa division. Aussitôt après son arrivée, les préparatifs de défense sur le pont et dans la Ville neuve furent repris avec une nouvelle activité. On avait déjà ordonné que toutes les maisons fussent fermées à dix heures du soir, et tous ceux qui se trouveraient dans les rues après neuf heures et demie, devaient être arrêtés. Tout habitant qui

voulait dépasser les avant-postes français, sur la rive droite de l'Elbe; était obligé de se munir d'un laissez-passer. Le comte Reynier remit le commandement de sa division au général Durutte, et quitta la ville, où le maréchal prit le commandement en chef. La ligne des avant-postes français fut étendue plus loin. Le jour suivant, 14 mars, une partie de la garnison prit la route de Kœnigsbrück. Sur les hauteurs boisées, à une lieue de la ville, il y eut une affaire d'avant-postes sous les yeux des habitans que la curiosité poussait à se porter en foule à proximité du lieu du combat. Le jour suivant, un ordre de l'autorité défendit aux habitans de se hasarder à approcher des avant-postes. Toute relation avec la rive droite de l'Elbe fut suspendue, et on restreignit même les communications avec la Ville neuve. Au premier coup de canon qui tomberait sur la rive droite de l'Elbe, tous les habitans avaient ordre de se retirer chez eux.

Les inquiétudes de l'état de siége avaient commencé pour la ville. La Ville neuve, entourée de palissades, était couverte par quelques retranchemens, et protégée par de l'artillerie et une forte garnison. Personne n'osait plus troubler les travaux sur le pont, qui n'étaient point interrompus, même pendant la nuit. Depuis le 15 mars on avait creusé, de distance en distance, cinq ouvertures

dans la pile, et les arches qu'elle soutenait, et qui étaint liées par des conduits intérieurs; et environ trente mineurs de Freiberg, dirigés par des officiers d'artillerie et des pionniers, avaient ordre de creuser par couches l'intérieur de cette énorme masse de pierres. Ce jour et le suivant, on combattit vivement les Cosaques qui voltigeaient près de la ville; l'un d'eux, grièvement blessé, fut fait prisonnier et amené dans la ville, au milieu d'un grand concours de peuple; et l'on entendit, surtout le 16, le bruit du canon sur les hauteurs boisées des environs. Indépendamment de l'activité des travaux sur le pont, beaucoup d'autres mouvemens annonçaient que le général français n'avait pas dessein de tenir plus long-temps la rive droite du fleuve. Le 15, vers le soir, après qu'on eut retiré les avant-postes, la porte de la Ville neuve qui conduit sur la route militaire de la Lusace fut complettement fermée; l'autre, qui conduit à Meissen, l'était déjà depuis quelque temps.

Le lendemain, dans l'après-dîner, on passa en revue toutes les troupes logées tant dans la Ville neuve que dans la Ville vieille. Les malades avaient déjà été transférés de la Ville neuve sur la rive gauche de l'Elbe; l'on commença alors à y transporter aussi les vivres. Les préparatifs pour faire sauter la pile du pont étaient presque achevés. A l'approche de la nuit, on s'occupa à

descendre le crucifix de bronze doré, placé sur une base de roc, au-dessus de la pile la plus proche de celle qu'on voulait faire sauter, et qui y existait depuis à peu près 80 ans (1). Pendant toute la nuit, on évacua de la Ville neuve des fourgons et des provisions : les troupes étaient prêtes à partir au premier signal.

Le 20 mars, de grand matin, l'on distribua dans toutes les maisons un avis imprimé de la municipalité, par lequel les habitans étaient prévenus, par l'ordre du prince d'Eckmühl, qu'au moment où, dans la matinée, ils entendraient trois coups de canon, ils devraient se retirer dans leurs maisons et n'en sortir que trois heures après. Immédiatement après cette distribution, on vit les pièces qui jusque-là avaient été placées près des portes et sur les remparts à moitié détruits de la Ville neuve, traverser au grand trot les piles déjà chargées du pont. Après huit heures, on entendit trois salves, qui se succédèrent dans de courts intervalles. A l'instant, tous les habitans coururent çà et là dans les rues. Une crainte vague des malheurs qui les menaçaient en engagea un grand nombre à se ren-

(1). Ce crucifix fut replacé à la fin de l'année par l'administration russe, et l'on plaça au-dessus de l'ancienne inscription les mots suivans : *Galli dejecerunt die 19 martis 1813. Alexander I restituit die natali 24 decembris 1813.*

pièces pour la défense du fleuve, derrière le château de Brühl sur le Wallegarten, et qui s'élève le long de la rivière comme un bastion, ainsi que dans un endroit de Friedrichsstadt, où une partie du rivage peut, par sa saillie, faciliter le passage. Dans la Ville neuve, il resta à peu près 100 hommes d'infanterie légère, tant française que saxonne, qui occupèrent les portes et ce qui restait des remparts. Le reste de la journée se passa dans un calme auquel on eût été loin de s'attendre. Les habitans de l'une et l'autre partie de la ville se rassemblaient fréquemment sur les remparts près du rivage; plusieurs d'entre eux se voyaient séparés d'amis chéris; avec le pont se trouvaient rompus beaucoup de liens sociaux.

Dans les environs de la Ville neuve, derrière les vignes et les collines couvertes de bois, il n'y avait, à ce qu'il paraît, le jour même, que peu de cavalerie légère russe, les forces russes s'étant portées la veille sur Meissen et sur l'Elster. Mais le lendemain, dès le grand matin, on vit les Cosaques caracoler assez près de la ville, cependant presque tous hors de portée, et se rapprocher de la rivière. On tira des coups de fusils sur l'une et l'autre rive, et dans le nombre des habitans que la curiosité avait attirés, deux furent punis de leur témérité. Les carabiniers saxons étaient derrière les palissades, à l'affût des Cosaques, qui, d'ordinaire par leur agilité, savaient éviter les balles: un jeune officier de

Cosaques, qui s'approcha trop témérairement, fut tué par un Saxon, ce qui, à ce qu'on assure, irrita beaucoup les Russes. Dans le courant de la journée, les commandans français furent sommés d'évacuer la ville, ce qu'ils refusèrent. Les autorités exhortèrent (1) les habitans de la Ville vieille à se tenir tranquilles dans leurs maisons, dans le cas où l'ennemi tenterait de s'approcher et d'inquiéter la rive gauche : on déclara que ceux qui rôderaient autour des troupes seraient traités comme espions, et que les soldats avaient l'ordre de faire feu sur les rassemblemens qui ne se dissiperaient pas à la première invitation qu'on leur en ferait.

Le dimanche 21, vers midi, le colonnel Davidoff, commandant des Cosaques, faisant partie de la division du général de Wingingerode, envoya un officier au général Lecocq pour le sommer d'évacuer la ville. En même temps une forte division de Cosaques arriva par la route de Grossenhein pardessus les hauteurs, et parvint en vue de la ville. On en ouvrit la porte aux parlementaires russes; ils traversèrent la foule, attirée par la curiosité, et par le beau temps : elle les reçut avec des acclamations auxquelles ils répondirent par des salutations amicales, et ils se rendirent, avec les officiers saxons nommés pour entamer les négociations, dans une maison isolée, retirée dans l'enceinte des

(1). Suppl. IX.

remparts. Quelques heures après, le colonnel Davidoff passa l'Elbe les yeux bandés, conduit par des Saxons, et avant la nuit, il conclut avec les généraux Durutte et Lecocq, et avec l'intervention de la commission immédiate, une convention qui fut publiée le lendemain par la municipalité (1). On était convenu que le lendemain à midi, les Russes occuperaient la Ville neuve; mais qu'il y aurait une trève, en vertu de laquelle aucune hostilité ne serait commise à une lieue, tant au-dessus qu'au-dessous de Dresde; qu'à partir de midi, toute communication cesserait entre les deux parties de la ville; que quiconque traverserait l'Elbe serait traité comme espion.

La rivière, déserte depuis quelque temps, offrit pour quelques heures un spectacle très-animé; les embarcations volaient d'une rive à l'autre: moyennant une carte du commandant, il était permis à tout habitant de traverser l'Elbe. Pendant les deux premières journées, il n'y avait guère que les officiers et les gardes relevées qui le passassent. Les bourgeois n'obtenaient cette permission qu'en cas d'urgence. A midi, toutes les embarcations se trouvèrent de nouveau sur la rive gauche. Les Cosaques, formant l'avant-garde de la division du général de Wenzingerode, firent, en chantant, leur entrée dans la Ville neuve; la petite garnison, près de la

(1) Suppl. X.

porte, était sous les armes pendant cette marche, et dès qu'elle eut relevé tous les postes, elle se retira tambour battant sur la rive gauche. Toutes les rues offrirent bientôt l'aspect d'un camp; partout on voyait de grandes pyramides blanches, formées par les piques des Cosaques; ces guerriers barbus étaient, les uns étendus sur la paille, les autres occupés de leurs chevaux, placés le long des maisons, auprès de mangeoires faites à la hâte. La ville qui, était devenue déserte, reprit un aspect plus vivant. Une troupe de paysannes, courbées sous leurs panniers, avait précédé les Cosaques, profitant du moment où l'on avait ouvert les portes, fermées depuis cinq jours : le marché se trouva peuplé à une heure peu ordinaire, et dans la Ville neuve l'abondance succéda à la disette, tandis que dans la Ville vieille certains objets de consommation étaient à un prix exorbitant. C'était un amusement d'observer les mœurs des Cosaques, et l'on pouvait s'y livrer d'autant plus librement, que ces guerriers, sobres et débonnaires, n'étaient pas des hôtes fort incommodes, ni à la ville ni dans les campagnes. Pourvu que l'on donnât au Cosaque une copieuse ration d'eau-de-vie, du pain, du hareng et des oignons, il était content; si l'on ajoutait à ces provisions un morceau de poisson bouilli, on le rendait heureux; car ces religieux observateurs du carême n'eussent pour rien au monde touché à la viande. Ces guerriers se distinguent pas un grand

amour pour les enfans; les jeunes et les vieux jouaient avec eux, et supportaient toutes les saillies de leur pétulance sans jamais se fâcher; ils les portaient sur leurs bras des heures entières, en les caressant et en leur parlant russe, et les excitant à jaser. Avant le coucher du soleil, ils se rassemblaient d'ordinaire en groupes pour chanter des chansons religieuses et guerrières, dont la mélodie est souvent très-expressive : le plus habile chanteur occupe le centre et entonne. Devant les portes de la ville, les plus ingambes y dansaient au son d'un mauvais violon : dans leurs danses, ils prennent souvent des attitudes qui, vu la coupe particulière de leurs habits, ne sont pas de nature à être offertes aux chastes regards des dames.

Le jour même de l'entrée des Cosaques dans la Ville neuve, la garnison de la Ville vieille fut diminuée, le général Lecoq ayant reçu du roi l'ordre de se porter sur Torgau avec les Saxons qu'il commandait : ce monarque appela auprès de lui, à Plauen, la cavalerie saxonne, sous les ordres du général de Liebenau, et cette cavalerie servit d'escorte à son souverain.

Le 23 mai, cette garnison fut augmentée par les Bavarois, qui, jusqu'à cette époque, étaient restés à Meissen. La plus grande partie des Cosaques campa dans les environs de la Ville neuve, et dans les village sur la rive droite, où ils se renforçaient de jour en jour, et où ils devaient attendre

l'infanterie et l'artillerie qui avançaient à petites journées. Le colonel Brendel avait le commandement en chef dans la Ville neuve. A partir de Dresde, en remontant vers Pilnitz, les Russes avaient planté des drapeaux blancs sur le territoire de la ligne comprise dans l'armistice.

Depuis que les ponts de Meissen et de Dresde étaient impraticables, il n'y avait, sur tout le cours de l'Elbe, en Saxe, d'autre communication entre les deux rives, que le pont fortifié de Wittenberg et le pont de Torgau, près duquel le général Thielmann avait encore fait établir un pont de bateaux sous le canon de la forteresse. L'Elbe séparait donc le pays en deux moitiés, dont l'une était au pouvoir des alliés. Aucune province de la Saxe n'avait encore été le théâtre d'un combat remarquable, et ce royaume avait déjà plus souffert que dans les deux dernières guerres, qui lui avaient été si funestes. Les préparatifs pour la défense de l'Elbe avaient demandé des sacrifices pénibles. La navigation si productive de ce fleuve, d'ordinaire couvert de bateaux depuis les frontières de la Bohême jusqu'à Magdebourg, était anéantie pour long-temps, les meilleurs bateaux ayant été brûlés; des fournitures considérables de grains, faites aux armées françaises, par les cercles de Leipsick et de Wittenberg, avaient épuisé les granges du paysan, que, pour comble de malheur, les réquisitions continuelles

de chevaux avaient empêché de labourer. Les passages continuels de troupes étaient un fardeau insupportable pour les habitans, déjà ruinés par la cherté croissante des subsistances; des maladies contagieuses faisaient fondre la population dans bien des contrées. Si une défense opiniâtre de l'Elbe, près de Meissen et près de Dresde avait forcé les armées russes et prussiennes à séjourner plus long-temps sur la rive droite, la Saxe eût éprouvé dès-lors tous les maux auxquels elle fut en proie plus tard : les mesures que l'on prit décélèrent bientôt que ces positions étaient trop faiblement défendues pour être disputées long-temps. Déjà l'on avait retiré de la Ville vieille de l'artillerie, tant française que saxonne. Beaucoup de malades, même à moitié mourans, avaient été évacués sur Freiberg, Augustusbourg, et même sur la Thuringe; et après l'occupation de la Ville neuve par les Russes, on avait mis en toute hâte des voitures en réquisition pour évacuer tous ceux qui pouvaient supporter le transport. Le 24 mars, après midi, une grande partie des Cosaques campés dans les environs de Dresde et le long de l'Elbe, sur la route de Pilnitz, se porta en avant. Ils suivaient gaiement le chœur de chanteurs, qui, suivant l'usage de leur pays, ouvraient la marche. La vue magnifique de l'Elbthal, dont on jouit quand on est placé sur ces hauteurs, paraissait augmenter la gaieté des enfans du Don et de l'Ural. Le bruit courut que l'on devait tenter le passage près de

Pilnitz, parce que là il n'y avait que des forces peu considérables à combattre sur la rive droite. Le même soir, le colonel Brendel envoya un officier dans la Ville vieille pour dénoncer l'armistice.

Le lendemain, la municipalité annonça cet événement aux habitans (1), et leur fit enjoindre de se retirer dans leurs maisons dès que le tumulte des armes leur annoncerait la reprise des hostilités, afin que les troupes ne fussent point gênées dans leurs mouvemens, et que la vie des citoyens ne se trouvât pas compromise. Cependant tout resta tranquille sur l'une et l'autre rive. Mais le bruit se répandit que les Russes avaient réussi à passer l'Elbe, tant au-dessus qu'au-dessous de Dresde. Le 26 mars, le commandant français à Dresde eut la nouvelle que les Cosaques avaient passé l'Elbe près de Nieschitz, au-dessous de Meissen, à l'aide de bateaux qu'ils avaient pris dans le canal près d'Elsterwerda (2); que les hommes avaient passé se tenant debout dans les

(1) Suppl. XI.

(1) Ce canal, long de 4 lieues et large de près de 30 pieds, sert à transporter, jusqu'à Grodeln sur l'Elbe, le bois des forêts qui se trouvent tant au nord qu'à l'est. On flotte le bois jusqu'à ce canal principal, à l'aide de canaux plus petits. Dans le canal principal, se trouvent toujours douze bateaux pouvant porter 800 quinteaux chacun. (Voyez *Géographie de la Saxe*, par Engelhard, vol. 6, p. 50 et suiv.)

embarcations, et conduisant leurs chevaux à la nage par la bride. Une autre petite division était passée en même-temps près de Pirna. Déjà les deux jours précédens, beaucoup de Français avaient quitté Dresde en petites colonnes; l'évacuation complète ne tarda pas d'avoir lieu. Les Bavarois quittèrent la Ville vieille dans la matinée et dans l'après-dîner, et marchèrent sur Meissen, sous le commandement de M. de Rechberg, en suivant l'Elbe pour couvrir la retraite.

Vers le soir, la première infanterie légère russe de la division de Winzengerode entra dans la Ville neuve : cette infanterie était peu nombreuse; les tambours ne cessèrent de battre jusqu'à la nuit, probablement dans l'intention de donner sur la rive opposée une haute idée du nombre de troupes qui venaient d'arriver. Dès neuf heures, la retraite des Français commença: le lendemain, avant le point du jour, l'artillerie qui se trouvait encore sur les remparts et près du pont, se mit en marche, et elle fut suivie de près par les derniers postes. Les Français furent insultés, dans leur retraite, par le peuple amassé en groupes, et il fallut toute la prudence des officiers de la garde nationale pour prévenir des scènes fâcheuses. Ils prirent leur route par Wilsdruf et Nossen. Dès le matin, cette nouvelle parvint dans la Ville neuve; déjà les Cosaques, à l'aide d'échelles, grimpaient sur les ruines du pont. Quelques heures plus tard, le colonel Brendel, après

avoir été complimenté par les députés de la municipalité, passa l'Elbe avec une division d'infanterie, partie à l'aide d'un bac, partie en bateau. Le même jour, on amena quelques Français et quelques Bavarois qui avaient été faits prisonniers par les Cosaques, près de Wilsdruf.

Bientôt la rivière offrit la scène la plus animée; elle portait nombre de bateaux que les bateliers et les pêcheurs venaient de retirer de leurs cachettes ou du fonds de l'eau. Les habitans des deux parties de la ville se saluaient avec joie. On s'occupa de suite à rétablir la communication entre les deux rives. On jeta au-dessus de la ville un pont de radeaux, qui fut achevé dès le 28. Quelques jours après, on acheva un deuxième pont à une demi-lieue au-dessous de la ville. Un autre pont de madriers, que l'on construisit pour remplacer l'arche rompue, demanda plus de temps; il ne fut achevé que le 7 du mois suivant. Les bateliers étaient enchantés de ce retard, qui leur rapportait considérablement; car il n'était permis de passer sur le pont de radeaux, destiné proprement au service de l'armée, qu'à ceux des bourgeois qui s'étaient pourvus d'une carte, munie du cachet du colonel Brendel (1).

Dès que le pont de radeaux fut achevé, la divi-

(1) Ce cachet était la copie d'une caricature contre Bonaparte.

sion du général de Winzengerode, dont l'artillerie était restée pendant quelques jours sur la rive droite, passa l'Elbe. Une partie de la cavalerie de cette division se mit en route les deux derniers jours de mars, et marcha par Meissen pour se rendre sur la Mulde. Le général lui-même se rendit dans la Ville vieille avec son état-major, et la Ville neuve resta abandonnée au quartier-général prussien. L'armée prussienne, sous les ordres de Blücher, qui avait été cantonnée dans les villages le long de la route de Bautzen, et dans les environs de Kœnigsbruck, ne tarda pas de joindre l'armée russe. Le maréchal Blücher arriva à Dresde de sa personne le même jour que les princes Guillaume, Auguste et Fréderic de Prusse, et le prince Charles de Mecklenbourg-Strélitz. Le prince royal de Prusse arriva le lendemain. Une grande partie de l'armée alliée marcha en avant, sur la route de Freiberg. Le quartier-général prussien se mit en route le 5 avril, pour se rendre dans cette dernière ville. Il resta à Dresde un commandant de place russe.

Jusqu'au 16 avril, plusieurs divisions de troupes prussiennes passèrent l'Elbe : les plus beaux de ces corps sont la garde à pied, les grenadiers de la Prusse orientale; et plusieurs régimens de cavalerie magnifiques. Les chasseurs de la garde donnaient une idée des sacrifices qu'avait fait la Prusse, et de l'esprit qu'on avait inspiré à toutes les classes de

ses habitans. Près de mille jeunes gens, au nombre desquels on voyait les fils des meilleures familles, marchaient avec ardeur au combat, où, si l'on en excepte quelques centaines, tous ont trouvé la mort. Les divisions des volontaires, vêtus de noir, étaient encore plus nombreuses; différentes provinces avaient concouru à les former; la plupart de ces jeunes gens venaient de quitter les paisibles auditoires des collèges et des universités; plusieurs savans distingués, tels que MM. Steffens et Jahn se trouvaient au nombre des officiers, et sur le champ de l'honneur. Ils entendaient le commandement de la bouche dont ils avaient recueilli l'instruction sur les bancs de l'école. Ces volontaires brûlaient de se battre; mais ils ne paraissaient pas encore habitués à une discipline sévère, et plusieurs d'entre eux étaient dans un âge si tendre, qu'on ne pouvait pas espérer qu'ils résistassent aux fatigues de la guerre. Le nombre des jeunes gens qui, électrisés par les circonstances, suivaient l'armée depuis la Silésie, mais dont les forces ne répondaient pas à l'enthousiasme, était, je pense, assez considérable. C'est ainsi que l'on vit, à Dresde, un garçon de dix ans qui suppliait les officiers, les larmes aux yeux, de le recevoir au nombre des volontaires, et de lui donner une caisse, s'ils ne voulaient pas lui confier un fusil; tout le monde le renvoyait, parce qu'il n'était pas même assez fort pour faire le service de tambour; mais il revenait toujours à la

charge. Un autre enfant, qui s'était échappé de Breslau, fut réclamé, par ses parens, dans les journaux.

Les passages continuels, qui recommencèrent par les mouvemens des armées combinées russes et prussiennes, grevèrent tellement les propriétaires, que, pour la première fois, l'on eut recours, à Dresde, à la mesure, en elle-même très-équitable, de faire contribuer les locataires à l'entretien des soldats étrangers : cette mesure fut mise en vigueur dès l'arrivée de la première division. Le premier soulagement procuré aux propriétaires, consistait dans l'obligation imposée aux locataires de leur payer une indemnité extraordinaire pour les aider à subvenir aux frais occasionnés par les logemens militaires, depuis le 10 jusqu'au 20 mars. Deux jours plus tard parut une ordonnance provisoire, qui autorisait les propriétaires à envoyer chez leurs locataires une partie des soldats, dans le cas où on leur en enverrait un nombre excédant de plus de moitié le taux ordinaire fixé pour leur maison. Quelques mois après, cette ordonnance fut annullée par une autre, restée constamment en vigueur, et qui porte que « le nombre excédant le » taux ordinaire sera à la charge commune de tous » les habitans de la maison, y compris le proprié- » taire, et que le nombre excédant le triple du » taux ordinaire, ainsi que le nombre conforme » à ce taux, seraient à la charge du propriétaire

» seul (1). » La répartition des soldats à loger chez les locataires fut faite selon la proportion du loyer qu'ils payaient; cette échelle peut facilement donner lieu à une répartition peu conforme à la fortune des habitans, et y a donné lieu plus d'une fois. Les interprêtes, quoique l'on interpellât comme tels toutes les personnes qui savaient quelques mots de russe, ou seulement de polonais, ne purent pas prévenir tous les inconvéniens qui naquirent de la difficulté de s'entendre réciproquement, et les nombreux vocabulaires, que fournirent les presses de Leipsick et de Berlin, ne furent que d'un faible secours.

Immédiatement après l'arrivée du général en chef prussien, on répandit à Dresde deux proclamations, datées, l'une et l'autre, de Breslau, le

(1) Supplément XII, XIII et XIV. Chaque maison est taxée conformément au rôle dit du service. Dans la ville, le propriétaire est obligé de payer 12 groshen par chaque millier de thalers de la valeur de sa maison; dans les faubourgs, le taux analogue est de 18 gr. Moyennant cette rétribution, les bourgeois sont, en temps de paix, dispensés de tout logement militaire, et en temps de guerre, ils ne doivent aux soldats logés chez eux que le couvert. Dans le cas de passage de troupes étrangères, le propriétaire dans la ville est obligé de loger un homme par millier de thalers, et dans les faubourgs, un homme par 800 thalers.

23 mars, et signées Blücher (1). La première, qui porte en tête : *Aux habitans de la Saxe*, exhorte les Saxons à se réunir aux Prussiens, « à lever l'étendard de l'insurrection contre l'oppresseur étranger, et à être libres. » Elle leur promet « d'administrer au nom du roi de Saxe, qui se trouve au pouvoir d'un étranger, et qui n'est point à même de prendre une détermination libre, les provinces que la fortune, la supériorité des armes prussiennes, et la valeur de ses guerriers pouvaient soumettre à la Prusse. Elle demande que les Saxons satisfassent aux besoins modérés du soldat, et garantit la discipline la plus sévère. » La seconde proclamation, adressée aux troupes sous ses ordres (2), exhorte les guerriers prussiens « à traiter les Saxons avec douceur, à les considérer comme devant être bientôt leurs alliés. » On y espère que les habitans de la Saxe satisferont les désirs modérés des Prussiens, d'après des dispositions sagement combinées.

Les besoins et les désirs des Prussiens furent exprimés d'une manière plus précise dans les négociations que le général en chef entama avec la commission immédiate; mais les prétentions étaient

---

(1) Suppl. XV.

(2) Suppl. XVI.

telles, que la commission exposa qu'il était extrêmement difficile, pour ne pas dire absolument impossible, de satisfaire à de telles demandes, dans un pays épuisé par toutes les charges de la guerre, et en majeure partie occupé par les puissances belligérantes (1). Le général Blücher déclare, dans sa lettre *à la commission immédiate*, que les sacrifices que l'on demande aux Saxons sont infiniment au-dessous de ceux que ses concitoyens font avec joie pour recouvrer l'indépendance; qu'il n'a pas l'intention d'exiger que l'on subvienne gratuitement aux besoins de son armée; qu'il se flatte de l'espoir que dans un traité à conclure entre les deux États voisins, on ne tardera pas à fixer l'indemnisation. Il déclare que l'on surseoira aux fournitures qui ne sont pas absolument indispensables dans le moment, jusqu'à ce que le roi de Prusse ait prononcé; mais que rabattre la moindre chose sur aucun des articles d'une nécessité urgente, ce serait manquer aux devoirs qu'impose à un général la nécessité d'entretenir son armée. Enfin, il reproche à la commission qu'il règne dans les mémoires qu'elle lui présente, un ton peu convenable; qu'elle a commencé à manifester, dans les négociations, une aigreur qu'il ne permettra point aux autorités par

---

(1) Suppl. XVII,

lui constituées. Cette lettre fut imprimée dans le journal de Dresde (dit feuille hebdomadaire), malgré les représentations des commissaires; l'on établit devant l'imprimerie un poste prussien qui y resta jusqu'à ce que la feuille fut imprimée et distribuée.

Il n'était pas difficile à l'observateur impartial de remarquer que ces démarches du général, la perspective de voir établir une administration étrangère, et la prochaine occupation du cercle de Cottbus, qui était déjà annoncée, produisaient généralement un très-mauvais effet en Saxe (1). On prétend que les Russes eux-mêmes étaient peu satisfaits de plusieurs de ces démarches, ainsi que du ton qui régnait dans quelques proclamations; et si l'on fait attention qu'ils avaient un point de vue tout différent de celui des Prussiens, on n'aura pas beaucoup de peine à le croire.

On dit qu'ils furent également mécontens d'une *Adresse au peuple saxon* (2), insérée dans la gazette de Leipsick, sous l'influence du gouvernement prussien, dans laquelle il est dit: « Nous ne » suspendrons pas l'épée dans les forêts de chêne » de la patrie rendue à la liberté, jusqu'au mo» ment où nous verrons les montagnes du Rhin et

---

(1) Suppl. XVIII.

(2) N°. 72, 12 avril 1818. Suppl. XIX.

» les bannières germaniques flotter sur le territoire » de la France ; » expressions par lesquelles on indiquait dès-lors quelles étaient les frontières légitimes que l'on assignait à la France. D'après *l'Appel de Kutusof aux Allemands* (1), les Russes ne voulaient cependant rien entreprendre d'hostile contre le sol français.

Parmi toutes les adresses, tous les appels (2) qui, depuis ce moment, parurent, accompagnés de chants guerriers et de pamphlets, sous lesquels on fit gémir toutes les presses, et que l'Oder et la Sprée envoyaient à l'Elbe, pour exciter les Saxons à prendre les armes, il n'y en a pas de plus remarquables que les deux signées Wittgenstein. La première, qui parut à Berlin le 23 mars, laisse aux Saxons le choix entre le baiser fraternel et la pointe de l'épée, et les appelle dans les rangs prussiens ; l'autre, que M. de Wittgenstein publia le 30 mars à Belzig, au moment où il mit le pied sur le territoire saxon, fait dépendre le sort de la couronne du choix du peuple.

La contenance du peuple saxon, dans ces con-

---

(1) Suppl. XX.

(2) On les trouve, ainsi que plusieurs autres pièces curieuses, dans la brochure intitulée : *Collection de toutes les pièces officiellement publiées pendant la guerre de 1813*, 1—4 cahiers. A Dresde, chez Arnold, 1813.

(3) Suppl. XXI.

jonctures critiques, ne paraissait nullement indifférente, ni pour la Saxe elle-même, ni pour d'autres pays, sur lesquels son exemple pouvait influer. Quoique l'on employât tous les moyens imaginables pour déterminer les Saxons, on soutenait que toutes les tentatives pour engager cette nation à prendre un parti seraient vaines, tant que le roi n'aurait pas rétracté sa première déclaration, dans laquelle il manifeste des sentimens bien différens de ceux que l'on eût désiré voir au peuple. L'on pouvait supposer, avec quelque raison, que la nation tout entière partageait la manière de voir de son souverain, sans que pour cela elle cessât de prendre part aux grands intérêts de l'Allemagne. Les Russes et les Prussiens répondaient à cela, que le roi ne tarderait pas à s'expliquer différemment; que l'on ne pouvait pas douter un moment qu'il n'eût l'intention de se joindre aux alliés. En effet, plusieurs des mesures que l'on prenait étaient de nature à tromper l'œil d'un observateur superficiel, et à lui faire croire qu'il existait des négociations dont l'issue n'était plus douteuse. Ainsi, dès les premiers jours de l'arrivée des Russes et des Prussiens à Dresde, on y publia (1), qu'en conséquence d'un ordre du jour du 2 avril, commun aux deux armées, il était

(1) Suppl. XXII.

(2) Suppl. XXIII.

enjoint aux troupes alliées, au cas qu'elles rencontrassent des Saxons, de ne point tirer sur eux, mais de les accueillir au contraire par toutes sortes de prévenances. Mais pendant que, d'un côté, l'on s'efforçait d'attirer à soi la nation, on se permettait, de l'autre, des inconséquence qui la repoussaient : la feuille hebdomadaire de M. de Kotzbüe révolta singulièrement, par les outrages qu'elle contenait contre le roi; aussi paraît-il que c'est sur des avis qu'il reçut de la part d'autorités supérieures, qu'il fit une espèce de rétractation de son article. De temps à autre, on répandait que sous peu le roi retournerait dans sa capitale; et ces bruits, quelques singuliers qu'ils dussent paraître, s'accréditaient. Lorsque le souverain quitta ses États et s'établit à Ratisbonne (le 30 mars), son retour à Dresde devint plus invraisemblable : cela n'empêcha pas que, peu d'instans avant l'arrivée du roi de Prusse et de l'empereur de Russie, on ne gratifiât le roi de Saxe du rôle d'introducteur de ces deux souverains. Enfin, lorsque l'on sut que le roi de Saxe s'était rendu le 27 avril à Prague, les conjectures prirent une autre direction.

Le jour même de la publication de l'ordonnance dont j'ai parlé plus haut, en faveur des soldats saxons, on convint de publier une adresse du colonel russe, M. de Heydecken (1), comman-

(1) Suppl. XXIV.

dant de Dresde, portant en substance : qu'en conséquence de décisions supérieures, toute communication était interrompue avec les pays que n'occupaient pas les armées alliées, et avec les pays neutres ; que tout homme qui établirait ou continuerait des liaisons avec ces pays, serait traduit devant un conseil militaire, comme ayant enfreint les ordres de l'armée alliée. Cette ordonnance était déjà insérée dans le journal, dit feuille hebdomadaire, et allait être affichée, lorsqu'on la supprima et qu'on en saisit tous les exemplaires. On n'en mit cependant pas moins d'empressement à empêcher toutes les communications que défendait cette ordonnance, et l'on résolut que toutes les lettres, tant celles qui partaient de Dresde que celles qui y arriveraient, passeraient un examen. Un employé russe, que l'on logea dans l'hôtel des postes, fut chargé de l'inspection de la correspondance (1). Quoique l'on eût quelques ménagemens, surtout pour le commerce, cette mesure dérangea celles que les négocians avaient à prendre relativement à la foire de Leipsick, à laquelle les alliés avaient expressément promis de ne mettre aucune espèce d'empêchement.

Quoique les alliés missent à profit les ressources

---

(1) C'est ce qui donna lieu à la publication. Supplément XXV.

du pays, en le frappant de réquisitions considérables pour subvenir aux besoins de l'armée, l'administration que l'on avait annoncée tardait toujours à s'organiser. M. de Stein, que M. de Kutusof avait désigné, dans sa dernière adresse (1), comme un fonctionnaire chargé de maintenir de l'ensemble dans la direction des affaires du pays, était arrivé à Dresde en qualité de président du conseil d'administration des puissances alliées, et l'établissement de l'administration était toujours différé. Les conseillers d'état, MM. de Shœne et de Rhediger, avaient été adjoints à M. de Stein, et M. le professeur Arndf de Greifswalde, qui l'accompagnait, continua d'agir à Dresde en conséquence des principes qu'il avait professé dans sa brochure sur la *garde nationale active et sur la levée en masse* (landwehr und landsturm). La mission spéciale de ce conseil, en conséquence de laquelle il devait s'entendre avec les différens gouvernemens sur tout ce qui se rattachait à la police, aux finances, à la levée en masse (volksbewaffnung), ainsi qu'à la sûreté, à l'entretien et au recrutement de l'armée, ne pouvait que gêner les opérations de la commission immédiate de la Saxe. Il est vrai qu'alors on parlait en termes plus précis de l'établissement d'une administration pour

---

(1) Suppl. XXVI.

la Saxe, de l'organisation d'une levée en masse (volksbewafnung); mais l'on voulait, à ce qu'il paraît, attendre l'espèce de négociation commencée avant d'en venir à des mesures décisives. Des événemens inattendus avaient aussi déjoué bien des projets, et le plan que l'on s'était formé demeura sans exécution; l'on en resta aux préparatifs, et l'on se contenta de lever sur le pays des sommes considérables.

Afin de profiter de l'ardeur belliqueuse que des adresses et des appels sans nombre avaient allumé dans le cœur des jeunes gens, on établit à Dresde une espèce de bureau de recrutement, à la tête duquel on mit le capitaine de cavalerie prussien, baron de Burstini. Au moment de son arrivée dans la capitale de la Saxe, cet officier fit publier uue invitation de se joindre *aux guerriers armés pour la cause sacrée*, qui, tant infanterie que cavalerie, pouvaient être évalués alors à 1400 hommes, et *de contribuer à l'armement es à l'équipement des volontaires peu fortunés*. La ville de Bischofswerda (1) concourut à soutenir la bonne cause; et l'on prétend, non sans quelque vraisemblance, que cette démarche lui attira les malheurs qu'elle éprouva quelque temps après.

---

(1) Suppl. XXVIII.

Et les proclamations que l'on venait de lire, et l'état de l'armée française, composée seulementde divisions peu nombreuses qui avaient passé le Rhin, pouvaient faire présumer que l'armée combinée des Russes et des Prussiens ferait une guerre offensive; que cette armée se porterait rapidement dans la Thuringe ou dans la Franconie: il en fut tout autrement; cette armée, dans la première quinzaine d'avril, prit lentement sa route entre Rochlitz, Altembourg et Chemnitz: la seconde armée russe, sous les ordres du général Miloradowitsh, avança avec tout aussi peu de promptitude par la haute Lusace. Une forte division de Cosaques, qui arriva à Dresde le 15 avril, pour y séjourner deux jours, ouvrit de nouveau la marche. Le lendemain, la première division de l'armée, composée tant d'infanterie que de cavalerie, entra dans cette ville; des nuées de Calmucks en faisaient partie. La veille de Pâques, une longue file de fourgons, de voitures de cantiniers, et de charettes vides, conduites par des paysans russes, retraçaient aux spectateurs l'image d'une armée asiatique : la nuit était tombée, et l'œil ne découvrait point encore la fin de cette marche. La queue de cette armée était formée par quelques divisions d'excellente cavalerie, comprenant quelques pulks de Cosaques du Don, et de Cosaques de l'Ukraine, couverts de manteaux de frise cendrée, coiffés de

bonnets de feutre de la même couleur, ornés d'une croix en métal, et par une nombreuse artillerie. Le 20, il arriva encore une division d'infanterie. Les journaux prussiens ont porté cette armée à 10,000 hommes ; je crois qu'elle n'était guère plus nombreuse. Je fus frappé de la nombreuse cavalerie qui faisait partie de celle-ci comme de la première, et qui me parut en disproportion avec l'infanterie. Le corps franc de Lutgow, ainsi que le régiment, fort de près de 2,000 hommes, formés de prisonniers de guerre russes que le roi de Prusse avait équipés et armés à nouveaux frais, y étaient incorporés. L'infanterie légère, qui était restée cantonnée dans la Moldavie et dans la Valachie, offrait un aspect plus sauvage que les Russes que l'on avait vus jusque-là à Dresde. Ces hommes, difficiles à satisfaire, étaient des hôtes incommodes pour les bourgeois, et plus incommodes encore pour le paysan, qui a bien plus de peine que l'habitant des villes à trouver auprès des autorités un refuge contre les vexations. L'image bigarrée d'un saint russe placé dans un coin de la chambre, du côté de l'orient, qui avait servi souvent à adoucir l'humeur un peu farouche des autres russes, ne produisait pas toujours son effet sur les nouveaux venus. Ceux qui ont vu ces hommes grossiers alarmer la pudeur dans les rues de la capitale, ne trouveront pas invraisemblable



que, comme on le dit, dans les villages les jeunes filles cherchassent jusque dans les tuyaux des cheminées un asile contre leur brutalité. Dès-lors l'on recevait les nouvelles les plus affligeantes de la Lusace et du cercle de Misnie, que ces troupes avaient traversées. Quoique dans les contrées les plus pauvres de la Lusace on eût fait des arrangemens, en conséquence desquels les paysans recevaient des avances sur les indemnités à liquider, il arrivait souvent que les troupes trouvaient les villages déserts, parce que les habitans s'étaient sauvés dans les bois, avec leurs enfans, leurs bestiaux et leurs effets. Le knout et la baguette faisaient souvent justice des excès commis par les soldats; mais on n'avait guère à se louer que partiellement de la discipline des Russes, tandis que la conduite des Prussiens ne se démentit jamais; aussi, tant bourgeois que paysans, la vantaient-ils d'un commun accord.

Au milieu de ce désordre, qui allait toujours en augmentant, cet air de propreté qui caractérise Dresde, avait disparu depuis long-temps; la dernière trace s'en effaça lorsque les Cosaques et les Calmuks établirent leurs bivouacs dans les rues de la ville et des faubourgs, et que les vestibules des maisons devinrent des écuries.

Enfin, vers le 21 avril, l'arrière-garde du général Miloradowitsch vint joindre sa division. La



lenteur des marches fut sans contredit en partie à la difficulté de faire mouvoir des masses si considérables; il paraît cependant que ceux qui en cherchent la cause dans le défaut d'accord entre les alliés, ne se sont pas entièrement trompés. Pendant que les Prussiens marchaient au combat avec enthousiasme, et voyaient déjà leurs aigles victorieux planer sur les rives de la Saale, où ils devaient se venger de tant d'outrages, et prendre leurs essor vers les bords du Rhin, féconds en glorieux souvenirs, leurs alliés paraissaient ne franchir l'Elbe qu'à regret; souvent on entendait dire, même à ceux qui étaient l'âme de l'armée, que ce n'était plus pour leur cause qu'ils combattaient, puisque leur sûreté n'était plus menacée par les armes françaises; qu'ils ne tiraient l'épée que pour la querelle de l'Allemagne; que c'était maintenant aux Allemands à se rendre dignes de leur assistance.

La nouvelle des combats qui, dans la Thuringe, avaient préludé à la grande lutte qui s'y préparait, était déjà répandue, lorsque l'empereur de Russie et le roi de Prusse arrivèrent à Dresde avec leur garde; l'empereur était arrivé le 20 avril à Gœrlitz; le même jour il avait transféré son quartier-général à Mengelsdorf, près Reichenbach, et après avoir visité la *société des frères* (Brudergemeinde) à Herruhut, il avait continué, le 22, sa route par

Bautzen et Radeberg, où il passa la dernière nuit avant de se rendre à Dresde. Le roi de Prusse était parti de Gœrlitz le 23, et s'était rendu le même jour à l'auberge du Cerf-Blanc, à deux lieues de Dresde, où il coucha.

Le lendemain, avant le jour, la marche fut ouverte par une longue file de fourgons attelés d'un nombre superflu de chevaux, et à côté desquels l'on voyait de gros chiens, dont les têtes pointues et les longues queues attestaient qu'ils étaient originaires du Kamtshatka. Les spectateurs se pressaient en foule sur la grande route de Bautzen, où la garde russe bordait la haie depuis la pointe du jour, et amusait les curieux par une musique guerrière. L'empereur et le roi se joignirent sur la grande route, non loin de la ville; et lorsqu'ils se furent salués en se touchant la main, ils montèrent à cheval et se mirent, chacun à la tête de sa garde, à la porte de la ville où l'on avait érigé deux colonnes unies par des festons de fleurs. Les souverains furent reçus par les membres de la municipalité, et par les ecclésiastiques des trois confessions. Des demoiselles vêtues de blanc, portant des corbeilles de fleurs, formaient une double haie, et après que deux d'entre elles eurent présenté des vers aux monarques, toutes répandirent des fleurs sur leur passage. Alexandre et Frédéric répondirent, par des salutations gracieuses, aux acclama-

tions de la multitude, et s'avancèrent lentement, avec leur suite nombreuse, au son des cloches, dans la haie bordée par la garde nationale. Qui eût imaginé dans ce moment, où l'élite des troupes du nord semblait, sur un chemin jonché de fleurs, faire une entrée triomphale, que quinze jours plus tard le son des mêmes cloches annoncerait, à la même heure, une entrée bien différente. La marche était formée par 23 bataillons choisis de la garde russe, deux bataillons d'infanterie prussienne, et 60 pièces de canon. En tout il y avait à peu près 16,000 hommes. Le roi de Prusse suivit l'empereur dans la Ville vieille, où les deux souverains firent défiler les troupes sur une place avant de se retirer dans les hôtels qui leur étaient destinés. La Ville vieille et ses environs étaient remplis de troupes russes; la Ville neuve, où se trouvait l'hôtel habité par le roi, fut occupé par la garde prussienne. Le soir, l'une et l'autre partie de la ville furent illuminées. L'une des inscriptions était: *délivre-nous du mal;* et ce vœu fut exprimé de plus d'une manière.

Le lendemain, les Russes célébrèrent la pâque. Dès la pointe du jour, les soldats parurent dans la tenue la plus soignée, et l'on voyait surtout les Cosaques, plus religieux observateurs des rites de leur pays que tous les autres, acheter des œufs pour en faire cadeau à leurs camarades, ou du

lait pour préparer le *pascha*, ou repas de Pâques. Partout dans les rues on voyait les Russes, sans distinction de rang, s'aborder par le salut, *Christ est ressuscité* (Christos woskres), auquel suivait la réponse, *oui en vérité, il est ressuscité* (istinnoe woskres); l'élégant officier saluait ainsi le cosaque barbu, couvert d'un manteau de frise. L'empereur lui-même ne dérogea point à cet usage de son pays, et ayant, après minuit, assisté à la messe solennelle de Pâques, dans la chapelle grecque établie dans une salle de l'hôtel de Brühl, qu'il habitait, il adressa cette pieuse salutation à chacun des officiers présens. La fête du matin de Pâques fut célébrée par les popes de plusieurs régimens russes, dans une autre chapelle établie dans le château du prince Maximilien. On dit que la pâque fut célébrée également dans d'autres villes de la Saxe, où se trouvaient des troupes russes; mais nulle part cette fête ne fut plus remarquable qu'à Grossenhain, où, sur la demande du commandant russe, on y procéda dans une église protestante. L'un des ecclésiastiques du lieu qui la dirigea, sut la rendre aussi édifiante pour ses paroissiens (1) que pour les étrangers.

A Dresde, l'éclat de cette solennité fut relevée encore par la brillante parade où les deux souverains parurent à pied. On y remarqua quelques

---

(1) Suppl. XXIX.

généraux et autres officiers supérieurs anglais, qui se trouvaient dans la suite de l'empereur Alexandre; mais ce qui dut frapper encore davantage les habitans de la capitale, ce fût de voir, au milieu des officiers russes, le général Thielmann, commandant de la place de Torgau, qui venait d'être présenté à l'empereur. A midi, Alexandre et Frédéric Guillaume montèrent à cheval pour se rendre au-devant de la cavalerie russe, à la tête de laquelle le grand duc Constantin, qui la veille était arrivé à Pillnitz, fit son entrée à Dresde. Cette cavalerie se composait d'à peu près 7,000 hommes d'élite; elle menait avec elle 20 pièces de canon. Le même jour on vit arriver le bataillon de la Saxe ducale, formé des troupes de Weimar, de Gotha et de Hildburghausen, qui s'étaient rendues aux Prussiens, en Thuringe, et auxquelles on avait restitué, à Altenbourg, ses armes et son artillerie. Ce bataillon défila, tambour battant, devant l'hôtel occupé par le roi de Prusse, et fut passé en revue par les deux monarques; le lendemain il se mit en marche pour la Silésie, « afin, disent les rapports prussiens, « de combattre conjointement avec les autres Allemands pour la cause commune de l'Allemagne, et de contribuer de ses efforts pour délivrer son souverain d'une honteuse oppression. » Les jours suivans, jusqu'au 28 avril, plusieurs régimens russes, entre autres, de superbes cuirassiers, et une nombreuse artillerie,

passèrent l'Elbe, et se portèrent de suite en avant, sur la route de Nossen; ces troupes formaient la queue de l'armée russe, qui pouvait être forte d'à peu près 50,000 hommes.

Les deux monarques vivaient très-simplement, et se faisaient remarquer par la plus aimable affabilité. L'un et l'autre paraissaient en public sans aucun appareil de grandeur. Alexandre semblait surtout se complaire au milieu de la foule empressée des curieux qui l'environnaient à chaque pas, au point qu'ils ne lui ouvraient le chemin que lorsque du geste et de la voix il avait réitéré la prière de le laisser passer. Au premier instant de son séjour à Dresde, on avait fermé au public le jardin du palais de Brühl, dont les pelouses ombragées sont le rendez-vous habituel des enfans conduits par leurs bonnes. A peine l'empereur, qui, d'un pavillon du jardin que l'on avait arrangé pour son usage, jouissait souvent de la vue des bords rians de l'Elbe, fut-il instruit de cette privation imposée au public, qu'il ordonna d'ouvrir ce jardin à tout le monde, et il paraissait s'amuser de la bruyante gaîté des enfans. La foule se pressait sans cesse autour du palais, et les curieux pénétraient jusqu'à l'escalier principal, qui, dans le moment où l'on pouvait attendre l'empereur, était bordé d'une double haie de dames élégamment parées. Le roi de Prusse aussi fit rouvrir de suite le jardin royal attenant au palais de Rack-

nitz, qu'il habitait, lorsqu'il apprit qu'à raison de sa présence on avait fermé aux habitans cette promenade publique, sur laquelle donnaient ses croisées. On l'y a vu souvent se promener au milieu de la foule, un livre à la main, ou causant avec ses officiers. Le petit jardin même, qui se trouve directement derrière le palais, resta toujours ouvert. Lorsque le 29, l'empereur dîna chez le roi, non seulement on n'empêcha pas les curieux d'approcher, mais on plaça même des bancs pour leur commodité.

Déjà cependant l'on était instruit que les armées françaises débouchaient par les défilés de la Thuringe; et lorsque, le 28, l'empereur fut de retour de Tœplitz, d'une courte visite qu'il avait faite à sa sœur, la duchesse héréditaire de Saxe Weimar, on fit les préparatifs de son départ. Dans la même journée, la plus grande partie de la garde russe s'était mise en marche. Le 29, à minuit, l'empereur lui-même partit, et prit sa route par Nossen et Altenbourg. Le lendemain, à huit heures du matin, le roi de Prusse le suivit. Une partie de la garde, tant russe que prussienne, resta à Dresde; il y avait toujours des factionnaires à la porte des palais que les monarques avaient habité, et l'on disait qu'ils allaient être de retour dans peu de jours. Les habitans de Dresde attendaient avec inquiétude l'issue de la lutte qui se préparait sous leurs yeux.

SECTION II.

Les travaux dont les alliés s'occupaient sur l'Elbe, depuis le commencement d'avril, ne pouvaient pas faire craindre une résistance opiniâtre dans le cas d'une retraite, car ils n'avaient pour but que d'empêcher le passage du fleuve. L'on avait muni le pont de bateaux, établi au-dessus de Dresde, non loin de Blasewitz, d'une tête de pont composée de six redoutes sur la rive gauche, qui se couvraient réciproquement. Sur les hauteurs près de Meissen, et sur la rive gauche du fleuve, on avait établi également trois retranchemens munis de Blockhaus. Quel que fût le résultat des efforts réunis des alliés, les habitans de la capitale devaient s'attendre à supporter toutes les charges qui sont le partage d'une ville placée sur une route militaire, aussi long-temps que la victoire n'aurait pas conduit les armées combinées sur les frontières du midi de l'Allemagne.

Déjà les bruits publics annonçaient l'arrivée de nouvelles troupes russes destinées à former une arrière-garde sur l'Elbe ; et aussitôt après le départ du quartier-général, on avait fait tous les préparatifs pour recevoir des malades et des blessés, et les locataires comme les propriétaires, étaient astreints à des fournitures pour cet objet.

Le 3 mai, le bruit d'une victoire complète remportée par les Prussiens, dans la plaine entre Weissenfels et Naumbourg, vint faire diversion un

moment aux inquiétudes vagues auxquelles on était en proie. Le bruit se soutint pendant toute la journée, sans que cependant la nouvelle acquît de la consistance par des détails ultérieurs. Le rapport d'un voyageur, qui annonça que le 2 mai les Français avaient été à Leipsick, fit naître de nouvelle alarmes, qui ne furent pas entièrement calmées par le récit d'un officier russe, parti du quartier-général le 1er. mai, et assurant que l'empereur avait annoncé à ses troupes la victoire des Prussiens. Le lendemain matin, une affiche annonça aux habitans qu'il était arrivé la nouvelle officielle d'une bataille sanglante livrée le 2 mai entre Leipsick et Weissenfels, dans laquelle les alliés étaient restés maîtres du terrain; quelques heures plus tard on placarda une lettre d'un officier du corps de Blücher, qui cependant ne donnait pas de renseignemens satisfaisans: peu après on afficha, sous la lettre de l'officier, la nouvelle que le 3 mai, les Français avaient de nouveau quitté Leipsick. Vers midi les bagages des princes Prussiens rentrèrent dans Dresde, et quelques heures après on vit reparaître le roi de Prusse lui-même; il fut suivi par beaucoup de voitures de blessés et par des détachemens isolés, entre autres, de volontaires prussiens qui avaient versé leur sang à l'importante affaire de Lutzen. On fit une nouvelle réquisition d'objets nécessaires à l'établissement d'un hôpital pour les officiers, et l'on en pressa beaucoup les fournitures.

Le bruit du gain de la bataille se soutenait toujours, mais l'on ajoutait que les alliés, et surtout les Prussiens, avaient payé cher la victoire. À la nuit tombante, l'empereur de Russie arriva également, et se rendit de suite auprès du roi; sa sérénité, et quelques paroles encourageantes qu'il avait, disait-on, adressées à la foule qui se pressait autour de sa voiture, paraissaient confirmer les bonnes nouvelles; plusieurs habitans donnèrent, à la clarté des flambeaux, une sérénade aux deux souverains, et saluèrent les vainqueurs par des cris de joie mille fois répétés.

Lorsque cependant la nuit on vit passer sur la rive droite des files entières de voitures chargées de blessés, ainsi que de bagages, les inquiétudes reprirent le dessus, quoique l'on tâchât de les diminuer, en assurant que l'empereur, avant la bataille, avait donné l'ordre de faire passer sur l'autre rive tous les bagages superflus, pour préveuir des consommations inutiles sur la rive gauche, et rendre plus libres les mouvemens de l'armée.

Le 5 mai, l'on avait placé à la vérité quelques pièces de canon non loin du pont, pour célébrer, disait-on, la victoire par des salves d'artillerie, et l'on avait distribué des cartes d'entrée pour une cérémonie religieuse dans la chapelle russe; mais la solennité n'eut point lieu, et ce fut en vain que l'on attendit un rapport officiel sur les événemens militaires. Les hôpitaux se rem-

remplirent, quoique l'on n'y admit que les soldats grièvement blessés; ceux qui n'avaient que de légères blessures étaient dirigés ailleurs, ou logés chez le bourgeois. Pendant trois jours, l'on vit presque sans interruption transporter les malheureuses victimes de la guerre : le plus considérable de ces transports arriva le 5; l'empereur l'ayant rencontré, s'arrêta plusieurs fois pour parler à des blessés, et la part qu'il témoignait prendre à leurs souffrances semblait les alléger. C'était un spectacle affligeant que celui des blessés prussiens, qui, depuis le jour de la bataille, n'avaient pas joui d'un moment de repos. Ici l'on voyait un brave guerrier, oubliant ses souffrances, déplorer la mort d'un camarade; là un autre, sans songer à ses blessures, accusait le sort d'avoir refusé la victoire à la valeur; il ne s'en trouvait pas un qui ne fût disposé à verser la dernière goutte du sang qui lui restait. Le coup n'a point porté au cœur, s'écriaient plusieurs des blessés, et couverts encore de bandages, ils retournaient à leurs rangs. .....

Le 6 mai parut à la fois un rapport préliminaire prussien sur la bataille de Gros-Gœrschen, et une relation écrite en français, faite par les Russes, en date du 3, sur le champ de bataille même. Il en résultait que les alliés, quoiqu'ils eussent remporté des avantages, avaient été forcés, par les mouvemens de l'armée ennemie, d'abandonner leur position, de renoncer pour le moment à l'offensive,

et de se replier sur l'Elbe pour se rapprocher de leur réserve.

Il paraît cependant que cette résolution fut dictée en partie par des considérations majeures d'un autre genre, prises des relations réciproques des différens États, et fondées sur l'espoir que les gouvernemens qui n'avaient pas renoncé à l'idée de recouvrer leur indépendance par un usage bien calculé de leurs propres forces, ne tarderaient pas à se joindre à ceux qui portaient déjà les armes pour parvenir à ce but.

Le 6 mai au soir, la nouvelle se répandit que les Français s'avançaient en force sur la Mulde; déjà il arrivait des colonnes isolées d'infanterie et d'artillerie russe, et il était manifeste que toute l'armée alliée allait se retirer sur la rive droite de l'Elbe. Tantôt l'on voyait une file de voitures que les cantiniers se hâtaient de charger encore d'eau-de-vie et de comestibles, tantôt un pulk de Cosaques qui chassaient devant eux un troupeau de vaches; ici une escorte qui conduisait des prisonniers; là une troupe de Baskires, le dos chargé d'un carquois rempli de flèches; plus loin, l'œil était affligé par un convoi de blessés.

Quoique les retranchemens près du pont de bateaux ne fussent pas terminés, on les mit en état de défense, et on les garnit d'artillerie. On fit des préparatifs de défense à Meissen, où Blücher établit son quartier-général le 7, et l'on fit passer

tous les bateaux sur la rive droite. La timidité, qui prévoit de loin les malheurs qu'elle exagère, craignait déjà tous les maux dont une armée en retraite a coutume de marquer sa route. Dans l'après-dîner du 7, de nombreux trains d'artillerie, et des divisions, tant d'infanterie que de cavalerie, passèrent le pont; et lorsque le soir le comte de Wittgenstein, avec d'autres généraux russes, arriva à Dresde, et que tous les Prussiens logés dans la ville furent renvoyés dans la Ville neuve, on s'attendit à voir le quartier-général quitter incessamment la rive gauche. On arrêta plusieurs habitans de la ville, surtout des étrangers, que l'on soupçonnait d'être d'intelligence avec les Français, et on les envoya en Silésie. Ce même jour, le roi de Prusse passa quelques heures à Meissen, pour voir défiler une partie de ses troupes, qui, du 7 au 8, passèrent sur la rive droite, près de cette ville et près de Mühlberg.

Le même jour, l'avant-garde française se trouvait déjà entre Nossen et Wilsdruf, à 3 ou 4 lieues de Dresde. Tout le long de la journée on entendit la canonnade. La nuit suivante, les feux des Russes brillaient partout dans les environs de la ville, sur les hauteurs et sur le rivage; toutes les troupes étaient préparées pour le départ, et la crainte de voir le lendemain un combat s'engager aux portes de Dresde, ne paraissait pas dénuée de tout fondement.

Le 8, l'empereur partit dès la pointe du jour pour Bischofswerda. Pendant la nuit on avait enveloppé de paille et garni de boudins les madriers du pont qui remplaçaient l'arche rompue. La fumée et les flammes, qu'à la pointe du jour on distinguait au sud-ouest de Dresde, marquaient la route sur laquelle s'approchait l'armée ennemie. Quelques heures plus tard, les troupes formant l'arrière-garde de l'armée russe, traversèrent l'Elbe sur les trois ponts; et c'est ainsi que se termina cette retraite savamment conçue, et exécutée avec intrépidité.

A voir l'ordre avec lequel les marches s'exécutèrent depuis le commencemet jusqu'à la fin, on ajoutait foi facilement aux officiers russes, qui assuraient que leur armée avait, à la vérité, été d'abord vivement poursuivie par les Français, mais que leur contenance avait été si imposante, qu'ils ne s'étaient vu inquiéter qu'après avoir quitté leur bivouac de la nuit. Lorsque les dernières troupes eurent quitté la ville, les habitans attendaient avec crainte le dénouement. Toutes les boutiques restèrent fermées, et l'on cacha soigneusement les pamphlets et les caricatures sans nombre qui, depuis quelques semaines, garnissaient les magasins des libraires.

Les Français suivirent l'infanterie légère russe et les Cosaques, qui, après avoir un peu tiraillé près de la barrière de Freiberg, sur la route de Wilsdruf, se retirèrent, tant par le pont de ba-

teaux que par le pont de radeaux établi au-dessous de la ville. Le pont de radeaux fut détruit par les Russes dès qu'ils eurent gagné la rive droite, et à peine les derniers Cosaques eurent traversé le pont qui remplaçait l'arche rompue, que les flammes s'en élevèrent ; les madriers sautèrent en l'air avec fracas, et en un quart d'heure le pont fut consumé. Les flammes firent des progrès si rapides, que quelques voitures de cantiniers, chargées de viande et d'eau-de-vie, en devinrent la proie, et toutes en feu, furent entraînées comme l'éclair par les chevaux effrayés. A l'instant il se formait des groupes autour des voitures incendiées; on en arrachait les morceaux de viande ; on précipitait dans l'eau les voitures et les tonneaux ; les Cosaques buvaient dans le ruisseau leur nectar favori. D'autres groupes donnaient leur attention à un roulier en retard, dont la voiture était chargée de tabac ; chacun en arrachait le plus qu'il pouvait, en formait une botte, et attachait cette provision derrière sa selle, à côté du foin.

Cependant l'armée française, sous les ordres du vice-roi et des ducs de Trévise et de Raguse, s'avançait sur la route de Wilsdruf. Dans la Ville vieille, les premiers postes furent occupés de suite par le général Grundler, chef d'état-major du 11[e]. corps ; une autre division de troupes françaises se porta sur le pont de bateaux au-dessus de la ville. Le général russe de Korf, chargé du commandement de la tête

du pont, avait, à ce que l'on assure, reçu de son souverain l'ordre de ne point défendre ces fortifications, et de détourner de la ville toute espèce de danger. Les Russes, après avoir tiré des ouvrages quelques coups de canon, se retirèrent de ce point, comme de tous les autres, sans perte, et dans l'attitude la plus calme. Sur l'une et l'autre rive les ouvriers mirent le feu, vers midi, au pont formé de vingt-six grands bateaux; ils le détachèrent du rivage, et il descendit la rivière, passa entre les deux parties de la ville en vomissant des tourbillons de flammes et de fumée, et ne s'arrêta que contre les piles du pont de pierres, où les débris finirent de se consumer.

Les députés de la municipalité, et quelques membres de la commission immédiate, s'étaient rendus au-devant de Napoléon, pour le recevoir devant les portes de la ville. Ce souverain, qui était à cheval, fit le tour de la ville, et alla visiter sur-le-champ la tête du pont; puis il se rendit au chantier devant la porte de Pirna; et ce ne fut que dans l'après-dîner qu'il fit son entrée dans la ville, en passant au milieu de la haie formée par la garde nationale. Il traversa Dresde sans s'arrêter, et alla au village de Priessnitz, à une lieue de là, afin de choisir la place pour un pont de radeaux que l'on devait construire dans le plus court délai possible. L'on mit sans délai en réquisition les ouvriers, ainsi que les matériaux nécessaires à ce travail. Lorsque Napo-

léon eut donné les ordres nécessaires à ce sujet, il se rendit au château royal, où il était attendu par les autorités et par les officiers de la cour. Le ci-devant ambassadeur de Saxe à la cour de France fut député le même jour vers le roi pour l'engager à revenir promptement dans sa capitale. Le soir, la ville fut illuminée par ordre supérieur.

Pendant que la scène changeait ainsi dans la Ville vieille, les habitans de l'autre rive furent étonnés d'entendre le son des cloches qui, de toutes les paroisses, annonçaient l'arrivée de Napoléon. Ce n'était qu'à midi du même jour que le roi de Prusse avait quitté la Ville neuve pour établir son quartier-général dans le village de Weissig, sur la route de Bautzen, à deux lieues de Dresde. Le général Miloradowitsch commandait l'arrière-garde russe qui occupait la Ville neuve. De fortes colonnes de troupes russes et prussiennes, et des préparatifs imposans, inspiraient les plus vives alarmes; on établit de suite une batterie sur la rive droite à l'entrée du pont; on plaça des pièces sur les remparts, et déjà à midi les boulets se croisaient sur l'Elbe. Le feu cessa cependant bientôt de part et d'autre; pendant la nuit, tout fut tranquille, et les seuls feux de bivouac annonçaient la présence des deux armées, séparées par le fleuve. Le soleil levant fut salué par le bruit du canon; sur l'une et l'autre rive on fit, des remparts, un feu très-soutenu, et la fusillade partant des fenêtres du corps-

de-garde occupé par les carabiniers russes et par les chasseurs du corps franc de Reiche, menaçait de la mort ceux qui osaient se montrer sur la place devant l'église catholique : des toits, ainsi que du clocher de cette église, les Français tiraient sur la Ville neuve. On avait témoigné l'intention de placer aux croisées du palais Japonais des soldats qui devaient tirer sur l'autre rive ; mais M. Lipsius, l'un des conservateurs aux soins desquels sont confiés les trésors des sciences et des arts que renferme cet édifice, sut détourner ce malheur. Dès que le général en chef russe fut prévenu, il donna l'ordre sévère de respecter ce monument. Les boulets et les balles tombaient en foule sur les deux parties de la ville; quelques obus, lancées de la rive droite, atteignirent des édifices de la Ville vieille, mais il n'en résulta pas des accidens biens graves. Plusieurs des habitans, que leur curiosité rendait téméraires, furent tués ou blessés. Dans ce combat, les Russes n'eurent que quelques hommes de blessés, et il y eut beaucoup de Français de tués à l'entrée du pont. Des ouvriers français avaient pénétré, à l'aide d'échelles, dans l'intervalle ouvert par l'arche rompue, et paraissaient occupés à déblayer les décombres pour préparer le passage ; mais la mitraille des pièces russes les obligea à quitter l'ouvrage.

Plus bas, en face du village de Priessnitz, le combat était bien plus opiniâtre. Pendant la nuit,

les Français avaient fait les préparatifs nécessaises pour construire le pont de radeaux, et dès la pointe du jour ils se mirent à y travailler. Les Russes, pour s'opposer à ce travail, avaient établi une batterie sur la rive droite, près du village de Pieschen. Des soldats français passèrent la rivière dans des bateaux de pêcheurs, pour attaquer les tirailleurs russes; mais ils furent si bien reçus, que l'on était obligé de faire suivre les bateaux avec la plus grande célérité, afin de remplacer les tués et les blessés. Le feu dura sans interruption depuis neuf heures du matin jusques vers midi; l'artillerie russe détruisit les travaux commencés, et les Français furent obligés de renoncer à leur entreprise. Cependant, à quelques pauses près, le feu continuait toujours dans la ville. Toute la Ville neuve n'était qu'un camp; dans les rues latérales, qui se trouvaient à l'abri du feu, étaient les chevaux et les voitures, près desquels reposaient les soldats du train : sur les places abritées, des chasseurs russes faisaient sécher leur manteaux et leur linge sur leurs fusils placés en piles; des garçons intrépides ramassaient le plomb dans les rues découvertes, et les volontaires le refondaient et le renvoyaient à l'ennemi. Les curieux, déjà presque familiarisés avec le fracas des armes, s'approchaient de plus en plus du rivage, jusqu'à ce que les éclaboussures d'un boulet les rappelassent à la prudence : les appréhensions furent augmentées par plusieurs bruits

inquiétans. Mais l'on sut bientôt que, dès la veille, la plus grande partie de l'armée alliée avait continué sa marche sur les routes de la Lusace, et que les petites divisions, restées dans les environs de la ville, n'avaient d'autre destination que d'assurer la retraite en inquiétant l'ennemi. Vers les quatre heures après-midi, la plus grande partie des troupes qui se trouvaient encore dans les rues de la Ville neuve, se mit en marche avec son artillerie, et prit sa route en descendant le long de l'Elbe, parce qu'il s'était rassemblé des troupes ennemies sur la rive gauche au-dessous de la ville. La fusillade seule continua près du pont; mais bientôt les troupes qui étaient parties rentrèrent dans la ville en nombre plus considérable; on plaça de nouveau des pièces devant le pont; le feu recommença avec assez de vivacité, et cessa enfin entièrement à l'approche de la nuit. Pendant la nuit, dont le silence ne fut troublé par le bruit du canon qu'au lever du soleil, la majeure partie des troupes russes s'éloigna du rivage de l'Elbe; et vers quatre heures, on vit leur arrière-garde avec son artillerie en marche sur la route de Bautzen. Le plus bel éloge que l'on puisse faire des Russes, c'est de dire qu'on les vit partir à regret, et que l'on n'attendait pas sans inquiétude les Français, qui s'annonçaient comme amis et comme libérateurs.

Quelques heures après le départ des Russes, des voltigeurs français grimpèrent par-dessus l'inter-

valle de l'arche rompue, et se placèrent en postes avancés sur la route principale : quelques Calmuks caracollaient encore près de la porte; de temps en temps ils montaient debout sur leurs chevaux, et, avec leurs petits yeux perçans, reconnaissaient de loin les Français. Vers dix heures, plusieurs divisions d'infanterie légère avaient déjà passé le fleuve et allaient en avant sur les routes de la Lusace. Pendant la journée entière, on fit passer des troupes sur la rive droite par tous les moyens imaginables; on mettait une activité sans égale à transporter l'artillerie sur des bacs. Des ouvriers français s'occupaient sans relâche à déblayer les décombres de l'arche rompue, et à construire un nouveau pont supplémentaire. Dans l'après-dîner, Napoléon lui-même visita les travaux, et remit à l'architecte du roi les desseins d'un échafaudage aussi simple que léger pour reconstruire ce qui avait été détruit (1).

La Ville neuve, qui depuis deux mois souffrait déjà bien plus des maux de la guerre que la Ville vieille, fut alors accablée de charges nouvelles. La disette de pain s'y faisait sentir depuis plusieurs jours, parce que les moulins se trouvaient dans la partie opposée de Dresde, et que, par les motifs qui avaient fait détruire les bateaux, on ne voulait pas tolérer de moulins sur la rive gauche. Les

(1) Le Moniteur a donné, sur les événemens qui ont eu lieu à Dresde, du 8 au 10, une relation très-incomplète d'un côté, et très-exagérée de l'autre.

troupes, qui sortaient de contrées épuisées, étaient venues se concentrer sur la rive gauche, et occupaient ou la Ville vieille, ou les hauteurs environnantes, ce qui occasionna aussi sur la rive gauche une rareté extrême de beaucoup d'objets de première nécessité. La première mesure que l'on prit après l'arrivée des Français, ce fut la publication d'une ordonnance (1) qui enjoignait aux habitans de faire sans délai, et sous les peines les plus rigoureuses en cas de réticence, et dans la nuit même, une déclaration exacte de leurs provisions de farine. Dès que les Français furent passés sur la rive droite, on y fit une réquisition de pain, malgré la disette qui se faisait sentir dans la contrée. La seconde ordonnance qui fut publié après l'arrivée des Français, était relative aux maraudeurs. Napoléon ordonna la formation d'une escouade de 30 gendarmes saxons, qui, commandés par un officier de la gendarmerie française, se mirent aussitôt en marche pour battre la route de Dresde à Pegau, afin de la purger des pillards qui l'infestaient (2). Mais il paraît que le mal était fait avant qu'on n'y eût apporté le remède; car les premiers jours on vendait dans toutes les rues des objets provenant du pillage.

Le nouveau pont provisoire, formé par un

---

(1) Suppl. XXXI.

(2) Suppl. XXXII.

échafaudage si léger qu'il paraissait chancelant, mais qui, dans le fait, était très-solide, fut achevé dans la matinée du 11 mai. Et à l'instant il servit au passage de la cavalerie, de l'infanterie et de l'artillerie des 4e., 6e., 11e. et 12e. corps. La marche des troupes continua sans interruption jusqu'à la nuit. Ces corps formaient une armée bien équipée de 60 à 70 mille hommes Français, Allemands et Italiens. Napoléon, entouré d'une suite nombreuse, resta plusieurs heures assis sur l'un des bancs de pierre du pont pour les voir défiler. Pendant cette marche, l'on vit du côté de l'est se lever des tourbillons de flamme et de fumée, attestant l'incendie du village de Schmiedefeld, qui fut la première victime des dévastations dont les champs fortunés de la rive droite étaient menacés à l'approche de l'armée.

Le roi de Saxe arriva dans sa capitale quatre jours après l'entrée des Français. Napoléon avait envoyé au-devant de lui jusqu'à la frontière de Bohême un détachement de cavalerie de la garde, commandée par l'aide-de-camp, général Flahaut, pour lui servir d'escorte. Le roi coucha dans le château de Sedlitz. Le 12, dès le point du jour, de nombreuses troupes s'étaient mis en bataille sur la route de Pirna, au-dessus du grand jardin : leurs lignes s'étendaient jusqu'aux portes de la ville, et la garde impériale bordait la haie dans les rues de la ville où le cortége devait passer. Au moment

de l'arrivée du roi de Saxe, Napoléon passait la revue de ses troupes, et le roi resta long-temps arrêté dans le grand jardin, jusqu'à ce qu'enfin un aide-de-camp français vint l'avertir que Napoléon l'attendait près de Gruna, village situé sur l'un des côtés du jardin. Les députés de la municipalité s'étaient rendus à la porte extérieure, et furent présentés par un officier français au roi, qui était à cheval à côté de Napoléon; le roi les adressa à Napoléon, qui les lui renvoya. Après une scène muette, Napoléon rompit le silence. *Ecoutez-moi*, dit-il, *Saxons, voilà votre sauveur* (en montrant le roi); *je sais qu'il y a parmi vous de mauvais sujets qui ont favorisé les Russes et les Prussiens; mais je pardonne tout pour l'amour du roi. Si votre souverain*, ajouta-t-il, *avait été un allié moins fidèle, j'eusse traité la Saxe comme un pays conquis; mais mon armée ne fera qu'y passer, et je saurai la défendre contre tous ses ennemis.* L'orateur des députés commença sa harangue en ces mots : *Les enfans de la patrie se réjouissent de revoir leur protecteur : que disent-ils?* interrompit Napoléon. *Ils disent*, répondit-on, *ce que leur majesté leur a ordonné de dire. Eh bien, soit*, répliqua Bonaparte : *ce que j'ai dit sera imprimé et publié.* Le cortége se mit en marche dans la haie, et se rendit au son des cloches, au bruit des salves d'artillerie et des acclamations. Quelques heures après,

le discours que Napoléon avait adressé aux autorités était affiché dans toutes les rues, en français et en allemand (1). Mais presque à l'instant même où l'on se reposait sur la foi de la promesse que la Saxe serait à l'abri de tous les maux qu'un impitoyable vainqueur fait subir aux vaincus, les Français mirent le feu aux quatre coins de Bischofswerda et pillèrent cette malheureuse ville, que les Russes avaient abandonnée dans leur retraite. Le Moniteur attribue hardiment ce forfait aux Russes.

Le 13 mai arriva la division du duc de Reggio; elle fut suivie par les troupes bavaroises, qui avaient été campées pendant quelques jours sur la rive gauche de l'Elbe. Depuis le 14, on vit arriver dans Dresde des prisonniers russes et un nombre assez considérable de Français blessés le 12 et le 13, près de Bischofswerda et de Stolpen. Deux ponts de bâteaux établis, l'un au-dessus, l'autre au-dessous du pont de pierres, facilitaient la marche des troupes, qui continua jusqu'au 17 mai.

Pendant que ces colonnes marchaient sur la Lusace, on plaçait les jalons sur les lignes où l'on devait établir, tout autour de la Ville neuve, les fortifications projétées par le général Rogniat, chef du génie. Une partie des troupes, et des milliers de paysans, venus, même des contrées les plus

---

l l'esprit du discours sans s'as-
oyez le suppl. XXXIII.)

éloignées de la Saxe, furent employés, sans délai, à la construction de ces ouvrages dont on pressait l'exécution. Peu après on coupa le passage du pont de pierres près de l'une des piles sur la rive droite par de fortes palissades, au milieu desquelles se trouvait une porte très-solide. Les avenues de l'un et l'autre pont de bateaux furent défendues aussi par des palissades, occupées par des troupes westphaliennes qui habitaient des baraques. Ces précautions étaient nécessaires, tant pour l'avenir que pour le moment présent; car les Cosaques, qui infestaient les environs de Dresde, auraient pu tenter un coup de main sur cette place. Comme l'on commençait à faire passer sur la rive gauche beaucoup de munitions et d'effets d'hôpitaux, le bruit se répandit que les alliés, qui occupaient une bonne position sur la Sprée, se rapprochaient de l'Elbe.

Le 18 mai, Napoléon partit peu après midi, et prit la route de Bautzen avec une nombreuse suite. Le duc de Bassano, qui venait d'arriver, s'établit à Dresde avec ses bureaux. Le général Durosnel, aide-de-camp de Napoléon, resta dans cette capitale, comme commandant en chef de toutes les troupes françaises en Saxe; et le comte Dumas comme intendant général de l'armée : l'un et l'autre avaient avec eux un grand nombre d'employés.

On envoyait sans cesse des convois de vivres, tirés de la Westphalie, de la Franconie, et même des frontières de la France, à l'armée qui marchait

en avant, sur l'une et l'autre rive, où les subsistances étaient épuisées. Cependant c'était la Saxe qui fournissait la plus grande partie des besoins de l'armée. Journellement on versait à Dresde, des parties les plus éloignées de la Saxe, des milliers de pains, des farines, des légumes secs, des eaux-de-vie : l'église de Notre-Dame et celle des Orphelins étaient converties en magasins de vivres. Les fournitures de fourrages n'étaient pas moins considérables : sous ce rapport surtout, il y avait les plus grands abus, et le nombre effectif des chevaux présens à Dresde était, avec le nombre des rations à fournir journellement, dans une disproportion qui ne pouvait être profitable que pour la bourse des généraux et des employés supérieurs (1).

Les premières nouvelles des batailles de Bautzen et de Hoschkirck furent suivies, depuis le 23 mai, par de longues files de blessés que l'on transportait, soit sur des charettes, soit sur des brouettes. L'on peut porter, sans exagérer, à 20,000 le nombre des victimes de ces combats transportés à Dresde. Un nombre assez considérable de conscrits qui prenaient la route de Dresde, s'étaient blessés eux-mêmes pour se rendre impropres au service.

(1) L'on était obligé de fournir 1000 rations par jour pour les employés, et ces employés n'avaient pas 300 chevaux. Le comte Dumas, intendant-général de l'armée, touchait pour sa part 100 rations.

Depuis que l'on avait découvert cette fraude, les soldats arrivant du théâtre de la guerre étaient soigneusement examinés par les gendarmes. Le pont de bateaux était le seul passage permis aux blessés; lorsqu'ils se présentaient ailleurs, les factionnaires les renvoyaient, pour qu'ils ne passassent pas devant le château, et que le roi ne vît pas combien farait de victimes cette lutte qui attirait tant de malheurs sur son pays. Plusieurs édifices publics furent convertis en hôpitaux, et les Russes et les Prussiens, dangereusement blessés, que les alliés avaient laissés à Dresde, lors de leur retraite, furent transportés avec leurs lits dans la Ville vieille, afin de faire place dans la Ville neuve à des blessés nouvellement arrivés. Les Français légèrement blessés étaient souvent loges chez le bourgeois, mesure qui ne contribua pas peu à répandre la contagion dans la ville. Cependant le nombre des victimes de la guerre se multiplia bientôt tellement, que tous ne pouvaient trouver sur-le-champ un lit, ni même le couvert. La ville entière offrait le triste aspect d'un vaste hôpital. On voyait dans les rues, encombrées d'ordures, de longues files de blessés couchés par terre et poussant des cris lamentables; on faisait des amputations dans les places publiques. Tous les jours, de malheureux soldats se traînaient en foule des maisons particulières dans les hôpitaux, où la précipitation des chirurgiens en mutilait des centaines sans nécessité. Devant quelques hôpitaux,

on voyait des tas de doigts ou d'autres membres, qui servaient à l'insouciante jeunesse d'instrumens pour ses jeux.

La charge que supportait la ville de Dresde par la présence de ces innombrables employés qui suivaient les armées françaises, devint pour elle un fardeau accablant, lorsqu'elle fut remplie de blessés. L'ordonnance du comte Durosnel qui enjoignait à tous les employés, à toutes les personnes attachées à l'armée qui n'avaient point l'ordre de rester à Dresde, ou qui n'avaient pas de permis de séjour, de se rendre à leur destination, soulagea un peu les habitans. Il fut prouvé, par l'inspection des billets de logemens retirés, que des milliers de Français, dont la présence n'était nullement nécessaire à Dresde, s'y étaient fait nourrir pendant plusieurs semaines. Suivant l'ordonnance en question, les billets de logement devaient être vérifiés tous les mois.

Toutes les contrées du royaume par lesquelles les troupes avaient passé, souffraient autant que la capitale. Le pays était dévasté à plusieurs lieues de la route militaire; la plupart des villages situés sur cette route étaient déserts. Dans beaucoup de campagnes, les moissons étaient écrasées sous le poids des chevaux, ou avaient été moissonnées en herbe. Tant les alliés dans leur retraite, que les Français en avançant, avaient emmené les cultivateurs et leurs chevaux. Tous les jours il

rentrait un certain nombre de ces paysans par la route de la Lusace et par celle de la Bohême. Quelques - uns faisaient de grands éloges des alliés, qui leur avaient non seulement rendu leurs chevaux, mais leur avaient encore donné de l'argent pour leur retour; ceux qui avaient été obligés de suivre les Français n'avaient pas à se louer d'une semblable générosité; plusieurs d'entre eux, qui revenaient de la Silésie, se plaignaient de ce qu'à leur retour les Français les avaient dépouillés de ce que les Russes leur avaient donné, et les avaient mis ainsi dans le cas de demander l'aumône pour regagner leur pays.

Lorsque la nouvelle de l'armistice, conclu le 4 à Poischwitz, se répandit dans la Saxe, l'espoir de la paix ranima tous les cœurs. Déjà l'on faisait des préparatifs pour recevoir Napoléon, qui voulait passer à Dresde le temps de l'armistice. Le duc de Bassano alla voir plusieurs jardins et plusieurs maisons de campagne dans les environs de Dresde; il choisit enfin le jardin du comte Marcolini, situé dans le faubourg dit Friedrichstadt. Cette maison de plaisance avait jadis appartenu au comte Brühl, si connu par sa magnificence, et avait été embellie par son possesseur actuel, homme de beaucoup de goût. Suivant un bruit généralement répandu, Napoléon était de retour à Dresde depuis les derniers jours de mai, grièvement blessé. Il gémissait, disait-on, dans les ap-

partemens qu'il avait déjà antérieurement habités; la moindre clarté que l'on croyait avoir remarqué le soir aux croisées de cette partie du château, confirmait ces bruits, selon lesquels l'état de Napoléon empirait de jour en jour; enfin il était à toute extrémité. J'ignore l'origine de cette fable; peut-être est-elle née à l'occasion du transport du cadavre de Duroc, qui passa par Dresde; peut-être aussi la maladie d'un valet-de-chambre envoyé par Napoléon à Dresde, pour y prendre différens objets dont il avait besoin à l'armée, où tous ses effets avaient été détruits par un incendie, y donna-t-elle naissance : ce valet-de-chambre était réellement soigné dans le château. Quoi qu'il en soit, lorsque le 10 Napoléon arriva à Dresde, à cinq heures du matin, il y eut des personnes qui allèrent jusqu'à dire qu'il était remplacé dans sa voiture par un mannequin avec un masque de cire, que l'on faisait mouvoir à l'aide d'un mécanisme : l'incrédulité tira parti de la circonstance que son arrivée ne fut annoncée que plusieurs heures plus tard par des salves d'artillerie et par le son des cloches. Lorsqu'enfin on le vit le lendemain plein de vie, à cheval, dans la grande prairie, dite l'Ostrawiese, il fallut bien croire qu'il n'était pas à l'agonie.

SECTION III.

Pendant l'armistice, Dresde offrit le tableau

animé d'une place de guerre; et comme, sur les frontières de la Saxe, les alliés réunissaient toutes leurs forces pour secouer le joug étranger, Napoléon rassemblait ses dernières ressources pour river les fers de l'Allemagne, et pour étayer l'édifice ébranlé de sa puissance. Tous ces préparatifs annonçaient que Dresde et ses environs seraient long-temps le camp de l'armée française. Déjà plusieurs acteurs des *Français* étaient en route pour s'y rendre; car, disait-on, de tous temps les guerriers français ont eu l'habitude de se délasser des travaux de la guerre avec Melpomène et Thalie. Talma, Saint-Prix, Armand, l'aimable Mars, et un peu plus tard mademoiselle Georges, qui revenait de Saint-Pétersbourg, se trouvaient au nombre des artistes qui donnaient d'ordinaire leurs représentations sur un théâtre établi à cette fin dans le château de Marcolini; une fois cependant ils jouèrent devant un auditoire plus nombreux, dans la salle du petit opéra. M. de Turenne, chambellan de Napoléon, donnait des cartes pour les places qui n'étaient point occupées par Napoléon et par sa suite; mais lorsque ce dernier était présent, personne n'avait accès sans être en habit de cour, et beaucoup de personnes aimaient mieux se priver de voir des acteurs excellens, surtout dans la comédie, que de s'astreindre à cette gêne.

Les revues qui avaient lieu tous les jours, of-

fraient un autre spectacle aux habitans de Dresde. Napoléon les passait dans l'Ostrawiese, parce que c'est la plus grande place qui se trouve près du palais qu'il habitait. Dès le lendemain de son arrivée, il y eut une revue de 10 à 12,000 hommes, tant cavalerie qu'infanterie, sous les ordres du général Bertrand, qui venaient d'Italie, et qui, le jour même, continuèrent leur marche sur la route de la Lusace. Le 13 on chanta, dans toutes les églises, un *Te Deum* au bruit de l'artillerie, à l'occasion de l'armistice, et le soir la ville fut illuminée par ordre supérieur : c'était, de toutes les illuminations de commande par lesquelles, depuis sept ans, on célébrait tant d'événemens dont les suites ont été funestes, la plus mesquine. En effet, les espérances de paix que l'on pouvait fonder sur l'armistice étaient si faibles, la perspective d'une paix durable et de l'indépendance des peuples si vague, que les cœurs ne pouvaient pas s'ouvrir à la joie; chacun ne sentait que les souffrances du moment : mais qu'étaient ces souffrances en comparaison de celles qui se préparaient!

Le voyage que fit Napoléon le 20 juin, pour se rendre à Pirna, et pour visiter les défilés de la Bohême, fixa tous les regards sur l'Autriche, dont jusqu'à ce moment on avait attendu une médiation, et qui, maintenant, au contraire, accomplissait les espérances qu'elle avait fait concevoir à l'armée

alliée, lorsqu'au mois de mai elle repassa l'Elbe, de concourir de toutes ses forces pour que, dans ce grand combat des peuples, la victoire demeurât aux alliés. L'Autriche semblait prendre une attitude décidément ennemie contre la France. Déjà elle ne laissait plus passer de Saxe en Bohême que les personnes qui allaient prendre les eaux, et dans les passeports desquels le mauvais état de leur santé était expressément indiqué comme le motif de leur voyage. Le bruit courait qu'en Autriche et en Bohême on faisait des préparatifs imposans et qui touchaient à leur fin; et les grands préparatifs de défense que les Français faisaient, avec autant d'habileté que de promptitude, sur l'une et l'autre rive de l'Elbe, là où les défilés de la Bohême viennent y déboucher, attestaient que la voix publique disait vrai. Cette ligne formidable de défense s'étendait depuis Giesshübel jusqu'à Stolpen, dont l'antique citadelle, bâtie sur le basalte, fut renforcée par de nouveaux ouvrages, que cependant on ne termina point. Les fortifications établies au pied de *Lilienstein*, rocher escarpé, étaient un point très-important dans la ligne; elles communiquaient par deux ponts avec *Kœnigstein*, qui est situé en face; elles devaient protéger un camp de 60,000 hommes, couvrir encore l'une et l'autre rive, et défendre les défilés qui débouchaient dans cet endroit. Une route praticable pour l'ar-

tillerie, que l'on venait de construire à travers les montagnes du baillage de *Hohnstein*, facilitait la communication avec les corps d'armée en Silésie. Toutes ces fortifications n'étaient à considérer que comme les ouvrages avancés de Dresde, point central d'une forte position sur la rive supérieure de l'Elbe, que l'on perfectionnait de jour en jour. Les ouvrages sur la rive droite, autour de la Ville neuve, touchaient à leur perfection; *le fort impérial*, devant la porte noire, le plus fort et le plus soigné de ces ouvrages, était muni d'un nouveau blockhaus à l'épreuve de la bombe; les jallons étaient placés pour d'autres travaux considérables projetés autour de la Ville vieille; à l'ouest, ils s'appuyaient contre la Weisseritz, petite rivière qui sépare la Ville vieille de Friederichstadt; et à l'est, ils se prolongeaient en arc jusqu'à l'Elbe. Quelques milliers de paysans requis des parties les plus éloignées de la Saxe, dans une saison où les travaux de la campagne demandaient tous les bras, s'occupaient à mettre Dresde dans un état de défense formidable; on les payait régulièrement, et ils étaient relevés tous les quinze jours. Journellement il arrivait de petites divisions de troupes de toutes les armes, accompagnées de quelque artillerie, dont quelques-unes venaient de quitter l'Espagne en toute hâte. Elles allaient rejoindre l'armée principale pour réparer les pertes qu'elle avait souffertes depuis le mois de mai, ou bien

renforçaient les troupes baraquées dans les bois, près de la ville, sur la rive droite: ce camp s'étendait à une lieue et au-delà. Le 25 juin, Napoléon alla l'inspecter lui-même. Au milieu de tous ces préparatifs dont les Français s'occupaient très-sérieusement, en parlant de la paix prochaine, l'espoir d'un arrangement entre les puissances se ranima, lorsqu'on vit arriver à Dresde M. le comte de Metternich, ministre d'Autriche, qui quittait le camp de l'empereur Alexandre; il séjourna dans la capitale depuis le 26 jusqu'au 30 juin.

Cependant les personnes habituées à réfléchir, et qui attendaient que la liberté de l'Allemagne serait le résultat de la lutte qui allait s'engager de nouveau, ne se livrèrent pas même à cet espoir, lorsque le bruit se répandit généralement que l'armistice allait être prolongé, ensuite d'une convention que la France venait de conclure avec l'Autriche. Ce répit ne parut, aux plus clairvoyans, qu'une prolongation des charges dont le séjour prolongé des troupes auprès de Dresde accablait cette ville. Il arrivait, à la vérité, des approvisionnemens considérables de l'étranger, et l'on voyait continuellement venir, même de France, des convois de farine, de biscuit, de riz. Cependant la Saxe était obligée de faire des efforts pour subvenir aux besoins de l'armée : dès la mi-juillet, les fourrages étaient tellement rares dans le cercle de Misnie, qui avait tant souffert

sous tous les rapports, qu'une ordonnance émanée des autorités militaires (1), y mit en réquisition toute l'avoine, à l'exception seulement de ce qui était nécessaire pour les chevaux qu'entretenaient les propriétaires pour leurs besoins: elle enjoignait à ceux qui entretenaient des chevaux de luxe de verser, dans les magasins, leur provision toute entière. Quelle que fût la consommation des troupes dans le cercle de Misnie, les dilapidations ne contribuèrent certainement pas moins à la disette que la consommation; car les employés des magasins avaient constamment des quantités considérables de fourrages disponibles au service de ceux qui les leur payaient comptant.

Quoique dans la première moitié d'août, le comte de Narbonne se fût rendu à Prague, et qu'après de longs délais, M. de Caulincourt l'y eût suivi, Dresde et ses environs prenaient de plus en plus, vers la fin du mois, un aspect guerrier. Les hôpitaux étaient en grande partie évacués. Les troupes saxonnes, cavalerie infanterie et artillerie, destinées à completter la division campée près de Gœrlitz, sous le général Reynier, venaient d'être équipées: après que Napoléon les eût passées en revue, le 17, elles partirent en toute hâte pour la Lusace. Aux frontières de la Bohême,

---

(1). Suppl. XXXV.

on rassembla, sur l'une et l'autre rive de l'Elbe, un corps considérable sous les ordres du général Gouvion Saint-Cyr. Ce corps s'appuyait aux fortifications que l'on venait d'achever au pied de Lilienstein. Napoléon fit quelques voyages pour inspecter les troupes campées sur la ligne de démarcation fixée par l'armistice. Du 10 au 15, il se rendit à Torgau et à Magdebourg, et du 20 au 22, dans la basse Lusace, où se trouvait la division du maréchal Oudinot. Au milieu de tous ces apprêts guerriers, on avait cependant déjà commencé, depuis la fin de juin, à rétablir la pile détruite du pont; l'on travaillait sous le pont provisoire en bois, qui avait été élevé au-dessus de l'espace vide, et à la fin de juillet, la pile était arrivée jusqu'à la naissance des deux arches détruites (1).

Arrêtons un moment nos regards sur la ville de Dresde, dont la malheureuse étoile avait fait

(1) Le 8 décembre 1813, on abattit le pont de bois construit par les Français au mois de mai. On établit sur l'intervalle de l'arche rompue des arches en bois très-solides, que l'on garnit de forts madriers, et l'on forma ainsi un pont assez ferme, muni de garde-fous, qui subsista jusque dans l'été de 1814; à cette époque on commença à rétablir l'arche en pierres, qui fut achevée en septembre de la même année. L'année suivante, les travaux du pont furent entièrement terminés.

dans la Ville neuve. Le mois suivant, il partit encore un grand nombre de bateaux chargés de Français plus ou moins grièvement blessés. Le déréglement du soldat, qui, pendant l'armistice, se dédommageait avec usure des fatigues et des privations qu'il avait souffertes, n'avait pas sur les mœurs une influence moins funeste que celles des miasmes putrides ne l'était à la santé. Il faut sans doute compter pour beaucoup l'effet de plusieurs années de guerre; mais il n'en est pas moins vrai que le commerce avec les étrangers augmenta la corruption, dont les progrès devinrent de plus en plus rapides, surtout dans les basses classes du peuple, qui avaient le plus de rapports avec le soldat. La jeunesse de ces classes se montrait depuis lors bien moins traitable, et se livrait sans réserve au libertinage. Ce fut l'âge d'or des femmes livrées à la débauche. On en vit plusieurs s'enrichir au point de se constituer des rentes, ou de payer comptant, en napoléons, des maisons qu'elles achetèrent. L'aversion pour le travail s'accrut jusque dans les plus basses classes de la société. La facilité de gagner sa vie, et même de faire une petite fortune, par le métier de vivandier ou de vivandière, portait beaucoup d'individus à dédaigner un travail journalier. L'accaparement, rendu plus actif par les succès de ce genre d'industrie, entretenait la cherté des denrées de première nécessité, sans que l'inspection des mar-

chés, nécessairement moins sévère au milieu du tumulte de la guerre, put y mettre obstacle. Ce mal n'était que passager; mais le genre de lucre dont nous parlons, produisit un mal de plus longue durée, et il faut le compter parmi les causes de dépravation qu'on doit attribuer à la guerre. On vit jusqu'à des enfans se livrer à ce pernicieux commerce. Le désir de recueillir quelques gouttes de la pluie d'or qui tombait au quartier-général, y avait attiré des spéculateurs du sein même de la France. On voyait à Dresde des tailleurs qui y avaient apporté, de Paris ou de Strasbourg, tout ce qui tient à l'uniforme d'officier; des bottiers français, et jusqu'à des décrotteurs venant des bords de la Seine, crier sur les bords de l'Elbe : *cirer les bottes.*

Les plus crédules renoncèrent à cet espoir de paix qu'ils avaient conservé au milieu de tous les préparatifs de la guerre, lorsque Bonaparte partit le 25 juillet pour se rendre à Mayence : étant retourné à Dresde le 4 août, tout le monde sut que sa fête allait être célébrée dans tous les camps français, le 10 au lieu du 15, dernier jour de l'armistice. Le bruit se répandit qu'immédiatement après la fête, toutes les armées allaient se mettre en marche. Les hôpitaux étaient presqu'entièrement évacués, et prêts à recevoir de nouvelles victimes de la guerre.

On s'occupa avec une grande activité des préparatifs de la fête militaire. Le 9 août, les comédiens français donnèrent, sur le théâtre de la cour, une représentation gratuite, surtout pour la garde. Après le spectacle, la solennité du lendemain fut annoncée par des salves d'artillerie qui furent répétées à la pointe du jour. On voyait de tous les camps défiler des troupes dans la grande place dite *Ostrawiese*, sur cette prairie dont l'émail était écrasé depuis plusieurs mois sous les pieds des chevaux et des soldats du train; on voyait en bataille, tant la vieille que la jeune garde à pieds; les dragons, les chasseurs à cheval et les lanciers de la garde, tous en grande tenue; de l'infanterie saxonne et westphalienne; de la cavalerie des duchés de Berg et de la principauté de Neufchâtel; toutes ces troupes formaient une armée magnifique d'au moins 40,000 hommes. Lorsque Napoléon parut dans la place, accompagné du roi et des princes qui s'étaient rendus à son hôtel, à huit heures du matin, dans des voitures de cérémonies, le *vivat* retentit de tous les rangs devant lesquels il passait au grand galop avec sa suite brillante : ces acclamations étaient, comme de coutume, commandées par les officiers, ainsi qu'une évolution. Pendant deux heures entières, les troupes défilèrent devant le héros de la fête, qui, à en juger d'après son regard, roulait dans son es-

prit quelque nouveau projet de conquête. Après la revue, un cortége, formé par tous les généraux, tant Français qu'alliés, et par tous les officiers de la cour de Bonaparte, ayant à la tête le prince de Neufchâtel, sortit à pied du palais de Brühl, où ce dernier était logé. Ce cortège traversant les haies formées par la garde, se rendit dans l'église catholique pour assister au *Te Deum*, qui fut chanté au bruit de l'artillerie. Le roi de Saxe et sa famille furent présens à cette cérémonie religieuse.

Après le service, la vieille garde, sa musique en tête, se rendit à la Ville neuve, où des tables étaient dressées pour un banquet, sous les tilleuls qui bordent la rue principale. Au milieu de files de tables destinées aux soldats, étaient préparées des places pour les officiers, sous des tentes. Sur la table réservée pour les généraux, les officiers supérieurs ou de la garde, tant saxonne que française, était le buste de Napoléon, couronné de lauriers et environné de fleurs. Près des tables étaient établis des orchestres d'instrumens guerriers pour animer la joie du festin. Ce jour-là chaque officier et chaque soldat de la garde touchait double paie, et chaque soldat double ration de viande. Le roi de Saxe avait donné plusieurs milliers de bouteilles de vin. C'est ainsi que la garde saxonne fut régalée par ses compagnons d'armes aux dépens de son souverain. On porta les toasts au bruit du

canon. Le vin rendit bientôt le banquet bruyant ; des deux côtés des tables était une foule mobile de spectateurs, dont quelques-uns tiraient parti, dans ce jour, de la libéralité hospitalière de soldats qu'ils avaient nourris pendant des mois aux dépens de leur propre nécessaire ; des soldats isolés, s'échapant de leur hôpital, ou de quelque camp éloigné, dans lequel la munificence impériale avait répandu de moins riches dons, se glissant dans la foule, venaient ramasser quelque morceau de pain, attrapaient quelques feuilles de salade desservie, ou quelque morceau de viande que dédaignaient leurs frères d'armes plus favorisés. On voyait des festins semblables dans d'autres quartiers de la Ville neuve, ainsi que dans les camps devant la Ville vieille : ici les artilleurs français et saxons étaient réunis dans un jardin public ; là les sapeurs des deux armées buvaient ensemble dans le fort impérial, devant la porte noire.

A huit heures du soir, Napoléon se rendit au château royal pour le banquet. Vers neuf heures, des salves d'artilleries annoncèrent qu'on portait les toasts de Bonaparte, de Marie-Louise, de son fils ; ce fut en même temps le signal pour le feu d'artifice, préparé en face du château, sur l'une des piles du pont. Sur la rive droite, près d'Ubigau, à une demi-lieue de la Ville neuve, on avait placé quelques régimens de la garde, qui faisaient un feu

de file très-vif, tandis que d'autres tiraient en l'air des pièces d'artifice sur la Ville neuve, des deux côtés du pont, sur lequel on faisait partir des boëtes. Un ciel d'azur prêtait à l'effet charmant de la multitude de fusées qui se croisaient sur les sombres toits de la ville, éclairaient au loin les airs et se réfléchissaient dans l'Elbe, dont les flots enflammés roulaient en silence entre les deux villes. Après une pause, le chiffre de Napoléon parut en l'air, au-dessus du château dont lui-même occupait le balcon. Les acclamations des soldats retentirent de l'autre rive; des milliers de pétards s'élancèrent dans les airs avec fracas, les eaux du fleuve brillèrent encore de mille feux. L'air n'était plus éclairé que par un seul globe de feu, les eaux de l'Elbe sans éclat roulaient sous l'arche brisée, et la foule pressée des spectateurs allait s'éclaircir, lorsqu'on entendit retentir sur le rivage les cris douloureux d'un pêcheur blessé mortellement pour s'être imprudemment approché. Était-ce là un présage pour la redoutable marche du héros de la fête?

Une illumination termina cette dernière apothéose de Napoléon. Nous ne fatiguerons pas nos lecteurs par de longs détails de ce brillant et futile étalage; nous ne décrirons point les ornemens dont le comte Durosnel avait environné cette inscription, où il appelle *invaincu* cet homme que devait abandonner sans retour, quelques semaines plus

tard, la fortune dont il avait abusé; ni les emblêmes ajoutés à une autre, où il était question de *gloire*, de *victoire*. Nous nous contenterons d'observer que l'inscription :

Incolumem servate; instant majora peractis.
Dieux ! conservez-nous César !

(Nous avons vu de grandes choses, mais nous en verrons de plus grandes encore), placée audessus du portail de l'hôtel de M. de Serra, ambassadeur de France, s'accomplit, pour le bonheur de l'Europe, dans un tout autre sens que ce savant panégyriste du héros qu'il célébrait ne l'avait entendu.

Deux jours après cette fête, commencèrent enfin les mouvemens qui devaient délivrer, pour quelque temps au moins, la ville de Dresde de ses hôtes incommodes. La grande batterie saxonne, qui était encore restée dans cette capitale, partit le 12 pour la Lusace : la nuit suivante, beaucoup de caissons la suivirent; le lendemain, la gendarmerie de la garde, plusieurs divisions, tant de la vieille que de la jeune garde, se mirent en marche et suivirent la route de Bautzen. Combien d'intelligences amoureuses, nouées pendant l'armistice, se découvrirent au moment du départ! Combien de belles accompagnaient les soldats de la vieille garde! les unes disaient adieu à leurs amans à la porte, en versant des torrens de larmes; d'autres,

retenues par des liens plus forts, les accompagnaient courageusement sur la grande route. C'était apparemment pour prévenir les inconvéniens de semblables liaisons que, quelques jours avant le départ de la garde, on afficha partout un jugement rendu, conformément aux lois françaises, à Glogau, qui condamnait aux travaux forcés une femme qui avait engagé un soldat à déserter.

Le 14 de grand matin, arriva à Dresde le roi de Naples, qui devait prendre le commandement de la cavalerie française. Le même jour, le comte Bubna, qui avait conduit les négociations entre la cour de France et celle d'Autriche, quitta la ville. On plaça sur les remparts de la Ville vieille et dans les ouvrages avancés, beaucoup d'artillerie, que l'on retira en partie de la forteresse de Kœnigstein; l'on plaça des postes dans le grand jardin, et l'on transporta beaucoup de munitions dans les fortifications de la Ville neuve. Le lendemain (15 août), le comte de Narbonne revint de Prague; deux heures après son arrivée, Napoléon quitta la ville et prit la route de Bautzen, en se dirigeant par Pirna, où il passa l'Elbe, et par Stolpen. Déjà depuis quelques jours l'on parlait du prochain départ du roi; mais l'on sut bientôt qu'il ne quitterait point sa capitale, et les préparatifs, commencés pour le départ de ses frères, furent également contremandés, parce que Napoléon avait, disait-on,

déclaré qu'il ne devait être question du départ du roi, que lorsque lui-même aurait été battu.

Le même jour, le prince de Neufchâtel suivit Bonaparte avec le quartier-général et avec les divisions de la garde qui étaient encore à Dresde. Le 16, le roi de Naples se mit en route pour Bautzen. Après ces grandes évacuations, qui diminuaient momentanément les charges de la ville, il y restait cependant encore un certain nombre de bureaux, et une armée entière d'employés.

De ce moment, Dresde devint le centre de tous les mouvemens de l'armée française et la clef de ses positions dans la Saxe. C'était un camp retranché qui, pourvu d'une garnison assez nombreuse, et ayant pour boulevards, sur l'une et l'autre rive, Kœnigstein et Lilienstein, pouvait opposer une vigoureuse résistance à toutes les entreprises de l'ennemi. Après le départ de Napoléon, on continua les travaux des fortifications avec la plus grande activité; on poussait surtout ceux de la rive gauche, de la route de Pirna et de celle de Freiberg. On construisit des ponts-levis devant les portes intérieures de la ville; les issues de quelques rues, à gauche de la porte de Wilsdruf, sur les remparts à moitié détruits, furent fermées par des palissades. On contraignit les habitans de plusieurs maisons, situées dans la ligne du rempart, près de la porte de Wilsdruf et de Pirna, et près du

Seethoor, de les évacuer, et l'on en fit des fortins. On nomma un commandant dans chaque faubourg.

Pendant que l'on faisait ces préparatifs de défense à Dresde, une nouvelle armée, bien équipée, sous les ordres du général Vandamme, en grande partie composée d'infanterie, et pourvue d'une artillerie nombreuse, passa l'Elbe du 17 au 19 août, et vint se présenter sur le théatre de la guerre, forte d'à peu près 40 milles hommes; elle arrivait du bas Elbe, et après avoir passé sur la rive droite, elle se dirigea sur les frontières de la Bohême. Chacune de ses divisions campait successivement dans le bois de Dresde, où les baraques abandonnées par les troupes qui s'étaient portées en avant, subsistaient encore. La première arrivée cédait la place à celle qui suivait, et continuait d'avancer sur la route de Bautzen.

A peine cette armée eut-elle fini sa marche, qu'il courut des bruits contradictoires sur les succès des armes françaises, jusqu'à ce qu'enfin le maréchal Saint-Cyr, auquel était commise la garde des débouchés de la Bohême, sur la rive droite de l'Elbe, porta, le 22 août au soir, son quartier-général en arrière de Pirna à Dresde. Le bruit se répandit que sa division, que l'on estimait forte de plus de 20 milles hommes, avait été battue par les alliés près de Giesshübel, et qu'après plusieurs combats, elle avait été forcée d'abandonner sa position du

Hollenberg. Beaucoup de blessés venant de ce côté, confirmaient que les Français étaient vivement poursuivis par les alliés. Lorsque l'on sut que les Russes, sous le commandement du général Wittgenstein, avaient, le 22 août, emporté d'assaut les fortifications près de Pirna, et s'avançaient sans qu'on pût les arrêter, on conçut des alarmes sur le sort de Dresde. Selon quelques-uns, l'attaque de cette capitale entrait originairement dans le plan conçu par Moreau; selon d'autres, ce fut la prompte retraite du maréchal Saint-Cyr sur cette ville, et la rapidité avec laquelle Napoléon se porta en avant contre le maréchal Blücher, qui déterminèrent les alliés à changer leur premier plan et à réunir leurs forces sur les derrières de la grande armée française. Cependant, si l'on fait attention que de Dresde, Napoléon pouvait donner une direction quelconque à ses opérations offensives; que les alliés, à chaque attaque vers l'est, voyaient leurs derrières menacés si les Français étaient forcés de faire une guerre défensive, on doit trouver probable qu'il entrait originairement, dans le plan de la coalition, d'enlever à l'ennemi un point aussi important.

Le même soir, par ordre du commandant, les portes de la ville furent fermées à huit heures et demie, et celles des faubourgs à neuf heures. Le lendemain, 23 août, de très-bonne heure, on vit

les lignes de l'infanterie française sur les hauteurs entre Leuben et Racknitz, à moins d'une demi-lieue de la ville. On entendait la fusillade d'assez près, et les Cosaques se montraient dans le lointain. Les Français furent repoussés jusqu'aux retranchemens des faubourgs. La cavalerie, les bagages, les blessés, entraient en foule par toutes les portes. Les craintes des habitans allaient toujours croissant. Ceux des faubourgs menacés se sauvaient en foule dans la ville; déjà l'on commençait à porter de l'eau sur les greniers.

On sait que l'armée combinée des Russes et des Prussiens était entrée en Bohême le jour même (12 août) où l'Autriche avait déclaré la guerre à la France (1): elle s'était réunie, le 17, aux Au-
[illegible] ; [illegible] riple armée alliée, commandée
[illegible] p[illegible] e de Schwarzenberg, était en-
S[illegible] tre divisions : les Autrichiens,
[illegible] le [illegible] rolongé, avaient pris
[illegible] usses et les Prus-
[illegible] ein et de Kleist,
[illegible] 'une armée plus
[illegible] res de la Silésie

[illegible] digne de figurer à
[illegible] s le 4e. cahier *des*

pour occuper l'ennemi, les principales forces menaçaient la grande armée française qui marchait en avant, de se jeter sur sa route de communication, et garantissaient ainsi la Silésie et la Marche de Brandebourg.

Après l'arrivée du roi de Naples (24 août), les préparatifs de défense devinrent de jour en jour plus sérieux, et le moment d'une sanglante décision ne paraissait pas éloigné. Dans l'après-dîner, le roi de Naples s'approcha, à cheval, des hauteurs occupées par les Russes, pour reconnaître leur position; il fut très-exposé, pendant cette reconnaissance, aux balles, tant de l'infanterie des avant-postes que de la cavalerie, qui s'avançait avec beaucoup de hardiesse. Le soir même on tira le canon sur les remparts de la ville, à l'occasion des victoires remportées en Silésie, dont un bulletin, affiché dans les rues, parlait avec emphase. L'armée de Blücher, y disait-on, était en pleine retraite. On a vu depuis, que cette prétendue retraite n'était qu'un mouvement très-réfléchi, et qui se rattachait à tout le plan de la campagne. En faisant grand bruit de ces prétendues victoires, on avait plutôt l'intention de relever le courage des habitans de Dresde que d'en imposer à l'ennemi. Cependant les alliés approchèrent toujours davantage de la ville, et la ligne de leurs avant-postes

s'étendait déjà depuis Blasewitz jusque sur les hauteurs du village de Plauen.

Le 25 au matin, l'armée descendit dans la plaine. Le quartier-général du comte Wittgenstein était à Lockwitz; la canonnade commença avec le jour, et l'ennemi tenta quelques attaques sur les ouvrages avancés, mais sans les soutenir beaucoup. Les Français se retirèrent plus près de la ville, en partie dans les fortifications extérieures, près des portes, en partie dans les jardins attenant aux faubourgs, où l'on continuait de faire des abattis et de construire des parapets.

Les troupes isolées de cavalerie, d'infanterie et de soldats du train, campées sur la rive droite, ne paraissaient avoir attendu que le signal du combat pour faire tomber sur les malheureux habitans les derniers maux de la guerre. Incertains si le lendemain ce qui restait à ce malheureux pays pourrait devenir encore leur proie, ils se livrèrent au pillage sans réserve, et le dépouillèrent de ce qu'ils avaient respecté jusque-là, comme pouvant encore leur devenir utile. Plusieurs de ces infortunés laissèrent leurs champs et leurs maisons à la merci des pillards, et se retirèrent dans la ville, où on les voyait dans les places, assis sur les tristes restes de leurs effets. C'est ainsi que se passa la veille des sanglans combats qui se préparaient. A l'est du grand jardin, l'incendie du village de

Streissen éclairait le ciel, faisait pâlir les milliers de feux de bivouac, et semblait présager aux habitans de Dresde le sort qui attendait leurs maisons.

Le tumulte des armes et le roulement des voitures éloignaient le sommeil des yeux de ceux mêmes à qui la crainte eût permis de dormir. Au lever du soleil, on vit des soldats couchés dans toutes les rues; toutes les avenues des portes étaient garnies d'artillerie; partout on voyait des enfans, des femmes éplorées, qui avaient quitté leurs maisons dans les faubourgs. Dès la pointe du jour, les Français avaient été chassés, par les Prussiens, du grand jardin, qui forme un carré de 6600 pieds de long sur à peu près 3000 de large, où les tirailleurs trouvaient un abri commode derrière les arbres touffus. Les troupes sous les ordres du général Saint-Cyr avaient pris position derrière les ouvrages. De tous côtés l'armée ennemie avançait sur la ville; elle ne fut cependant entièrement rassemblée devant Dresde que le 26: y compris le corps sous les ordres du comte de Kleinau, on l'évaluait à 120,000 hommes: elle prit une position avantageuse, et annonçait avec confiance aux habitans des environs, que le succès ne pouvait être douteux pour elle. L'empereur Alexandre avait son quartier-général à Rœthnitz, et le roi de Prusse à Lockwitz. Après la pointe

du jour, l'artillerie des alliés battait les fortifications de la ville, et la fusillade, toujours plus vive, annonçait que le danger approchait. Un effort un peu soutenu semblait suffire pour emporter d'assaut une ville que défendaient des troupes battues, et que l'on avait cernée en demi-cercle de toutes parts, excepté du côté de Friederichstadt resté libre, l'aile gauche des alliés n'étant point encore suffisamment avancée.

Déjà, depuis deux jours, le bruit public annonçait l'arrivée de Napoléon. Il avait, disait-on, abandonné la Bober avec l'élite de son armée, et marchait vers la Saxe pour chasser les alliés de l'Elbe. A neuf heures du matin il entra dans la ville, suivi d'une partie de sa garde; et depuis ce moment, on vit sur le rivage de l'Elbe, du côté de Bautzen, une marche non interrompue d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. Ce mouvement rétrograde si prompt était le résultat de la sagesse des plans que les alliés commençaient à exécuter; car Napoléon, pour vaincre les difficultés que lui opposaient à la fois trois armées formidables, celle du prince héréditaire de Suède dans le nord de l'Allemagne, celle du maréchal Blücher en Silésie, et celle des alliés en Bohême, paraissait, suivant son système favori, vouloir tomber avec des forces supérieures sur un des corps de l'ennemi. C'était dans cette intention, qu'avec le corps d'armée sous

les ordres du prince Poniatowski, il avait fait, par Rombourg et Gabel, un mouvement sur les frontières de la Bohême. Cependant, apprenant que cette frontière était déjà dépassée par les alliés, il se jeta tout à coup dans la Lusace en Silésie, et se précipita sur Blücher. Mais conformément au plan de la campagne, dans lequel on voit éclater le génie de Moreau, Blücher évita l'attaque, et attira derrière lui son adversaire, au moment où le prince héréditaire de Suède put diriger ses forces sur la Lusace, et où l'armée de Bohême put avancer sur l'Elbe pour le dégager d'un combat inégal. Lorsque Napoléon eut reconnu ce plan de campagne de ses adversaires, il cessa de poursuivre Blücher, qui se retirait devant lui; il ne lui opposa plus qu'un corps, sous les ordres du maréchal Macdonald, et retourna lui-même du côté de l'Elbe avec le reste de ses forces. L'épuisement de ses soldats attestait la rapidité avec laquelle les mouvemens avaient été exécutés. A chaque instant des aides-de-camp volaient sur la route de Bautzen, pour hâter le mouvement des troupes: depuis midi jusqu'à sept heures du soir, 60,000 hommes passèrent l'Elbe. L'infanterie arrivait au pas de charge jusqu'à la porte noire; on profitait du moment de retard occasionné par l'étroiteté du passage pour rétablir les colonnes. En vain ces enfans soldats, comme les Français eux-mêmes les

appelaient ; enduraient-ils une soif ardente, en vain soupiraient-ils après quelques rafraîchissemens, on leur faisait traverser la ville au pas de charge, pour marcher sur-le-champ à l'ennemi. Les beaux régimens de cavalerie, sous les ordres de Latour-Maubourg, corps dont les cuirassiers saxons formaient l'élite, passèrent le pont d'une contenance fière, les yeux tournés précisément vers l'endroit où le lendemain ils devaient agir d'une manière décisive. « Quelle est la force des alliés? » demandaient les officiers français aux habitans, qui attendaient avec crainte le sort qu'allait leur préparer le succès du combat. Et après avoir entendu les conjectures des habitans, ils répondaient avec confiance : « Oh, nous sommes plus forts! » D'autres, remplis de plus de jactance encore, s'étendaient sur les victoires remportées près de la Bober, et sur la défaite des Prussiens, afin de se rassurer eux-mêmes, et de rassurer les citadins.

Napoléon, peu après son arrivée, parut avec sa suite sur la place entre le château et le pont. Un détachement de gendarmes formait le cercle, au milieu duquel on le voyait immobile sur son cheval blanc. Le moment où les alliés eussent pu tenter avec succès l'assaut de la ville étoit déjà passé; et comme vers midi la canonnade, qui ne discontinuait pas depuis le matin, commençait à

s'affaiblir, l'on crut qu'il n'en viendrait pas à une attaque sérieuse. Après une heure, Napoléon sortit par la porte de Pirna, et se rendit aux portes extérieures du faubourg, pour observer la position des alliés; puis il fit ses dispositions pour la bataille, conformément au plan qu'il avait tracé, dit on, la nuit d'avant, sur les rapports du maréchal Saint-Cyr. L'on prétend qu'après avoir vu la position des alliés, il s'écria avec surprise: « Ces » dispositions sont d'un français, et non d'un al- » lemand. » Bientôt après il rentra; il était sombre et absorbé dans ses réflexions. Plusieurs de ses fourgons, qui d'abord étaient restés dans la Ville neuve, devant une maison que l'on avait destinée pour lui, passèrent l'Elbe. Le roi de Saxe, pour lequel on avait préparé une maison dans la Ville neuve, resta dans le château, où Napoléon était aussi descendu.

Vers quatre heures, au moment où toute la garde et une nombreuse cavalerie avaient déjà passé l'Elbe, les alliés avancèrent sur Dresde en six colonnes. Quarante pièces, placées dans le grand jardin, tiraient sur les fortifications françaises, et sur tout le demi-cercle entre la tuilerie et Friederichstadt; les alliés faisaient également un feu terrible sur les ouvrages. La ligne construite par les Français, comme je l'ai déjà dit, s'étendait au nord-est, depuis le rivage de l'Elbe jusqu'à la

grande route de Freiberg, et jusqu'à la rivière de la Weiseritz, se prolongeant à plusieurs centaines de pas, dans la campagne. Entre ces deux points extrêmes, s'élevaient cinq forts considérables avec des fortins qui se couvraient réciproquement; le premier se trouvait sur le rivage de l'Elbe, à l'est de la ville, devant la tuilerie; le second, au sud de la ville, mais à une grande distance du premier, devant la porte du faubourg de Pirna, non loin du grand jardin, et sur cette route; le troisième, à droite de la route qui conduit à Dohna, non loin du jardin touffu, ci-devant de Moczinski; le quatrième, à gauche de la grande route, devant la fauconnerie, qui conduit dans la vallée de Plauen; le cinquième enfin, devant la barrière de Freiberg, à gauche de la grande route (1). Les faubourgs de la Ville vieille étaient

---

(1) *Le nouveau plan de Dresde et des environs, levé par J. G. Lehmann*, facilitera au lecteur l'intelligence des opérations; il embrasse une plus grande partie des environs que tout autre; au nord-est, il s'étend jusqu'au bois de Dresde; à l'est jusqu'à Striessen et Zschernitz, à l'ouest jusqu'à Priessnitz, et au sud jusqu'à Plauen; par conséquent il comprend les points principaux du champ de bataille, et indique même les fortifications construites en 1813. Ce plan se vend isolé et conjointement avec l'ouvrage, intitulé : *Dresden und seine*

entourés de fortes palissades, et le pont sur la Weiseritz, qui unit la Ville vieille avec Friederichstadt, était defendu par de l'artillerie. Les jardins, dans les faubourgs, étaient garnis d'infanterie légère; plusieurs maisons de plaisance, aux extrémités des faubourgs, sans en excepter celle du prince Antoine, dans le faubourg de Pirna, étaient crénelées, et tous les intervalles que laissaient les murs d'enceinte étaient clos par des palissades. Des soldats étaient au bivouac sur les remparts intérieurs de la Ville vieille; les fenêtres de plusieurs maisons, situées près des portes, étaient garnies de tirailleurs; devant les portes intérieures et les avenues des portes des faubourgs il y avait, en planton, des gendarmes qui examinaient avec soin les soldats rentrant dans la ville. On avait placé aussi des pièces dans les mêmes endroits, moins sans doute pour empêcher l'en-

---

shiksale im Jahr 1813 *vom mai bis november*; c'est-à-dire: Description de Dresde, et histoire des événemens qui s'y passèrent depuis le mois de mai jusqu'en novembre 1813, par C. A. Weinhold. Pour acquérir une connaissance encore plus exacte du terrain, on pourra consulter: *Topographische reise charte durch die umliegende gegendvon Dresden*; c'est-à-dire: Itinéraire topographique des environs de Dresde, qui a paru également dans cette ville, et la carte connue de Backenberg.

nemi de pénétrer, que pour faire retourner au feu les fuyards, ou pour dissiper les rassemblemens (1).

Pendant que les pièces placées sur le rivage,

---

(1) Voici l'ordre secret que le général Drouot (*) donna aux officiers d'artillerie qui commandaient les pièces placées près des portes des faubourgs, et servies par des artilleurs de la garde : « Au cas que des troupes d'infanterie ou de cavalerie, n'importe de quel corps ou de quelle division, fussent assez lâches pour quitter leurs rangs, afin de se retirer en masse vers les faubourgs, il est ordonné aux officiers de la gendarmerie, gardant les barrières, de les renvoyer de suite, en leur fesant connaître qu'on tirerait sur eux s'ils ne retournaient pas sur leurs pas; et si cependant les fuyards avançaient vers les barrières, *les officiers d'artillerie commandans les canons qui y sont placés, seront tenus de faire feu sur de telles bandes, et de ne pas souffrir qu'elles entrent dans la ville pour y répandre le trouble et la frayeur.* — Il faut en même temps *renvoyer dans leurs maisons les habitans qui se trouveraient dans les rues, et ne pas souffrir qu'ils forment des attroupemens. Au cas qu'ils montrent assez de mauvaise volonté pour ne pas respecter cet ordre et s'opposer aux gendarmes, on tirera également sur eux, sans les laisser trop approcher des pièces.*

(*) L'auteur n'indiquant point ses autorités, les ordres qu'il attribue au général Drouot n'ont aucune authenticité historique.

près de la grande route de Bautzen, secondaient le feu des fortifications devant le faubourg de Pirna, que les Russes et les Prussiens attaquaient avec fureur, Napoléon fit déboucher plusieurs colonnes de la jeune garde, par la tuilerie, ou la porte extérieure du côté de l'est, afin de déloger les Russes de leur position près du village de Blasewitz. Là, des rangs entiers de Français, attaquant avec furie, furent renversés, et la jeune garde ne parvint, qu'après des efforts inouïs, à obtenir quelque avantage et à repousser l'ennemi derrière le bois de Blasewitz (1). Les autres re-

---

(1) L'un de mes amis, qui eut l'occasion d'observer ce qui se passait sur ce point, m'a communiqué le récit suivant. Au moment où, pendant la bataille du 26, l'aile gauche des Français débouchait par la tuilerie, et que toutes les rues adjacentes étaient encombrées de soldats, de canons, de caisons, ces masses resserrées auraient pu éprouver des pertes considérables par l'accident suivant. Une batterie russe tirait sur quelques obusiers français, placés sur une hauteur près des fortifications en avant de la tuilerie, et qui devenaient meurtriers pour la masse de cavalerie russe. Un projectile russe mit le feu à un caisson français attelé de quatre chevaux et chargé d'obus, qui, sautant isolément, tuèrent d'abord deux des chevaux; les deux autres prirent le mors aux dents, retournèrent sur leurs pas, et prirent au galop le chemin de la ville avec le caisson embrasé. Les bataillons

tranchemens, jusqu'au faubourg de Freiberg, surtout auprès des grandes routes de Racknitz et de

---

qui débouchaient reculèrent à ce spectacle, et il s'en suivit le plus grand désordre sous la porte. Par hasard, quelques obus crevèrent encore dans ce moment, et tuèrent un troisième cheval, mais de manière à détacher du caisson les trois chevaux tués. De la porte, on fit feu sur le cheval qui restait et qui traînait derrière lui la voiture enflammée. L'animal blessé retourna et s'arrêta près de là dans la prairie de l'Elbe, ne pouvant plus traîner le caisson. Quelques minutes après, la voiture sauta en l'air, et envoya sa charge jusque près du *beerbastion* (bastion de l'ours), dans la ville neuve. Le malheureux animal, tout déchiré, était encore debout devant les restes brûlans du caisson, et ne mourut que le soir. Le moment où ce caisson menaçait de boucher l'issue principale de la porte de la tuilerie était d'autant plus important, que l'aile gauche des Français était menacée d'être tournée sur la hauteur derrière le jardin dit de Stuckgiesser. La colonne française qui défendait cette hauteur était précisément l'extrême aile gauche; entre elle et l'Elbe se trouvait un grand intervalle, dans lequel les tirailleurs russes commençaient déjà à pénétrer, et la cavalerie russe faisait un mouvement pour s'y porter. La porte de la tuilerie resta obstruée pendant quelques instans; mais des officiers supérieurs, qui y étaient accourus, rétablirent l'ordre et firent marcher de nouvelles masses à l'ennemi; les lanciers polonais chargèrent les tirailleurs russes, et l'on put reprendre

Plauen, furent attaqués avec la même fureur. De nouvelles troupes débouchaient sans interruption par les portes pour défendre les positions menacées. Les Français furent vivement serrés sur plusieurs points. Pendant que sur les routes de Plauen et de Freiberg, les Autrichiens résistaient vigoureusement aux troupes qui se portaient en avant sur Lœbtau, les Prussiens combattaient avec une bravoure admirable dans le grand jardin, dont les Français ne pouvaient pas réussir à les déloger. Quelques pelotons de la jeune garde furent repoussés jusque près des murs du jardin du prince Antoine; mais ils retournèrent au combat (1), lorsqu'ils se virent accueillis par les balles de leurs camarades. Des obus sans nombre se croisaient sur la malheureuse ville de Dresde, et mirent le feu à quelques maisons des faubourgs; dans la Ville vieille même, beaucoup de toits furent endommagés, surtout dans la *Seegasse*

---

l'offensive sur ce point. Des tirailleurs français formèrent une nouvelle ligne jusqu'à l'Elbe; les lignes russes, enfilées par l'artillerie de la rive droite, se retirèrent, et les alliés perdirent cette position si avantageuse en avant de Blasewitz.

(1) L'auteur ne fera croire à personne que l'on fut obligé de tirer sur des soldats de la garde pour les forcer à retourner au combat.

et dans la *Kreutzgasse*. Le danger devenait imminent d'un moment à l'autre; les habit dans un morne silence, s'attendaient aux év mens les plus funestes. Partout on ne voyait que trouble et confusion; l'angoisse était peinte sur tous les visages. A mesure que les boulets tombaient en plus grand nombre dans la ville, les rues devinrent de plus en plus désertes. Les habitans fermèrent les portes de leurs maisons, et plusieurs se retirèrent dans les caves; quelques-uns, cependant, qui n'avaient pu se retirer assez vite des rues, furent tués ou blessés. La ville entière était un camp. Les soldats prêts à marcher en avant au premier signal, étaient couchés dans les places publiques. Les voitures et les chevaux se pressaient en tumulte dans les rues. Les portes des faubourgs ne s'ouvraient que pour laisser sortir des troupes qui allaient combattre, ou pour donner entrée aux blessés. Vers six heures, le bruit se répandit que les alliés s'avançaient en force, et que les Prussiens avaient déjà pénétré dans le faubourg de Pirna. Le bruit du canon redoublait: quelques divisions de la garde qui étaient restées en réserve, avec 16 pièces, dans la place dite Altemarkt, sortirent de la ville au pas de charge, et rétablirent l'équilibre. Napoléon, au milieu d'une grêle de boulets et de balles, avait passé au grand galop dans la Schlossgasse (rue du château),

pour gagner la porte du lac et la barrière de Dippoldiswalde. Après s'y être arrêté un instant, il avait couru sur le champ de bataille; un officier de sa suite fut tué à côté de lui, et plusieurs de ses aides-de-camp furent blessés. Les ouvrages en avant de la barrière de Freiberg, dont le canon autrichien avait fait taire le feu, étaient déjà abandonnés par les Français. Les travaux plus considérables encore, près du jardin Moczinski, avaient été emportés à l'entrée de la nuit par un régiment hongrois, après un combat opiniâtre qui coûta beaucoup de monde aux Autrichiens. Les Français firent de nouveaux efforts; vers les sept heures, ils firent une attaque vigoureuse sur les derniers ouvrages dont je viens de parler, et, soutenus par le feu des soldats de la garde placés dans le jardin, ils les reprirent. Le moment favorable pour prendre d'assaut une ville défendue par des ouvrages très-forts, et par une armée qui s'était déjà accrue au moins jusqu'à 100,000 hommes, était passé depuis long-temps; aussi les alliés se retirèrent-ils à la nuit sur les hauteurs dont ils étaient descendus au moment de l'attaque, et les Français restèrent maîtres de leurs fortifications. Quelques colonnes de prisonniers, composées en majeure partie de Polonais galliciens, furent le fruit de cette journée. La canonnade cessa sur tous les points vers neuf heures du soir. Les flammes de

quelques maisons devant la barrière du Faucon, où il était tombé des obus, éclairèrent cette nuit d'alarmes. Si l'on ne craignait plus l'assaut, tout annonçait que le lendemain les deux armées allaient renouveler le combat. Les Français bivouaquèrent devant les barrières et dans les faubourgs. Sur plusieurs points, les alliés étaient à peine éloignés d'eux à une portée de fusil. Près du village de Strehla, derrière le grand jardin, des cantinières, tant françaises qu'autrichiennes, s'étaient établies pêle-mêle en bonnes camarades; les officiers et les soldats des deux armées venaient leur acheter de l'eau-de-vie indistinctement, et en réparant leurs forces, s'entretenaient des événemens de la journée.

Vers minuit il tomba une petite pluie qui augmenta bientôt tellement, que l'eau tombait en torrens, sans interruption; des troupes et des trains d'artillerie passaient le pont. Beaucoup de conscrits profitèrent des ténèbres profondes de cette nuit pour se soustraire aux dangers qui les attendaient le lendemain, en se cachant dans les environs; et voilà ce qui explique comment d'un régiment de la jeune garde, fort de 3,000 hommes, et qui avait peu souffert du feu de l'ennemi, il ne rentra, le lendemain, du champ de bataille que 900 hommes.

Le soleil était levé; les divisions de Marmont et de Victor se rangeaient en bataille. Les Français,

couverts par leur ouvrages, et protégés par une nombreuse artillerie, avaient de grands avantages pour l'attaque; leur route de communication n'était point coupée; s'ils remportaient des avantages, ils pouvaient les poursuivre; s'ils étaient battus, ils pouvaient se retirer en toute sûreté, sans que les alliés osassent les suivre jusqu'à portée du canon de Dresde (1). Vers six heures, Napoléon sortit par la porte de Wilsdruf. A peu près à la même heure, les alliés reçurent, par une canonnade, les Français qui avançaient sur eux. Les attaques de ces derniers commencèrent à huit heures, et ils dirigèrent la première sur le centre des alliés, placé sur les hauteurs de Zschernitz et de Racknitz, et qui s'étendait depuis Leubnitz jusqu'au bord oriental de l'enfoncement de Plauen. Les alliés défendaient vigoureusement leur position, et l'artillerie autrichienne faisait de grands ravages dans les rangs français. Pendant que Napoléon restait immobile entre la barrière du Faucon et la route de Dippoldiswalde, avec une armée de réserve au moins de 36,000 hommes, l'attaque était continuellement soutenue par l'infanterie, qui avançait de plus en plus contre l'ennemi, mais sans résultat.

---

(1) Voyez le rapport du général Stewart, supplément XLI.

Après deux heures de combat, l'armée ennemie n'était plus arrêtée dans cette partie de sa position que par une faible canonnade; les efforts des Français se tournaient contre l'aile droite, composée de Russes et de Prussiens, et qui s'étendait de Leubnitz par Striessen et Blasewitz. Mais ces attaques ne paraissaient aussi destinées qu'à faciliter les opérations contre l'aile gauche, qui s'étendait depuis Tœlschen, le long de la côte occidentale, dans l'enfoncement de Plauen jusqu'à Gorbitz, sur la route de Freiberg. Cette division, composée en bonne partie de conscrits galliciens et hongrois, mal équipés et peu exercés, était encore en prise par un vice de sa position, car la profonde vallée de Weisseritz, derrière Plauen, la coupait entièrement du centre et de l'aile droite. Napoléon sut profiter de cette faute de tactique: cette aile gauche n'était, du reste, pas assez forte pour couvrir suffisamment ni les défilés de Priessnitz et de Leutewitz, qui s'ouvrent à l'un de leurs bouts sur les bords de l'Elbe, et à l'autre dans la grande route de Freiberg, ni le *Zschonegrund*. Comme ces points importans étaient à peine observés, il ne fut pas difficile au roi de Naples de tourner entièrement la gauche de l'ennemi, avec une division d'infanterie et de cavalerie, commandée par le maréchal Victor et par le brave Latour-Maubourg. Vers midi, Joachim,

qui dès la veille avait préparé son opération, en occupant le défilé de Cotta, déboucha par le Zschonegrund, non loin du village de Pennerig. Ce mouvement fut décisif : l'ennemi fit une vive résistance sur les hauteurs qui bordent la vallée de Weisseritz ; mais la pluie, qui tombait par torrens, rendait la défense très-difficile ; elle empêchait le soldat de tirer, et ne lui permettait que l'usage de la baïonnette. L'aile gauche fut entièrement mise en déroute, tant par la cavalerie française, qui chargeait avec fureur, que par les pièces de l'artillerie à cheval, qui tiraient des hauteurs près de Nausslitz et de Rossthal.

Le général Vandamme, dès le 25, avait passé l'Elbe près de Kœnigstein : ayant appris que ce général avançait sur Pirna, et qu'il menaçait leurs communications avec la Bohême, les alliés s'étaient déjà déterminés à la retraite, lorsque le mouvement du roi de Naples entraîna la perte de l'aile gauche. Les Autrichiens, repoussés de la route de Dippoldiswalde, par laquelle ils pouvaient battre en retraite, entourés par la cavalerie, pris à dos près de Gorbitz, se rendirent au nombre de plus de 10,000, avec leur genéral Metzko ; il n'y en eut qu'un petit nombre qui se sauva par les chemins creux qui conduisent dans la vallée de Weisseritz ; un assez grand nombre même de ceux qui s'étaient

dispersés fut encore pris sur le champ de bataille.

La mort de Moreau (1) eut, sans contredit, une grande influence sur l'issue malheureuse de ce combat. Ce héros magnanime, qui avait quitté sa paisible retraite au-delà de l'Atlantique, afin de combattre pour la liberté de l'ancien monde, que son implacable antagoniste foulait aux pieds, se trouvait, vers midi, à cheval à côté de l'empereur Alexandre, sur une hauteur derrière le village de Racknitz, d'où il pouvait suivre les mouvemens du centre et de l'aile droite : un boulet, parti probablement d'une batterie de campagne placée sur le bord du chemin creux, derrière le petit château de Plaisance, traversa le ventre de son cheval, et lui fracassa les deux jambes. On le mit d'abord à l'abri dans une maison de paysan voisine, puis on le porta sur un brancard à Nœthnitz, terre à deux lieues et demie de Dresde; c'est là qu'on lui fit l'amputation, après quoi on le transporta à *Laun* en Bohême, où il mourut au bout de cinq jours, suivant l'expression de l'empereur Alexandre, *comme il avait vécu, avec toute la force d'une âme ferme et grande*. Autant l'on avait mis de soin à cacher à l'armée française la proximité de ce général révéré, de l'arrivée duquel,

(1) Voyez la note *b* à la suite du rapport du général Stewart, supplément XLI.

à ce que l'on rapporte, on défendit même sous les peines les plus sévères de parler dans l'armée française, autant on mit d'empressement à publier l'heureuse nouvelle de sa mort.

A cinq heures du soir, Napoléon, tout percé par la pluie, passa à cheval dans la rue de Wilsdruf, accompagné de quelques généraux autrichiens prisonniers, et suivi d'un détachement de la jeune garde, pour rentrer au château : quelques régimens qu'il rencontra furent obligés de s'arrêter pour laisser passer le cortége, et le saluèrent par leurs joyeux *vivat* (1). Dix drapeaux autrichiens furent portés en triomphe à travers la ville par des soldats de la garde, jusqu'au château du prince Antoine; on les suspendit publiquement dans le grand vestibule, et l'on plaça des factionnaires auprès. Cette place n'était pas choisie avec beaucoup de délicatesse, puisqu'ils se trouvaient sous les yeux de l'épouse du prince, sœur de l'empereur d'Autriche. Suivait l'artillerie prise dans la bataille, et les prisonniers, formant plusieurs colonnes (2) : c'était un triste spectacle.

---

(1) On dit qu'il répondit, en criant : *les Autrichiens sont battus !*

(2) Voyez les rapports officiels sur les événemens du 26 et du 27, suppl. XXXVIII et XLII.

Exténués par une longue et pénible marche à travers l'Erzgebirge, où la pluie avait rendu les chemins presque impraticables, ces malheureux, après avoir souffert les plus rudes privations, épuisés par de cruelles fatigues, étaient arrivés sur le champ de bataille, où les légions destructives de leurs ennemis avaient campé pendant plusieurs mois. Plusieurs d'entre eux étaient grièvement blessés : tous, enveloppés dans des manteaux déchirés, étaient dévorés par la faim, qu'ils disaient n'avoir pu satisfaire depuis leur départ de Bohême. Faute de pain, et n'ayant trouvé que rarement des pommes de terre, ces malheureux tombaient avec la plus grande avidité sur les rafraîchissemens que leur offrait la commisération des habitans de Dresde. On renferma dans l'église protestante, et dans le Wallgarten de Brühl, tous ces prisonniers, au nombre d'à peu près 13,000 hommes, la plupart Autrichiens, dont le nombre fut augmenté encore le lendemain par des soldats dispersés, qui se rendirent volontairement dans la ville, ou qui furent conduits sous escorte. Comme le local qui leur était destiné ne se trouvait pas prêt, plusieurs d'entre eux cherchèrent, la première nuit, un abri dans le vestibule des maisons, où des personnes charitables les pansèrent et les secoururent. Les autorités françaises ne firent presque rien pour ces infortunés, et si les habitans n'eussent pris pitié

d'eux, il en eut péri un bien plus grand nombre encore dans ces prisons, où leurs blessures négligées, et la faim, leurs arrachaient des cris lamentables. Les bourgeois portèrent dans les églises de grandes quantités de pain et de vivres de toute espèce; mais il était impossible de satisfaire aux besoins de tous, et la presse était telle autour des distribuans, que les factionnaires avaient souvent beaucoup de peine à les protéger. Les paisibles citadins, peu habitués à ces scènes d'horreurs, virent un matin, avec effroi, devant l'une des églises, les cadavres de plusieurs de ces malheureux, morts de besoin. Les jours suivans, nouveau spectacle digne de pitié, lorsque l'on transporta des églises dans les hôpitaux (1) ceux qui étaient le plus grièvement blessés: plusieurs étaient tous nuds. Les Français traitaient les blessés ennemis avec une indifférence plus froide encore que les leurs propres. Dans les deux dernières journées, il y avait eu 10,000 Français de blessés. Les églises furent dégradées de plus d'une manière par le séjour des prisonniers, et on n'y put célébrer le culte de quelque temps. Ce ne fut que le 31 août que l'on évacua, par Meissen, une partie des Autrichiens,

(1) Il y avait à cette époque vingt-quatre hôpitaux dans la ville.

Russes et Prussiens. Leur extérieur attestait combien ils avaient souffert; lorsqu'on les voyait dévorer avec avidité des morceaux de cheval cru, on n'avait pas de peine à ajouter foi à ce que rapportaient les bruits publics, des mauvais traitemens qu'ils avaient essuyés. Une grande partie des Autrichiens, en particulier les milices nouvellement enrôlées dans la Pologne, prirent sur-le-champ du service dans l'armée française : vêtus de leur nouvel uniforme, on les vit bientôt faire l'exercice à la française, afin d'être en état de figurer sans retard dans les rangs de leurs nouveaux camarades.

Les rues de Dresde continuaient toujours de servir de bivouacs. Ici l'on tuait des animaux volés, et l'on voyait sous les tilleuls des feux innombrables, près desquels on préparait les repas; là on apercevait des blessés négligés, et couchés à côté de chevaux morts, ou prêts à périr de fatigue. D'un autre côté, des paysans de la rive gauche s'établissaient avec leurs enfans demi-nuds, les bestiaux qu'ils avaient pu sauver, et les debris de leurs effets. Sur le pont, une masse confuse de soldats, de voitures, de bestiaux et de paysans : c'était un coup-d'œil horrible que celui du champ de bataille; cependant la cupidité ou la curiosité y attirèrent un très-grand nombre de spectateurs dès que la canonnade eut cessé. A un rayon d'une lieue autour de la Ville vieille, l'œil ne rencon-

trait que scènes d'horreur. Des milliers de morts des quatre nations les plus belliqueuses de l'Europe jonchaient le champ où l'on avait combattu avec acharnement; beaucoup de ces corps étaient demi-nuds, ou entièrement dépouillés; plusieurs étaient déchirés par des blessures effrayantes, écrasés par les roues des canons et des voitures; les fossés et les marres étaient remplis de chevaux et d'hommes. Nulle part les morts n'étaient en plus grand nombre que près de l'ouvrage à proximité du jardin Moczinski, devant la barrière des Faucons, près du petit château, dans le grand jardin et près des moulins, devant la porte de Lœbtau. Suivant l'usage, les morts français avaient été, surtout dans la partie la plus rapprochée de la ville, enterrés, comme de coutume, aussitôt après le combat; et les monceaux de terre fraîchement jetée, les membres sortant des fossés légèrement creusés, faisaient seuls reconnaître les ravages que la mort avait exercés dans leurs rangs. Des soldats français et des femmes publiques se glissaient sur le champ de bataille, et arrachaient aux cadavres encore sanglans une pièce d'habit, ou cherchaient l'argent et les montres; vieux et jeunes rôdaient pour ramasser des boulets et des armes, dispersés dans un épouvantable désordre sur le lieu du combat, au milieu des débris des équipages et des caissons sautés. Tous les villages

voisins avaient souffert par l'incendie et par le pillage ; tout ce qui avait échappé à la fureur de l'armée en retraite, était pillé ou ravagé par les Français à sa poursuite. Partout on voyait éparses des gerbes abondantes qu'on avait enlevées des granges pour servir de lits aux soldats, ou pour la nourriture des chevaux ; partout on voyait de malheureux paysans se tenant tristement auprès des débris fumans de leurs maisons, ou cherchant, en soupirant, à recueillir dans les champs les restes dispersés des fruits de leurs travaux, et retrouvant quelquefois les portes de leurs maisons dans les débris d'une cabane du camp, et leurs meubles volés dans les tas de bois en feu d'un bivouac.

CHAPITRE IV.

La joie de la victoire obtenue près de Dresde, et dont les avantages étaient extraordinairement exagérés par les rapports français, fut promptement troublée, et on ne reconnut que trop tôt l'impossibilité d'améliorer la situation actuelle des forces militaires de la France. Quoique les efforts des alliés, à cette époque, n'eussent point encore été récompensés par des succès décisifs, l'observateur clairvoyant remarquait déjà dans les opérations de Napoléon un changement frappant.

Ce capitaine, habitué à maîtriser les entreprises de ses adversaires, à déployer contre leurs efforts des forces supérieures, était, cette fois, dès l'ouverture de la campagne, gêné et reserré dans tous ses mouvemens. Les alliés, au contraire, en plaçant leurs principales forces dans la Bohême, avaient l'avantage de dominer les deux rives de l'Elbe, d'arrêter l'ennemi dans toutes ses tentatives d'attaque, que rendaient encore plus difficiles les mouvemens des deux armées du prince royal de Suède et du feld-maréchal Blücher, pour empêcher la réunion des forces françaises. Par l'effet de ces circonstances, l'heureux succès que Napoléon venait d'obtenir près de Dresde, demeurait sans influence décisive sur l'ensemble des opérations, et portait à peine quelque atteinte au plan originaire des alliés. Déjà se développaient les suites de la grande victoire qu'ils venaient de remporter sur les frontières de la Marche de Brandebourg et de la Lusace, dans le même temps où l'étoile de Napoléon jetait à Dresde un dernier éclat. Sa fortune militaire avait atteint son terme; et avec quelque soin que l'on empêchât de se répandre les nouvelles sur la véritable situation des affaires, cependant la voie de la renommée, forçant toutes les gardes et toutes les barrières qu'accumulait une prévoyance inquiète, annonçait toujours plus clairement qu'une fatale destinée

s'attachait enfin aux projets d'un chef accoutumé à la victoire.

Dans la nuit qui suivit la bataille, les divisions de l'armée alliée s'étaient retirées vers les frontières de la Bohême, et le bruit du canon, toujours plus éloigné, prouvait que le combat continuait avec les Français à leur poursuite. Cependant elle n'était ni vive ni pressante; car un rapport apprit au public que le 28 août, dans la matinée, un corps d'armée avait paru sur les hauteurs, avec de l'artillerie, pour couvrir la retraite des alliés. Plusieurs divisions françaises les poursuivirent vers les frontières de la Bohême (1); le roi de Naples, au-delà de Freiberg, vers les défilés sortant de l'Erzgebirge; le maréchal Gouvion Saint-Cyr

(1) A travers les montagnes qui ferment la Bohême du côté du nord, s'étendent six défilés dépendans de la Saxe, de l'orient à l'occident, et sur la rive droite de l'Elbe : 1°. la route de Reichenberg à Friedland, qui se partage en deux branches, l'une desquelles conduit à Greifenberg en Silésie, et l'autre à Seifenberg en Saxe; 2°. route de Zittau, par Leipa et Gabel, sur la rive gauche de l'Elbe; 3°. route de Giesshübel, par Peterswalde, route principale entre Prague et Dresde; 4°. celle de Tœplitz à Zinnwalde; 5°. celle de Commotau, par Passberg à Annaberg; 6°. celle du cercle d'Ellenbogen à Plauen, dans le Voigtland.

vers Giesshübel. Napoléon lui-même se transporta, le lendemain du combat, le matin, vers sept heures, dans les environs de Pirna ; mais dès le soir il était de retour à Dresde. Les nouvelles victoires que, d'après les rapports français, leurs troupes remportèrent dans ce jour et le jour suivant sur les armées alliées en retraite, se bornaient à quelques combats insignifians dans la campagne de Dresde, avec l'arrière-garde ennemie. Mais pendant que l'on annonçait de nouveau des événemens heureux qu'on se promettait de la réunion des armées qui marchaient en avant, avec le corps de Vandamme sur les frontières de la Bohême, la nouvelle d'une suspension d'armes, conclue au moins entre l'Autriche et l'armée française, se répandit à Dresde ; la renommée parla même d'une entrevue des puissances belligérantes, et le 29 août, on fit des préparatifs pour mettre de nouveau le château de Marcolini à Friedrichstadt en état de recevoir Bonaparte.

Mais à peine ce bruit s'était-il répandu, que l'attention se porta d'un autre côté, que la renommée désignait déjà. Le premier résultat de la défaite du maréchal Oudinot, qui tentait une trouée sur Berlin, fut l'envoi du maréchal Ney, qui, sortant à peine du champ de bataille de Dresde, s'efforça de rassembler les débris de l'armée battue, le 23 août, à Grossbeeren, pour arrêter les progrès

du prince royal de Suède. Le danger était encore plus menaçant du côté des frontières de la Silésie, où Blücher avait vaincu, le 26 août, à la bataille de la Katsbach, les divisions de Macdonald et de Sébastiani. A peine l'influence fâcheuse de ces événemens s'était-elle fait sentir sur les opérations de la grande armée, que la défaite complète de Vandamme, le 30 août, auprès de Culm, à deux milles de Tœplitz, où la veille 8,000 Russes, sous le général Ostermann, lui avaient déjà opposé la plus vigoureuse résistance, anéantirent tous les projets d'attaque du chef des Français, et le réduisirent complettement à la défensive.

Ces revers avaient déjà l'influence la plus malheureuse sur la situation de la capitale opprimée; de ce moment commencèrent les marches et contre-marches des armées françaises, qui pesaient de plus en plus sur Dresde, comme sur leur point d'appui, et qui, ravageant tous les jours davantage le pays, resserraient plus étroitement le théâtre d'une lutte remplie de vicissitudes.

Le 30, dans l'après-midi, plusieurs divisions de la jeune garde, revenues des frontières de la Bohême, filèrent sur la rive droite de l'Elbe, et campèrent dans la campagne derrière Neudorf, non loin des retranchemens sur la route de Grossenhain, où Napoléon les passa encore en revue le soir même. Une partie de ces troupes fila plus loin,

sur la route de Grossenhain, témoin, pendant tout le jour, de ce mouvement tumultueux. Un train de plus de cinquante voitures, venant de Torgau, avait une escorte de 300 hommes; car la cavalerie légère russe se répandait déjà sur la rive inférieure de l'Elbe. Quelques bandes de militaires français et allemands, venus, les uns de la même route, les autres de Kœnigsbrücke, et faisant partie des débris de l'armée battue à Berlin, furent dispersés. Une longue file de brouettes, remplies de blessés français qui arrivèrent fort tard, pendant la nuit, par la route de Stolpen, augmentèrent l'embarras déjà effrayant dans les rues de Neustadt et sur le pont. Mais dans la matinée du jour suivant, la plus grande partie des troupes qui, le soir de la veille étaient passées sur la rive droite du fleuve, traversèrent la ville à la hâte, et se portèrent sur la route de Pirna. La cause de ce mouvement était la perte qu'on venait d'éprouver en Bohême, perte dont la nouvelle se répandit le jour même à Dresde, et fut confirmée par les fuyards. Quelques centaines de prisonniers russes et autrichiens furent, il est vrai, amenés dans la ville au même moment; mais, au rapport de ceux-ci, autant de milliers de prisonniers français étaient conduits sur les routes militaires de la Bohême. Le lendemain arrivèrent les débris dispersés, et en partie désarmés, de ce brillant corps d'armée, que, quatorze jours auparavant, Van-

damme conduisait à travers la ville, comme s'ils eussent marché à une victoire certaine. Ces troupes occupèrent le camp abandonné dans le bois de la rive droite de l'Elbe, pour s'y rétablir.

Le 2 septembre, de nouveaux corps de troupes revinrent sur cette même rive : de ce nombre était la division sous les ordres du général Mortier. Quelques divisions se dirigèrent sur la route de Berlin; mais la plupart sur Bautzen, pour appuyer le maréchal Macdonald, vivement pressé. L'après-midi, le roi de Naples revint de l'Erzgebirge, où il s'était avancé jusqu'au-delà de Marienberg, vers les frontières de Bohême; et presque aussitôt la division de cavalerie du général Latour-Maubourg, placée sous ses ordres, suivit cette route si souvent battue : un détachement de prisonniers russes, sous la conduite de soldats espagnols, augmenta le tumulte croissant de ce jour.

Napoléon, disait-on, voulait rétablir, par un coup vigoureux, ses affaires dérangées par le mauvais succès de ses généraux. La marche des troupes continua le jour suivant, et Bonaparte partit lui-même le soir, après avoir passé en revue, dans la cour du château, un régiment composé de prisonniers de la Pologne autrichienne, et qu'il avait rapidement formé et équipé. Le roi de Naples l'accompagnait, et toute l'administration tenant à l'état-major marchait à leur suite, ayant derrière

eux des files de voitures et des troupeaux de bœufs et de moutons. On annonça avec confiance que la victoire marquerait les progrès de l'armée. Pendant le court intervalle où les habitans furent délivrés d'une partie de leurs hôtes, il s'ensuivait un délogement de la troupe, à la suite duquel beaucoup de soldats se trouvant sans abri, mendiaient le jour, s'attachaient aux vivandiers, et, la nuit, couchaient dans les boutiques, dans des échoppes ouvertes, ou même sur le pavé.

Avant le départ de Napoléon, on avait déjà commencé à fortifier encore davantage les alentours de la Ville vieille. On avait élevé trois nouvelles redoutes pour fortifier davantage l'espace faiblement défendu entre les ouvrages construits sur la route de Plauen, et la redoute orientale, près de la tuilerie. La redoute était construite à la barrière de Dippoldiswalde, qui jusque-là n'avait été fermée que de palissades, et qui conduit, à droite, à la route militaire de Racknitz; la seconde était établie sur la route devant la barrière de Dohna, moins éloignée de la grande redoute, près le jardin Mocsinski, et la troisième était élevée devant la barrière de Rampsch, près la route de Pilnitz. Les gens de la campagne, et les soldats de la division campée sur la rive droite de l'Elbe, travaillaient avec zèle à ces ouvrages, pour les terminer promptement. On élevait en même temps les for-

tifications de Meissen, qui devaient former un nouvel ouvrage extérieur pour la défense de Dresde. Sur la rive droite, en face de la ville, les plus riches vignobles des montagnes avaient été ravagés pour faire place à des retranchemens qui couvraient le pont de bateaux. Le vieux bourg d'Albert, situé sur une colline qui s'élève à 160 pieds au-dessus du fleuve, et dont les monumens pacifiques datent de plus d'un siècle, devint une forteresse. Les salles où l'on fabriquait la porcelaine se remplirent de munitions de guerre; les ponts de pierres, construits avec tant de hardiesse, ouvrage de l'illustre comte Henri, dans le treizième siècle, qui réunissent le Schlossberg à l'Afra-Berg et à la partie inférieure de la ville, furent fermés par des palissades; les maisons qui s'y trouvent furent brûlées.

Ainsi Dresde avec ses alentours fut transformé en un camp retranché, où l'armée française, resserrée de tous côtés, parut décidée à braver, derrière des remparts que l'on croyait inexpugnables, les forces supérieures des alliés. Mais les brillantes espérances qu'avait fait naître la seconde expédition dans la Lusace furent encore trompées; car Napoléon fut de retour le 6 septembre, vers le soir, et l'armée qui le suivait rentra pendant toute la nuit. Dans la matinée du jour suivant, la garde, faisant flotter six drapeaux autrichiens qui faisaient partie des trophées de la bataille de Dresde,

et qu'elle portait depuis dans toutes ses expéditions, pour faire illusion par l'apparence de nouveaux trophées, revint dans la ville, et rentra, sans attendre une nouvelle distribution de logemens, dans ceux qu'elle avait quittés quatre jours auparavant. L'armée de Blücher, attaquée le 5 par Napoléon à Reichenbach, s'était, après un combat insignifiant de cavalerie, retirée vers la Neisse et la Queiss; on n'en avait laissé qu'une faible division sur la rive droite de la Neisse pour observer l'ennemi. Pendant que l'armée se retirait devant Bonaparte, celle de Bohême franchit aussitôt les frontières de Saxe, vers Peterswalde et l'Erzgebirge. Il n'y était resté que les divisions du prince Poniatowski et du maréchal Saint-Cyr, avec ce qu'on avait pu réunir des débris du corps de Vandamme, commandé alors par le comte de Lobau, pour repousser les attaques de l'ennemi: ces troupes avaient à lutter contre toutes les difficultés d'une saison rigoureuse et d'une disette cruelle, tandis que les alliés, au moyen des routes qu'ils avaient derrière eux, étaient abondamment pourvus de viande, et de toutes sortes de provisions. Déjà, dès le 5 septembre, des essaims de Cosaques s'étaient montrés près de Dresde, à Possendorf et à Kesselsdorf; en même temps se répandaient sur les routes de la Lusace, derrière la grande armée française, des partis russes et prussiens, enlevant

de petits détachemens et s'emparant de tous les convois. Napoléon fit des préparatifs sérieux contre l'armée venant de Bohême, qui, le 7, avait forcé le maréchal Saint-Cyr à se retirer sur Dresde. De nombreux corps de troupes, arrivant de Bautzen et de Kœnigsbrücke, se hâtaient d'occuper la rive gauche de l'Elbe. Le 8, Napoléon lui-même se dirigea sur Dohna, où l'avant-garde du comte de Wittgenstein avait poussé les Français. Ceux-ci cependant s'y maintinrent vigoureusement dès que leurs renforts furent arrivés. La petite ville de Dohna fut canonnée; plusieurs maisons prirent feu, et les environs furent horriblement ravagés. Infanterie, cavalerie, artillerie s'avancèrent, jusque bien avant dans la nuit, sur les routes militaires de la Bohême. Le lendemain, Napoléon décampa de Dohna, où il avait passé la nuit, s'avança sur les frontières de Bohême, et le 10 septembre, la grande armée déboucha en avant sur les routes de Nollendorf et d'Ebersdorf, tandis qu'au même moment une division de 15 milles hommes, sous le maréchal Saint-Cyr, perçait par la vieille route sur Geiesberg. Napoléon resta avec trois divisions à Nollendorf; mais après quelques combats insignifians, il se retira par la route ordinaire. Le 12, il était de retour à Dresde. Pendant tout le jour, il fut suivi de la vieille garde et de plusieurs divisions de la jeune garde, qui passèrent aussitôt

sur la rive droite de l'Elbe, s'avançant sur la route de Kœnigsbrücke. Ces mouvemens étaient la suite de la sanglante défaite qu'avait éprouvé, le 6 septembre, à Dennewitz, un des plus braves généraux français, et des nouveaux progrès du général prussien. qui était déjà revenu à Herrnhut.

Depuis la route de Kœnigsbrücke, sur les hauteurs du bois de Dresde, jusqu'au village de Pieschen, dans la plaine et sur la route de Meissen, de nombreux bataillons étaient campés sous des huttes de paille, de feuilles et de planches. Tous les villages étaient remplis de soldats turbulens et pillards, entassés depuis 50 jusqu'à 100 dans les plus petites huttes. On avait brisé les granges et les maisons qui se trouvaient dans la ligne de défense, ou dans les endroits où manquait le bois pour les bivouacs, ou les planches pour les cabanes : jusqu'aux ustensiles de ménage furent enlevés, et devinrent la proie des flammes ; on n'épargna pas même le cimetière de Neustadt, ni les sépulchres dans le voisinage du camp. Les croix sur les fosses furent brûlées; on fouilla les fosses; on jeta les cercueils en bois dans les feux des bivouacs; on dépouilla les cadavres de leurs linceuils, que les soldats vendaient dans la ville, avec les couronnes de fleurs artificielles et de clinquant qu'ils avaient trouvées dans les tombeaux. Tout ce qui restait de fruits d'hiver devint la

proie de ces guerriers affamés, qui battaient au loin la campagne pour ramasser des pommes de terre et des fruits dont ils revendaient une partie dans la ville. Les fossés où les gens de la campagne avaient enfoui beaucoup d'objets, furent bientôt découverts par la sagacité des soldats, dont les perquisitions, continuées avec avidité, firent perdre à beaucoup de pauvres habitans jusqu'aux derniers débris de leur avoir. Les moyens irréguliers qu'on employait pour se procurer du fourrage n'étaient pas moins oppressifs, et en général ceux dont on se servait pour s'approvisionner de tout, étaient si désastreux, que dès le 31 août, les administrations françaises voulurent y opposer un réglement, qui ne fût cependant publié qu'à la mi-septembre, et qui, au total, ne put produire que peu d'effet; car l'égoïsme et le mauvais exemple des officiers ne firent que trop de progrès. Déjà, depuis quelques semaines, les rations des soldats étaient de plus en plus diminuées. Les distributions de viande devenaient rares, et le soldat était presque entièrement réduit à subsister de pillage, qu'il ne pouvait exercer que dans la campagne et dans les huttes des paysans. Les munitions de guerre paraissaient éprouver une égale diminution; aussi, pour en prévenir le défaut, ou par une prévoyance inquiète, obligea-t-on, par des ordres sévères, dans le commence-

sidérable. La garde souffrit le plus. Napoléon resta encore quelques jours à Pirna, pendant qu'on avait répandu à Dresde le bruit de ses progrès dans la Bohême; mais la vue de quelques pièces de campagne enlevées aux Russes, put à peine procurer à ce bruit quelque consistance. Le nombre considérable de blessés qu'on vit arriver, depuis le 18; enfin, le retour de Napoléon le 21, dévoilèrent complètement le peu de succès de cette tentative. Tout le pays, depuis Dresde jusqu'aux frontières de la Bohême, avait été ravagé et pillé dans cette expédition.

Les préparatifs de défense furent, après ce revers, poussés sur ce point avec encore plus d'activité. Depuis plusieurs mois il y avait à Sonnenstein, près de Pirna, une maison de santé pour les insensés. Le 14 septembre, elle fut tout-à-coup évacuée, et fut convertie en une forteresse. Le directeur de l'établissement n'obtint, pour toute réponse du chef suprême, que cette décision laconique : « Qu'on chasse les fous. » Il parvint cependant à sauver quelques provisions. Mais dans le court espace de trois heures accordé pour l'évacuation, il ne put emporter tout ce qui était nécessaire aux besoins des malades, et le major.... chargé de prendre possession du château, rendit encore plus dure, par la rigueur des mesures qu'il prit, l'exécution de cet acte de violence.

La position de l'armée française devenait de plus en plus critique : de plus en plus les communications de Napoléon avec l'Allemagne méridionale et occidentale, ainsi qu'avec la France, étaient menacées par les mouvemens de l'ennemi, qui préparait une attaque décisive. Dès la dernière expédition des Français en Bohême, plusieurs divisions des alliés avaient passé à Leutemeritz, sur la rive droite de l'Elbe, pour se diriger vers la Lusace. Les autres corps avaient déjà, dès le commencement de septembre, occupé les routes de l'Erzgebirge, et les Autrichiens avaient pris Freiberg le 17.

Pendant que ces événemens portaient le trouble et l'effroi sur les derrières de l'armée française, Napoléon hasarda une dernière tentative pour repousser les forces qui s'avançaient contre lui, avec un appareil menaçant. Aussitôt après son retour de Pirna, le 22 septembre, il marcha contre Blücher qui s'était avancé de nouveau; une division de l'armée autrichienne, sous le comte de Bubna, avait occupé Neustadt, près de Stolpen, et communiquait avec l'armée de Bohême. Les Français s'étaient retirés derrière Bischofswerda et Stolpen. Une division détachée de l'armée de Silésie, qui occupait une ligne depuis Camentz jusqu'à Neustadt et Schandau, avait été poussée à proximité de Dresde. Le pont entre Kœnigstein

et Lilienstein avait été en partie détruit par des brûlots qui descendirent l'Elbe. Quelques divisions françaises s'avancèrent vers Bischofswerda; après quelques combats sans résultat, les alliés se retirèrent à Bautzen, et les Français occupèrent de nouveau Neustadt près de Stolpen. Napoléon revint à Dresde le 24. Sa position parut alors devenir de jour en jour plus périlleuse. Il sembla vouloir renoncer à de nouvelles attaques, et attendre le développement des progrès qu'annonçaient les mouvemens de ces adversaires.

L'armée de Silésie s'approchait toujours de Dresde. Des essaims de Cosaques battaient la campagne sur la rive droite de l'Elbe, et forçaient les paysans de leur vendre les provisions destinées pour la ville. L'approvisionnement de Dresde devenant ainsi plus difficile, les ressources que l'on pouvait tirer de la Bohême et de l'Elbe étant complètement interdites à cette capitale, la disette des objets de première nécessité se fit bientôt cruellement sentir: les provisions amassées pour les besoins de l'armée diminuaient peu à peu, et la faim forçait le soldat à dépouiller le cultivateur de ce qui lui restait. Les troupes se prétendaient autorisées à prendre tout ce qu'elles trouvaient dans la campagne, pourvu qu'elles respectassent les caves. Mais bientôt aucune réserve ne fut en sûreté avec eux, et les provisions amassées dans les

caves du Weinberg, sur la rive droite de l'Elbe, furent à moitié consommées, à moitié gaspillées par eux. Rarement un détachement se portait sur la rive gauche de l'Elbe sans en ramener des vaches que l'on tuait, ou que l'officier vendait comme le soldat. On n'épargna pas même les troupeaux du roi, et ce ne fut qu'après de longs pourparlers, que l'on rendit ces superbes troupeaux, mais sous la réserve qu'ils seraient livrés, en cas de nécessité, pour la subsistance de l'armée. Les chevaux étaient dans le plus triste état, et le manque toujours croissant de fourrages rendit plus sensible la perte qu'on éprouva, lorsqu'un bâtiment sur l'allée de l'Ostra, où on avait emmagasiné des provisions considérables en avoine, en foin et en paille, fut consumé par les flammes, la nuit du 25 septembre, soit par le défaut de surveillance des charetiers, soit, comme d'autres le prétendaient, qu'on y eût mis le feu à dessein.

Les militaires campés autour de la ville avaient, depuis la bataille, plutôt par le goût du désordre, et par cupidité, que par un besoin réel, dévasté les rians environs de Dresde. Les châtaigniers de la plus belle croissance qui bordaient la route de Meissen, les rangées d'arbres touffus qui rendaient si agréable le chemin de la porte Blanche à la porte Noire, furent jetés dans les feux de bivouac, ou vendus par les soldats comme

bois à brûler. Les terres labourables, les prairies et les jardins, surtout le long de la lisière du bois de Dresde, furent changés en une plaine déserte, où aucune herbe ne croissait plus, et l'air fut infecté. Ici l'on voyait, auprès des débris d'une cabane, des ustensiles de ménages brisés; là, un charretier jurant s'efforçait en vain de relever une bête de trait tombée, et paraissant chercher par terre le repos ou la fin de ses souffrances; là étaient assis des soldats affamés, que menaçait la mort, auprès d'un feu mesquin, pour faire rôtir des pommes de terre, ou cuire dans l'eau des croûtes de pain mendiées; plus loin, d'autres étaient occupés à écorcher un cheval tombé, et à en découper les meilleures pièces pour se nourrir.

Depuis le 25 septembre, on remarqua dans l'armée des mouvemens empressés qui annonçaient de nouveaux événemens. Déjà se répandait le bruit de l'établissement prochain du quartier-général à Freiberg, ou à Leipsick, et depuis le 27, tout fut prêt pour le départ. Les troupes parurent cette fois avoir quitté leur camp avec l'espoir de ne plus être forcées de revenir sur des routes si souvent parcourues, emportant ce qui restait dans un pays si fréquemment pillé. On voyait tous les hommes appartenant à la cavalerie, assis au milieu des gerbes épaisses; soldats

et vivandières traînaient après eux des vaches, des chèvres, de la volaille de toute espèce; ils étaient chargés de lattes, de bâtons, d'ustensiles en pièces pour entretenir les feux de bivouac. Le 15 septembre, dans l'après-midi, arriva des frontières de Bohême la division aux ordres du prince Poniatowski, tellement fondue, que les bataillons d'infanterie ne comptaient pas plus de 600 hommes; et au même moment, le roi de Naples revint de la rive droite de l'Elbe. La marche des troupes continua le lendemain. Le 27, plus de 30,000 hommes campèrent dans la ville. La plus grande partie des troupes se dirigea vers la Mulde, où les corps réunis de nouveau par le maréchal Ney, étaient en mouvement pour s'opposer aux entreprises du prince royal de Suède. Il ne restait, sur la rive droite de l'Elbe, que de faibles divisions qui pouvaient à peine s'étendre à deux lieues de Dresde. Le maréchal Macdonald, dont le corps d'armée occupait la route de Bautzen, s'était toujours plus rapproché de la ville jusqu'au commencement d'octobre, qu'il établit son quartier-général dans le jardin de Cosel. La division du maréchal Marmont avait de même campé long-temps sur la rive droite, dans le voisinage de la ville; mais elle s'était de là dirigée sur Meissen, par la route de Moritzbourg, et elle y fut attaquée le 27 septem-

bre par les alliés. Vivement poursuivi, Marmont se retira, en combattant, au-delà du fleuve, à Meissen. La marche pressée de ses troupes ressemblait au désordre d'une fuite. En le poursuivant, les alliés portèrent leur artillerie sur les hauteurs escarpées de la rive droite de l'Elbe; les Français établirent leurs pièces de campagne sur la route militaire qui conduit le long de la rive gauche à Leipsick, non loin du village de Zehren, et sur une hauteur qui s'élève au-dessus de la ville. Les boulets et les bombes volaient sur les maisons, sans cependant y causer de dommages. Mais le bourg de Cœln et des bacs appartenant à la ville, sur la rive droite de l'Elbe, furent en grande partie consumés par les flammes. Cependant la division de Marmont filait sur Leipsick, et d'autres corps prenaient la route de Nossen. Les combats se prolongeaient près de Meissen, et le 28 septembre surtout, ils furent si acharnés, que l'alarme se répandit jusque dans Dresde. Le lendemain, les alliés s'efforcèrent d'emporter de vive force les retranchemens établis sur les bacs réunis pour la défense du pont de bateaux. Mais le 30, après des efforts inutiles, ils se retirèrent, et la tête du pont demeura au pouvoir des Français, qui s'y maintinrent, ainsi que sur la rive droite du fleuve, jusque dans le mois suivant.

La victoire que les alliés remportèrent aux

frontières de la Bohême et de la Lusace, l'appel aux peuples, répandu par leurs généraux, pour annoncer une prochaine délivrance, l'état dans lequel on voyait l'armée française depuis le commencement de septembre, toutes ces circonstances réunies devaient éveiller de nouvelles espérances dans le cœur d'un peuple gémissant sous l'oppression, et surtout des habitans du pays le plus vexé; il n'était donc pas moins naturel que ces dispositions s'étendissent jusqu'au camp des guerriers saxons. Le premier qui les manifesta fut le major de Bünau, qui passa, avec la division d'infanterie qu'il commandait, dans le camp du prince royal de Suède. Tous les jours, des troupes de la confédération quittaient les rangs des Français, surtout les Westphaliens, qui souvent, sur les hauteurs de la rive droite de l'Elbe, attendaient les Cosaques, voltigeant dans la plaine, et, à leur approche, secouant leurs schakos, jetaient leurs armes et fuyaient vers leurs nouveaux protecteurs. Dans ces circonstances, le roi fit un appel aux guerriers saxons pour réclamer leur ferme persévérance dans la lutte, et quelques jours après, parut une proclamation pour exhorter le peuple saxon à ne point se laisser égarer par l'appel des généraux alliés.

Cependant, de jour en jour, on annonçait le départ du quartier-général; mais l'attente était

vaine. Dans les premiers jours d'octobre, les avant-postes étaient sur la rive droite de l'Elbe, sur la route de Meissen et de Grossenhain, environ à une demi-lieue de Dresde ; plus loin, vers Moritzbourg, et même jusqu'à Kœtschen-Broda et Hoflœsnitz, on voyait voltiger les Cosaques. Le corps du maréchal Macdonald, qui ne consistait plus qu'en faibles divisions d'infanterie, décampa, vers la même époque, pour se porter sur la route de Nossen, et fut suivi, dans la même direction, par la cavalerie aux ordres du général Sébastiani. Le 4 octobre, on fit marcher de nouveau de l'infanterie sur la rive gauche, et le roi de Naples quitta en même temps la ville pour s'opposer aux divisions des alliés qui s'avançaient sur Chemnitz.

Tandis que l'on dégarnissait de plus en plus la rive droite de troupes, on ne discontinuait pas les préparatifs de défense sur les routes qui conduisaient dans les parties du pays occupées par les alliés. A Pilnitz, on établit une tête de pont pour protéger le pont de bateaux que l'on venait d'y construire ; le 1.er octobre, Napoléon lui-même voulut l'examiner, et, dans cette occasion, courant avec sa suite dans les rues de Pirna, il tomba de cheval.

La route de Bautzen fut défendue par des palissades, dont on ferma le pont sur la petite

rivière de Priessnitz. Plusieurs magasins de munitions, placés devant la porte Noire, furent détruits, et les habitans des bâtimens neufs, qui s'étendaient de cette porte jusqu'au bord de la forêt, furent avertis de se préparer à évacuer leurs demeures.

Le 6 octobre, on remarqua à la fin parmi les troupes qui étaient dans la ville, des mouvemens empressés qui annonçaient un prochain départ. Plusieurs circonstances semblaient indiquer que la résolution de Napoléon était de se tirer d'une position dangereuse et menacée de tous côtés ; de mauvaises nouvelles lui en avaient déjà fait sentir la nécessité ; mais la nouvelle surprenante de la marche rapide de Blücher sur Kœnigsbrucke et Wartenbourg pouvait l'y décider. D'autres événemens arrivant dans le même temps, n'étaient pas des avis moins menaçans. Pourrait-on envisager autrement la position de l'armée de Bohême sous le prince de Schwartzenberg, qui poussait sur Chemnitz et Zwickau vers Altenbourg ; l'expédition de Czernitscheff contre Cassel, et le bruit déjà répandu alors à Dresde, du changement des dispositions du roi de Bavière ?

Dans là nuit suivante, les gardes décampèrent, et le 7 octobre, au matin, après six heures, Napoléon partit avec sa suite, se dirigeant par

Wilsdruf sur Meissen ; une demi-heure après, le roi de Saxe le suivit avec la reine et la princesse Augusta, sur la même route. On passa par Oschatz et Eilenbourg pour se rendre à Leipsick, où le roi entra le 14 octobre. Les princes Antoine et Maximilien, avec leurs familles, et le reste des membres de la maison royale, restèrent à Dresde. Le roi confia l'administration des affaires à son ministre des conférences, à qui le chef du 1er. département du collége des finances, le conseiller privé de Manteuffel, directeur de la commission territoriale, le conseiller privé de Schœnberg, et le président du haut consistoire de Ferber, furent subordonnés.

Les forces que Napoléon laissa à Dresde pour la défense des rives de l'Elbe, consistaient dans la 14me. division sous le maréchal Saint-Cyr ; dans les débris de la 1re., qui, sous les ordres du comte de Lobau, observait encore les passages des frontières de la Bohême, aux environs de Giesshübel et de Pirna, et en une faible division de cavalerie, dans laquelle étaient compris un régiment de lanciers Polonais, et un régiment de cavalerie italienne très-diminués. Cette armée, dont la partie capable de combattre se montrait bien équipée, était forte d'environ 30,000 hommes, en y comprenant les nombreux malades qui se trouvaient dans les hôpitaux. Le comte

Durosnel, gouverneur de la ville, et le comte Dumas, intendant général, demeurèrent de même à Dresde avec bon nombre d'employés d'administration. La plus grande partie de la 14me. division, formant 15 mille hommes, revint encore, le 7 octobre, dans la ville, où le maréchal, forcé de reculer par l'armée des alliés qui s'avançait de Pirna, entra aussi le même jour. L'opinion s'était répandue parmi les Français, que l'on serait bientôt obligé d'évacuer Dresde; que les troupes qui restaient étaient destinées à couvrir la retraite, et à favoriser le transport des approvisionnemens les plus importans; mais les mesures que l'on prenait pour une vigoureuse défense, et dont l'exécution se continuait avec zèle, ne permettaient pas d'ajouter foi à ce bruit. La conjecture la plus généralement accréditée était que l'issue de la bataille, qui paraissait devoir se livrer dans les plaines de Leipsick, ou aux rives de la Saale déciderait seule si, et combien de temps, la position de Dresde pourrait encore être maintenue. Au-dessus de la ville, il ne restait au pouvoir des Français que le poste, très-bien fortifié, de Sonnenstein. Le commandant de Kœnigstein, dont la garnison était toute saxonne, avait obtenue des alliés de rester neutre.

Le 8 octobre, dans l'après-midi, les alliés attaquèrent une partie des ouvrages extérieurs de la

rive droite de l'Elbe, qui consistaient en un grand demi-cercle, muni de huit redoutes, et formant une enceinte autour de la ville, sur la route de Bautzen, depuis Pieschen jusqu'au bureau de la chaussée. Le combat dura jusqu'à l'entrée de la nuit. Ce fut à la redoute numéro 8, à l'extrémité orientale de cette ligne, qu'il fut le plus violent (1). Au même moment, le comte de Bubna emporta de vive force la tête du pont de Pirna. Les Français firent passer la garnison de Lilienstein sur le pont, de l'autre côté du fleuve, et levèrent l'autre, pour couduire le pont de bateaux à Dresde; mais le feu des chasseurs autrichiens contraignit le commandant français à se rendre.

Le même jour on fit, comme la veille, descendre le fleuve à un grand nombre de malades, dans des bateaux couverts. Un bateau échoua, et plusieurs malheureux trouvèrent dans les flots la fin de leurs souffrances. On laissait, sans y faire attention, couchés sur la route, une foule de malades, trop faibles pour souffrir le transport. On vit encore dans cette occasion des preuves de cette insensensibilité révoltante, dont quelques jours auparavant nous avions été les témoins. On trouva

(1) Tous ces travaux sont cxactemenent marqués sur le grand plan cité plus haut de la ville et des alentours.

un soir, jetant des cris sur la route, un français malade de la dyssenterie, qui s'était enterré dans un tas de fumier; on fit remarquer l'état de cet infortuné à un de ses frères d'armes bien portant. Il répondit avec indifférence, « cela ne nous regarde pas. » On réclama le secours d'un gendarme, « je n'ai aucun ordre pour cela, » dit-il froidement. Enfin, un officier s'écria : « Il est bien heureux, s'il meurt. »

Sur la rive droite de l'Elbe, un intervalle de repos suivit le combat; cependant on se maintint avec vigueur en possession des retranchemens qui défendaient les accès de la ville, et une nombreuse division d'infanterie campa sur le pont de Priessnitz, défendu par une clôture. Mais le bruit d'une prochaine évacuation des retranchemens se propagea de nouveau, lorsqu'on se prépara à enclouer l'artillerie, dont une grande partie appartenait aux Saxons et aux Westphaliens, pour la rendre inutile au besoin. Cependant les alliés avançaient sur la rive gauche, vers Dohna, près de la ville. La division du général Bennigsen se porta, sans éprouver d'obstacles, et presque sans être remarquée, par les Français, derrière les hauteurs de Rœcknitz et de Plauen, au-delà de Nossen, sur Leipsick. Les Français campés entre Giesshübel et Dresde, ayant été dispersés, furent repoussés vers la capitale. Le 10 octobre, il y eut une vive

canonnade dans les environs de Sedlitz, et le soir les Français décampèrent de la prairie pour se retirer sur Rœcknitz. Mais comme le lendemain, les Russes dirigèrent une attaque sur Zschernitz, les Français mirent le feu à leurs huttes de paille; sur les hauteurs de Rœcknitz, et en même temps le village de Grüma, derrière le grand jardin, parut tout en flammes. Une division, commandée par les généraux Tolstoi, Iwanoff et Markoff, forte d'environ seize mille hommes, que Bennigsen avait laissée en arrière, se logea sur les hauteurs, au midi de la ville. Le 12, les Français étaient postés à proximité, dans le village de Lœbtau, dans le grand jardin, dans le jardin de Moczinski, et dans les redoutes. Un combat très-vif commença dans ce demi-cercle. Ce fut le 13 surtout que l'on se battit avec le plus de vivacité entre la barrière de Dohna et celle de Freiberg, quoiqu'il n'y eût d'engagé qu'une partie des Russes, qui occupaient deux camps près de Dœltschen et de Rœcknitz. Les environs de la ville ne souffrirent pas moins par la dévastation qui eut lieu durant le combat, que par la continuation des travaux défensifs dans les jardins et dans la campagne, où on avait fait des abattis, élevé des retranchemens, et creusé des fossés.

Mais ce fut le 15 octobre qu'eut lieu le combat le plus remarquable. Le maréchal Saint-Cyr

sortit de Dresde et s'avança, à la tête de quatre divisions, pour attaquer, sur les hauteurs de Rœcknitz et de Zschernitz, le général Tolstoi, qui n'avait que peu de troupes de ligne, mais qui comptait dans ses rangs, outre une forte division de landwehr, un grand nombre de Cosaques, de Basckkirs, et de Kalmoucks. Quelques retranchemens avaient été élevés sur ces hauteurs. Le comte de Lobau, vers dix heures du matin, sortit du grand jardin et déboucha sur Breslau, vers Zschernitz. Bientôt le général Claparède s'avança du jardin de Moczinski sur Racknitz, et au même moment le général Mouton-Duvernet partit du faubourg de Wilsdruf pour se porter sur les hauteurs de Plauen. Vers les onze heures, les Français étaient en possession des villages sur lesquels leurs corps d'armée s'étaient dirigés. Mais, pendant la nuit, le général Bonel, avec sa division, fut détaché au-delà de Gorbitz, à travers le terrain creux de Plauen, vers le lac Gitter, pour tourner l'aile gauche des Russes. Le général russe fit de vains efforts pour se maintenir sur les hauteurs. Mais lorsque, pendant le combat, il s'aperçut que le projet de tourner l'armée russe avait réussi, il se retira, vers midi, par les défilés de Mokritz et de Nœthnitz, où le combat fut très-sanglant vers Dohna, sous la protection de sa cavalerie. Six pièces de campagne, abandonnées dans le che-

min creux, tombèrent entre les mains des Français, et environ cent prisonniers russes, qui furent encore suivis le lendemain de deux cents autres, furent transportés dans la ville; ceux-ci campèrent sur le Marché-Neuf. Saint-Cyr établit son quartier-général à Nickern; mais le 20, les Russes revinrent à la charge avec une telle supériorité, que le maréchal fut forcé de se retirer dans la ville. Le 22, les Français furent repoussés jusqu'à Lockwitz, et en même temps le général autrichien de Chasteler s'avança à la tête de 10,000 hommes de Tœplitz jusque dans les environs de Sporwitz. Mais la supériorité des alliés fut encore plus décisive, lorsque le comte de Klenau, détaché par le prince de Schwartzenberg, aussitôt après la bataille de Leipsick, se dirigea sur Freiberg pour conduire le siége de Dresde, de concert avec le général Tolstoï. Sur la rive gauche de l'Elbe, les Cosaques s'approchaient également par la route de Meissen; ils s'étaient emparé de cette ville le 23 octobre, après une courte résistance. Le corps qui la prit était commandé par le colonel Busmann, sous les ordres du général russe de Knorring (1), avant que le comte Klenau eût son quartier-général dans

(1) On trouve dans le rapport français (voyez le supplément n°. 17), que Saint-Cyr fit raser le château de Meissen. Le fait n'est pas exact.

l'Herzogs-Walde. Le 26, l'ennemi avança de Gorbitz et de Pennerich, et le jour suivant, de Dœltzchen et de Priessnitz. Les Français perdirent beaucoup de prisonniers dans ces combats; mais un plus grand nombre de soldats, et surtout des Westphaliens, passèrent à l'ennemi. Sur la rive droite, les Français avaient eu au contraire le champ plus libre, les alliés s'étant en grande partie retirés. Dans la dernière moitié du mois, ils s'étaient étendus sur les routes de Bautzen et de Radeberg, et par le flanc, vers Meissen; ils profitaient de cet avantage pour se procurer des provisions de fourrage: mais vers la fin d'octobre, une division de l'armée de siége, conduite par le feld-maréchal-lieutenant autrichien, prince de Wid-Runkel, se porta à travers les bois de Dresde, sur les hauteurs de Weinsdorf, à côté de la route de Grossenhain, pour couper aux français la communication avec Torgau.

Vers la mi-octobre, les communications de Dresde avec les environs furent entièrement coupées. Les portes furent fermées depuis dix heures jusqu'à sept heures du soir, et rouvertes à neuf heures du matin; un ordre sévère défendit aux habitans de se hasarder aux avant-postes et de parcourir le terrain sur lequel on avait combattu. A la rive droite de l'Elbe, avant la retraite de la division française, les granges furent vidées; et sur la rive gauche, tout ce que l'on put

atteindre, fut pillé et enlevé. Tous les villages étaient déserts; les habitations des paysans étaient sans toits, sans meubles, sans portes; tout avait été employé à faire des bières, ou consumé dans les bivouacs. Les débris des maisons devinrent la proie des soldats; et les produits de l'automne, les choux, les pommes de terre étaient mangés presque crus. Les bandes pillardes parcouraient le pays d'après l'indication de la carte, protégées par de l'artillerie, et par une infanterie et une cavalerie nombreuse; souvent on en vint aux mains, surtout sur la rive droite. Ceux qui conduisaient ces détachemens savaient très-bien où il y avait encore à prendre; et quand on avait tiré ce qu'il y avait de meilleur dans les villages, épargnés jusqu'alors à cette intention, on les abandonnait aux soldats pour les piller à fond. On savait que les généraux français avaient amassé de grandes provisions de fourrage, et qu'ils envoyaient tous les jours, à cet effet, leurs maraudeurs. C'était un fardeau oppressif que l'approvisionnement des troupes, et la disette, les privations le rendaient de jour en jour plus sensible. Une proclamation des autorités françaises, du 10 octobre, promettait à la vérité d'alléger le fardeau par le renvoi des militaires et employés non autorisés à séjourner à Dresde; mais au moment que cet ordre allait s'exécuter, le commandant français déclara

qu'il resterait sans exécution, aucun chemin n'étant ouvert, et ceux qu'on renverrait étant dans l'impossibilité de rejoindre leurs divisions. Après la victoire du 17, qui, pour quelques jours, avait rendu au général Saint-Cyr les chemins libres sur un point, et lui faisait espérer qu'il s'ouvrirait des communications sur d'autres routes, des mesures furent prises pour l'exécution de l'ordre en question. Jamais, dans aucun temps, le fardeau des logemens n'avait été réglé à Dresde d'après des principes réguliers et à l'abri des contestations. Mais il était encore trop rigoureux pour que, dans des temps de besoins pressans et de trouble, on pût maintenir quelque ordre. Aussi, à cette époque critique, n'était-il pas rare de voir les soldats se loger avec violence, ainsi qu'il arriva dans la nuit du 11 au 12 octobre, que les troupes arrivant comme un ouragan, se précipitaient aux barrières, heurtaient avec fureur aux portes dans les faubourgs, menaçaient de briser les fenêtres, et enfin, envahissaient les maisons. Il n'avait été possible qu'à un petit nombre d'habitans de penser à se procurer des provisions. Le fleuve était entièrement fermé; au lieu de bateaux de transport pour les denrées, on n'y voyait que des bateaux chargés de blessés et de mourans. La clôture bien antérieure du débouché de la Bohême réduisait la ville au produit des campagnes les

plus voisines, si souvent pillées; enfin, les provisions de farine manquaient, depuis que les moulins étaient uniquement employés à la boulangerie française de campagne, et que les assiégeans avaient enlevé, à la ville, la ressource de la vallée de la Weisseritz. Le manque de sel ajoutait encore à la disette; depuis quelques mois, on n'en pouvait point tirer, par l'Elbe, des salines du pays, et les Français s'étaient emparé de toutes les provisions pour saler la viande; les soldats et les habitans étaient obligés d'y suppléer par la poudre, dont on ne manquait pas. Tous les employés des administrations françaises contraignaient tous ceux qui venaient leur acheter du riz, à prendre de leur poudre préparée avec de très-mauvais salpêtre, et qui, par conséquent, ne salait que très-peu. Tous les marchands ayant été obligés de livrer leurs provisions de riz dans les magasins, on n'en pouvait plus trouver que là. A l'approche du froid, le chauffage devint aussi plus rare; on l'avait gaspillé pendant l'été, et les provisions qu'on avait fait venir pendant le printemps, par l'Elbe, des forêts de la Lusace, étaient restées sur les lieux d'embarquement, faute de moyens de transport ou de sûreté dans le voyage; les trains de bois de la Weisseritz et de la Kirnitsch avaient également manqué. Le charbon de terre, que l'on tirait des riches mines de



Plauen, n'arrivait plus, à la fin, qu'en trop petite quantité. L'occupation continuelle de la vallée de la Weisseritz par les troupes alliées, en gênait l'extraction. Les Cosaques, battant la campagne aux environs de la ville, fermaient l'accès des bois les plus voisins; ils saisirent quelques coupeurs de bois, et les conduisirent au quartier-général. La disette de chauffage devint si sensible, et les suites de cette disette inspirèrent tant d'inquiétudes, pour un avenir très-prochain, qu'une décision de l'administration exempta, à peu d'exceptions près, de toute taxe, pour un temps déterminé, tous ceux qui amenaient du chauffage dans la capitale.

Dans le moment de la disette la plus pressante, le 28 octobre, un ordre, émané du général français, enjoignit aux habitans de se pourvoir de vivres pour deux mois; quant à ceux qui ne pourraient pas s'en procurer, on les laissait libres, et on leur conseillait de sortir de la ville. L'on pouvait d'autant moins compter sur l'exécution de cet ordre, que le but, assez évident d'une pareille mesure, était de faire croire à la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Cependant beaucoup d'habitans se déterminèrent à quitter une ville malheureuse; mais les assiégeans, après avoir permis l'émigration pendant un jour, refusèrent des passeports et des escortes,

Dans le même temps, il fut ordonné de déclarer tout ce qui se trouvait de vivres dans la ville, et on signifia aux habitans qu'ils eussent à livrer exactement toutes leurs provisions en blé et farine, en viande de boucherie, en viande salée et fumée, en légumes de toute sorte, en vin, en bière et en eau-de-vie. Un employé français et un saxon furent chargés d'en faire perquisition; cependant ils se contentèrent de recevoir des habitans leurs déclarations, sans procéder à des recherches effectives. Le résultat de cette recherche se réduisit à peu de choses, comme il était facile de le prévoir; mais le comte N..... prétendit qu'on avait caché de grandes provisions de blé et de farine, et, comme on en avait menacé, fit faire des visites domiciliaires par des gendarmes français : on lui attribuait d'avoir dit que tous les habitans devaient mourir de faim avant qu'un soldat français périt de misère.

La nouvelle de la victoire remportée par les alliés à Leipsick s'était déjà glissée dans la ville dès le 22 octobre; mais elle n'adoucit que très-peu le sentiment d'une cruelle détresse, les Français se préparant toujours à la plus vigoureuse résistance : on ne pouvait, à ce qu'il paraissait, et comme le déclara le comte de Klenau lui-même, dans ses rapports officiels, s'emparer de la ville qu'après un siége en règle; et déjà, d'après le

bruit public, on faisait venir de la grosse artillerie de Theresien-Stadt pour canonner la capitale. Toutes les rues des faubourgs, dans un grand demi-cercle, depuis l'Elbe jusqu'à Friederichstadt, étaient défendues par des abattis d'arbres, par des levées de terre qui les traversaient, et fermées par des palissades. Sur plusieurs points, l'accès à la porte du faubourg et les autres issues étaient conservées et défendues de la même manière. Dès le 23 octobre, on avait fait évacuer les bâtimens élevés à la dernière extrémité de la Vieille ville, nommément à la porte du Lac, à celles de Wilsdruf et de Pirna. Ces maisons furent converties en blockhaus, crénelées, et les ouvertures des fenêtres bouchées avec des sacs de sable. Le 29 parut un ordre du maréchal Saint-Cyr, prescrivant de livrer tous les tonneaux, barriques, caisses, paniers couverts et de transport, pour barricader l'entrée des rues dans les faubourgs. Tous les canons, pour peu qu'ils fussent encore en état de servir, furent tirés de l'arsenal à la même époque, le 30 octobre, comme on l'avait fait auparavant à Torgau. On laissa aux militaires saxons le choix, ou de prêter serment de fidélité à Napoléon, ou d'évacuer la ville : cette mesure était la suite de la défection des troupes saxonnes et des autres troupes allemandes. On avait préparé à cette mesure tout ce qui se trouvait de

militaires saxons à Dresde, en leur retirant les provisions de bouche et de fourrage. Ils pouvaient se retirer librement et en sûreté, en quittant la ville sans armes. Cependant on permettait aux officiers comme aux soldats d'y rester, sous la condition de ne plus porter aucune distinction militaire, de renoncer aux rations, et de vivre à Dresde en bourgeois. On devait livrer les chevaux, les sabres, les armes, les manteaux, et tout l'attirail de guerre à des préposés français ou saxons, pour être transportés dans les magasins nationaux. Cependant, en laissant à la garde bourgeoise ses armes, on lui fit continuer son service, lorsque le général français, ayant pris des renseignemens, se fut convaincu que cette institution n'avait pour objet que la police, ce qui devait dissiper pleinement les inquiétudes qu'il paraissait avoir conçues. Le reste des militaires allemands, faisant encore partie de l'armée française, surtout les Wesphaliens, qui étaient encore au service, réduits à quelques centaines d'hommes, par le nombre des déserteurs, furent, en même-temps désarmés et congédiés. Déjà depuis long-temps ils en venaient à des querelles sanglantes avec leurs frères d'armes pour se disputer le bétail volé.

On continuait cependant de combattre aux environs de la ville, et le 29 octobre, dans la matinée, l'artillerie russe salua les avant-postes

français dans le grand jardin; et à la fin, le combat s'étendit depuis Gruna jusque dans la campagne de Cotta, non loin de Priessnitz. Les alliés reprirent les hauteurs qui s'élèvent au sud-ouest de la ville, au-dessus de Plauen, de Rœcknitz et de Strehla, où l'on plaça de longues files d'infanterie autrichienne: les Français se replièrent dans les ouvrages extérieurs, et dans les fortifications de la ville. Le pays sur la rive gauche du fleuve fut alors complettement dévasté. On coupa les plus beaux arbres dans le grand jardin, et l'on ravagea, de la même manière, la belle allée de l'Ostra, si bien plantée; partout les soldats vendaient, à vil prix, des troncs d'arbres fraîchement arrachés, avec les portes et les solives des maisons détruites des paysans; les chefs même ne rougissaient pas de trafiquer du produit du pillage; on vit, entre autres, un jour, dans le faubourg de la Ville neuve, décharger une charrette remplie de toutes sortes de meubles que quelques officiers vendaient à l'enchère.

Les défenseurs de la ville étaient alors resserrés dans l'enceinte des murs et des ouvrages extérieurs les plus rapprochés, qui leur servaient de bons remparts contre les forces supérieures des assiégeans. L'état de siége qui affligeait la ville, incroyablement tourmentée depuis le 26 octobre, fit naître de nouvelles inquiétudes, de nouvelles

terreurs. Quelques Français ayant été maltraités dans plusieurs occasions, une proclamation, en date du 1er. novembre, menaça de la peine de mort tout habitant qui se permettrait d'insulter ou de maltraiter les soldats français. Il n'y avait que trop d'occasions pour les opprimés de se laisser emporter à la violence, au mécontentement, quand, ce qui arrivait souvent, des Français, assiégeant en foule les boutiques des boulangers, s'en retournaient en faisant des imprécations pour avoir attendu un pain plusieurs heures, ou que des gendarmes français, placés dans ces boutiques dès la pointe du jour, pour empêcher le tumulte de la foule qui se pressait, et assurer aux soldats la faculté d'entrer, répétaient, avec dérision, qu'il fallait que les militaires eussent la préférence, quand même les habitans devraient mourir de faim.

On continuait sans relâche, dans la ville, les travaux des fortifications, et tous les bâtimens, dans le voisinage, dont on pouvait craindre que les alliés ne s'appuyassent dans une attaque, furent démolis. Cette destruction s'étendit à la plupart des constructions de la riante campagne entre Dresde et Plauen, à droite de la route; entre autres, à plusieurs moulins, tels que le moulin royal pour polir les glaces, avec ses belles machines, qui fut détruit le 5 novembre; les moulins à

foulon, les moulins à drêche, une ferme, dite die Sorge, et le jour suivant le moulin royal de Kunad. Ces constructions furent en partie abattues et brûlées sans utilité et sans but; le moulin à poudre échappa seul, heureusement, à la proscription; plusieurs jardins, plusieurs pavillons du voisinage eurent le même sort. Cependant beaucoup de jardins entourés de haies furent épargnés, quand les propriétaires, à l'apparition des sapeurs français qui en annonçaient la destruction, eurent l'adresse de leur prouver, à l'aide de quelques pièces d'argent, que ces haies ne pouvaient ni nuire ni servir aux entreprises militaires.

Le 4 novembre, les portes du faubourg de la Ville vieille furent entièrement fermées, et la garnison fut complettement resserrée dans l'enceinte de ses fortifications. Le maréchal ne put manquer de reconnaître combien sa situation était périlleuse, lorsqu'il apprit, par un espion, la nouvelle de la défaite décisive et de la fuite précipitée de son maître. On prit, dans un conseil de guerre, la courageuse résolution de se frayer, à travers l'armée des assiégeans, une route sur la rive droite de l'Elbe, vers Torgau. Afin de se procurer une quantité de vivres suffisante pour cette expédition, à travers un pays dépouillé, on ordonna, le 5 novembre, aux habitans de la ville de livrer, dans le grand magasin de l'église

Notre-Dame, le tiers des vivres qu'ils avaient précédemment déclarés : on s'engageait à rembourser, par la suite, cette fourniture au prix des mercuriales; mais sous la condition de déduire un sixième du montant des déclarations pour la consommation postérieure aux déclarations, et de livrer le tiers de ce qui leur restait. Les marchands et les vendeurs de comestibles devaient donner la moitié de leurs provisions. Il fallut qu'une grande partie des habitans se soumit à ces ordres rigoureux.

Cependant on refusa le riz, le vin, dont on avait trouvé moyen de s'approvisionner d'une autre manière, ainsi que l'eau-de-vie, les pommes de terre, les légumes frais, et généralement tout ce qui était trop pesant.

Un mouvement empressé que l'on remarqua, le 5 novembre, dans la garnison, trahit l'exécution prochaine de cette expédition dangereuse. Les portes des faubourgs furent occupées par de forts détachemens; des détachemens également nombreux d'infanterie campèrent dans les rues de la Ville neuve. On prit des provisions de bouche pour plusieurs jours; le comte de Lobau vendit ses provisions de fourrages, et l'enlèvement de quelques chevaux, opéré avec violence, décéla le besoin, comme l'espérance, d'un heureux résultat. Le 6, à la pointe du jour, le corps d'armée,

sous la conduite du comte de Lobau, renforcé de deux divisions du 14e., s'avança, hors de la ville, sur la route de Grossenhain. Ce corps était au moins de 10,000 hommes, auxquels se réunirent environ 1,000 hommes, formant tout ce qu'on avait pu trouver de cavalerie à Dresde; suivait un train de plus de 200 chariots, chargés de tout ce que possédaient les Français, et qu'on se proposait surtout de sauver; obstacle très-gênant dans une retraite. Ce train fit halte non loin de l'auberge de l'Homme-Sauvage, pendant qu'une partie du corps d'armée gagnait les hauteurs par la route, et le reste, par le chemin de Weinberg. Les alliés campaient sur les hauteurs, dont ils s'étaient emparés dans les derniers jours d'octobre. Les Français se dirigeaint vers le bas de la forêt, où conduisait la route; mais ils étaient incroyablement incommodés par les tirailleurs, qui les épiaient derrière les murailles de Weinberg. Une très-vive canonnade annonça l'attaque, dès le point du jour, aux habitans de la ville. La résistance des alliés, sous les ordres du prince de Wied-Runkel, fut d'abord assez faible; ils furent culbutés par les Français, qui percèrent dans la plaine de Drachenberge, entre le bureau de la chaussée et Reichenberg; mais les assaillans y furent si vigoureusement reçus par l'infanterie

autrichienne et russe, et l'artillerie, qu'on venait d'y transporter, y agit d'une manière si terrible, qu'après un violent combat, qui coûta aux Français 890 hommes, ils se décidèrent à la retraite. Des députés de la ville étaient venus le matin solliciter le maréchal Saint-Cyr, qui les avaient renvoyés avec des espérances consolantes. Vous voyez, leur avait-il dit, que je me mets en route. A midi, il courut sur le champ de bataille, et revint, vers quatre heures, avec le comte Lobau et les autres généraux. Les troupes commencèrent à rentrer dans la ville vers le soir; les soldats étaient si trempés d'eau, si harassés, qu'il fallut en envoyer un grand nombre à l'hôpital des malades. Ces bandes affamées avaient, pour la dernière fois, pillé les vignobles voisins, et saisi l'occasion de se rassasier de viande fraîche, qu'ils avaient coupée sur les cuisses des chevaux blessés. Quelques prisonniers et quelques pièces de campagne qu'ils avaient déjà montrés à Dresde comme des trophées, devaient faire croire aux résultats heureux d'un combat dont ils se faisaient gloire.

Pendant cette sortie, on avait tenté une attaque sur les ouvrages extérieures de la Ville vieille, et l'on avait fermé et barricadé toutes les rues extérieures en toute diligence. Mais tout demeura tranquille de ce côté; car la triste situation des

assiégés semblait rendre inutile tous efforts de la part des alliés. La malheureuse tentative qu'on avait fait pour une retraite fut suivie de nouvelles souffrances. Le comte....... avait solennellement promis aux députés de la bourgeoisie, que le sacrifice du tiers de leurs provisions serait le dernier qu'on exigerait d'eux; mais presqu'au même moment on fit transporter dans les moulins de la ville les provision de blé et de farine, dont la majeure partie appartenait aux habitans et aux boulangers. On s'empara même de celles des établissemens d'éducation et de charité, et de l'hospice des malades; et il fallut de longs pourparlers pour obtenir des administrations françaises la restitution de la moitié de ce qu'on avait pris.

La disette et la misère étaient, à cette époque, montées au plus haut degré: les moulins étaient oisifs; car les assiégeans avaient coupé les eaux. Les eaux publiques, que l'on se procurait par des conduits au moyen des réservoirs établis derrière Plauen, étaient desséchées; et les réservoirs pour les incendies, ouverts sur le Marché-Neuf depuis la fin d'octobre, éveillaient à chaque moment la crainte qu'enfin le feu ne rendît encore plus horrible la misère de la ville. La plupart des boulangers, ayant épuisé leurs provisions, avaient fermé leurs fours, et la foule, les violences devenaient tous les jours plus fréquentes devant les

boutiques où l'on vendait du pain. Beaucoup de pauvres en manquaient pendant des jours entiers; et comme les provisions de viande diminuaient aussi, un grand nombre d'habitans en étaient réduits aux plus tristes ressources pour se soutenir. Le marché était vide, ou l'on n'y voyait que quelques paniers contenant des légumes frais, ou des fruits, que se disputaient les habitans et les soldats affamés; à peine pouvait-on, au plus haut prix, se procurer la plupart des denrées. Les soldats français souffraient cruellement du fléau de la disette; les employés de l'administration abandonnaient ces malheureux à leur misère, uniquement occupés à adoucir, autant que possible, les privations pour les chefs. On tuait journellement plus de trente chevaux, dont on sala un grand nombre, depuis le commencement de novembre, et, au lieu de la ration accoutumée d'une once et demie de viande de boucherie, à laquelle le soldat était réduit depuis long-temps, il n'en recevait plus que le double en chair de cheval, le plus souvent si mauvaise, que les soldats la rejettaient, quoique tourmentés par la faim. A la fin, ces malheureux s'arrachaient les débris des chevaux morts et à moitié pourris, qu'on trouvait partout dans les rues; on y rencontrait fréquemment des carcasses dont on avait détaché tous les filamens. Ici l'on voyait quelques-uns de ces misérables occupés à écorcher

un chien maigre, pour en faire rôtir la chair. Là on en voyait d'autres ramasser, pour se nourrir, des restes jetés dans les ruisseaux, ou recueillir sur le fumier les pelures de pommes et de pommes de terre; et pour achever d'un seul trait ce tableau de la plus affreuse misère, on vit un de ces infortunés dévorer avidement des pommes de terre qu'un de ses camarades avait rejetées de son estomach presque crues. Les ravages que la fièvre nerveuse exerça parmi les habitans de la ville ajoutèrent un nouveau degré à la misère publique. On comptait 2 à 300 morts par semaine, dont le tiers était enlevé par le terrible fléau que le chagrin et la disette, contre lesquels les habitans avaient à lutter, rendaient tous les jours plus meurtrier. Des familles entières en avaient été victimes. On voyait fréquemment dans des coins de rues écartées, ou sur des tas de fumiers accumulés partout, des soldats étendus, mourans sans secours, et qui aimaient mieux attendre leurs derniers momens à la vue du ciel et à l'air libre, que de mourir dans les hôpitaux. Souvent des prêtres catholiques cherchaient ces malheureux sur leurs lits de morts, et s'agenouillaient auprès d'eux pour leur donner l'extrême onction. Il sortait tous les jours au-delà de 200 morts des hospices de malades, où, s'il faut en croire le bruit public, on ne reculait devant aucune mesure meurtrière. Les cadavres nus res-

taient pendant des heures entières rangés le long des lieux de sépulture, les charriots de transports étant dans un mouvement continuel, et ne pouvant attendre. Les enterremens avaient été donnés à forfait à des fossoyeurs, qui recevaient 8 gros (1) pour chaque cadavre, et pour en charger beaucoup à la fois, foulaient souvent aux pieds ces corps morts sur les voitures avec une insensibilité que ces hommes sans pitié, et endurcis par l'habitude, poussaient jusqu'à un excès effrayant (2). Ces tas de corps étaient accumulés dans de larges fosses. Souvent les employés français des hospices de malades donnèrent l'exemple d'une impitoyable insouciance, en faisant enterrer des malades encore vivans; d'autres revinrent à la lumière dans les maisons mêmes des fossoyeurs, et il arriva quelquefois que des mourans, qu'on jetait dans l'Elbe, achevaient dans les flots de se débattre en vain contre la mort. Le manque de remèdes dans toutes les apothicaireries, la mort d'un grand nombre de médecins et de chirurgiens, porta au comble le malheur général.

---

(1) A peu près un franc 30 centimes.

(2) On peut comparer à notre récit l'écrit très-remarquable d'un témoin très-instruit, intitulé : *Horreurs des hôpitaux militaires français*, imprimé dans les feuilles allemandes en 1814.

Enfin, après le peu de succès de la sortie, les autorités françaises accordèrent la permission qu'elles avaient auparavant refusée, d'envoyer des députés des administrations de la ville dans le camp du comte de Klenau, pour émouvoir sa pitié en faveur de la malheureuse capitale. Les députés, le président du haut-consistoire de Ferber, le capitaine du cercle de Zeschwitz, et le bourguemestre Beck, se mirent en route le 7 novembre. Cependant ils furent d'abord rebutés aux avant-postes, et à la seconde tentative, ils ne purent être admis auprès du général en chef. Mais le lendemain, ils remirent aux avant-postes une requête qu'ils avaient signée; ils y domandaient qu'on épargnât la ville, et faisaient entendre que les généraux français étaient disposés à entrer en négociation. Le zèle dont ces députés firent preuve, dans cette occasion, est digne de la plus vive reconnaissance, et l'histoire n'oubliera pas d'honorer l'infatigable activité avec laquelle ils travaillèrent à écarter toutes les difficultés, jusqu'à ce que la négociation eût pris un heureux cours. Les colonels français Marion et Périn parurent, à la même époque, aux avant-postes des alliés, pour proposer, au nom du maréchal Saint-Cyr, la reddition de la ville, sous la condition d'une libre retraite. Cette proposition fut écartée. Le général autrichien laissa cependant, dans cette occasion, aux membres de la famille

royale, la faculté de s'éloigner d'une ville réduite à la détresse. Le maréchal Saint-Cyr renouvela son offre, et ce fut ainsi que, le 9 novembre, on en vint à une convention provisoire pour la reddition de la ville. Cette convention fut signée au village de Gorbitz, sur la route de Freyberg, par le général quartier-maître, comte Klenau, et le colonel Rothkirch d'un côté, et le colonel Marion de l'autre. L'intervention active de l'épouse du prince Antoine, sœur de l'empereur d'Autriche, n'y contribua pas peu. Le 10, dans la matinée, le maréchal Saint-Cyr, et le comte Durosnel, se rendirent en cérémonie au château pour annoncer à la famille royale la nouvelle agréable qui déjà se répandait dans la ville, et remplissait tous les cœurs d'heureuses espérances. Les principales conditions furent connues le même jour; car les Français observaient sur toute cette affaire un profond silence, et il restait à s'entendre sur plusieurs articles des négociations. Le lendemain matin, ce silence alarmant durait toujours, et quoique des drapeaux blancs, flottant aux avant-postes, parussent prouver qu'on pouvait prochainement compter sur des mesures pacifiques, on commença cependant à douter de la vérité de l'heureuse nouvelle, lorsqu'on vit les pionniers français continuer leurs travaux dans les faubourgs. Cependant, vers midi, la nouvelle de la convention pour la reddition de la ville fut confirmée, et une publication officielle fit cesser les inquiétudes.

D'après cette convention, conclue le 11 novembre dans le camp du comte de Klenau, à Herzogswalde, et confirmée par les généraux en chef autrichiens et russes, la garnison eut la faculté de se retirer librement en France : elle devait sortir de la ville en six divisions, avec armes et bagages, du 12 au 17 novembre; mais après avoir déposé ses armes devant les fortifications, on lui imposait cependant la condition que ni officiers ni soldats ne pourraient servir jusqu'à ce qu'ils eussent été tous échangés contre les officiers et soldats alliés pris pendant la guerre avec la France ; conditions que le maréchal Saint-Cyr s'engageait à remplir, promettant en même temps de réaliser le plus promptement possible l'échange de la garnison contre un pareil nombre de prisonniers des armées alliées. Les caissons, les munitions, toute l'artillerie, tout ce qui dépendait des fortifications et du service des ponts, toutes les voitures de transport devaient être livrés dans le jour après la signature de la convention, et en même temps la moitié des fortifications, les portes des faubourgs sur les deux rives de l'Elbe, aussi-bien que les deux portes de la Ville vieille, et une porte de la Ville neuve, devaient être occupées par les alliés; mais la forteresse de Sonnenstein devait être évacuée six heures après la signature. Parmi les clauses ajoutées plus tard au projet provisoire, clauses que la prolongation des négo-

ciations leur valut pour leur adoucir l'idée d'être prisonniers de guerre, on remarque surtout la détermination par laquelle on permit à 600 hommes de conserver leurs armes, avec deux pièces de campagnes, les chariots de munitions et les attelages, et à 50 gendarmes de garder leurs chevaux et leurs armes. Dans l'après-midi du 11 entra, avec un officier autrichien et un russe, le général saxon de Mellentin, chargé de recevoir tout l'attirail de guerre que les Français devaient livrer avant de sortir, et surtout de veiller sur les planches de la caisse des billets, sur la caisse d'escompte et sur les objets d'art. Cette surveillance était d'autant plus nécessaire en ce moment, que les Français avaient déjà auparavant détruit, dans l'arsenal, beaucoup d'instrumens de guerre.

Néanmoins il n'est pas prouvé que, par l'ordre du maréchal, beaucoup de provisions de guerre, même d'armes et de canons, aient été mis hors d'état de servir, ou jetés dans l'Elbe. Cependant les soldats français cherchèrent encore à s'assurer en dernier lieu quelques profits, en vendant sur la place du rempart, des voitures, des chevaux, et toutes sortes d'objets militaires, ainsi que les planches de la boulangerie de campagne que l'on détruisit; et même au dernier moment, des quantités considérables de fourrages furent enlevées de vive force dans la ville et dans les fauxbourgs.

La garnison prisonnière de guerre devait être conduite sur les derrières de l'armée alliée, par la Saxe, la Bavière, le Wirtenberg et Bade, à Strasbourg. Le 12 novembre, vers huit heures du matin, plusieurs divisions de l'infanterie française se rendirent entre les portes de Pirna et de Willsdruf, et vers onze heures, prirent, au nombre d'environ 6,000 hommes, la route de Freyberg. Devant la porte du fauxbourg, sur la plaine de la Weisseritz, étaient postées, à la droite, quelques divisions d'infanterie autrichienne, avec de l'artillerie, et à gauche, des divisions de hussards autrichiens, de Cosaques, et de landwehr russes. Deux corps de musique, autrichiens et russes, jouaient alternativement. Vers midi, les Français sortirent de la ville, tambour battant, et lorsqu'ils furent arrivés aux fortifications établies sur la route militaire, on entendit retentir de tous les rangs le terrible mot d'ordre : « A bas les armes. » Tout obéit dans chaque division.

Les armes furent élevées en pyramides; les gibernes, les sabres et les épées détachées, les tambours déposés : les troupes désarmées suivirent la route militaire. La plupart, surtout les jeunes soldats, étaient joyeux de se voir délivrés d'une vie douloureuse. Mais on lisait dans les traits des officiers une fureur concentrée ; les vieux guerriers ne

se soumettaient qu'avec répugnance à la dure nécessité, et n'obéirent à l'ordre rigoureux de leurs colonels qu'après que d'autres leur eurent donné l'exemple de l'obéissance. Beaucoup d'entre eux jetaient avec fureur leurs gibernes en l'air, et dans leur colère, d'autres criaient : « Napoléon vit encore. » Dans la première division se trouvaient aussi les lanciers et les hussards polonais, toute la cavalerie du corps prisonnier, et les deux divisions récemment formées d'infanterie polonaise. Le 13 novembre, le comte de Lobau sortit avec sa division, et l'on pouvait lire sur son visage ce qu'il éprouvait lorsqu'il abaissa son épée devant les généraux des alliés, et qu'au mot d'ordre de la capitulation, les troupes mirent bas les armes. Cette division était suivie de la troupe des goujats de l'armée, ces cruels persécuteurs des habitans de la campagne, qui, à la grande joie de la foule rassemblée des paysans, furent obligés de rendre leurs chevaux et leurs sabres. Le 15 novembre, le maréchal Saint-Cyr quitta la ville avec la quatrième division, et à la tête de la dernière marcha, le 17, le comte Durosnel, jusque-là gouverneur de la ville, emportant des témoignages glorieux d'estime, tandis que le comte...... J..... de l'armée ne laissait, en se retirant, aucun souvenir honorable.

D'après les rapports officiels, toute l'armée prisonnière consistait en un maréchal, 11 généraux

de division (1), 20 généraux de brigade (2), 452 officiers, et 6,500 sous-officiers et soldats de la 1re. division, sous le comte de Lobau; en 945 officiers, et 17,129 sous-officiers et soldats de la 14e. division, sous le maréchal Saint-Cyr, et 360 officiers avec 4,078 soldats de l'ancienne garnison de la ville; ainsi, le tout ensemble montait à 1,759 officiers, et 27,714 soldats. De ce nombre étaient 6,031 malades qui restèrent dans les hôpitaux à Dresde, mais demeurant soumis à toutes les conditions de la capitulation. L'artillerie livrée aux alliés consistait en 25 obusiers et 69 canons, appartenant aux divisions françaises, et en 8 mortiers, 26 obusiers, et 117 canons de l'artillerie de la place, dont la plus grande partie retourna aux Saxons. Le prix de tous les instrumens de guerre livrés fut estimé au-dessus de cinq millions d'écus (20 millions de francs environ).

Dès le 12 novembre, conformément aux clauses de la capitulation, une partie de la ville et des ouvrages extérieurs furent occupés par les alliés.

---

(1) Les comte Lobau, Durosnel, Dumas, Claparède, Bonnet, Mouton-Duvernet, Berthesme, Dumonceau, Razout, Gérard, Teste, Freyre, Cassagne.

(2) Borelli, Schramm, Paroletti, Bertrand, Couture, Godard, Le Tellier, Goguel, D'Estlevin, Stedmann, Jaquet, Fezensac, Chartraud, Doucet, Gobrecht, Poskoski, Weissenhof, Baldus, O'Méara, Bernard.

On vit alors dans les rues un mélange très-extraordinaire; des soldats français et des Cosaques en faction à côté les uns des autres dans la même maison : l'indignation long-temps contenue contre d'arrogans oppresseurs éclatait souvent; un jour, entre autres, dans la Ville neuve, des officiers et soldats français éprouvèrent presque sans résistance les mauvais traitemens de la populace, qu'avait rassemblé en foule un incendie causé par de la poudre à laquelle quelques Français avaient mis le feu. Qu'elles que difficiles à supporter que fussent, au surplus, les souffrances du moment, on respirait plus librement, et l'on sentait renaître l'espérance, en contemplant l'avenir plus favorable, dont la perspective semblait s'ouvrir aux peuples opprimés. Dès les premiers jours qui suivirent la délivrance, on voyait déjà un mouvement plus actif dans les rues, grâces aux mesures fermes de l'administration locale, qui, peu à peu, fit disparaître les immondices dont elles étaient encombrées. Les vivandiers autrichiens et russes apportaient de la fertile Bohême des vivres de toutes espèce, et surtout du pain. Ils remplissaient les marchés dépourvus de denrées. Les cimetières, depuis long-temps changés en campemens tumultueux, furent rendus au repos, et l'on put inhumer les corps qui gisaient encore accumulés. Les Français malades, errans dans la ville comme des spectres, et ceux

que renfermaient les hôpitaux, reçurent des soins plus assidus, et, par des mesures efficaces, on mit un terme aux ravages de l'épidémie.

A peine la dernière division des Français avait-elle quitté la ville, que le son solennel des cloches célébrait l'entrée des alliés. En avant marchaient deux régimens de Cosaques du Don; venait ensuite l'artillerie russe; et enfin le régiment autrichien de Zach, que le comte de Klenau et les autres généraux firent défiler devant le château des frères du roi, qui parurent sur le balcon avec leur famille. L'infanterie russe, les Hulans, l'artillerie et la cavalerie autrichienne fermaient la marche. Le principal corps-de-garde, dans la Ville neuve, fut occupé par les Russes, et depuis le 17 novembre, le général Gourieff, comme commandant russe, prit le gouvernement de la ville. Le même jour, une partie des troupes s'avança au-delà de la ville; mais une plus grande partie y demeura, et les autres divisions qui restèrent les jours suivans, augmentèrent le fardeau des nouvelles fournitures qui pesèrent sur les habitans épuisés. Les troupes autrichiennes furent les premières qui se retirèrent au bout de quelques temps. Il resta, jusqu'à l'année suivante, une forte garnison russe; et au commencement de décembre, l'administration générale russe pour le royaume, qui avait été organisée en octobre à Leipsick, se fixa aussi dans

la capitale. Les membres de la famille royale étaient déjà partis le 19 novembre pour Prague, à l'exception de la princesse Elisabeth, qui, au commencement de cette nouvelle époque, voulut encore rester au milieu des habitans de Dresde.

Mais à peine la reddition de la ville était-elle effectuée, que l'on reçut, du grand quartier-général des alliés, la nouvelle inquiétante que le général en chef, prince de Schwartzenberg, avait refusé de ratifier les conditions consenties par le comte de Klenau, et avait donné l'ordre au feldzeugmestre de Chasteler de remettre le maréchal Saint-Cyr en possession de la ville de Dresde, et de tous les moyens de défense que ce général avait à sa disposition avant l'évacuation. Les généraux Dumas et Durosnel, qui étaient déjà arrivés près du Rhin, furent obligés de rétourner à Altenbourg, où le maréchal Saint-Cyr était encore. Sa division s'était campée entre cette ville et Nossen, au grand chagrin des habitans de cette contrée, opprimés de toute manière. Le maréchal se refusa à la proposition qu'on lui faisait, et le résultat fut qu'il dut à la fin se soumettre à la décision qui le reléguait, lui et ses compagnons de captivité, en Moravie et en Hongrie.

Ainsi fut terminée la dure épreuve des souffrances auxquelles cette malheureuse ville était en proie depuis huit mois. Après tout ce qu'elle avait eu-

duré, après un si grand épuisement, le poids de ses maux se faisait encore sentir. Mais combien était consolante la perspective d'un meilleur avenir, qui la soutenait au milieu de ses derniers efforts! Elle voyait croître et se fortifier sur le sol de la patrie la palme de la paix, et ses habitans allaient goûter le repos sous son ombrage. Celui qui voudra raconter dignement et avec impartialité les événemens de la nouvelle époque à laquelle nous sommes parvenus, n'oubliera pas de célébrer le dévouement avec lequel les habitans d'une ville si long-temps opprimée, et tout le peuple saxon, jeunes gens et vieillards, ont offert le sacrifice de leurs biens et de leurs vies dès qu'ils eurent rompu des chaînes qu'ils portaient avec impatience, et ont volé aux combats, afin d'obtenir pour eux et leur postérité ce que les peuples peuvent posséder de plus précieux, la liberté.

ÉCLAIRCISSEMENS
ET PIÈCES
A l'appui du récit des événemens qui se sont passés à Dresde en 1813.

III.

Publication de la Commision immédiate.

SA Majesté, en quittant Dresde, a exhorté ses fidèles sujets à conserver l'honneur saxon par une conduite décente et en maintenant le repos et la tranquillité. Cependant des habitans de cette ville se sont portés à des excès qui nous forcent à rappeler les dispositions de la loi, et notamment les §§. 10, 11, 12 et 13 de l'ordonnance contre les émeutes pour maintenir le repos public et le bon ordre, qui doivent être sacrés pour tout bon citoyen attaché à son roi. La commission immédiate fait souvenir les habitans que les dispositions relatives au pont et autres, qui ont pour but de garantir la ville d'une surprise de la part de l'ennemi, ne seront exécutées que dans le cas d'une extrême urgence, et que tout tu-

multe à ce sujet, non seulement attirera un châtiment à ses auteurs, mais peut encore avoir les suites les plus fâcheuses pour le repos public.

La Commission royale immédiate saxonne.

Extrait de l'ordonnance du 18 *janvier* 1791, *contre les émeutes.*

§. 10. En cas d'émeute, personne ne quittera sa maison pour aller joindre le rassemblement, ni ne permettra aux siens de le faire. Ceux qui se trouveraient dans les rassemblemens, conduits par le hasard ou par la curiosité, devront s'en éloigner de suite et se retirer chez eux, faute de quoi ils seront punis comme perturbateurs du repos public.

§. 11. Seront considérés et traités comme auteurs du tumulte, ceux qui entraînent d'autres personnes à des rassemblemens, qui les induisent à s'opposer à l'autorité, à lui résister, ou à exiger quelque chose par la force; ceux qui, dans de pareils cas, donnent des conseils aux rassemblemens, les convoquent ou marchent à leur tête; ceux qui publient des écrits séditieux, qui, dans un rassemblement déjà formé, provoquent à des voies de fait, ou forcent par leurs violences ou

leurs menaces, des citoyens paisibles à prendre part au désordre.

§. 12. Les auteurs ou les chefs d'une émeute, lorsque l'émeute a réellement éclaté, seront condamnés à être décapités; s'il y a des circonstances aggravantes, ils ont encouru la peine de la roue.

§. 13. Lorsque l'émeute n'éclate pas, ou qu'il y a des circonstances atténuantes, les chefs seront condamnés, selon les circonstances, aux travaux forcés pour la vie ou pour dix ans.

IV.

Publication du Conseil municipal.

Nous avons appris, avec le plus vif chagrin, que dans l'après-dîner et dans la soirée d'hier, une troupe d'habitans de cette ville, se livrant aux inquiétudes que leur inspirent les mesures militaires que l'on prend relativement au pont, se sont permis des propos et même des violences contraires au bon ordre, et qui peuvent devenir funestes à la masse des habitans de Dresde. Nous sommes persuadés que la partie sensée du public improuve une semblable conduite tout autant que nous-mêmes; cependant nous exhortons tous les habitans à ne pas augmenter, dans ces momens désastreux, nos maux communs, en se livrant à leurs inquié-

tudes, mais à attendre avec courage et avec ce calme qui honore le bon citoyen, ce qu'il aura plu à la Providence de décider, la volonté des hommes ne pouvant rien y changer. Que tout homme éclairé, que tout père de famille se fasse un devoir d'inspirer ces sentimens à ses enfans et à ses concitoyens : ceux qui, ne comptant pour rien les dangers qu'ils nous préparent, continueraient de troubler le repos public par des discours ou par des violences, encourront toute la rigueur des lois. Citoyens, soyez assurés que nous avons mis en usage tout ce que peut dicter la prudence, et que nous continuons de faire tous nos efforts pour éloigner de cette capitale les maux qui peuvent la menacer, ou du moins pour en diminuer l'amertume !

Dresde, le 11 mars 1813.

Le Conseil municipal de Dresde.

V.

Rapport d'un témoin oculaire sur les évènemens qui ont eu lieu à Meissen.

Le 3 mars, le général de Rechberg arriva ici de Kœnigsbrücke avec à peu près 1,400 Bavarois.

Les soldats furent logés dans la ville et dans les environs.

Le 9, le général reçut du commandant français de Dresde, l'ordre de brûler le pont à l'approche des Russes.

Le 10 et le 11 on garnit le pont d'à peu près 40 cordes de bois, de paille, de goudron et d'autres combustibles. Le conseil municipal ayant fait des représentations, le général promit de ne faire brûler que la petite arche en bois. En conséquence, on démolit le toit et les parois latérales en planches, et l'on prit toutes les mesures nécessaires pour que le feu ne pût pas gagner les maisons voisines (1).

Le 12, à midi, le prince d'Eckmülh arriva dans cette ville, et après qu'il eût inspecté le pont, il donna l'ordre de le brûler en entier; on y porta sur-le-champ une nouvelle quantité de combustibles. On présumait que le moment décisif n'était pas loin, quoique l'on n'eût rien publié à cet égard. A neuf heures du soir on retira les postes avancés de la rive droite. Un détachement de 28 Bavarois, sous les ordres d'un sergent-major, fut commandé pour mettre le feu au pont. A dix heures et demie, la grande arche était en flammes; un peu plus tard, on mit aussi le feu à la petite. C'était un spectacle à la fois effrayant et magnifique! Les habitans, muets de douleur,

le contemplaient les larmes aux yeux ; leur morne silence n'était troublé que par le pétillement des flammes, ou le bruit avec lequel une poutre brûlante, ou une ancre rougie, tombaient de temps en temps dans le fleuve; la grande arche, dont les flammes éclairaient l'antique cathédrale, la rivière et les montagnes du rivage, brûla pendant à peu près trois quarts d'heure, puis elle s'abîma avec fracas dans l'Elbe, écumant sous sa chute. Peu après le petite arche s'enfonça également, et les deux masses furent entraînées lentement par le fleuve.

Le 13 au matin, le prince d'Eckmühl se rendit à Dresde avec son corps et avec une division de Bavarois. Vers midi, tous les Bavarois se mirent en marche pour Riesa et Strehla (au-dessous de Meissen), afin de garder l'Elbe. Il restait à peu près 200 Français avec 4 pièces, sous les ordres du chef de bataillon de Lobhausen. On posa un factionnaire sur les débris du pont, et l'on plaça 2 pièces à chacun de ses côtés. Vers le soir, on vit quelques Cosaques en face de la ville.

Le lendemein parut la publication suivante (qui, comme on le voit par le style, a été dictée à la municipalité, ou peut-être tout simplement publiée en son nom).

Publication.

L'incendie du pont a répandu l'alarme parmi les habitans qui paraissent craindre d'autres maux semblables. Monsieur le colonel qui commande actuellement dans cette ville, et avec l'assentiment duquel nous faisons la présente publication, a déclaré que les habitans pouvaient bannir toute crainte; que jamais on ne songera à brûler les foins et les pailles qui se trouvent dans cette ville, d'autant moins que les provisions en sont peu considérables; que lui-même ne se trouve dans la ville que pour notre sûreté. Citoyens! reprenez courage, ne craignez point de plus grands maux, ouvrez vos cœurs à l'espérance, continuez de maintenir au milieu de vous l'ordre et la tranquillité. Des excès attireraient de sévères châtimens sur celui qui s'en rendrait coupable. Montrez-vous dociles dans tout ce que l'on est obligé d'exiger de vous dans les circonstances actuelles. Vos magistrats ne cessent de veiller à vos intérêts.

Meissen, le 14 mars 1813.

La Municipalité et le Conseil:

Le Commandant supérieur de la ville de Meissen,

DE LOHHAUSEN.

Le 16, le 17 et le 18, on fit passer sur la rive gauche tous les moulins à bateaux, et l'on détruisit toutes les embarcations, même celles qui avaient été coulées à fond.

Le 19, le prince d'Eckmülh revint de Dresde avec son corps, et occupa la rive gauche de l'Elbe. Il fit retrancher l'entrée du pont. Le lendemain il se remit en marche, et descendit le long de l'Elbe.

Le 21, les Français qu'on avait laissés dans la ville, la quittèrent aussi et furent remplacés par des Bavarois. Tant du pont que des hauteurs adjacentes, on tira quelques coups de canon sur les Cosaques qui paraissaient sur la rive opposée, mais sans effet.

Le 23, les Saxons, sous les ordres du général Lecoq, qui avaient quitté les Français, passèrent par la ville pour se rendre à Torgau. Les Bavarois quittèrent alors Meissen pour se rendre à Dresde, et furent remplacés par un bataillon du régiment d'infanterie du prince Clément. Deux jours après, ce bataillon quitta Meissen, et il y vint 50 hussards saxons.

Le 26, à six heures du matin, après que les Cosaques eurent passé l'Elbe à Nieschietz (à une lieue au-dessous de Meissen), on mit le feu aux drapeaux d'alarme, que l'on avait dressés sur

les hauteurs près de la ville, et les hussards se mirent en marche sur la route de Nossen. A huit heures du matin, il arriva des troupes bavaroises de Dresde; ou en détacha un fort piquet, qui se rendit à Zehren (à une lieue et demie au-dessous de Meissen), avec deux pièces; on les braqua sur le pont d'une petite rivière qui coupe la route près de Zehren, et l'infanterie fit feu sur les Cosaques qui caracolaient dans les environs. A huit heures du soir, le général de Rechberg arriva, de Dresde à Meissen, avec de l'infanterie bavaroise, des hussards et des dragons saxons. Le piquet de Zehren fut retiré, et le 27 au matin, toutes les troupes se mirent en marche sur la route de Nossen. Dans l'après-midi, les premiers Russes se montrèrent sur la rive gauche, sur la hauteur dite Plossen (1); c'étaient à peu près 80 Uhlans, dont quelques-uns s'avancèrent jusque dans le faubourg. Deux heures plus tard, quelques centaines de Cosaques passèrent l'Elbe à la nage, et s'établirent dans la ville et dans le faubourg.

Le 28, il arriva un plus grand nombre de Cosaques, sous les ordres du prince Madatoff; ils

---

(1) Le chemin de Wilsdruf et de Nossen passe sur cette hauteur, qui domine la ville.

avaient passé l'Elbe à Werschwitz : le lendemain ils continuèrent leur route.

Le 30 et le 31, il arriva beaucoup decavalerie russe, et deux batteries légères, qui se remirent en marche le 2 avril : déjà auparavant, 40 pionniers prussiens étaient arrivés de Drede pour construire un pont de radeaux ; mai comme on manquait de bois, on établit un pont de bateaux, qui fut achevé le 6 ; alors les ouvrier se rendirent à Mühlberg, pour y construire un poit semblable.

VI.

Publication.

Toute communication avec la rive droite est interrompue jusqu'à nouvel ordre. Il est expressément défendu aux habitans de s'avancer jusqu'aux avant-postes ; ceux qui le feraient seront traités comme ennemis. Il n'est permis de se rendre dans le faubourg qu'à ceux qui y ont des affaires. Au premier coup de canon qui sera tiré sur la rive droite, tous les habitans se retireront dans leurs maisons.

Dresde, le 15 mars 1813.

VIII.

Par ordre du prince d'Eckmühl, les habitans

sont avertis que ce matin, du moment où l'on tirera trois coups de canon, ils se retireront dans leurs maisons, d'où ils ne sortiront que trois heures après.

Dresde, le 19 mars 1813.

Le Conseil municipal de Dresde.

IX.

Par ordre exprès de M. le général de division Durutte, commandant en chef, par *intérim*, de cette ville et de ses faubourgs, les habitans, tant de la ville que des faubourgs, sont avertis qu'en cas que l'ennemi s'approche et tente d'inquiéter les postes en deçà de l'Elbe, tous les citoyens ont à se tenir tranquilles et à se retirer paisiblement dans leurs maisons.

Ceux qui se permettraient de rôder autour des troupes placées sur quelque point que ce soit, seront regardés comme espions; s'il se formait des groupes qui ne se disperseraient pas au premier avertissement, les troupes tireront dessus, conformément à l'ordre qu'elles en ont reçu.

Tout homme raisonnable sentira de lui-même combien ces mesures sont rendues indispensables par les circonstances où nous nous

trouvons. La sollicitude paternelle que nouavons pour nos administrés, se trouvant augientée encore par l'expérience des derniers temps nous ne tardons pas une minute à les instruire le ces mesures, et nous les exhortons sérieuserent à s'y soumettre.

Les propriétaires communiqueront, san délai, la présente à leurs locataires.

Dresde, le 23 mars 1813.

Le Conseil municipal de Drsde.

X.

Les habitans de Dresde sont prévenu qu'aujourd'hui, à midi, les troupes russes occaperont la Ville neuve; que, pour ménager l'une l'autre ville, il ne sera commis d'hostilités, r sur la rive droite ni sur la rive gauche, dans e rayon d'une lieue, tant au-dessus qu'au-dessous de la capitale.

Cependant, d'après cette convention, à partir d'aujourd'hui à midi, toute communication entre la Ville vieille et la Ville neuve est igoureusement interdite; ceux qui tentenient le passer l'Elbe, au mépris de cet ordre, seron arrêtés

sur-le-champ par les troupes, et traités comme espion.

Dresde, le 22 mars 1813.

Le Conseil municipal de Dresde.

XI.

Comme dès ce soir les hostilités pourraient recommencer entre les troupes qui se trouvent en présence, nous exhortons les habitans, tant de la ville que des faubourgs, à se retirer dans leurs maisons dès qu'ils entendront l'alarme, afin de ne pas gêner les troupes dans leurs mouvemens, et de ne pas s'exposer eux-mêmes aux plus grands désagrémens, ou même à la mort. Nous rappelons aux maîtres des différens métiers l'ordre que nous leur avons donné de vive voix, de retenir dans leurs maisons les compagnons et apprentifs qui travaillent chez eux. Les maîtres, en cas de contravention, seront rendus responsables, et punis de trois jours de prison. Nous rappelons aussi à cet égard la teneur de plusieurs articles des précédentes publications : les propriétaires fermeront les portes de leurs maisons à 9 heures et demie du soir; les personnes que l'on rencontrerait dans les rues plus tard, et qui ne justifieraient pas que des affaires indispensables les ap-

pellent hors de chez elles, seront arrêtées par les patrouilles, et, s'il y a lieu, conduites en prison.

Dresde, le 25 mars 1813.

Le Conseil municipal de Dresde.

XV.

Aux habitans de la Saxe.

Saxons !

A la tête des Prussiens je mets le pied sur votre territoire; nous venons vous tendre la main comme à des frères. Dans l'est de l'Europe, le Dieu des armées a porté un jugement terrible; l'ange de la mort a exterminé, par le fer, par la faim et par les frimats, 300,000 étrangers qu'il a fait disparaître de cette terre, que, dans leur arrogance, ils voulaient subjuguer. Nous portons nos pas dans les lieux que nous montre le doigt de la Providence, afin de combattre pour le maintien des antiques trônes, et pour notre indépendance nationale. Nous avons pour compagnons d'armes un peuple valeureux, qui, par sa fermeté, a fait échouer les projets que méditait contre lui l'oppresseur de l'Europe : forts de leurs victoires, les Russes promettent la liberté

aux peuples gémissans sous le joug. Notre présence est pour vous l'aurore d'un jour nouveau. Le moment est venu de briser le joug sous lequel vous gémissez depuis six longues années.

Une guerre commencée sous des auspices funestes, terminée sous des auspices plus funestes encore, nous imposa les dures conditions du traité de Tilsit. L'ennemi n'a lui-même exécuté aucun des articles de ce traité; chaque convention subséquente n'a fait qu'aggraver le poids de celles qui la précédaient : secouant ce joug de fer, nous marchons au glorieux combat qui doit nous rendre à la liberté.

Vaillans Saxons! peuple éclairé! est-ce à vous que je dirai que tous les biens de la vie n'ont plus de prix pour un cœur généreux, sans l'indépendance; que vivre sous le joug est le plus avilissant de tous les opprobres! Non, vous ne courberez pas le front plus long-temps; l'heure de votre délivrance est venue! Assez et trop long-temps une politique astucieuse et perfide, pour exécuter ses plans odieux, a fait couler le sang de vos fils, a tari les sources de votre commerce, a détruit la liberté de vos presses, a fait de votre pays, jadis fortuné, un champ de carnage. Déjà le vandalisme des étrangers qui vous oppriment a détruit, pour le seul plaisir de dévaster, le chef-

d'œuvre de l'architecture, ce pont, le plus beau monument de votre capitale. Saxons, aux armes! accourez dans nos rangs, levez l'étendard contre vos oppresseurs, soyez libres.

Votre souverain est au pouvoir de l'étranger; il n'a point la liberté de se déterminer; il gémit des démarches auxquelles le forcent une politique perfide; nous sommes aussi loin de les lui imputer que de vous en faire porter la peine. C'est pour le compte de votre roi que nous administrerons les provinces de votre pays que la fortune, la supériorité de nos armes, la bravoure de nos troupes soumettront à notre puissance. Satisfaites aux besoins modérés de nos soldats, et attendez-vous de notre part à la plus sévère discipline. Moi-même j'entendrai les plaintes de tous les opprimés, j'écouterai tous les sujets de mécontentement qu'on pourra m'exposer, j'examinerai tous les griefs que l'on portera à ma connaissance, je punirai sévèrement tout manque de discipline.

Le moindre d'entre vous peut s'approcher de moi avec confiance, je le recevrai en ami.

Nous traiterons comme frère tout partisan de l'indépendance de l'Allemagne; nous ferons rentrer avec douceur dans le chemin du devoir, tout esprit faible, égaré par les circonstanses; mais nous poursuivrons sans pitié, comme traîtres à la

patrie commune, les instrumens abjects d'une tyrannie étrangère.

Bunzlau, le 23 mars 1813.

Signé BLUCHER.

XVI.

Aux troupes sous mes ordres.

Prussiens !

Nous passons les frontières de notre pays pour mettre le pied sur un territoire étranger; mais ce n'est point en ennemi que nous y entrons, c'est en libérateurs. Allant combattre pour notre indépendance, nous n'opprimerons pas des voisins qui parlent la même langue, qui professent la même foi que nous, dont les guerriers se couvrirent souvent de gloire à nos côtés, qui sentent comme nous une haine invincible contre l'oppresseur; la politique de son souverain, égaré par l'astuce des Français, est le seul obstacle qui les empêche de tourner leurs armes contre les satellites d'un despote étranger. Soldats, soyez humains envers ce peuple; regardez les Saxons comme les amis de la cause sacrée

pour laquelle nous allons combattre; considérez-les comme des alliés futurs. Les habitans de la Saxe, de leur côté, satisferont à vos besoins en suivant une marche régulière d'administration. Imitez l'exemple de vos compagnons d'armes du corps d'Yorck, qui, ayant vécu long-temps sur un territoire étranger, ont fait honneur au nom prussien par leur exacte discipline.

Je ne regarderai plus comme Prussien, le soldat indigne qui déshonorerait le nom de son pays par des violences; je saurai punir son crime par des peines infamantes.

Soldats! vous savez que j'ai toujours eu pour vous la tendresse d'un père; mais vous n'ignorez pas que je ne souffre point d'excès; que ceux qui s'en rendent coupables, trouvent en moi un juge inflexible.

Bunzlau, le 23 mars 1813.

Signé BLUCHER.

XVII.

Lettre de Monsieur de Blücher, général de cavalerie, commandant en chef les troupes prussiennes, à la direction générale de l'administration de la Saxe.

Extrait du journal intitulé *Dresdner Anzeigen*, (l'Indicateur de Dresde), 1er avril, n°. 74.

Les devoirs de général m'imposent l'obligation d'exiger des pays qui ne sont point nos alliés, et dans lesquels nous conduisent les événemens de la guerre, de subvenir aux besoins de mes soldats.

Les sacrifices que je demande aux Saxons sont bien au-dessous de ceux que s'imposent avec joie nos compatriotes les Prussiens, malgré toutes les pertes qu'ils ont éprouvées pendant sept années de malheurs. Je n'ai d'ailleurs articulé nulle part que c'est gratuitement que j'exige des fournitures et des prestations; il faut espérer, au contraire, que dans un traité d'alliance qui ne tardera pas à être conclu avec les Saxons nos voisins, on fixera le mode d'indemnisation.

J'accorderai de grand cœur le sursis que vous me demandez pour tous les objets qui ne sont pas pour l'instant même d'une nécessité absolue,

et j'attendrai à cet égard la décision de mon souverain; mais accorder le moindre délai pour les articles dont les soldats ont un besoin urgent, ce serait manquer essentiellement aux devoirs sacrés que j'ai à remplir envers l'armée, composée de troupes des augustes alliés.

Je vous fais observer, du reste, Messieurs, que le ton d'aigreur qui règne dans votre mémoire d'hier, serait capable d'irriter tout homme qui aurait moins à cœur que moi le bonheur de l'Allemagne, notre commune patrie. Je finis, en vous assurant que je ferai tous mes efforts afin d'alléger pour votre pays les fardeaux de la guerre, et que je ne souffrirai jamais que les autorités qui ressortissent de moi prennent le ton d'aigreur que la Commission immédiate a commencé à se permettre dans sa correspondance.

Dresde, Ville neuve, le 31 mars 1813.

XVIII.

Aux habitans du cercle de Cottbus.

Habitans du cercle de Cottbus, une paix conclue dans des jours de malheurs vous a détachés de nous. Vous êtes au nombre des plus anciens

enfans de la monarchie prussienne. Vos pères ont combattu en braves sous les drapeaux de *Frédéric-le-Grand*; leur sang a coulé pour l'indépendance de la Prusse. Votre attachement à la famille de nos rois vous donne le droit irrécusable d'être nos concitoyens; par le cœur, nous n'avons jamais cessé d'être les vôtres.

Au nom du roi notre souverain, je déclare que vors êtes de nouveau ses sujets; l'aigle prussienne, sous les ailes protectrices de laquelle vous avez vécu long-temps heureux et libres, dès aujourd'hui sera encore érigée sur votre territoire.

Que ceux qui jadis ont porté les armes sous les bannières prussiennes, se rassemblent de nouveau sous nos étendards; que ceux qui veulent les prendre pour reconquérir notre indépendance, saisissent le fusil et joignent nos rangs. Que l'homme distingué donne un noble exemple à celui qui ne jouit d'aucun titre: jetez les yeux sur vos compatriotes que sept années de malheurs avaient séparés de vous; voyez le sublime enthousiasme qui échauffe tous les cœurs; les fils de nos citoyens les plus distingués et les plus riches, renonçant à toutes les prérogatives de la naissance, à toutes les jouissances, rompant les liens les plus doux, se pressent sous les drapeaux sans demander quel sera leur grade, jaloux du seul titre de défenseurs de la patrie. Vous n'êtes pas moins géné-

reux que vos frères, dont la violence, secondée pat la fortune, a pu vous séparer un instant; vous ferez ce que l'honneur et le devoir vous ordonnent.

Ne manquez pas d'égards aux autorités établies au milieu de vous : le gouvernement saxon eut des intentions paternelles pour ses nouveaux sujets; obéissez-leur tant qu'ils ne compromettront pas la cause sacrée de notre indépendance; montrez-vous dociles à tout ce que le commissaire royal que je vous envoie demandera de vous au nom de notre souverain.

Bunzlau, le 22 mars 1813.

Signé BLUCHER.

XIX.

Les amis de la Saxe aux Saxons.

Frères, auxquels nous sommes unis par les liens du sang, de la même langue et d'une commune oppression, nous nous rapprochons de vous; ouvrez-nous vos cœurs comme vous nous avez ouvert vos portes; la longue nuit de l'opprobre a fait de nous des amis intimes; l'aurore d'un jour plus heureux nous trouvera réunis. Nous sommes com-

patriotes, nous sommes frères; dans la persuasion intime que vous ne trahirez point la sainte cause de la patrie, plusieurs d'entre nous se font une gloire de vous appartenir, d'être nés au milieu de vous, d'avoir été élevés dans vos usages.

Nous prendrons notre route à travers vos vallées comme il convient à des frères. A qui la terre de la patrie, cette grande maison paternelle commune à tous les cœurs allemands, serait-elle plus sacrée qu'à nous, qui avons juré de verser tout notre sang pour la rendre à la liberté!

C'est pour la liberté de l'Allemagne que nous saurons vaincre ou mourir, si tels sont les décrets de l'Éternel. Le despotisme d'un étranger insultera-t-il encore à vos lois sacrées, aux vénérables traditions de vos pères? Des juges étrangers usurperont-ils encore vos tribunaux? Un idiôme étranger remplacera-t-il plus long-temps dans vos cours la langue de vos aïeux? Vos caves, vos greniers engraisseront-ils encore vos bourreaux? Vos épouses, vos filles, vos fiancées seront-elles encore la proie de leur luxure? Vos fils continueront-ils d'être égorgés pour la cause d'une tyrannique et impudente ambition? Qu'il vous souvienne des exploits de vos aïeux, des guerres que soutinrent les Saxons contre Charlemagne, du bonheur dont ils jouirent sous le sceptre des Othons! qu'il vous souvienne des héros de votre nation, de vos

Henri, de vos Maurice, de vos Luther! Les siècles ont contracté l'habitude de transmettre à la postérité les noms d'hommes nés dans la Saxe; vos pères ont acquitté leur dette sacrée envers la gloire. *Que le siècle mémorable où nous vivons ne trouve pas des hommes indignes de lui!*

Jetez un regard sur vous-mêmes! — Vous êtes des victimes vendues aux caprices insensés d'un seul forcené. Votre aisance a disparu, votre commerce est détruit, vos fabriques sont ruinées! vos enfans seront égorgés par milliers; ils périront dans les flammes et au milieu des frimats; la faim dévorera leurs entrailles; la soif brûlante desséchera leur palais; ils rendront le dernier soupir dans la rage du désespoir! — De tous vos fils que le barbare arrache au cœur de leurs pères, quelques centaines seulement ne revoient le toit paternel que pour apporter dans vos campagnes le germe de la mort; les tourmens et le désespoir que la contagion répandent dans les fertiles contrées de votre patrie, est le salaire unique dont le farouche tyran paie le sang de votre jeunesse!

Pouvez-vous vous attendre à des ménagemens, à de la bonne foi de la part de ceux qu'enfanta une terre étrangère; qui furent conduits sur le sol de votre patrie, non par l'amour, mais par la soif du pillage et de la débauche? Quelque chose leur fut-il jamais sacré? n'ont-ils pas profané les

églises et les autels? ne se sont-ils pas souillés de parjures et d'assassinats? *Naguère encore n'ont-ils pas, pour le seul plaisir de dévaster, détruit ce monument qui faisait l'orgueil de votre capitale?* Et vous resteriez dans un lâche repos! le crime resterait impuni! l'opprobre sans vengeance! Non, braves Saxons, votre opprobre ne restera point sans vengeance! Avez-vous vu le Moscovite lancer la torche dans ses palais? Voyez-vous les Prussiens, vos frères, vos alliés naturels? tous courent aux armes; tout homme dont le bras peut porter un fusil ou une pique, cherche son rang dans la landwehr ou dans le landsturm; tous ont juré de vivres libres ou de mourir! Et vous balanceriez? Non, je vous vois vous élancer et secouer vos chaînes!

Voyez nos légions valeureuses; nous avons juré dans le temple du seigneur de combattre, *de mourir pour notre liberté, pour votre liberté*; les bénédictions de l'église sont avec nous; les vœux et les prières de tous les cœurs droits nous accompagnent.

A nous, jeunes guerriers de la Saxe subjuguée! à nous, hommes valeureux d'une nation belliqueuse! Que celui qui ne peut pas combattre dans nos rangs serve la cause de l'Allemagne, en contribuant aux armemens de ses moyens, en vivifiant le patriotisme par ses paroles. Vos

frères en Wesphalie vous attendent, les aigles russes et prussiennes combattent avec vous, et Dieu est à nos côtés.

Toute distinction de naissance, de rang, de pays est bannie de nos légions. Nous sommes tous des hommes libres; nous affrontons l'enfer et ses alliés; nous les vaincrons, dussions-nous les noyer dans notre sang.

Nous ne sommes point des mercenaires; la vengeance a formé nos rangs; la paix, le bonheur dissoudront nos cohortes. Lorsque l'ennemi aura expiré dans la poussière; lorsque, dès montagnes du Rhin, les flammes éclaireront la plaine; lorsque la bannière germanique flottera sur les frontières de la France, nous suspendrons nos épées aux chênes antiques de notre patrie rendue à la liberté, et nous rentrerons dans nos paisibles demeures.

Notre œuvre, s'il plaît au ciel, sera bientôt accomplie! Nous avons pour nous Dieu et la justice de notre cause! Notre Dieu est un fort inexpugnable! *Amen!*

En avril 1813.

XX.

Appel aux Allemands.

Pendant que les guerriers victorieux de la Russie, et ceux de la Prusse, son alliée, paraissent en

armes dans l'Allemagne, sa majesté l'empereur de Russie et sa majesté le roi de Prusse annoncent aux princes et aux peuples allemands le retour de l'indépendance et de la liberté. Ces souverains n'ont quitté leurs États que pour aider les nations à reconquérir ces biens héréditaires et inaliénables dont on les a dépouillés; que pour donner leur puissante protection, et assurer une garantie durable à la régénération d'un empire respectable. Ces motifs seuls, bien élevés au-dessus de tout égoïsme, et par cela même uniquement dignes de leurs majestés, leur ont imposé la loi de faire avancer leurs armées, et en dirigent la marche.

Ces armées, commandées par les généraux des deux souverains, sous les yeux mêmes des monarques, se confiant à la providence d'un Dieu juste, espérent de pouvoir achever pour toute l'Europe ce qu'elles ont si heureusement commencé, en brisant le joug honteux sous lequel elles-mêmes gémissaient. Elles espèrent surtout rendre pour jamais à la liberté l'Allemagne. Elles s'avancent, pleines de l'enthousiasme que leur inspirent ces grandes idées; leur mot de ralliement est honneur et liberté. Que tout Allemand qui veut porter désormais ce nom avec honneur se joigne à nous; que tout Allemand, qu'il soit prince, noble, ou né dans la classe qui forme la grande majorité dans

les nations, concoure aux plans libérateurs des armées russe et prussienne de tout son cœur; qu'il sacrifie pour la cause de la liberté son bien, son rang, sa vie.

Leurs majestés, parfaitement instruites quelle est maintenant l'opinion publique sur cette monarchie universelle, ébranlée par les armes russes, croient pouvoir compter sur ces sentimens et sur cet esprit de la part de tous les Allemands.

Elles demandent le concours de tous les princes de l'Allemagne, et elles aiment à croire qu'il ne s'en trouvera pas un seul qui, en continuant de trahir la cause de la patrie, veuille encourir l'anéantissement que décréterait contre lui l'opinion publique, et que ne tarderait pas à exécuter la force des armes.

La confédération du Rhin, cette entrave perfide dont l'astucieux conquérant, qui sut toujours diviser pour régner, a enlacé naguère les débris de l'Allemagne, ne peut plus subsister; cette chaîne, rivée par des mains étrangères, doit être rompue. LL. MM. croient prévenir les vœux contenus depuis long-temps dans le cœur opprressé de tous les Allemands, en leur annonçant que la dissolution de la confédération du Rhin entre nécessairement dans leur plan.

à la douleur, incertains sur le parti que vous avez à prendre, puisque votre roi vous a quitté en vous recommandant le repos. Mais lorsqu'une maison est en flammes, on ne va pas prendre l'avis du propriétaire pour savoir s'il faut éteindre l'incendie. La maison de votre roi est en flammes depuis long-temps; lui-même gémit sous le joug, et n'ose point articuler ce que lui inspire un cœur allemand. Lui, roi allemand; lui, qui depuis des années est forcé de prodiguer aux Français vos sueurs et votre sang, vous ordonnerait le repos dans un instant où le repos est un crime! L'heure est sonnée, et elle ne sonnera pas une seconde fois l'heure de la délivrance; et votre roi vous ordonnerait de boucher vos oreilles! Depuis 45 ans il a voulu votre bonheur et votre gloire; et maintenant il voudrait votre malheur et votre opprobre! Le pourriez-vous croire! N'est-ce pas *lui* qui vous a exhorté à conserver intact l'antique honneur Saxon? En quoi consiste-t-il cet antique honneur? Ouvrez vos chroniques; vous y lirez qu'il fut un ambitieux, un empereur des Francs, Charlemagne est son nom, qui vous fit la guerre pendant trente ans pour vous subjuguer. A cette époque Wittikind était votre roi; Wittikind ne vous abandonna point au moment du danger, et ne vous cria point restez tranquille; mais lui-même vous conduisit au combat pour reconquérir votre liberté. Voilà l'an-

tique honneur Saxon que vous devez conserver! Mille ans se sont écoulés depuis, et depuis mille ans Dieu n'avait pas affligé l'Europe par un fléau semblable à Charlemagne. Ce fleau existe de nouveau, et vous ne combattriez point comme ont fait vos pères pour vous en délivrer! vous courberiez votre tête sous le joug! Combien la victoire vous sera plus facile qu'elle ne le fut à vos aïeux il y a dix siècles! Ils étaient seuls. Seuls ils se défendirent contre le puissant Charlemagne.

Vous n'êtes point seuls; l'empereur mon maître, avec toute son armée; le roi de Prusse, avec toute son armée, accourent à votre secours, viennent consommer votre délivrance : sous de tels auspices, la lutte ne durera pas trente ans. Veuillez secouer vos chaînes, et elles tomberont. Avec le secours de Dieu, dans un an vous serez libres, et alors chacun pourra avec honneur se livrer au repos; alors vos fabriques détruites renaîtront, votre commerce verra se rouvrir ses anciens canaux, maintenant fermés; votre agriculture refleurira, vos fils ne seront plus conduits à la boucherie; alors sera venu le moment du repos, et votre roi lui-même vous témoignera sa reconnaissance. Mais celui qui avant ce moment voudra se livrer au repos, n'est point un vrai Saxon; il n'est point Allemand. Celui qui n'est point pour la liberté, est contre elle. Choisissez donc entre mon baiser fraternel et la pointe

de mon épée ! Réunissez-vous avec moi pour reconquérir votre roi et son indépendance ; et qu'alors, si telle est la volonté de Dieu, votre roi vous gouverne encore pendant quarante-cinq ans au sein de la paix et de la prospérité, ne craignez pas que je veuille aliéner vos cœurs de votre prince ; moi-même je resserrerai entre vous et lui ces liens qu'un tyran étranger avait rompus : je veux que votre roi soit un souverain indépendant, et vous un peuple libre. Aux armes, Saxons ! si les fusils vous manquent, armez vos bras de faux et de massues ; détruisez les étrangers ! qu'ils disparaissent du sol de votre patrie ! moi, mes Russes et les braves Prussiens, nous serons partout où sera le danger. Déjà les jugemens de Dieu se sont manifestés sur l'insolent oppresseur : croyez-en ma parole, nous serons vainqueurs ; la longanimité de Dieu est épuisée ; la victoire est à nous. Ce n'est point un vain orgueil qui me dicte ce langage ; je parle ainsi, parce que j'ai confiance en Dieu, en vous, et dans la justice de notre cause.

En mon quartier-général, le 23 mars 1813.

Le comte DE WITTGENSTEIN.

XXII.

Saxons !

J'ai mis le pied sur votre territoire, afin de vous faire la guerre, ou afin de combattre conjointe-

ment avec vous pour votre liberté et votre honneur outragé. Choisissez; mais souvenez-vous que si votre choix peut bien compromettre la couronne de Saxe, et faire rougir un jour vos enfans au nom de leurs pères, il ne saurait retarder la liberté de l'Allemagne.

Jetez les yeux sur ce qui se passe autour de vous. Voyez ces braves Prussiens, vos voisins; la nation toute entière se lève en masse; dans leurs rangs vous trouvez le fils du laboureur placé à côté de celui du prince; toute distinction de rang est effacée par ces grandes idées : le Roi, la liberté, l'honneur, la patrie; il n'y a plus d'autre distinction que celle du talent et de l'ardeur avec laquelle on vole au combat pour la cause sacrée. La liberté ou la mort, tels sont les mots de ralliement des soldats de Frédéric-Guillaume. Tous les Prussiens ont juré de vaincre ou de mourir dignes d'un tel roi.

Saxons, Allemands; à partir de l'an 1812, nos arbres généalogiques ne comptent plus pour rien. Les exploits de nos aïeux sont obscurcis par l'avilissement de leurs descendans. La régénération seule de l'Allemagne peut produire de nouvelles familles nobles, et rendre leur éclat à celles qui le furent jadis.

Au quartier général de Belzig, le 30 mars 1813.

Le comte DE WITTGENSTEIN.

XIII.

Le public est instruit de l'ordre du jour qui suit :

Ordre du jour du 2 avril 1813.

Si les troupes des deux puissances alliées rencontrent des troupes saxonnes, on ne fera pas feu sur elles, et on les traitera en alliées; l'on aura pour elles toutes sortes de prévenances.

Dresde, le 5 avril 1813.

Le colonel russe, commandant de place de cette résidence,

DE HEYDECKEN.

XXIV.

Avis au Public.

Les habitans des contrées occupées par les troupes de sa majesté l'empereur de Russie et de sa majesté le roi de Prusse, sont avertis que par ordre supérieur, toute communication avec les contrées non occupées par ces troupes leur est interdite : ceux qui commenceraient ou continue-

raient de communiquer avec ces contrées, seront traduits devant une commission militaire, comme coupables de contraventions aux ordres des armées alliées, et jugés par un conseil de guerre.

Dresde, le 5 avril 1813.

Le colonel russe, commandant de place de cette résidence,

DE HEYDECKEN.

XXVI.

Sa majesté l'empereur de Russie, et sa majesté le roi de Prusse, voulant mettre de l'ordre, de l'ensemble et de l'uniformité dans la marche des affaires, ont résolu d'établir un conseil d'administration pour le nord de l'Allemagne. Ce conseil, conformément à l'instruction, s'entendra avec les différens gouvernemens sur tous les objets qui ont trait aux finances, à la police, à l'armement, sur tout ce qui concerne le bien public, le recrutement et l'entretien des armées qui combattent pour reconquérir l'indépendance de l'Allemagne.

Il est enjoint à tous les fonctionnaires publics, et à tous les habitans du nord de l'Allemagne, d'obéir aux ordres de ce conseil d'administration.

Leurs majestés ont nommé président provisoire de ce conseil *M. le baron Charles de Stein.*

Au quartier général de Kalisch, le 26 mars (6 avril) 1813.

Au nom de sa majesté l'empereur de toutes les Russies et de sa majesté le roi de Prusse.

Le prince KUTUSOFF SMOLENSKOI, *feld-maréchal et général en chef des armées alliées.*

XXVII.

Tous ceux dont le cœur allemand bat avec force à l'idée du bonheur et de la liberté de la patrie, et qui veulent combattre dans les rangs sacrés de leurs compatriotes, pour faire triompher la bonne cause; ceux aussi qui voudront concourir de leurs moyens à l'armement et à l'équipement des volontaires peu fortunés, sont priés de s'adresser au soussigné. Un don quelconque sera reçu avec reconnaissance, comme une offrande déposée sur l'autel de la patrie. On en donnera quittance; et l'on remerciera publiquement les donataires.

Le baron DE BURSTINI,

Capitaine de cavalerie dans le corps franc de sa majesté le roi de Prusse.

XXVII.

Le sousigné fait ses sincères remercîmens à l'honorable magistrat et aux braves citoyens de Bischofswerda, pour la manière prévenante et amicale dont ils l'ont reçu dans leur ville, pour la générosité avec laquelle ces braves Allemands ont concouru au succès de la bonne cause, en habillant six volontaires de son corps, et en fournissant encore une somme considérable pour servir à l'équipement de jeunes braves peu fortunés.

Le baron DE BURSTINI,

Capitaine de cavalerie dans le corps franc de sa majesté le roi de Prusse.

XXVIII.

Description de la fête de la Pâque, telle qu'elle a été célébrée par les Russes à Grossenhain.

(Extrait du numéro 18 de la feuille hebdomadaire de Grossenhain.)

Le 25, les Russes, arrivés la veille, sous les ordres du capitaine Noponowski, célébrèrent la

Pâque en notre ville, en conséquence des dispositions faites par leur chef. Dès cinq heures trois quarts du matin le son des cloches annonça la solennité; les militaires russes se rassemblèrent, tant à pied qu'à cheval, avec armes et bagages sur la grande place, devant le logement de leur capitaine. A six heures, le son de toutes les cloches appela la foule assemblée dans le temple du Seigneur, selon le désir qu'en avait témoigné le commandant russe. Un détachement d'arquebusiers en uniforme bordait la haie dans l'église principale : les militaires s'y rendirent : on portait devant eux un gâteau et une jatte remplie d'œufs rouges; leur musique guerrière se faisait entendre, et la foule des habitans les accompagnait. Arrivés devant l'église, ils placèrent leurs armes en faisceaux et attachèrent leurs chevaux devant la porte; puis ils entrèrent dans l'enceinte sacrée au son des trompettes et des tymbales, conduits par le bourguemestre. Le gâteau fut placé sur une table devant l'autel, et les soldats se rangèrent autour.

Les paroissiens assemblés chantèrent avec accompagnement le beau cantique de Pâques : *Entonnez des chants d'allégresse*; puis on exécuta une musique d'église. L'archidiacre, M. Gendtner, prit place devant l'autel, et chanta une belle prière composée pour la circonstance; il bénit le pain et les œufs; après quoi il entonna, en langue russe,

le cantique *Christ est ressuscité*, et le chœur lui répondit. Ce chant solennel fit une profonde impression sur tous les chrétiens grecs qui se trouvaient présens dans l'église. Après que la bénédiction eut été prononcée sur les Russes, et qu'ils eurent été sanctifiés par l'eau bénite que l'on distribuait, et dont chacun d'eux s'arrosa la face, ils sortirent de l'église et se rangèrent en bataille, sur deux fronts, devant la porte du temple : le gâteau sacré fut porté en procession, et à son passage, chacun des fronts fit une triple décharge. Le cortége se rendit de l'église devant la demeure du commandant ; là, les soldats russes placèrent encore leurs armes en faisceaux, et les arquebusiers de la ville formèrent le cercle ; au centre se trouvait une table portant le gâteau sacré, coupé en petits morceaux, et quelques œufs également divisés. Les soldats s'approchèrent un à un du festin fraternel ; chacun d'eux s'avançait à son tour, la tête découverte, portant dans sa main un œuf rouge ; il s'inclinait en prononçant, en russe, ces mots : *Christ est ressuscité*, échangeait l'œuf rouge avec son capitaine, qui l'embrassait à plusieurs reprises, en répondant, *oui, en vérité, il est ressuscité*. Après cette salutation, chaque soldat recevait un morceau du gâteau et un verre d'eau-de-vie. Après que tous eurent pris part à ces agapes, la joie se répandit parmi eux, les

Cosaques montèrent à cheval; parcourant tous les quartiers de la ville en tirant des coups de pistolet; l'infanterie tirait aussi isolément des coups de fusil, et cet amusement militaire continua, avec quelques intervalles, jusqu'au coucher du soleil.

[illegible] TABLEAU des militaires qui, depuis le 20 février 1813 jusqu'au 31 décembre 1814, ont été logés chez les bourgeois de Dresde.

ÉPOQUES.	DISTRICTS.				TOTAUX.
	Ville vieille.	Ville neuve.	Faubourgs.	Friederitstadt	
	Nombr. d'homm.	Nombr. d'homm.	Nomb. d'homm.	Nomb. d'homm.	
Du 26 fév. au 25 mars.	117,338	67,250	43,832	8,385	236,805
Du 26 mars au 7 mai.	208,600	95,862	49,128	21,137	374,727
Du 8 mai au 14 juin.	449,149	274,709	273,832	90,513	1,088,293
Du 15 juin au 15 nov.	1,635,275	1,270,457	1,523,595	633,344	5,062,871
Du 16 nov. au 31 déc.	280,375	162,646	110,068	61,160	614,249
Du 1er janvier au 31 décembre 1814. Conformément au tableau ci-joint.	1,346,971	463,465	724,735	177,174	2,712,545
TOTAUX.	4,087,708	2,284,479	2,725,192	991,913	10,089,292

Dresde, le 1er Janvier 1813. *Le Bureau des logemens,*

Le Docteur FREDERIC-CHRÉTIEN TITTMANN, *Directeur.*

Suit le tableau des militaires logés chez les bourgeois de Dresde, dans le courant de 1814.

XXXVI. *TABLEAU particulier des militaires qui ont été logés chez les bourgeois de Dresde dans le courant de* 1814.

Mois de l'année 1814.	Généraux.	Colonels.	Officiers.	Employés.	Soldats.	TOTAUX.
Janvier.	243	542	15,628	3,240	300,727	415,612
Février.	222	486	12,823	3,112	271,559	365,648
Mars.	304	487	11,293	3,288	240,840	329,751
Avril.	169	402	6,948	2,595	84,712	144,171
Mai.	102	355	7,062	2,827	116,117	170,296
Juin.	315	572	10,786	3,196	139,866	226,293
Juillet.	425	1,126	13,505	3,340	131,065	239,605
Août.	165	660	7,743	2,387	97,188	161,687
Septembre.	220	686	8,575	2,419	97,650	167,610
Octobre.	157	556	7,018	2,165	84,097	142,150
Novembre.	152	514	6,661	2,410	116,134	173,729
Décembre.	23	348	5,365	2,017	130,914	175,683
TOTAUX.	2,497	6,734	113,407	32,996	1,810,869	2,712,245

XXXVIII.

Bulletin Autrichien provisoire de la bataille de Dresde.

Après que la jonction, sur la rive droite de l'Elbe, de l'armée autrichienne avec les armées alliées russes et prussiennes eut été effectuée, et que l'on eut acquis la certitude que Napoléon s'était porté vers la Silésie avec ses principales forces, toute l'armée alliée déboucha de la Bohême en Saxe, afin de menacer les lignes de communication de Napoléon, et de le forcer ainsi à diriger une partie de son armée sur la rive gauche de l'Elbe. Ce mouvement dérangeait ses plans; il protégeait l'armée russo-prussienne, et celle qui, de la Marche de Brandebourg, s'avançait dans la Silésie, contre des forces trop supérieures en nombre.

L'entrée en Saxe fut effectuée sur quatre colonnes, dont celle de l'extrême gauche s'avançait sur la route de Commotau, et celle de l'extrême droite sur la route de Pirna : cette dernière colonne russe se rendit, le 21 août, maîtresse du camp retranché des Français près de Pirna, coup hardi et digne de la bravoure et du génie du général de la cavalerie, comte de Wittgenstein, qui la

commandait. Les autres colonnes surmontèrent tous les obstacles qu'elles rencontraient à chaque pas dans les montagnes escarpées qu'elles avaient à traverser dans leur marche. Le courage et la persévérance de l'armée mirent le général en chef à même de faire sur sa droite un mouvement brusque, au moyen duquel il put concentrer, dès le 25, ses forces près de Dresde.

Le 26 au matin, l'armée prit position dans les environs de cette ville. Dans cette journée, on fit une reconnaissance suivie pour s'instruire des forces que pouvait avoir l'ennemi près de Dresde, et de l'étendue de ses fortifications. Toutes les troupes donnèrent des preuves non équivoques de l'enthousiasme dont elles étaient animées.

Plusieurs ouvrages furent emportés d'assaut, les pièces qui s'y trouvaient enclouées, et les Français repoussés sur tous les points. On apprit des prisonniers, que peu d'heures auparavant Napoléon était arrivé, à marches forcées, avec une partie de l'armée qu'il avait fait avancer en Silésie.

La déposition des prisonniers se confirma bientôt; car des colonnes considérables, composées en partie de troupes de la garde, s'avancèrent avec impétuosité; elles s'étaient formées dans la ville, et leur intention était de la tourner. Ces

sorties trouvèrent une vigoureuse résistance sur tous les points, et l'ennemi fut repoussé avec perte jusques dans les retranchemens. Notre armée reprit le soir la position qu'elle avait quittée le matin.

Le 27 au matin, l'ennemi tenta de déboucher partiellement de Dresde; il attaqua vivement notre centre, et soutint cette attaque par des démonstrations contre notre aile droite; mais ses efforts n'eurent pas de succès, et la journée se passa en tentatives infructueuses.

Le but principal des armées alliées était atteint. Nos démonstrations offensives avaient détourné le danger de ceux de nos corps qui se trouvaient séparés de la grande armée, et qui auraient pu succomber sous le nombre. C'eût été une entreprise plus qu'infructueuse que de tenter l'assaut de Dresde, où une grande partie de l'armée française venait de se concentrer. Séjourner plus long-temps dans la contrée inhospitalière de l'Erzgebirge, c'eut été exposer l'armée aux horreurs d'une disette affreuse.

Le général en chef résolut donc de faire repasser à ses troupes les frontières de la Bohême. Ce mouvement commença le 27 au soir, sous les yeux de l'ennemi, et fut continué le 28 avec le plus grand calme.

XXXIX.

Bulletin autrichien circonstancié de la bataille de Dresde.

Au quartier-général d'Altenbourg, le 29 août 1813.

Lorsque l'on fut sûr que Napoléon avait concentré la majeure partie de ses forces dans la Lusace et dans la Silésie, et que non seulement il menaçait, avec cette armée, le corps sous les ordres du général Blücher, mais qu'il avait même l'intention de pénétrer en Bohême par Gabel, on sentit la nécessité de faire promptement un mouvement sur l'Elbe, pour attaquer l'armée française sur ses derrières.

Les troupes autrichiennes, russes et prussiennes réunies en Bohême, quittèrent donc *leurs* cantonnemens, et traversèrent, le 22 août, l'Erzgebirge en quatre colonnes.

Quoique les chemins fussent rendus presque impraticables par des pluies continuelles peu ordinaires dans cette saison, le mouvement fut effectué promptement et dans le plus grand ordre.

Dès le 25, la majeure partie de l'armée alliée put se rassembler devant Dresde. Le général comte de Wittgenstein avait rencontré l'ennemi près de Giesshübel, et l'avait repoussé avec perte

de sa position retranchée ; il l'avait contraint d'abandonner une seconde position au-dessous de Gollemberg, près d'Ober-Sedlitz, où se trouvaient, sous les ordres du maréchal Gouvion-St.-Cyr, les divisions Durutte et Claparède, et une partie de la division Bonnet. Ces corps français furent obligés de se replier sur Dresde à la hâte et en désordre.

Le 26 fut employé à nous instruire, par des reconnaissances poussées près des retranchemens, de la force et de l'attitude de l'ennemi : dans la matinée, le général Kleist réussit à déloger les Français du terrain dit le Grand-Jardin, situé au-dehors des faubourgs ; en conséquence de cet avantage, on avança vers la ville sur plusieurs points.

Devant la barrière de Freyberg se trouvait une flèche défendue par quatre pièces, qui furent démontées de suite par l'artillerie autrichienne.

Le feld-maréchal-lieutenant comte de Colloredo, avec sa bravoure accoutumée, emporta d'assaut un ouvrage semblable près de la barrière de Dippoldiswalde, malgré la plus vigoureuse résistance de l'ennemi. Les pièces que l'on y trouva, ainsi que les six autres que le comte de Colloredo prit également, furent pour la plupart enclouées. Ce général perdit trois chevaux dans l'attaque, et M. le lieutenant-colonel

Schneider, qui se précipita en brave, à travers une grêle de balles, à la tête du second bataillon dechasseurs, reçut deux blessures.

L'ennemi avait fait en même-temps une sortie sur notre aile gauche, où les divisions Weissenwolf et Metsko firent la résistance la plus courageuse, enlevèrent Lœbtau de vive force, et maintinrent leur conquête, malgré les attaques les plus fougueuses des Français. Le combat n'en devint que plus opiniâtre, et la canonade que plus vive; le feu prit à quelques maisons dans les faubourgs de Dresde.

Pendant le combat, nous apprîmes que Napoléon était arrivé à Dresde avec sa garde : on voyait sur toutes les routes des masses considérables de troupes défiler sur Dresde. Nous en conclûmes que l'armée française avait évacué la Silésie, et que le but principal de notre entreprise était atteint. Donner l'assaut à une ville défendue par ses remparts, ses fossés et une armée toute entière, c'eût été une témérité; réduire en cendres, sans aucun but, cette malheureuse capitale, c'eût été une cruauté : nous fîmes donc retirer nos troupes sur les hauteurs, près de la ville, et elles reprirent leur position.

Le 27, l'ennemi déploya des masses considérables contre notre aile gauche; et cette aile, malgré la courageuse résistance des divisions Bian-

chi et Creneville, commençait déjà à perdre du terrain, lorsque l'arrivée de la division Aloys-Lichtenstein rétablit le combat. Les régimens de l'archiduc Raynier et Luzignan, se livrant à leur ardeur, s'avancèrent trop et éprouvèrent des pertes considérables; ils furent entourés par trois régimens de cavalerie ennemie, et comme la pluie les empêchait de faire feu, ils ne purent se défendre qu'à la bayonnette. L'ennemi, soutenu par une artillerie formidable, essaya vainement, avec la même arme, d'enfoncer notre centre et de faire plier notre aile droite; tous ses efforts échouèrent contre la bravoure de nos troupes. Le général comte Wittgenstein chargea plusieurs fois la cavalerie des Français, et la culbuta à chaque charge.

Vers le soir, nous reçûmes la nouvelle que l'ennemi avait des colonnes considérables sur Pirna. Déjà un peu auparavant, le général Osterman, chargé du blocus de Kœnigstein, avait fait rapport que beaucoup de troupes passaient l'Elbe sur le pont près de cette forteresse : ce mouvement sur notre flanc, joint à l'impossibilité de subsister plus long-temps dans l'Erzgebirge, où il n'y a aucune ressource, nous forcèrent de faire un mouvement du côté de la Bohême. Le but de notre démonstration offensive était atteint. Les armées du général Blücher et

du prince héréditaire de Suède avaient acquis la liberté d'avancer, et d'agir avec vigueur sur les flancs et sur les derrières de l'ennemi. Nous commençâmes donc, dans la nuit du 27, notre marche pour nous porter en Bohême : les routes rendues impraticables par la pluie, opposaient des difficultés sans nombre aux mouvemens de nos troupes.

Nous déplorons la perte du brave général Andrassy, et du général russe Milesino, qui ontété tués dans ces combats. Le feld-zeugmester comte Giulay, et les généraux d'artillerie Mariassy et Frierenberger ont été blessés; les généraux Metsko et Seezeny ont disparu.

XL.

Bulletin russe de la bataille de Dresde.

(Supplément à la Gazette de Pétersbourg, du 14 septembre).

Quartier-général de Tœplitz, le 31 août 1813.

Le but principal du mouvement qu'a fait l'armée alliée pour se porter de Bohême en Saxe, était d'attirer, de la Silésie dans la Saxe, les forces principales de l'ennemi, après que les alliés eux-mêmes eurent disposé des troupes suffisantes sur la route

de Chemnitz et de Leipsick; par là, on facilitait au prince héréditaire de Suède, qui se trouvait près de Brandebourg, et au général Blücher, que l'on avait laissé en Silésie, les moyens de battre les corps qui se trouvaient en face d'eux.

Après l'arrivée de l'armée principale devant Dresde, il fut ordonné une forte reconnaissance sur la ville, afin que l'ennemi n'ignorât pas l'intention où nous étions de le prendre à dos. Cette reconnaissance fut effectuée, le 26, avec le plus grand succès; et à cette occasion, le corps du prince de Wittgenstein prit à l'ennemi quatre pièces de canon. Le soir, l'ennemi sortit de la ville fort de 80,000 hommes, et se rangea en bataille sous la protection des batteries de la ville. Nous apprîmes des prisonniers, que le jour même Napoléon était arrivé avec toute sa garde, et avec la réserve de cuirassiers de Latour-Maubourg, pour renforcer le maréchal Gouvion de Saint-Cyr.

Le lendemain, l'ennemi attaqua nos positions sur plusieurs points, mais il fut repoussé partout. Le soir, la garde française attaqua notre flanc droit, mais elle fut forcée à la retraite par les hussards de Grodno, et par un régiment de hussards prussiens; on lui fit environ 500 prisonniers. A l'approche de la nuit, l'ennemi se retira

sous les murs de Dresde. Le feld-maréchal prince de Schwarzenberg ayant appris que le corps de Vandamme et celui de Victor (1) avaient passé l'Elbe, près de Kœnigstein, et menaçaient la route de Tœplitz, crut nécessaire de faire, avec toute l'armée, un mouvement par le flanc droit, de prendre position derrière les gorges qui séparent la Saxe de la Bohême, et d'attendre là l'ennemi à son passage dans les défilés.

XLI.

Rapports officiels du général Stewart, sur les événemens près de Dresde.

Du quartier-général de S. M. le roi de Prusse, à Zchist, le 26 août 1813.

Mes dernières dépêches ont instruit votre excellence que les armées alliées étaient décidées à quitter la Bohême, en passant par les gorges entre les montagnes, pour entrer en Saxe, afin d'agir offensivement sur le flanc et sur les derrières de l'ennemi, au cas qu'il parût vouloir se maintenir dans sa position en Lusace et sur la rive droite de l'Elbe.

---

(1) Ceci est faux; les deux corps en question se trouvaient à la bataille.

Le plan était que la grande armée russe, sous les ordres du général Barclay de Tolly, dont les corps de Wittgenstein et de Miloradowitsch font partie, ainsi que le corps prussien du général Kleist, et toute l'armée autrichienne, sous le prince de Schwartzenberg, déboucheraient de la Bohême pour prendre l'offensive; que le général Blücher, avec les corps prussiens sous les ordres du général Yorck, et les corps russes, sous les ordres des généraux Sacken et Langeron, se porteraient de la Silésie dans la Lusace, afin de menacer le front de l'ennemi. Le général Blücher avait l'ordre exprès d'éviter de livrer bataille, surtout à des forces supérieures. En conséquence de ce plan, le général se porta le 20, en trois colonnes, de *Liegnitz*, *Goldberg* et *Jauer* sur *Bunzlau* et *Lœwenberg*; le corps du général Sacken à la droite de *Bunzlau*; celui du général Yorck au centre, et celui du général Langeron sur la gauche. L'ennemi abandonna Bunzlau, détruisit les fortifications qu'il avait construites, et fit sauter le magasin de poudre. L'armée du général Blücher marcha en avant sur la Bober; mais elle fut attaquée le 21 par l'ennemi, qui marchait en forces sur Bunzlau et Lœwenberg. Bonaparte commandait en personne, et opposa 110,000 hommes au général Blücher. Les troupes alliées défendaient le terrain avec une grande

bravoure; mais comme le général Blücher avait ordre d'éviter une bataille générale, il se retira, avec le plus grand ordre, sur *Hagnau*, *Pilgramsdorf*, *Hirschberg* et derrière la *Katzbach*; c'est là que ses troupes se trouvaient au départ des dernières dépêches. La perte du général Blücher est estimée à 2,000 hommes; il a fait un assez grand nombre de prisonniers, et l'ennemi a beaucoup souffert.

La grande armée de Bohême passa la frontière le 20 et le 21; les colonnes du comte Wittgenstein et du général Kleist marchèrent par les gorges de Peterswalde, et les Autrichiens par Commotau. L'ennemi rencontra les alliés sur les frontières, mais il fut chassé de toutes ses positions et contraint de se retirer sur Dresde, quoiqu'il défendît chaque pouce de terrain.

Les différentes colonnes des alliés devaient déboucher par les gorges à des époques déterminées, et calculées de manière que l'apparition des troupes ennemies eût été très-funeste aux Français, si les mouvemens avaient pu être exécutés avec autant de précision qu'on en avait mis à les combiner. Mais par l'impatience que les soldats montrèrent pour l'attaque, le corps de la droite s'engagea dans une affaire dès le 22. Les Français étaient commandés par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr; leur corps fut soutenu par les troupes de *Kœnigstein*

et du camp de ***Lilienstein***, sous les ordres du général Bonnet, qui se montaient à 6,000 hommes au moins. Après un combat très-opiniâtre, le comte de Wittgenstein chassa l'ennemi de toutes ses positions, et fit 3 à 400 prisonniers. Les pertes des alliés furent peu considérables.

L'ennemi se retira à Kœnigstein, dans le camp retranché de Lilienstein, et dans les ouvrages devant Dresde. Les alliés le suivirent de tous les côtés, et Dresde est environné maintenant par leur armée principale.

Le 25, le régiment de hussards de Grodno, faisant partie du corps du comte de Wittgenstein, a eu une affaire très-chaude tout près de Dresde; il a pris à l'ennemi quatre pièces de canon et un mortier. Les troupes autrichiennes, russes et prussiennes ont campé la nuit dernière sur les hauteurs au-dessus de Dresde.

Ce matin, l'ennemi a abandonné le terrain qu'il occupait encore devant Dresde, ainsi que le *Grand-Jardin*; il s'est retiré dans les faubourgs et dans les retranchemens.

Tel est l'état des choses dans ce moment; mais chaque heure doit donner lieu à de nouveaux événemens; il y a peu d'exemples que deux grandes armées aient tenté des entreprises aussi hardies.

J'annonce avec plaisir à votre excellence, que deux régimens de hussards westphaliens ont passé

du côté des alliés, et qu'ils brûlent de venger tous les maux que l'ennemi a fait souffrir à leur pays.

J'ai l'honneur, etc.

CHARLES STEWART.

Du quartier-général de S. M. l'empereur de Russie, Altenberg le 28 août.

L'ennemi ayant abandonné, le 26 au matin, le Grand-Jardin, et s'étant retiré dans ses fortifications et dans les faubourgs, on résolut d'attaquer en force la ville dont la possession était devenue très-importante. Les troupes légères du comte de Wittgenstein et du général Kleist avaient éprouvé des pertes en attaquant les jardins qui se trouvent en dehors de la ville sur sa droite, et l'ennemi avait construit avec tant d'art tous ses ouvrages avancés, qu'il était très-difficile de s'en rendre maître.

Les troupes se mirent en marche pour l'attaque, à quatre heures après-midi. Le corps du comte de Wittgenstein marchait en trois colonnes sur la droite du Grand-Jardin; le général Kleist traversa obliquement ce jardin avec une colonne; deux autres prirent sur la gauche : la colonne sur l'extrême gauche était commandée par le

prince Auguste de Prusse. Sur la gauche de la ville, trois divisions autrichiennes, sous les ordres des comtes Colloredo et Maurice de Lichtenstein, s'appuient contre l'aile gauche des Prussiens qui attaquèrent le centre. Les opérations commencèrent par une canonnade terrible : les batteries étaient disposées en cercle autour de la ville; c'était un spectacle magnifique. Les beaux édifices de Dresde furent bientôt couverts de nuages de fumée; les troupes marchaient à l'assaut dans le plus grand ordre. Elles s'approchèrent de la ville de tous les côtés. Les Autrichiens emportèrent, avec une bravoure étonnante, une redoute avancée de 8 pièces; jamais je n'ai vu des troupes combattre avec plus d'intrépidité. Cet ouvrage, éloigné de trente toises du rempart principal, était très-fort et couvert de tous côtés par un feu croisé de mousquetterie, qui partait des maisons voisines avancées, que l'on avait crénelées; mais rien ne put arrêter le courage des Autrichiens. L'ennemi abandonna la redoute pour se retirer dans d'autres retranchemens, et garnir de troupes le *large mur de la ville* (1), où l'action continue du canon avait fait brèche.

---

(1) M. Stewart, à ce que paraît indiquer l'ensemble de son récit, parle ici du mur qui ceint les faubourgs;

L'ennemi, profitant des ressources que lui offrait une ville très-forte, empêcha nos troupes, qui avaient emporté avec tant de bravoure les ouvrages avancés qu'elles occupaient toujours, d'approcher davantage de la place. La nuit n'était pas éloignée; l'ennemi tenta une sortie avec toute la garde, forte au moins de 30,000 hommes; son intention était de cerner les alliés et de prendre l'une de leurs divisions en flanc et par derrière; son dessein fut deviné à l'instant; et, comme il était manifestement impossible de se rendre maître de la ville pendant la nuit, on fit reprendre aux troupes leur première position. Du côté où l'ennemi avait tenté la sortie, le prince Maurice de Lichtenstein prit de si bonnes mesures, qu'il prévint tout désordre. Se rendre maître de Dresde était une entreprise toute aussi difficile qu'importante; jamais on ne verra des troupes se battre avec plus de courage que ne firent celles qui se trouvaient devant Dresde, et je suis convaincu qu'elles se fussent emparées de la place, si, dans les circonstances où elles se trouvaient, la chose n'eût pas été *physiquement impossible*. Il n'y avait pas de brèche par où les troupes pussent pénétrer; et quoique peu avant la chute du jour

---

mais ce n'est là qu'un mur de clôture pour les jardins; il n'est ni large ni fort.

l'artillerie se fût avancée jusqu'à peu près cent pas des murs, il lui avait été impossible de les entamer.

Selon les calculs les plus exacts qu'il m'a ét possible de faire, les alliés doivent avoir perdu, dans cette journée, près de 4,000 hommes. Les Autrichiens sont ceux qui ont perdu le plus de monde.

La sortie de l'ennemi n'était que le prélude d'une bataille générale, qui commença le 27 au matin. Bonaparte, qui avait abandonné son armée en Lusace, se trouvait dans Dresde avec des forces considérables, que l'on peut évaluer à au moins 130,000 hommes. Il paraît qu'il avait l'intention d'attaquer les alliés, qui occupaient une ligne très-étendue sur les hauteurs autour de Dresde.

L'ennemi avait de grands avantages pour l'attaque. Il avait derrière lui Dresde, bien garni d'artillerie; ses communications n'étaient point coupées; s'il remportait un avantage sur quelque point, il était à même de le poursuivre; s'il était battu, il pouvait se retirer en toute sûreté, sans que les alliés osassent tenter de le poursuivre jusque sous le canon de la place. La pluie la plus abondante que l'on ait jamais vue, augmentait les difficultés contre lesquelles les alliés avaient à lutter; ils arrivaient dans leurs positions à marches forcées, à travers des gorges où les chemins

étaient presque impraticables, et la disette de vivres extrême. Bonaparte fit avancer un nombre prodigieux de canons; et c'est surtout par la terrible canonnade qui eut lieu de part et d'autre, que se distingue cette bataille. Les cavaleries russe, prussienne et autrichienne firent des charges sur plusieurs points, et se couvrirent de gloire; mais des deux côtés, l'infanterie ne prit presque pas de part au combat. Le ciel était tellement couvert et la pluie si abondante, que les alliés avaient partout contre eux les circonstances les plus désavantageuses.

Vers midi eut lieu une catastrophe qui répandit le deuil dans l'armée toute entière. Le général Moreau, au moment où il s'entretenait avec l'empereur de Russie des opérations, fut atteint d'un boulet qui traversa le ventre de son cheval et lui emporta les deux jambes. La bonne cause perd en lui l'un de ses plus fermes appuis, et l'état militaire l'un de ses plus beaux ornemens. Son sort doit exciter partout les plus vifs regrets. Dans ce moment il n'est point encore mort (1).

---

(1) Autant que peut le savoir l'auteur, la nouvelle qui se répandit dans le temps que Moreau avait été blessé le 26, provient des bulletins français, où l'on dit que le premier coup de canon tiré des redoutes établies en avant

L'ennemi continua ses opérations contre la position des alliés jusqu'à ce qu'il eût reconnu l'inutilité de ses efforts.

---

de la ville le frappa mortellement. Ce récit passa dans les feuilles allemandes, et l'on ajouta que Moreau avait été blessé devant la redoute, près le jardin de Moczinski. Un journal autrichien, ainsi qu'une biographie de cet illustre général, qui a paru il y a quelque temps, disent également qu'il fut blessé le 26. Mais le témoignage du général Stewart est décisif; son récit se trouve confirmé par un habitant du village de Rœcknitz, témoin oculaire de l'événement. Voici ce que raconte cet homme: Moreau se trouvait, *le jour pluvieux de la bataille*, à cheval à côté de l'empereur de Russie, sur une hauteur, immédiatement derrière le village de Rœcknitz, non loin de la maison du témoin, lorsqu'il fut atteint d'un boulet, parti vraisemblablement d'une batterie de campagne. Le chirurgien de l'empereur Alexandre, à ce que je sais de bonne part, a indiqué aussi le 27 comme le jour où il donna des secours à l'infortuné général. On sait, par d'autres relations, que l'amputation fut faite le jour même de la blessure.

Les jambes coupées avaient été enterrées dans le jardin de la terre de Nœthnitz; mais en 1814 on les exhuma; on les plaça dans une urne, et le 4 novembre on les déposa solennellement dans le monument que l'on a élevé à Moreau, sur la place même où il fut blessé. On trouve une description de la cérémonie qui eut lieu à cette occasion, avec un portrait historique de l'illustre géné-

Cette bataille peut nous avoir coûté 6 à 7,000 hommes ; la perte de l'ennemi doit être plus considérable. Dans une charge de la cavalerie russe contre l'infanterie, on fit un grand nombre de prisonniers, mais on ne put point emmener les pièces.

J'ai déjà exposé à votre excellence les principales difficultés contre lesquelles les armées alliées avaient à lutter. Comme elles se trouvaient en face de forces considérables, et qu'il était à présumer que Bonaparte jetterait un corps nombreux sur la rive gauche, du côté de Kœnigstein et de Pirna, pour s'emparer des gorges sur nos derrières, on donna, le 27, des ordres pour la retraite, et l'armée marcha en plusieurs colonnes.

Il est sans doute fâcheux qu'une armée si belle et si nombreuse, après s'être portée en avant, soit contrainte à faire un mouvement rétrograde,

---

ral, et des détails, puisés dans des sources authentiques, sur les dernières années de sa vie, dans une brochure intitulée : *F. Thr. A. Hasse, Johann-Victor Moreau, und seine todtenfeier. Dresden inder Arnoldischen buchhandlung*, 1816, in-8°. Pour les jeunes militaires et les amateurs de l'histoire, Jean-Victor Moreau, et la cérémonie funèbre qui fut célébrée en son honneur, par F. Chr. Hasse, à Dresde, dans la librairie d'Arnold, 1816, in-8°.

d'autant plus que ce mouvement pourra donner lieu à de fausses interprétations, et faire croire que l'ennemi a remporté des avantages signalés. Mais je puis assurer V. Exc., sur mon honneur et sur ma conscience, que malgré ce changement momentané du plan des opérations, l'armée est toujours animée du même esprit, qu'elle est disposée à se battre avec la plus grande opiniâtreté, et qu'elle brûle du désir de se mesurer encore avec l'ennemi.

CHARLES STEWART.

XLIV.

Le prince héréditaire de Suède aux Saxons.

Saxons!

L'armée réunie du nord de l'Allemagne a passé vos frontières. Cette armée ne fait point la guerre aux habitans de vos cantons; elle ne dirige ses armes que contre vos oppresseurs. Vous devez faire des vœux pour le succès de nos entreprises, car elles ont pour but de rétablir votre prospérité, et de rendre à votre gouvernement son éclat et son indépendance.

Nous avons l'intention de traiter tous les Saxons comme nos amis. Vos propriétés seront respectées; l'armée observera la discipline la plus sévère, et

XLV.

Soldats!

Pendant un règne de quarante-cinq ans, j'ai eu constamment à me louer de la fidélité et de la bonne conduite de mes troupes; mais dans les six mois qui viennent de s'écouler, j'ai été soumis à des épreuves qui ont rempli mon cœur d'amertume. Des militaires ont quitté isolément mon armée sans ma permission et contre ma volonté : dernièrement encore le major de Bünau a quitté, avec son bataillon, le poste qui lui était confié, et a conduit sous les drapeaux ennemis les hommes qu'il commandait. Un conseil de guerre prononcera l'arrrêt des coupables, et leur propre conscience les jugera. Le souvenir de la sollicitude paternelle de leur souverain, qui fut souvent leur bienfaiteur, sera leur bourreau dans les momens de la réflexion.

Soldats! qui servez maintenant sous mes drapeaux, vous qui êtes revêtus des grades auxquels vous éleva ma confiance, c'est à vous que je m'adresse avec cet amour dont, depuis près d'un demi-siècle, j'ai donné tant de preuves à vcs pères comme à vous-mêmes, et avec ce ton d'autorité que mes devoirs, comme souverain, m'ordonnent de prendre. Je vous somme de me donner, surtout

dans ce moment, des preuves de votre attachement. Vous avez juré fidélité à ma personne et à ma cause. Vous me devez foi, attachement et obéissance. Si vous manquez à vos devoirs, vous devenez traîtres envers moi, et vous violez un engagement qui doit être sacré pour tout homme d'honneur. J'attends donc de vous, fidèles soldats qui m'entourez aujourd'hui, que vous ne quitterez point votre roi ni vos drapeaux. Le sentiment du devoir vous élèvera au-dessus de tous les motifs qui pourraient vous faire chanceler.

Le plus grand nombre d'entre vous n'était pas né lorsque je pris les rênes du gouvernement. Mon âge seul me donnerait sur vous les droits de père. C'est au cœur seul de ses enfans que votre père prétend parler. Je compte sur vous; vous ne voudrez point empoisonner les derniers jours de votre souverain. Jusqu'à présent, l'Europe m'en est témoin, l'amour de mon peuple a fait mon orgueil; qu'il embellisse encore le peu d'instans qui me restent.

Dresde, le 26 septembre 1813.

FRÉDÉRIC AUGUSTE.

XLVI.

Nous, Frédéric-Auguste, par la grâce de Dieu, roi de Saxe, etc.

Plusieurs généraux ennemis, et dans le nombre il en est que les circonstances ont rapproché du trône, et auxquels les devoirs de sujets devraient être sacrés, plusieurs généraux ennemis ont tenté en dernier lieu d'égarer notre peuple par des proclamations qu'ils répandaient, et à l'engager à prendre les armes contre la cause que leur souverain a épousée.

Nous ne craignons nullement que des provocations aussi indiscrètes produisent quelque effet sur la masse de notre peuple : les Saxons, de tout temps, ont été fidèles et dévoués à leur souverain. Pendant tout le cours de notre règne, nous n'avons eu qu'à nous louer de la confiance que nos sujets ont témoignée constamment dans les mesures que nous prenons pour leur bonheur. Pendant les orages des dernières années, ils nous ont donné plus d'une preuve de leur amour. Ils ne voudront point compromettre une réputation si glorieuse et si bien acquise de fidélité envers leur prince, réputation qui les a rendus respectables aux yeux de nos amis et de nos ennemis.

Mais quelques individus peuvent se laisser induire par des prestiges à des démarches criminelles qui seraient punies plus tard par un cruel repentir.

Nous rappelons à ces derniers que le devoir du sujet est de rester fidèle à son souverain, et de se montrer obéissant à ses décisions et aux mesures qu'il prescrit; que rien ne peut l'affranchir de ce devoir, commandé par la plus sainte de toutes les lois; nous leur rappelons qu'ils nous sont irrévocablement soumis par leur naissance, par leur séjour dans nos provinces, ou par les sermens qu'ils ont prêtés. La route du devoir est celle du véritable honneur. Le vrai patriote ne s'écarte jamais des voies du bon ordre; il respecte toujours les lois qui marquent à chacun la place qu'il doit occuper dans la société.

Quant à ceux que ces réflexions ne prémuniraient pas contre des démarches téméraires, nous leur déclarons que nous punirons avec une inflexible sévérité quiconque favoriserait les vues et les plans de l'ennemi, ou prendrait la moindre part à ses entreprises; nous feront tomber sur ces rebelles, traîtres à la patrie, toute la rigueur des lois.

Puisse notre peuple donner, dans ces jours de calamité, de nouvelles preuves de cet esprit d'ordre qui l'a constamment animé jusqu'à ce jour; puisse-

t-il rester inébranlable dans la confiance qu'il a toujours eue en son roi, dont l'unique pensée a toujours été le bonheur des sujets que Dieu lui a confiés : il connaît les maux sous lesquels ils gémissent. La Providence, qui a répandu tant de bénédictions sur les premières années de notre règne, qui nous a déjà fait jouir une fois de la douce consolation de voir notre pays, qu'une guerre cruelle avait désolée, renaître plus florissant que jamais, saura ramener des jours tranquilles, où, libres de tout autre soin, nous pourrons, dans notre sollicitude paternelle, veiller uniquement au bonheur de nos sujets et travailler conjointement avec eux à guérir peu à peu les blessures profondes que nous ont faites des guerres inévitables.

Dresde, le 27 septembre 1813.

FRÉDÉRIC-AUGUSTE.

(L. S.) Jean Guill. DE ZESCHAU.

Charles-Auguste DE ZEZSCHWITZ.

LVII.

Extrait du rapport officiel émané du quartier-général de Francfort, en date du 13 novembre 1813.

Le 6 novembre 1813, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr fit une sortie de Dresde pour se faire

jour sur la route de Torgau; il repoussa d'abord, jusque sur les hauteurs de Reichenberg et de Wainsdorf, l'avant-garde du feld-maréchal-lieutenant de Wied-Runkel, qui commande le blocus de Dresde sur la rive droite de l'Elbe; mais là le prince l'attaqua avec tant de vigueur, qu'après un combat opiniâtre, il le força de rentrer dans la ville. Dans cette sortie, l'ennemi avait perdu plus de 800 hommes, tant tués que blessés. La landwehr russe s'est couverte de gloire dans cette journée, où elle a combattu avec le courage et la constance d'anciens soldats.

LVIII.

Extrait du rapport officiel émané du quartier-général de Francfort, en date du 13 *novembre* 1813.

Le 8 novembre parurent, aux avant-postes du corps assiégeant, le colonel Marion, du génie, et le colonel Perin, adjudant du général comte Lobau, afin de proposer, de la part du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, une capitulation; mais le feld-zeugmeister, comte de Klenau, ne l'accepta point, parce qu'on demandait que la garnison put se retirer librement en France.

Dans l'après-dîner, le feld-zeugmeister comte de Klenau reçut, des représentans de la ville, la lettre ci-après, sous A.

Le général commandant fit parvenir aux membres de la famille royale, qui se trouvent à Dresde, l'invitation de se retirer de la place, si cela leur paraissait convenable. Il fut obligé d'abandonner à son malheureux sort la ville, dont la situation est peinte dans la lettre ci-après, avec les couleurs les plus sombres.

Il n'y a pas d'Allemand qui ne déplore les malheurs d'une des premières villes de l'Allemagne, d'une capitale qui était jadis le siége paisible et florissant des arts, et qui en renferme dans son sein tant de précieux trésors.

Mais ce ne sont point des Allemands qui lui ont préparé les maux sous lesquels elle gémit depuis des années; et, dans ce moment encore, elle est entièrement entre les mains de l'ennemi.

A.

Chargés par le pays, par le cercle et la ville de Dresde, de faire des représentations respectueuses, qui tendent à conserver la capitale et à adoucir les maux qu'elle souffre, nous plaçons tout notre espoir dans la confiance que nous inspire la générosité des souverains alliés et de leurs généraux.

Le but de ces magnanimes souverains n'est pas de faire des conquêtes, mais d'assurer le bonheur des peuples et des villes; de ranimer le commerce, de faire renaître l'opulence, et

de resserrer les nœuds de la confiance réciproque, condition première de toute union durable. On aura égard à des motifs pris de l'intérêt même de l'administration, et puisés dans les sentimens de l'humanité.

Nous élevons notre voix en faveur de la capitale d'un pays qui a été ravagé par la guerre comme ne le fut jamais aucun autre pays; d'une ville qui a souffert des maux inouis, et qui est à la veille d'une ruine complète, si Dieu ne touche, en sa faveur, les cœurs de ceux entre les mains desquels il a remis son sort.

Les suites funestes de la continuation du blocus ne retomberont pas sur l'armée française, qui possède encore des provisions considérables, et qui est sur le point de s'emparer du peu qui nous reste encore; mais sur les habitans. Des fièvres nerveuses, meurtrières, se répandent dans les familles, et la mauvaise nourriture les rendent encore plus dangereuses. On tire parti de nos dernières ressources, et l'on nous menace des mesures les plus rigoureuses.

Dans peu, la dépopulation de la capitale répandra le deuil dans un pays dont les habitans espéraient renaître pour une vie plus heureuse.

La capitale est le cœur qui vivifie tout le pays; lorsque les sources de la vie y sont desséchées, le corps tout entier succombe.

Les membres de la famille royale, qui se trouvent dans nos murs, partagent les maux que nous souffrons; comme nous, ils sont exposés à la contagion.

Le cercle, épuisé depuis long-temps par les armées, ne sera bientôt plus en état de supporter les charges que nécessite le séjour des troupes de siége, malgré tout l'ordre que l'on met dans les réquisitions.

Nous avons lieu de croire que les commandans en chef français ne seront pas éloignés de signer une capitulation honorable; mais nous sommes incapables de juger de quelle nature elle pourra être.

Nous croyons devoir nous flatter que les ménagemens qu'inspirent la présence des membres de la famille royale, et les malheurs du pays, du cercle et de la ville, pourront contribuer à l'heureuse issue des négociations; que nous ne verrons pas anéantir la ville et toutes ses ressources avant sa reddition, et que l'on ne préférera pas l'éclat apparent d'un succès militaire, au salut du pays et de ses habitans.

Dresde, le 8 novembre 1813.

Henri-Victor-Auguste, Baron DE FERBER;

Jean-Fréderic DE ZEZSCHWITZ;

Le docteur Jean-Auguste BECK.

LIX.

On nous a communiqué officiellement qu'il a été conclu une convention entre M. le maréchal, comte de Gouvion-Saint-Cyr, et son excellence le général de la cavalerie au service d'Autriche, comte de Klenau, selon la teneur de laquelle la ville sera remise aux troupes des puissances alliées, et les troupes françaiscs la quitteront en différentes colonnes.

Nous ne différons pas d'en instruire les habitans de cette ville; nous les exhortons en même-temps à la tranquillité, et nous les engageons à faire encore preuve, dans cette circonstance, de ce même esprit, par lequel ils se sont honorablement distingués dans plus d'une situation malheureuse où nous nous sommes trouvés dans le courant de ces derniers mois.

Dresde, le 11 novembre 1813.

Le conseil municipal de Dresde.

LX.

Capitulation de la ville de Dresde.

Art. 1er. La garnison de Dresde sortira de la ville avec armes et bagages; les soldats déposeront

leurs fusils devant les redoutes; MM. les officiers conserveront leurs épées.

A l'exemple de la capitulation accordée dans Mantoue à M. le feld-maréchal comte de Wrmser, un bataillon de 600 hommes conservera ses armes; deux pièces avec leurs caissons attelés; 25 gendarmes de la garde conserveront leurs chevaux et leurs armes; 25 gendarmes attachés aux divisions, conserveront également leurs chevaux et leurs armes.

Art. 2. Tous les prisonniers de guerre des puissances alliées qui se trouvent actuellement à Dresde seront remis en liberté aussitôt après que la capitulation aura été signée. Ils sont considérés comme échangés.

Art. 3. La garnison de Dresde est prisonnière de guerre, et sera conduite en France. M. le maréchal comte de Gouvion-Saint-Cyr garantit que ni les officiers ni les soldats ne combattront, avant leur échange, contre aucune des puissances alliées en guerre avec la France.

On dressera en double expédition une liste nominale de tous les généraux, officiers, sous-officiers et soldats.

Les généraux et officiers signeront de leur propre main la promesse de ne pas servir avant d'avoir été échangés dans les formes. La liste nominale des soldats contiendra les noms de ceux qui se trou-

vent présens sous les armes au moment de la signature.

On dressera également une liste des malades et des blessés.

Art. 4. M. le maréchal comte de Gouvion-Saint-Cyr s'engage à faire opérer incessamment l'échange de la garnison, contre un nombre égal de prisonniers des puissances alliées, grade pour grade.

Art. 5. Dès qu'on aura fait la remise d'un certain nombre de prisonniers des puissances alliées, un nombre égal de la garnison de Dresde peut rentrer en activité de service.

Art. 6. La garnison évacuera Dresde en six colonnes, dont chacune comprendra un sixième du nombre total. Les hommes recevront leurs vivres aux étapes et sur le pied autrichien. Les rations, les jours de marche et de repos sont fixés par un plan (1) approuvé par M. le général comte Klenau. La première colonne partira le 12 novembre, et les autres la suivront sur la même route, dans l'intervalle d'une marche.

Des gendarmes montés accompagneront chaque colonne pour y maintenir l'ordre.

---

(1) La marche aura lieu par Altenbourg, Gera, Koburg, Kitzingen, Mersfurt, Mergentheim, Bruchsal et Rastadt, sur Strasbourg.

Art. 7. Les malades et les blessés seront traités comme ceux des puissances alliées. Après leurs guérison, ils seront renvoyés en France sous les mêmes conditions que la garnison. Les officiers de santé et les employés d'hôpitaux, nécessaires pour soigner les malades et les blessés, resteront, et seront traités de même que ceux des puissances alliées.

Art. 8. Les troupes polonaises, ou autres troupes alliées renvoyées en France, sont considérées comme des Français.

Art. 9. Les non combattans ne sont point considérés comme prisonniers : ils suivront la marche des troupes.

Art. 10. Les Français qui se trouvent actuellement à Dresde, sans être employés à l'armée, sont libres de suivre les troupes, sans cependant avoir droit au logement ni à la nourriture.

Ils peuvent à leur gré disposer de leurs propriétés reconnues comme telles.

Art. 11. Il sera expédié des passeports, pour leur patrie, à la légation française et aux légations des puissances alliées de la France.

Art. 12. Vingt-quatre heures après la signature de la présente capitulation, on fera, à l'armée de siége des puissances alliées, la remise des caisses militaires, des munitions de guerre, des canons, et de tout ce qui à rapport à l'artillerie et aux for-

tifications, des ponts et de leurs dépendances, des fourgons, caissons, etc., et des attelages. Cette remise sera faite entre les mains du commissaire nommé par M. le général commandant l'armée de siége, auquel on fera tenir un relevé des objets.

Art. 13. Le lendemain de la signature, la moitié des redoutes et des barrières des faubourgs, sur les deux rives, ainsi que deux portes de la Ville vieille et une porte de la Ville neuve, seront occupées par les troupes alliées de l'armée de siége.

Art. 14. MM. les généraux et officiers conservent leurs bagages et les chevaux qui leurs reviennent d'après les réglemens français; pendant la route il leur sera délivré des fourrages.

La forteresse de Sonnenstein sera remise six heures après la signature de la présente capitulation, et aux mêmes conditions. La garnison se rendra à Dresde, où elle se réunira avec sa division.

Rédigé et arrêté, d'une part, par MM. le colonel baron de Rothkirelz et Murawiew, chef d'état-major du corps d'armée des Russes et Autrichiens réunis, nommés à cet effet, par son excellence le général de la cavalerie, comte Tolstoi; et d'autre part, par MM. Marion, colonel du génie, et Perin, adjudant-commandant de M. le

comte de Lobau, nommés à cet effet par M. le comte de Gouvion-Saint-Cyr, et pourvus par lui des pouvoirs nécessaires.

Herzogswalde, le 11 novembre 1813.

Le Baron DE ROTHKIRELZ, *colonel et chef d'état-major dans la* 14[e]. *division.*

Le colonel MURAWIEW.

Les articles ci-dessus seront signés par MM. les généraux commandant l'armée alliée devant Dresde, le comte de Klenau, le lieutenant-général comte de Tolstoi, et enfin, par M. le maréchal comte de Gouvion-Saint-Cyr. Ce n'est qu'alors qu'ils auront force et valeur.

Le lieutenant-général, comte TOLSTOI.

Le général de la cavalerie, comte DE KLENAU.

LXI.

Quartier-général de Francfort, le 17 novembre 1813.

Napoléon, en se retirant avec son armée dans les environs de Leipsick, avait laissé à Dresde le maréchal Saint-Cyr, afin de se conserver cette place forte pour le moment où le gain de la bataille qui se préparait lui permettrait de se reporter sur l'Elbe. La perte de cette bataille dut nécessairement entraîner la chute de Dresde. Pour hâter cette reddition, le général en chef prince de Schwarzenberg crut nécessaire de renforcer le général comte Tolstoi, que le général Ben-

ningsen avait laissé dans les environs de Dresde : il disposa pour cet effet de la division du général comte de Klenau, qui se mit en marche pour Dresde dès le 20 octobre. Cependant le maréchal Saint-Cyr était sorti de Dresde avec la plus grande partie de son corps, et s'était porté sur la rive gauche de l'Elbe ; mais il fut repoussé dans Dresde par les corps réunis des généraux de Klenau et Tolstoi, et renfermé dans cette place. Le maréchal Saint-Cyr sentit tout ce que sa position avait de critique, et le 6 il tenta d'attaquer le corps du feld-maréchal-lieutenant prince de Wied-Runkel, qui bloquait la ville sur la rive droite. L'intention de l'ennemi était de se frayer une route sur Torgau, et d'abandonner Dresde, qu'il ne pouvait plus défendre. La vigoureuse résistance des troupes sous les ordres du prince de Wied-Runkel déjoua toutes les attaques du maréchal Saint-Cyr, qui fut obligé de rentrer dans Dresde : sa position devint désespérée : sans vivres et sans munitions, il se vit obligé de proposer au général de Klenau une capitulation, sans y avoir été le moins du monde engagé de notre côté. Dans son propre projet de capitulation, il déclara son corps d'armée prisonnier de guerre ; cependant sous la condition qu'il fût permis à ses troupes de retourner en France et de servir de nouveau contre les alliés six mois après la signature de la capitulation. Le général

de Klenau lui écrivit qu'il n'avait aucun plein pouvoir pour accepter des conditions aussi défavorables, et qu'il avait à craindre qu'on ne le rendît responsable, s'il les acceptait. Cette réponse n'empêcha pas le maréchal Saint-Cyr de réitérer des propositions qu'en général expérimenté il prévoyait bien que le général en chef, prince de Schwarzenberg, n'agréerait pas. Par la capitulation, signée le 11, on permit à la garnison de se rendre en France, sous condition que pendant six mois elle ne servirait pas contre les alliés; on convint qu'elle sortirait de Dresde en six colonnes, du 12 au 17. Le désir d'épargner la ville et de donner une autre destination à ses troupes ont déterminé probablement le général de Klenau à signer une capitulation si contraire aux ordres positifs qu'il avait reçus antérieurement du feld-maréchal commandant en chef. Le maréchal commandant en chef s'est vu dans la nécessité de blâmer la conduite du général de Klenau, et de refuser son approbation à la capitulation. Le feld-maréchal-lieutenant, marquis de Chasteller, fut envoyé pour en instruire le maréchal Saint-Cyr, et pour remettre le corps ennemi en possession de Dresde et de tous les moyens de défense qu'il avait avant la signature de la capitulation.

NOTES
DU TRADUCTEUR.
(TOME II.)

Page 5, *lig.* 9. — L'auteur dit que le septième corps, commandé par Reynier, se trouvait à Eilenbourg le 9 octobre. C'est le sixième, commandé par M. le maréchal duc de Raguse, et qui depuis quinze jours manœuvrait autour de Leipsick dans un rayon de dix à douze lieues.

Page 13, *ligne* 7. — Ces vieux régimens arrivés d'Espagne ont pu souffrir le 14; mais ils ont beaucoup moins souffert que ne le prétend l'historien de cette campagne. Il aurait dû ne pas oublier d'ailleurs la journée du 10, où, dans les plaines de Lutzen, ces mêmes régimens, commandés par M. le viconte de Montelégier, aujourd'hui aide-de-camp de Monseigneur le duc de Berry, enfoncèrent et taillèrent en pièces les meilleurs escadrons de la cavalerie ennemie, dont le nombre était infiniment supérieur à celui des Français. Les dragons de Latour et plusieurs autres ont certainement remarqué ce jour-là l'existence de cette cavalerie venue d'Espagne.

Page 17, *ligne* 8. — Le corps du maréchal Marmont n'avait pas quitté les fauxbourgs et les environs de Leipsick, depuis le 9 au soir qu'il était revenu d'Eilenbourg.

Il avait été placé à la gauche de l'armée pour observer la grande route de Halle. L'historien se trompe également sur la position du maréchal Augereau, qui formait l'extrême droite; mais on aurait trop à faire si on voulait rectifier toutes les erreurs de M. d'Odeleben.

Page 19, *ligne* 4. — C'est effectivement par-là qu'arrivaient les armées de Bernadotte et de Blücher; et Bonaparte, trompé par ses espions, l'ignorait complètement. Il fit pousser une reconnaissance sur ce point dans la soirée du 15 octobre. Nous avons entendu raconter par M. Viennet, le même qui paraît aujourd'hui consacrer tout son temps à la littérature, que, se trouvant alors aux avant-postes, il fut chargé de cette reconnaissance. Il eut à combattre contre de l'infanterie prussienne, et il en fit son rapport. Napoléon, qui ne voulait pas absolument qu'il y eût des masses d'infanterie de ce côté, envoya deux démentis formels au capitaine Viennet, le premier à minuit, par un officier d'ordonnance, le second à huit heures du matin le 16, par un général-aide-de-camp, qui, s'étant assuré lui-même, par ses propres yeux, de la présence de ces masses, courut en toute hâte confirmer le rapport et le résultat de la reconnaissance de la veille. Il n'était plus temps. Ces masses, fortes de 60 milles hommes, précédées de plus de cent pièces d'artillerie, accablèrent en moins de cinq heures le maréchal duc de Raguse, qui en avait à peine 16 milles à leur opposer. C'est-là que périt l'élite des artilleurs de marine.

Page 20, *ligne* 15. — La prise de cette redoute a offert une particularité remarquable. Un régiment d'infanterie légère était en position devant elle; Bonaparte

arrive sous le feu terrible qu'elle faisait. Quel est ce régiment? dit-il à l'officier qui le commandait. — Le 22e. léger, répond celui-ci. — Cela n'est pas possible, réplique Napoléon ; il ne resterait pas les bras croisés à se laisser mitrailler. — A ces mots, le régiment s'ébranle, et la redoute est enlevée. Six mille Autrichiens la défendaient.

Page 27, *ligne* 20. — C'est le général Bertrand qui a attaqué lui-même, sur ce point, pour dégager la route de Weissenfels ; opération qu'il a terminée dans la journée du 16, et l'ennemi n'a plus osé y reparaître pendant les trois journées suivantes.

Page 28, *ligne* 18. — Le beau mérite ! ils étaient plus de 400 mille hommes contre 112 milles Français. Le roi de Saxe, qui, du haut d'une tour, observait les mouvemens des deux armées, ne pouvait concevoir qu'une poignée de braves, serrés contre les murailles de Leipsick, et formant le centre d'un demi-cercle, pût résister si long-temps aux quatre lignes d'artillerie, d'infanterie et de cavalerie qui en formaient la circonférence.

Page 31, *ligne* 22. — Quoiqu'en aient dit les bulletins officiels, les Saxons ont tous passé à l'ennemi dans la journée du 18. Le général Reynier, croyant que ce corps exécutait, sans ordre, un mouvement en avant, s'élança à la tête de la colonne, en criant : Où allez-vous? que faites-vous? Le plus morne silence régnait dans les rangs. Les officiers et les soldats baissaient la tête. Le général saxon conservait seul toute l'audace d'une perfidie ouverte. Enfin, quelques jeunes officiers supplièrent le général Reynier de se retirer, en lui disant : « N'ajoutez pas à notre infamie celle de vous emmener à » l'ennemi. » Reynier se retira, et quelques minutes

après le corps des Saxons fit volte face, et signala sa défection par un feu terrible d'artillerie. Le 20 octobre, ceux de leurs officiers qui étaient membres de la légion d'honneur, en cachaient la décoration sous leurs vêtemens pour la dérober aux regards des chefs, qui leur avaient défendu de la porter, et la montraient avec orgueil, sur leur poitrine, aux prisonniers français qu'ils rencontraient dans les rues de Leipsick.

Page 41, *ligne dernière*. — La rupture du pont fut déterminée par quelques coups de fusils tirés du haut des remparts de Leipsick par le bataillon saxon que Napoléon avait laissé sur la place, en lui disant de défendre le roi des premières fureurs de l'ennemi. Il l'avait quitté en lui serrant la main, et lui disant : « Adieu, nous nous reverrons. » Le sergent de génie voyant cette fusillade, crut la ville prise, et fit sauter le pont. Il y eut tout au plus 14,000 hommes de pris par cet accident, parmi lesquels il faut compter le corps entier du prince Poniatowski. La perte eût été égale, quand même le pont eût été conservé. Il n'était plus possible de défendre les jardins; l'ennemi pénétrait de toutes parts. Un officier avait répandu l'alarme sur le boulevard de Leipsick, encombré de chariots, de canons, de voitures, et de régimens qui défilaient à travers les intervalles. Cet officier donnait en criant l'ordre de couper les jarrets des chevaux de trait. Il était inconcevable que deux ou trois divisions françaises eussent défendu si long-temps les faubourgs contre tant d'ennemis et tant de canons. Les généraux Reynier et Lauriston furent pris au bord du fleuve. Macdonald l'avait passé sur son cheval; mais comme l'Elster est étroitement encaissé dans cette partie, on prétendait que le maréchal n'avait pu gravir la rive opposée qu'en

